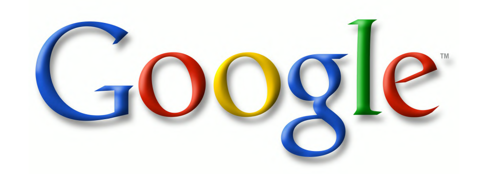

Google


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



LE JOURNAL DES SÇAVANS,

POUR

L'ANNÉE M. DCC. LXXIX.

JANVIER.



A PARIS;

Au Bureau du Journal de Paris, rue du Four S. Honoré.

M. DCC. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AVIS.

On s'abonne actuellement pour l
JOURNAL DES SÇAVANS au Bu
reau du Journal de Paris, rue du
Four S. Honoré ; & c'est à l'adress
du Directeur de ce Journal qu'il fau
envoyer les objets relatifs à celui de
Sçavans. Le prix de la Souscription
de l'année est de 16 liv. pour Paris,
& de 20 liv. 4 ſ. pour la Province,
soit in-12 ou in-4°. Le JOURNAL
DES SÇAVANS est composé de qua
torze Cahiers ; il en paroît un cha-
que mois, & deux en Juin & en Dé
cembre.



AVERTISSEMENT

CONCERNANT LE JOURNAL DES SÇAVANS.

LE même évènement qui vient de faire changer la forme de quelques Ouvrages périodiques, fournit au Journal des Sçavans l'occasion de quelques changemens, que les révolutions des tems & le goût actuel du Public semblent avoir rendus néceſſaires.

Ce fut le 5 Janvier 1665 que M. de Sallo, Conſeiller au Parlement, Inventeur des Journaux littéraires, fit paroître le Journal des Sçavans; *eſpèce d'Ouvrage* qui manquoit

abſolument, & dont rien ne tenoit lieu.

Le Journal des Sçavans eſt le modèle & le père de tous ces Journaux qui ſe ſont depuis multipliés dans l'Europe, & ſurtout en France, juſqu'à l'excès. Cet excès même atteſte l'utilité de l'invention; c'eſt un hommage éternel rendu à la mémoire de M. de Sallo.

Le Journal des Sçavans eſt, après les Académies, le monument le plus glorieux de l'amour de Louis XIV & de M. Colbert pour les Arts & les Sciences; il paroît avoir en quelque ſorte une origine commune avec l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres; il paroît avoir été propoſé & agrée dans ce petit conſeil de Sçavans, que M. Colbert avoit auprès de

lui, & qui a donné naissance à cette Académie. M. de Sallo y étoit admis avec les Perrault, les Chapelain, les Charpentier, les Bourzeys, les Cassaigne, les Gomberville, &c. noms alors célèbres, effacés aujourd'hui par de plus grands noms; ces Sçavans partagèrent avec M. de Sallo les fonctions du Journal. M. Colbert opposa sa protection aux cris & aux intrigues des Auteurs révoltés contre ce nouvel établissement & contre la liberté d'une critique à laquelle on n'étoit point accoutumé. Mais si le Journal des Sçavans parut sous la protection de M. Colbert, il ne parut que sous l'autorité de M. le Chancelier Seguier, qui, en qualité de Chef de la Justice & de Ministre-né de la Littérature, pouvoit seul auto-

riser la publication d'un Journal littéraire.

M. Colbert procura en 1666, au Journal des Sçavans, un Continuateur du plus rare mérite, qu'il fit agréer au Chancelier Seguier; c'étoit M. l'Abbé Gallois, qui fut quelque-tems Sécretaire de l'Académie des Sciences, qui parvint à l'Académie Françoise en 1673, qui avoit eu beaucoup de part à l'établissement de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, & que cette Académie, dans son Histoire, regrette de n'avoir point compté parmi ses Membres. L'Abbé Gallois dédia au Roi le Journal des Sçavans, & le mit sous sa protection; il ne craignit pas de lui dire que le dessein du Journal avoit été approuvé par Sa Majesté; en effet, M. Seguier & M. Colbert

avoient procuré à cet Ouvrage la protection du Roi.

En 1675, l'Abbé de la Roque fut nommé par M. le Chancelier d'Aligre pour succéder à l'Abbé Gallois.

En 1687, le Président Cousin fut nommé par le Chancelier Boucherat pour remplacer l'Abbé de la Roque; il soutint la gloire du Journal des Sçavans jusqu'en 1701.

C'est l'époque du renouvellement du Journal; c'est aussi l'époque où l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres a pris une consistance fixe. Il est naturel que le Journal des Sçavans s'applaudisse de cette conformité, qu'il remarque avec complaisance qu'établi presque dans le même tems & par les mêmes mains, il a vu sa forme fixée dans le même tems aussi

LE JOURNAL DES SÇAVANS,

POUR

L'ANNÉE M. DCC. LXXIX.

JANVIER.



A PARIS;

Au Bureau du Journal de Paris, rue du Fo[illegible]
S. Honoré.

M. DCC. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Quant à l'objet du Journal des Sçavans, si on jette les yeux sur l'Avertissement que M. de Sallo mit à la tête de son Ouvrage, & sur un autre Avertissement placé au commencement de l'année 1680, on verra que le Journal des Sçavans devoit être le seul dépôt de la Littérature universelle, tant nationale qu'étrangère, que la clause exclusive des priviléges du Journal des Sçavans portoit sur l'universalité de la Littérature, qu'elle étoit précédée d'une énumération très-détaillée des divers objets que la Littérature embrasse, & qui étoient attribués au seul Journal des Sçavans, que ce qui pouvoit manquer à l'énumération étoit suppléé par cette clause : *& généralement tout ce qui regarde les Arts & les Sciences, & qui peut être digne*

de la curiosité des Gens de Lettres.

Ainsi le plan tracé par M. de Sallo, & suivi par ses successeurs, n'excluoit aucun genre; il admettoit la variété & même le contraste des objets. En effet, dans les mêmes feuilles, où ce sçavant Magistrat annonçoit les expériences les plus curieuses de la Physique, les inventions les plus utiles des Arts; dans ces feuilles où il traitoit une question sublime de Théologie, une question difficile de Jurisprudence, une question importante de Droit Public; où il défendoit les Libertés de l'Eglise Gallicane contre les prétentions ultramontaines, il rendoit compte de la Tragédie d'Othon, de la Tragédie d'Astrate, des Epigrammes de Brebeuf, du Roman de Pharamond par la Calprenède,

même de quelques Contes de la Fontaine, tels que *Joconde*, la *Matrône d'Ephèse*, le *Cocu battu & content*, *&c.* C'est donc uniquement par erreur que quelques personnes regardent le Journal des Sçavans comme borné aux objets d'utilité, & comme dédaignant de descendre aux objets d'agrément. Cette erreur a pu être fortifiée & prolongée par ce titre même de *Journal des Sçavans*; titre aujourd'hui consacré par l'usage & qu'on auroit tort de changer, mais qui dans l'origine n'avoit été inventé que pour distinguer les Journaux Littéraires, de la Gazette; la Gazette étoit le Journal des Politiques; le Journal étoit la Gazette des Sçavans, c'est-à-dire, des Gens de Lettres, qui étoient à-peu-près les seuls qui prissent la peine de

lire ; aujourd'hui tout le monde lit tout & même écrit tout ; de-là naît une obligation particulière d'écrire pour tout le monde. C'eſt ſans doute une loi inviolable de ce Journal de donner la préférence aux grands objets, aux genres utiles, aux Sciences ; les Lecteurs ſenſés veulent s'inſtruire, & c'eſt pour eux principalement qu'on doit écrire. La foule des Lecteurs ne veut que s'amuſer ; ſans dédain, mais ſans complaiſance outrée pour ceux-ci, offrons-leur dans les genres agréables ce qui ſe rapproche le plus de l'utilité ; offrons à tous, même dans les genres les plus ſérieux, ce qui ſera le plus ſuſceptible d'agrément. Donnons une attention plus particulière aux genres les plus chers au Public, aux Spectacles, par

exemple, & à d'autres genres agréables, qui n'ont jamais été entièrement omis dans le Journal des Sçavans, mais qui quelquefois y ont été négligés. Voilà un de ces changemens que le tems & les circonſtances exigent.

Les Extraits ont quelquefois paru trop tard; cet inconvénient vient d'être bien augmenté par les retardemens & le déſordre qu'un évènement connu avoit apportés dans la diſtribution & dans la police du Journal; l'effet va ceſſer avec les cauſes; nous ſuivrons de plus près les nouveautés ſans lenteur & ſans précipitation; ſans lenteur, afin que le Public entende parler des Ouvrages dans le tems où il s'y intéreſſe le plus; ſans précipitation, pour que les Extraits ſoient plus ſubſtantiels,

plus inſtructifs, & pour que le jugement du Journal des Sçavans ſoit le vrai jugement du Public, ce jugement qui reſte lorſque la chaleur des partis commence à s'amortir, & que la raiſon triomphe enfin de ces engoûmens & de ces déchaînemens paſſagers que certains Ouvrages excitent.

Au reſte, que d'autres Journaux ſe conforment davantage dans leur ton de critique, au goût d'une multitude maligne, le Journal des Sçavans, ſeul vrai Journal Littéraire de la Nation, ſeul honoré des regards & de la protection immédiate du Chef de la Juſtice, eſt obligé de reſpecter le Public & de ſe reſpecter lui-même; d'embraſſer avec décence & avec dignité le cercle entier des Scien-

ces & des Lettres; de s'attacher à la ſolide Littérature, ſans ſe laiſſer entraîner ni ébranler par les progrès de la frivolité, encore moins par ces paſſions qui cauſent tant de ſcandale dans les Lettres. Il faut que ſa critique ſoit juſte, modérée, qu'elle éclaire & qu'elle ne bleſſe point, qu'elle ne paſſe jamais les bornes d'une ſage liberté, enfin que ſon ton ſoit tel qu'il puiſſe être avoué par le Magiſtrat qui préſide à nos travaux.

Cette modération que quelques Lecteurs taxent d'indulgence exceſſive, n'empêche pas que la plus légère critique ne nous attire quelquefois de petites ſatyres aſſez violentes, qui nous vengeroient cruellement de leurs Auteurs, ſi nous les inſérions dans notre Jour-

nal, comme ils ont quelquefois l'indiscrétion de nous en prier. On pourroit leur dire:

> Craignez que le Ciel rigoureux,
> Ne vous baisse assez pour exaucer vos vœux.

> *Evertêre domos totas optantibus ipsis*
> *Di faciles.*

Quand les réponses des Auteurs sont modérées comme nos critiques; quand elles sont raisonnables, au moins pour le ton; quand elles ne peuvent leur faire aucun tort, nous les insérons avec plaisir dans notre Journal, & nous laissons le Public juger entre eux & nous.

Un changement considérable dans la forme de cet Ouvrage, & qui doit être d'un grand effet, c'est que désormais les Auteurs met-

tront leurs noms à la tête de l
Extraits, comme on le met
les Académies à la tête des c
rens Mémoires. Ce seroit
une grande injustice aux Aut
du Journal des Sçavans, d'in
ner que la communauté appar
de travail, & le voile rée
chimérique de l'*incognito* tir
chacun d'eux, occasionnât de
part la moindre négligence
n'est pas de ce côté-là qu'il
chercher l'avantage de la nou
méthode, mais dans la li
des opinions qui ne sera plus g
par la nécessité de tenir un
gage uniforme; chacun répo
des siennes; on pourra p
tout haut comme soi-mêm
non comme son corps, & p
comme on pense; liberté ill
me en Théologie, dangereuse

être en Politique, mais nécessaire en Littérature, & qui renfermée dans les bornes de la convenance, modifiée, comme dans les Académies, par les avis de l'Assemblée, n'aura que des avantages sans inconvénient. S'il arrive, comme il est arrivé plus d'une fois, que deux des Auteurs du Journal soient de sentiment contraire sur une nouvelle découverte, sur une opinion ancienne ou moderne, sur le mérite d'un livre, ils pourront écrire, non pas l'un contre l'autre, mais contre le sentiment l'un de l'autre; la matière n'en sera que mieux approfondie, que mieux discutée à charge & à décharge, & ces Confrères-Rivaux auront cette occasion de plus de donner des modèles d'une dispute douce, honnête, mesurée.

L'exécution de ce nouveau Plan commencera au mois de Mars prochain.

Voici quel est l'état actuel de la Société du Journal des Sçavans.

M. le GARDE DES SCEAUX en est le Président-né.

M. DE NÉVILLE, Maître des Requêtes, Directeur-Général de la Librairie, en est le Vice-Président.

Il y a quatre Assistans qui viennent ou peuvent venir aux Assemblées, sans être astreints à aucun travail, ce sont :

MM. DE FONCEMAGNE, de l'Académie Françoise & de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

L'Abbé BARTHELEMY, de l'Académie des Belles-Lettres.

I. DE BRÉQUIGNY, de l'Académie Françoise & de l'Acad. des Inscriptions & Belles-Lettres.

D'AUBENTON, de l'Académie des Sciences.

Les Auteurs sont au nombre de :

I. DE GUIGNES, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

GAILLARD, de l'Académie Françoise & de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

COQUELEY, Avocat au Parlement.

DUPUY, Sécretaire-Perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

MM DE LA LANDE, de l'Académie des Sciences.

MACQUER, de l'Académie des Sciences.

Quant aux départemens des ſix Auteurs, MM. *de Guignes* & *Dupuy* s'occupent principalement des objets d'érudition propres à l'Académie des Belles-Lettres; MM. *de la Lande* & *Macquer*, des ſciences Mathématiques & Phyſiques, qui ſont l'objet de l'Académie des Sciences; (M. *Macquer*, plus particulièrement de la Chymie & de la Médecine.) M. *Coqueley*, de la Juriſprudence; M. *Gaillard*, des Belles-Lettres, Éloquence, Poëſie, Théâtres, tant nationaux qu'étrangers, Hiſtoire, & particulièrement Hiſtoire Moderne.

Tel eſt à-peu-près l'ordre des

départemens, mais sans que les incursions d'un genre à l'autre soient interdites aux différens Auteurs du Journal.

Les Auteurs & les Libraires qui voudront que leurs Livres soient annoncés & analysés dans le Journal des Sçavans, pourront les adresser *AU BUREAU DU JOURNAL DE PARIS, RUE DU FOUR S. HONORÉ, OU L'ON SOUSCRIT ACTUELLEMENT POUR LE JOURNAL DES SÇAVANS.*

Ou à M. *de Guignes*, l'un des Auteurs & chargé des détails de la police intérieure du Journal, rue des Moulins, Butte S. Roch.

Ou enfin à chacun des Auteurs du Journal, selon l'état des départemens donné ci-dessus.

Le Journal des Sçavans conti-

nuera de ſe diſtinguer par la modicité du prix, qui n'eſt que de 16 liv. pour Paris, format *in*-4°. ou *in*-12. & de 20 liv. 4 ſ. franc de port, pour la Province. Il en paroît 14 Cahiers par an.





LE JOURNAL DES SÇAVANS.

JANVIER. M. DCC. LXXIX.

HISTOIRE *générale de la Chine*; ou Annales de cet Empire, traduites du *Tong-kien-kang-mou*; par le feu Père *Joſeph-Anne-Marie de Moyriac de Mailla*, Jéſuite françois, Miſſionnaire de Pekin: publiées par M. l'Abbé *Groſier*, & dirigées par M. *le Roux Des-Hauterayes*, Conſeiller-Lecteur du Roi, Profeſſeur d'Arabe au Collége Royal de France, Interprête de Sa Majeſté pour les Langues

orientales. Ouvrage enrichi de figures & de nouvelles cartes géographiques de la Chine ancienne & moderne, levées par ordre du feu Empereur *Kang-hi*, & gravées pour la première fois. Tomes VII & VIII. A Paris, chez Ph. D. Pierres, Imprimeur du Grand Conseil du Roi & du Collége Royal de France, rue S. Jacques; Cloufier, Imprimeur de la Faculté de Théologie, rue Saint Jacques. 1778. Avec Approbation & Privilége du Roi. 2 vol. *in*-4°. Le premier de 484 pages, le second de 662.

CES deux nouveaux volumes contiennent la fuite de l'hiftoire de la Chine depuis l'an 888 de J. C. jufqu'à l'an 1209, c'eft-à-dire, celle des deux derniers Empereurs de la célèbre Dynaftie des Tang, celle de cinq petites Dynafties qui fuccédèrent aux Tang, & pendant le règne defquelles il y eut

eaucoup de troubles dans l'Empire
ui devint la proie de plusieurs na-
ons Tartares, & enfin celle de
:esque toute la grande Dynastie des
ong. Par les soins infatigables des
diteurs, ce grand Ouvrage est sur
point d'être achevé, puisqu'a-
ès cette Dynastie, il ne reste plus à
onner que l'histoire des Yuen ou
s Mogols, qui sont devenus Em-
reurs de la Chine; celle des Ming,
mille chinoise qui leur a succédé
qui a été détruite par les Tartares
tuellement régnans. Il y a lieu de
ésumer que l'histoire de ces der-
ers Tartares sera beaucoup plus
endue & plus détaillée que celle
s Dynasties précédentes, parce que
s Missionnaires ont été témoins des
ands évènemens qui ont porté cette
ation Tartare sur le trône de la
hine.

Nous sommes persuadés qu'après
lecture de ce grand Ouvrage on
ra désabusé en Europe de diffé-
ns préjugés que les relations des

Miſſionnaires nous avoient fait adopter. Par exemple, nous étions perſuadés que l'Empire chinois avoit toujours été tranquille & paiſible, nous voyons au contraire qu'il y a peu de nation chez laquelle on trouve autant de révolutions, de révoltes & de troubles, en général, que chez la nation chinoiſe. Nous étions accoutumés auſſi à la regarder comme une nation pleine de douceur & d'humanité, nous la voyons au contraire, en mille occaſions, porter à l'extrême la férocité & la barberie, & oublier tous ces beaux préceptes de morale & toutes les loix ſages qu'on ne ceſſe de nous vanter, & qui ſont preſque toujours ſans vigueur. Le peuple qui, en général, y eſt malheureux, eſt ſacrifié à la gloire & à la ſplendeur de l'Empire, ou plutôt au faſte du Maître abſolu qui régne, ainſi qu'à l'ambition & à la rapacité de ceux à qui l'Empereur confie les différentes parties de ſon autorité.

Tchao-tſong, que l'on peut regarder comme le dernier Empereur de la Dynaſtie des Tang, avoit pris la réſolution de rétablir le gouvernement qui étoit dans le plus grand déſordre; mais tous ſes efforts ne purent arrêter l'eſprit d'indépendance qui régnoit parmi les Gouverneurs des Provinces; & quand, à la Chine, les choſes en ſont parvenues à ce point, il n'y a plus de remède, il faut que la Dynaſtie régnante ſoit détruite. On avoit laiſſé prendre trop de crédit aux Eunuques qui oſèrent arrêter l'Empereur, le renfermer dans ſon palais & le dépoſer. Ils mirent ſur le trône le Prince héritier qui étoit encore enfant, & étranglèrent dans le palais tous ceux qui paroiſſoient attachés à l'Empereur. Tchou-ouen vint au ſecours de ce Prince & le délivra de priſon. On fit périr pluſieurs milliers d'Eunuques; mais ce même homme qui avoit tiré l'Empereur des mains des Eunuques, profita de l'état de foi-

bleſſe où étoit ce Prince, fit maſſacrer les gardes qui lui étoient attachés; & pour le tromper, en mit d'autres du même âge & de la même taille, à la faveur deſquels, peu de tems après, il le fit égorger & plaça ſur le trône Tchao-ſiuen-ti, fils de Tchao-tſong; mais ce Prince n'eut que le titre d'Empereur. On avoit invité tous les autres Princes ſes frères à une partie de plaiſir ſur les bords d'un étang; auſſi-tôt on les étrangla & on jetta leurs corps dans l'étang.

Tchou-ouen avoit fait exercer toutes ces cruautés par un de ſes Officiers à qui il n'avoit donné ſes ordres que verbalement, afin de ne pas paroître en être l'auteur. Il affecta auſſi-tôt de tomber dans le déſeſpoir, vint à la Cour, & fit arrêter ceux qui avoient exécuté ſes ordres; il les fit tous mourir, avec un de ſes propres fils; mais on n'en fut pas moins convaincu qu'il étoit l'auteur de la mort de l'Empereur.

Une comète qui parut dans le tems, servit de prétexte pour faire périr plusieurs Grands qui blâmoient sa conduite. Bientôt après Tchou-ouen força le jeune Empereur à abdiquer & à lui remettre l'Empire par un acte authentique. Ce Rebelle donna une petite Principauté à l'Empereur déposé; mais il le retint dans une maison où il le fit garder à vue, & un an après il le fit mourir avec toute sa famille: tel fut la fin de la Dynastie des Tang l'an 907 de J. C.

La Chine fut alors remplie de troubles; le nouvel Empereur n'en occupoit qu'une partie. Des Tartares appellés *Leao* étoient entrés dans les Provinces septentrionales, & l'Empire étoit divisé en une infinité de petites Principautés indépendantes; ceux qui les possédoient n'avoient pas voulu reconnoître le nouvel Empereur. Il n'est pas possible de présenter tous ces détails, il faut les voir dans l'Ouvrage même. Cette *nouvelle Dynastie* fut appellée *Heou-*

leang, c'eſt-à-dire *Leang* poſtérieurs. L'Empereur qui avoit pris le titre de *Tai-tſou*, l'an 912, étant tombé malade à Lo-yang, réſolut de nommer un ſucceſſeur; un de ſes fils qu'il vouloit écarter pour donner l'Empire à un autre, entreprit, avec un grand nombre de mécontens, de ſe défaire de ſon père. Il entra de nuit dans le palais & força les gardes. Lorſqu'il fut parvenu à l'appartement de l'Empereur, il dit à ceux qui le ſuivoient: prenez ce vieux voleur & mettez-le en mille pièces. Après ces ordres du fils, un ſoldat porta à l'Empereur un ſi furieux coup de hallebarde qu'il l'étendit ſur la place. Non content de ce crime, le parricide fit mourir celui de ſes frères que ſon père deſtinoit à l'Empire; après quoi il fit publier la mort de l'Empereur & un ordre ſuppoſé qui le nommoit ſon ſucceſſeur. Ce ſcélérat ne jouit pas longtems de ſon crime; un autre frère qu'il avoit trompé, le vint forcer

dans ſon palais l'an 913. Celui-ci ſe ſauva dans une tour avec ſa femme & le ſoldat qui avoit tué ſon père : ce fut ce ſoldat même qui le tua, enſuite l'Impératrice, & qui ſe tua lui-même. L'Empire paſſa à un autre frère qui fut appellé *Mo ti.*

Ce Prince fut le dernier de ſa Dynaſtie, & fut dépoſé l'an 923. Il fut tué par un de ſes amis pour ne pas tomber entre les mains de ſes ennemis. Tel fut l'état de la Chine juſqu'en 959. Cinq Dynaſties ne firent que paroître ſucceſſivement ſur le trône. *Tchouang tſong*, le premier de la Dynaſtie des *Heou-tang*, & qui avoit détrôné *Mo-ti*, fut bleſſé d'un coup de flèche en défendant ſon palais contre des rebelles, enſuite empoiſonné par l'Impératrice. *Mintg tſong*, ſon ſucceſſeur, mourut de chagrin au milieu d'une révolte, ſon palais étant forcé. *Min-ti*, qui régna après lui, fut étranglé par ordre de ſon frère; & celui-ci devenu Empereur, pour évi-

ter ſes ennemis, ſe réfugia dans une des tours du palais avec les deux Impératrices & les Princes ſes fils, & y fit mettre le feu en 936. Une nouvelle Dynaſtie appellée *Heou-tſin*, qui s'étoit emparée du trône, ne l'occupa que juſqu'en 947. Il n'y eut que deux Empereurs de cette famille. Une autre appellée *Heou-han*, monta ſur le trône & en fut dépouillée en 950. La famille appellée *Heou-tcheou* l'occupa enſuite juſqu'en 959. Tous ces Empereurs qui avoient à peine le tems de s'aſſeoir ſur le trône, en deſcendoient par la violence & au milieu des maſſacres. En 960, *Tai-tſong*, Fondateur de la grande Dynaſtie des Song, ſe fit proclamer Empereur, & depuis cette époque juſqu'en 1279, la Chine fut gouvernée par des Princes de la même famille, mais les Tartares en occupoient une partie conſidérable.

Depuis la fin de la Dynaſtie des Tang, & pendant tous les troubles dont nous venons de parler, les

ſciences avoient été négligées. *Tai-tſong*, fondateur de celle des Song, en montant ſur le trône les protégea, fit réparer les colléges & les ſalles où l'on honoroit ceux qui s'étoient diſtingués, & y fit placer leurs portraits. Jamais il n'y eut un plus grand nombre d'Ecrivains que ſous cette Dynaſtie.

« Ce Prince étoit bon, gracieux » & affable à tout le monde; natu- » rellement actif, ennemi du faſte, » de l'orgueil, de la tromperie & de » la fraude; il paroiſſoit uniquement » attentif à remplir les occupations » du poſte qu'il occupoit, & on ne » le voyoit content que lorſqu'il s'en » étoit bien acquitté.... Il étoit » peu curieux d'orner ſon palais; » ſimple dans ſes vêtemens, il n'a- » voit que deux ou trois habits. Une » des Princeſſes ſes filles s'étant fait » faire une robe de ſoie à fleurs, il le » trouva mauvais : *il n'en faudroit* » *pas davantage*, lui dit-il, *pour* » *introduire le luxe à la Cour; on*

» *voudroit vous imiter, & vous se-*
» *riez cause de beaucoup de désor-*
» *dres que nous ne pourrions arrêter*
» *qu'avec des peines infinies.* »

La Chine fut plus tranquille pendant le règne de la Dynastie des Song, mais ces Princes ne l'occupèrent pas toute entière. Des Tartares nommés *Leao*, & après ceux-ci d'autres nommés *Khitans*, qui avoient donné à leur Roi le titre d'Empereur, continuèrent de régner dans les Provinces septentrionales, & furent sur le point de détruire la Dynastie des Song. On fit cependant de tems en tems la paix, & dans ces intervalles de tranquillité la Cour des Song étoit occupée d'intrigues pour placer ou déplacer des Ministres; on s'appliqua aux Lettres, & on amusa le peuple par des prodiges pour lui faire oublier la perte des provinces enlevées par les Tartares. Les Empereurs des Song étoient entièrement livrés à la secte des Tao-se. On annonça un jour à *Tchin-tsong*

qui régnoit l'an 1008 de J. C. qu'il paroiſſoit à une porte de ſon palais un paquet ſuſpendu & bien fermé ; ce Prince envoya ſur le champ un Eunuque qui vint lui dire que ce paquet, enveloppé de ſoie jaune, avoit plus de vingt pieds de long, qu'il y avoit dedans une eſpèce de livre dont la couverture étoit noire & qui étoit ſcéllé avec des caractères extraordinaires, que c'étoit apparemment le livre céleſte dont un Eſprit lui avoit parlé. L'Empereur, accompagné des Grands, ſe rendit auſſitôt à l'endroit, reçut à genoux ce livre & le fit mettre ſur un char magnifique. On y lut une prédiction qui annonçoit que la famille des Song conſerveroit l'Empire pendant ſept cens générations. L'Empereur fléchit le genou, fit mettre le livre dans une caſſete d'or, reçut les complimens de tout l'Empire à l'occaſion de ce préſent du Ciel, & on fit des réjouiſſances publiques pendant cinq jours. Cette farce avoit été préparée

par quelques Miniſtres de concert avec l'Empereur pour amuſer le peuple. Ce qui parut de plus ſurprenant, dit le le P. de Mailla, c'eſt que ceux qui étoient convaincus de la fourberie ſe comportèrent par adulation comme s'ils n'en avoient pas douté. Cet exemple produiſit de pareils prodiges en différens endroits de l'Empire. Il parut un autre livre à une tour du palais; ailleurs il ſortit une fontaine dont l'eau étoit ſucrée; dans un autre endroit il parut un dragon, & l'Empereur recevoit à ce ſujet des complimens.

Ce Prince n'étoit occupé que de tromper ainſi par des prodiges ſes ſujets; il eut un jour un ſonge qui lui annonçoit qu'il devoit arriver bientôt un nouvel Eſprit, & cet Eſprit parut en effet, comme l'aſſuroit ce Prince; ce qui lui valut de nouvelles félicitations de la part des Grands. On fabriqua ainſi pluſieurs livres que l'on prétendoit être deſcendus du Ciel, & cela occaſionnoit

un pardon général daus tout l'Empire. Telles étoient les fêtes imaginées par ce Prince pour empêcher que ses sujets ne s'apperçussent de l'état malheureux où l'empire se trouvoit.

Ce fut sous cette Dynastie, en 1071, que vivoit le célèbre *Se-ma-kouang*, Auteur d'une grande histoire de la Chine. Il présenta cet Ouvrage à l'Empereur l'an 1084. L'Empereur reçut ce corps d'histoire avec plaisir, & en fit l'éloge dans une assemblée générale des Grands. Se-ma-kouang fut admis dans le Conseil-Privé, & contribua beaucoup à rétablir le gouvernement. « Il étoit d'un caractère à se faire aimer de tout le monde, doux, affable, d'une grande droiture, zélé pour le bien public & la tranquillité du peuple; modeste dans ses manières d'agir, grave & retenu dans ses paroles; on disoit communément de lui que dès sa plus tendre jeunesse il n'étoit jamais

» ſorti de ſa bouche une parole inu-
» tile ou hors de propos..... I
» jouiſſoit d'une ſi grande réputa-
» tion, même chez les étrangers,
» que, lorſque la Régente l'eût fai
» Miniſtre d'Etat, la Cour des Leac
» écrivit à tous ſes Officiers répan-
» dus ſur les limites, que l'Empir
» des Song, ayant *Se-ma-kouang*
» pour premier Miniſtre, on les e
» avertiſſoit, afin qu'ils ſe tinſſen
» ſur leurs gardes, pour ne pa
» donner quelque occaſion de mé-
» contentement dont il ſauroit pro
» fiter avec avantage. »

La réforme du gouvernement qu
Se-ma-kouang avoit faite de con
cert avec l'Impératrice-Régente
devint, lorſque l'Empereur gouvern
par lui-même, un ſujet de diſgrac
pour ce grand homme; il fut oblig
de quitter la Cour, & ſes ennemi
prièrent l'Empereur de conſenti
qu'on fît une recherche de ceux qu
lui avoient été attachés. L'Empe-
reur ne voulut pas qu'on les fît mou

rir, mais il les envoya en exil. On demanda encore qu'on ſupprimât tous leurs Ouvrages. Ainſi tous les placets & les écrits de *Se-ma-kouang* & ceux des Sçavans qui lui avoient été attachés, furent défendus ſous de griéves peines portées contre ceux qui en garderoient des exemplaires; on alla même juſqu'à vouloir détruire l'hiſtoire de la Chine intitulée, *Tſe-tchi-tong-kien*, faite par *Se-ma-kouang*; on vouloit en faire briſer les planches, mais un des Miniſtres s'oppoſa à ce qu'on détruisît un ſi bel ouvrage.

Sous le règne ſuivant, l'arrivée d'une éclipſe occaſionna quelques remontrances ſur la nouvelle adminiſtration, & on ſe plaignit de la manière barbare dont on avoit traité *Se-ma-kouang*. En général, les Empereurs de la Chine, dont on vante tant la ſageſſe & les lumières, ſe ſont livrés ſouvent à toutes ſortes de ſuperſtitions; l'eſpérance de devenir immortels leur faiſoit adopter tou-

tes les abſurdités que les Tao-ſe débitoient. On en trouve une foule d'exemples dans cette hiſtoire des Song, dont le règne cependant fut un des plus fertiles en grands Hommes & en Philoſophes. Les prodiges ſuppoſés amuſoient ces Princes qui faiſoient des cérémonies, genre d'occupation qui eſt fort du goût des Chinois & qu'ils portent à l'excès.

Ce fut ſous cette même Dynaſtie, vers l'an 1173, que parut *Tchou-hi*, célèbre Philoſophe, qui, abrégeant l'Ouvrage de *Se-ma-kouang*, en compoſa une hiſtoire générale qu'il intitula, *Kang-mo.* C'eſt celle dont on donne aujourd'hui la traduction. Les Chinois y ont ajouté la ſuite juſqu'au tems préſent, faite ſur le même plan de *Tchou-hi*, & ce qui manquoit au commencement. Ce *Tchou hi* étoit un des plus ſçavans hommes de l'Empire, mais ſa manière d'entendre les King ne fut pas goûtée de tout le monde. Il avoit été placé auprès du Prince pour l'inſtruire; on l'accuſa de

plusieurs crimes, sçavoir; d'avoir copié dans d'autres ouvrages ce qu'il y avoit de moins mauvais & de s'en être fait honneur; d'entretenir des tireurs d'horoscopes, avec lesquels il faisoit des sacrifices en faveur des jeunes gens qu'il vouloit gagner; d'usurper une autorité & un nom qui ne lui appartenoient pas; de conférer des degrés sans en avoir le droit, afin d'augmenter ses partisans; de ne manger que du riz le plus grossier & des herbes communes; d'affecter de porter un habit long & ample avec une large ceinture; de ne point avoir de demeure fixe; de paroître & de disparoître en changeant fréquemment de figure, comme les mauvais Esprits. Toutes ces accusations qui paroîtroient frivoles ailleurs, furent graves à la Chine; on exila *Tchou-hi*, & il mourut l'an 1200.

Pendant que les Empereurs s'occupoient de toutes ces querelles des

Lettrés & de toutes leurs intrig
les Tartares devenus très-pui
étendoient de plus en plus leur
mination dans la Chine. Les M
gous ou Mogols commençoie
s'établir en Tartarie, & dans le
lume ſuivant nous les verrons
tres de toute la Chine. Il réſult
la lecture de cet Ouvrage, con
nous l'avons obſervé, qu'on do
former de cet Empire & du ca
tère des Chinois, une idée m
avantageuſe que celle qu'on
eue juſqu'à préſent.

FRAGMENT d'un Ouvrage
d'Anthémius ſur des Paradoxe
Méchanique, revu & corrigé
quatre manuſcrits, avec une T
duction françoiſe & des No
par M. *Dupuy*, Sécretaire P
pétuel de l'Académie Royale
Inſcrip. & Belles-Lettres. *in-*
1777. De l'Imprimerie Roy
41 pag. & 13 pour la Préf

On en trouve des exemplaires chez Leclerc, Libraire, quai des Augustins.

ANTHÉMIUS né à Tralles, ville de Lydie, eut de son tems la réputation d'un des plus grands Méchaniciens. Procope, Agathias, Paul le Silentiaire, ont célébré ses talens, dont Justinien I profita pour la construction du temple de Sainte Sophie à Constantinople. Il avoit composé un Traité sur des *Paradoxes de Méchanique*, ce qui sans doute a donné lieu à Tzetzès de l'appeller *Paradoxographe*. On ne connoissoit qu'un petit fragment de cet Ouvrage, & ce fragment qui n'avoit jamais vu la lumière se réduit au plus à quatre problêmes.

Il s'agit dans le premier de faire tomber constamment & invariablement, à toute heure & en toute saison, sur un point donné & fixe, les rayons solaires qui entrent par un trou, de manière que ce point soit

toujours le ſeul éclairé par le ſoleil. Dans le ſecond, de conſtruire une machine capable d'enflammer, avec les rayons ſolaires, de la matière combuſtible, à la diſtance de la portée du trait; & avant de donner la ſolution de ce problême, l'Auteur en réſout un autre qui ſert de préliminaire ou de *lemme* à la conſtruction qu'il a en vue. Convaincu de l'impoſſibilité d'exécuter ce qu'on demande par le moyen des miroirs cauſtiques concaves, il cherche le méchaniſme dont a pu ſe ſervir Archimède pour brûler les vaiſſeaux de Marcellus au ſiége de Syracuſe. Celui qu'il imagine eſt une machine compoſée de ſept miroirs plans hexagones & égaux. L'un de ces miroirs occupe le centre, les autres, contigus & unis, par un de leurs côtés, au miroir central, ſont mobiles par le moyen de bandes ou de charnières. Pour faire uſage de cet inſtrument, il faut diriger ſur la matière combuſtible les rayons ſolaires que réfléchit

réfléchit le miroir central, & incliner les miroirs adjacens de manière que les rayons qu'ils reçoivent concourent pareillement après leur réflexion au point où est placée la matière qu'on veut incendier. Si vous employez plusieurs de ces machines composées chacune de sept miroirs plans, il est visible que la combustion sera plus prompte & plus violente. Anthémius disoit avoir observé qu'il falloit au moins vingt-quatre rayons réfléchis pour opérer la combustion. Vitellon ou Vitellion, Auteur polonois, qui donna un Traité d'Optique dans le treizième siècle, ne comptoit pas beaucoup sur cette expérience d'Anthémius.

Mais il est clair que l'idée d'employer des miroirs plans pour brûler à une grande distance, est au fond la même qu'a exécutée M. le Comte de Buffon, sans sçavoir, lorsqu'il s'occupoit de cet objet, ce que les Anciens en avoient dit, comme il l'a déclaré dans un Mémoire impri-

mé (Réc. de l'Acad. des Sciences année 1747). Kircher avoit aussi fait la même expérience, mais seulement avec cinq miroirs plans, ne doutant pas qu'un plus grand nombre de miroirs ne produisît un effet bien plus considérable.

Dans le quatrième problême le Méchanicien grec enseigne la construction géométrique d'un miroir parabolique concave, lorsque le diamètre de son ouverture est donné, avec le point où l'on veut que les rayons réfléchis viennent se réunir.

Lambécius avoit donné la description d'un manuscrit du fragment d'Anthémius, conservé à Vienne dans la Bibliothèque impériale. M. Dupuy a obtenu la permission d'en avoir une copie; mais, sur la foi de Lambécius & de son Continuateur Daniel de Nessel, il comptoit y trouver une traduction latine de ce morceau, faite par un Médecin nommé *Ancanthérus*, qui a donné de bonnes notes marginales

dans l'Edition grecque & latine des Hiſtoires de Jean Tzetzès, publiée à Bâle en 1546. Auſſi a-t-il été fort étonné de voir une traduction latine d'un fragment grec ſur *les Nombres*, non du fragment d'Anthémius ſur des *Paradoxes méchaniques*. Ce qui a ſans doute trompé Lambécius & Neſſel, c'eſt que dans le manuſcrit de Vienne ces deux fragmens ne ſont ſéparés que par une petite lacune, & paroiſſent à l'oeil ne former qu'un même texte. Mais s'ils avoient lu quelques mots de cette traduction, ou la lettre qui la précède, & qu'*Ancanthérus* adreſſe à *Jacques Curtius*, Vice-Chancelier Aulique, ils auroient reconnu bien aiſément que ce Médecin n'avoit traduit que le fragment qui traite des *Nombres*.

On ſavoit que celui d'Anthémius exiſte en manuſcrit dans la Bibliothèque du Vatican : « Je deſirois, » dit M. D. d'en avoir une copie : » à ma prière, on l'a cherché, vu, » examiné, & pour toute réponſe

» on m'a dit qu'il ne méritoit pas la » peine d'être copié (1). » Il lui a donc fallu se contenter de la copie du manuscrit de Vienne & de trois autres manuscrits que lui a fournis la Bibliothèque du Roi qu'il a examinés & comparés.

Mais tous ces manuscrits fourmillent de fautes, & le texte y est découpé & défiguré par de fréquentes lacunes. Si les ouvrages de mathématiques exigent le plus de correction, ils sont les plus exposés à en manquer lorsqu'ils passent par les mains de Copistes peu instruits. Rien de plus aisé que d'altérer, de changer, de déplacer, d'omettre quel-

(1) Depuis l'impression du Fragment grec, M. Dupuy a reçu de Rome les Variantes tirées de ce manuscrit par M. de la Porte du Theil son confrère, qui l'a comparé avec l'imprimé. Elles pourroient servir, avec quelques additions, à donner une Edition plus complette du Fragment d'Anthémius.

ques-unes des lettres alphabétiques qui ſont relatives aux figures & qui ſervent d'indication. D'ailleurs une figure mal deſſinée, irrégulière dans ſes proportions, tracée ſans exactitude ou à contreſens par des perſonnes qui n'entendent pas la matière, ſuffit pour dérouter le Lecteur, & pour faire perdre la marche de l'Ecrivain. Il n'eſt rien de ce qu'on obſerve ici que n'ait trouvé M. Dupuy dans les manuſcrits qu'il a comparés. Cependant, loin d'être rebuté des variations, des contrariétés qui frappoient ſes yeux, ſouvent il les deſiroit, & les recherchoit avec ſoin, parce que, bien convaincu que dans quelques manuſcrits, ſoit qu'ils s'accordaſſent, ſoit qu'ils ne s'accordaſſent pas, la leçon ou l'indication étoit fauſſe, il étoit charmé de trouver la vraie dans un autre. Il ne s'agiſſoit pas en effet, comme il le dit, de compter les voix pour ſe décider; une légère connoiſſance de la matière, le but, le procédé de

l'Auteur ſuffiſoient pour reconnoître à coup ſûr celle qui devoit être préférée, & même, s'il le falloit, pour les rejetter toutes abſolument. Mais la plus grande difficulté venoit des lacunes qui coupent, pour ainſi dire, l'ouvrage par lambeaux & rompent les liens qui en uniſſoient les parties. » Ici commence une phraſe, une » démonſtration, dont le milieu ou » la fin manque. Là, c'en eſt une » qui, ſans tête, conſerve quelques » autres parties.... Ainſi ſur une » route d'abord unie & commode, » un voyageur ſe trouve arrêté tout » à coup par des ravins & des fon» drières qui le laiſſent dans le doute » de pouvoir le franchir & d'arriver » au terme où il tend. » Malheureuſement les contrariétés qu'on remarque ſouvent dans les manuſcrits ne ſont ici d'aucun ſecours ; les lacunes y ſont preſque toujours les mêmes & de la même étendue ; jamais ils ne s'accordent mieux qu'à cet égard.

Pour ſaiſir la penſée de l'Auteur, il falloit donc rapprocher, combiner les différens morceaux du texte, bien concevoir la nature des problêmes à réſoudre, & du procédé de l'Ecrivain. Marcher à ſes côtés dans la route où il entre, ne jamais perdre de vue le but qu'il indique, reconnoître ſa marche par le terme d'où il part & par celui où il arrive, & marquer la trace continue de ſes pas, autant par ceux qu'il ſe propoſe de faire que par ceux qu'il a faits. C'eſt auſſi le travail pénible & rebutant auquel M. D. s'eſt livré, & c'eſt dans ſes notes ſur la traduction françoiſe qu'il en rend compte. On y démêle & renoue, dit-il, une infinité de fils coupés & confondus; on y refait une chaîne qui avoit perdu plusieurs de ſes anneaux. Les démonſtrations tronquées s'y trouvent développées & complettes; en un mot, le plan, la doctrine, les raiſonnemens & toute la théorie de l'Ecrivain y ſont expoſés. « Dans la tra-

» duction, comme dans le texre, » dit-il, c'eſt, ſi l'on veut, un grou- » pe de ſtatues antiques, mutilées & » défigurées; dans les notes, c'eſt le » même groupe reſtauré par la main » d'un moderne, avec cette diffé- » rence pourtant, qu'ici la reſtaura- » tion ne fait rien perdre du génie » & de l'ame de la compoſition. »

On comprend bien que les lacunes reſtent dans le texte imprimé & revu, comme elles doivent y reſter tant que d'autres manuſcrits ne fourniront pas le moyen de les faire diſparoître. Dans les notes critiques placées ſous ce texte, l'Auteur rend compte des variantes des manuſcrits, & fait ſentir la néceſſité d'admettre la leçon que préſente le texte.

La traduction françoiſe eſt ſuivie de quelques obſervations particulières, dont les principales ont pour objet, 1°. la comparaiſon de la théorie d'Anthémius avec l'expoſition que Jean Tzetzès a prétendu en faire: 2°. avec la doctrine de

Vitellon, sur la possibilité d'enflammer des matières combustibles, à une grande distance, avec plusieurs miroirs plans. Le résultat des observations approfondies dans lesquelles entre l'Auteur à l'égard du récit de Tzetzès, est que cet Historien a très-mal compris la doctrine d'Anthémius, qu'il a tout brouillé, tout confondu; qu'il a inséré dans sa description des particularités, des conditions incompatibles avec la théorie du Méchanicien; enfin que, rassemblant les différentes idées que présente son texte, tel du moins que nous l'avons, il est impossible d'en tirer une notion claire & distincte de ce qu'il a voulu dire.

La conséquence n'est guères plus favorable à Vitellon, quoique cet Auteur fût plus en état que Tzetzès de comprendre la doctrine d'Anthémius. Cet Auteur établit, à la vérité, qu'avec plusieurs miroirs plans on peut porter l'incendie assez loin. C'est aussi ce qui avoit donné lieu

de reprocher à Deſcartes & à Keplet qui devoient avoir étudié cet Auteur, d'avoir fermé les yeux ſur une démonſtration de la poſſibilité des miroirs ardens d'Archimède, auſſi facile & auſſi ſimple dans l'exécution que celle que donne Vitellon. Mais, comme l'obſerve M. Dupuy, on eſt bientôt déſabuſé, pour peu qu'on approfondiſſe la doctrine de cet Opticien. Il ſoutient que celle d'Anthémius eſt fauſſe, & que pour pouvoir brûler avec pluſieurs miroirs plans il eſt néceſſaire que leur poſition ſoit telle qu'ils puiſſent être circonſcrits par une ſphère. Doctrine diamétralement oppoſée à celle d'Anthémius, puiſqu'alors il faudroit que la machine compoſée de ces miroirs plans fût directement oppoſée au ſoleil, & que la matière combuſtible fût dans le même alignement que cet aſtre. Or, c'eſt préciſément par ces raiſons, & par l'impoſſibilité d'avoir un foyer un peu éloigné, qu'Anthémius rejette les

miroirs concaves, soit sphériques, soit de quelque autre forme, & soutient qu'Archimède n'a pu en faire usage. D'ailleurs Vitellon prétend que les miroirs plans, disposés de manière à pouvoir être circonscrits par une sphère, renvoyent les rayons réfléchis au centre de cette sphère. Mais si le nombre des miroirs plans est assez considérable pour qu'ils ne diffèrent pas sensiblement d'une superficie sphérique, ils ne peuvent pas produire d'autre effet que cette surface même. Or il est démontré en Catoptrique que la surface concave sphérique renvoye les rayons, non au centre de la sphère, mais sur une partie de l'axe tout au plus égale au quart du diamètre, à compter du pôle de cette sphère. D'où il résulte, 1°. que ni Descartes ni Kepler n'ont pu comprendre le vrai mécanisme d'Anthémius par l'exposé de Vitellon : 2°. qu'outre que la doctrine de Vitellon est fausse, elle rentre dans la théorie des surfaces sphé-

riques concaves, & que par conſé-
quent on a dû juger qu'Archimèd[e]
n'avoit pu s'en ſervir pour brûler le[s]
vaiſſeaux de Marcellus.

M. Dupuy termine ces remarque[s]
par une autre digne d'attention; c'eſ[t]
que, pour révoquer en doute le fai[t]
attribué au Géomètre de Syracuſe,
on a trop inſiſté ſur l'impoſſibilit[é]
d'avoir un miroir concave, dont l[e]
foyer ſoit à la diſtance de la porté[e]
du trait. Sans doute l'art ne parvien-
dra jamais à exécuter un miroir pa-
rabolique d'une matière continue,
dont le foyer ſoit, par exemple, à
cent toiſes de diſtance. Mais un[e]
courbe de cette eſpèce & de cett[e]
dimenſion n'eſt pas ſi difficile à tra-
cer ſur le terrein Concevons don[c]
un grand nombre de miroirs plans
placés ſur cette courbe, comme au-
tant de plans tangens & perpendicu-
laires à ſon plan, nous compren-
drons auſſitôt que tous les rayons
ſolaires tombant parallelement à
l'axe ſur les centres de ces miroirs,

ſe réuniront & porteront l'incendie à cent toiſes de diſtance. « J'a» joute même, continue M. D. qu'a» vec l'aſſemblage d'un grand nom» bre de miroirs plans très-petits, » on peut aſſez facilement former » une eſpèce de ſurface concave ou » ſphérique, ou parabolique, ou » telle qu'on voudra, & avoir par » ce moyen un miroir cauſtique » d'une dimenſion bien plus conſi» dérable que tous ceux d'une ma» tière continue que l'induſtrie hu» maine eſt capable d'exécuter. » Il nous paroît que cette idée mérite d'être ſuivie.



LETTRES *sur l'Atlantide de Platon & sur l'ancienne Histoire de l'Asie*, pour servir de suite aux Lettres sur l'origine des Sciences, adressées à M. *de Voltaire* par M. *Bailly*. A Paris, chez les Frères Debure, quai des Augustins. 1779. 480 p. *in*-8°. Prix, 3 liv. 12 s. broché.

CET Ouvrage est un nouveau Supplément à l'histoire de l'Astronomie ancienne de M. Bailly, dans laquelle il avoit admis l'existence d'un peuple ante-diluvien au nord de l'Asie ; il entreprend de prouver aujourd'hui que ce peuple étoit celui des Atlantes, sortis de l'Atlantide dont parle Platon dans son Timée, & il les place dans la mer glaciale. Ce sera, dit-il, peut-être au Spitzberg ; les Atlantes ont vu dans cette isle le règne d'Uranus, d'Hesper & d'Atlas, le royaume de Saturne situé à l'occident, sera le Groenland, qui peut-être tient au

Spitzberg. Ces peuples, surchargés de leur population, manquant de subsistance, auront senti la nécessité de s'étendre du côté de l'Oby ; Hercule en débarquant a dû y poser des colonnes, c'est-à-dire les limites les plus reculées de ces contrées, où jamais mortel eût pénétré ; leurs descendans remontant l'Oby & le Jenisea, furent chassés vers le midi par de nouvelles émigrations. Ils se refugièrent vers la mer Caspienne & le Caucase, peuplèrent l'Asie, cultivèrent les Sciences, & furent ensuite détruits par une irruption d'Atlantes, qui firent périr, dit-on, tous leurs guerriers dans l'espace d'un jour & d'une nuit. Quelques individus échappèrent à la destruction : ce furent les Brames réfugiés & cachés dans les montagnes du Thibet ; c'est Sohi qui éclaira la Chine. Voilà l'abrégé du systême de M. Bailly ; voici ce qu'il en pense lui-même.

Il finit en difant à M. de Voltaire : vous penferez de ce roman tout ce que vous voudrez ; je n'y tiens pas plus que vous ; je ne puis rien vous montrer qu'à travers un voile ; ce font des traditions fouvent vagues & confufes, mais qui tendent toutes vers un même but, qui eft de placer les origines dans le nord. Je vous prierai, dit-il encore, de compter les monumens aftronomiques qui m'ont conduit à cette erreur, les fables nombreufes & obfcures qui en reçoivent leur explication, le concours des traditions ou des faits d'hiftoire qui tendent au même réfultat ; je vous montrerai les plantes des Indes dans le climat de la France, les éléphans qui ont laiffé leurs cadavres dans la Sibérie & qui ont leurs enfans dans le midi ; ils vous difent que l'homme a pu fuivre la même route ; le blé qui nous nourrit, né dans ces climats, a dû être porté par lui ; c'eft donc l'uni-

vers passé & présent qui m'auroit trompé ; *la voix de l'univers est-elle un préjugé ?* (IRÈNE.)

Il y a un siècle qu'il parut un grand & savant Ouvrage en quatre volumes *in-folio* intitulé, *Olavi Rudbeckii Atlantica, Upsal* 1675-1698, en allemand & en françois ; dans lequel Rudbeck établit aussi l'Atlantide de Platon dans le nord ; il employa la plus vaste érudition pour prouver que c'étoit la Suède. M. Bailly convient qu'il s'est beaucoup servi de cet Auteur ; mais comme il lui faut une isle pour l'Atlantide, il avance jusqu'au 79e. degré. Si l'Ouvrage de Rudbeck n'a pas mieux réussi, c'est qu'il manquoit de lecteurs dont les esprits fussent préparés ; cette idée des origines dans le nord n'étoit pas mûre, à peine l'est-elle aujourd'hui. M. Bailly a l'avantage aussi d'être étayé sur le refroidissement successif de la terre développé par M. de Buffon, & qu'il faut absolument supposer ; il a sçu

énoncer d'une manière agréable le choses nouvelles qu'il vouloit établir, & il a intéressé le grand nombre des lecteurs en faveur de ce peuple perdu; il employe même souvent le style poëtique, comme quand il propose à M. de V. de partir avec lui pour l'isle Atlantide, ou quand il dit : le reste sera la vérité, & nou y croirons afin que cinquante siècle qui ont déposé pour elle ne reclament pas & ne s'élèvent point contre nous .... Je pourrois vous renvoyer à ce vieillard impitoyable qu dévore ses enfans, au Temps don tous les pas sont destructeurs ; j pourrois vous dire de l'interroger pour qu'il vous ouvre ses abîmes qui comme ceux de la mer, renferment tant de trésors .... Les Conquéran ont des pieds de fer, ils brisent e marchant, & la poussière qui s'élève à leur passage couvre tout c qu'ils laissent en arrière; tout fini & recommence avec eux ..... Mai ce figures ne sont qu'un ornemen

qui rend plus agréable l'érudition de M. Bailly sans la rendre moins persuasive. Nous allons donner une idée de sa marche & de ses preuves, en y joignant quelques réflexions.

Pour avoir une idée de l'Atlantide dont il s'agit principalement ici, voyons d'abord ce que dit Platon ou plutôt un Prêtre d'Egypte qu'il fait parler dans son *Timée* : Nos Mémoires, dit-il aux Athéniens, rapportent comment votre République a résisté aux efforts d'une grande Puissance, qui, sortie de la mer Atlantique, avoit injustement envahi toute l'Europe & l'Asie. Cette mer étoit alors guéable; sur les bords étoit une isle vis-à-vis de l'embouchure que dans votre langue vous nommez Colonnes d'Hercule, & cette isle avoit plus d'étendue que la Lybie & l'Asie ensemble. Il y avoit des Rois dont la puissance étoit très-grande; elle s'étendoit sur toute cette isle, sur plusieurs autres & sur

des parties du continent ; ils ré
gnoient en outre, d'une part, su
tous les pays depuis la Lybie juf
qu'en Egypte, & de l'autre, favoir
du côté de l'Europe, jufqu'à Tyr
renia. L'orgueil de leurs forces réu
nies a tenté de foumettre votre pays
le nôtre, & toutes les provinces f
tuées en-deçà des Colonnes d'Her
cule où a commencé leur irruption
c'eft alors que votre Républiqu
s'eft montrée fupérieure à tous l
mortels par la force & par la vertu
elle commandoit à ceux de vos pe
ples qui ne l'avoient pas abandon
née ; fon génie & fes connoiffanc
dans l'art militaire la fecoururen
dans ce danger preffant ; elle trion
pha de fes ennemis, & elle érig
des trophées de fa victoire, apr
avoir garanti de la fervitude ceu
qui en étoient menacés, & no
avoir rendu à tous le falut & la l
berté. Mais lorfque dans les dernie
tems il arriva des tremblemens d
globe & des inondations, tous v

guerriers ont été engloutis par la terre dans l'eſpace d'un jour & d'une nuit; l'iſle Atlantide a diſparu dans la mer. C'eſt pourquoi la mer qui ſe trouve là, n'eſt ni navigable ni reconnue par perſonne; il s'y eſt formé peu-à-peu un limon provenant de cette île ſubmergée.

Dans ſon *Critias*, Platon reprend le même ſujet; il remonte au tems où les Dieux ſe partagèrent la terre, l'iſle Atlantide échut à Neptune; il y trouva ſur une petite montagne un ſeul homme nommé Evenor avec ſa femme Leucippe; ils avoient été formés de la terre. Clito étoit leur fille; Neptune l'épouſa; il en eut cinq couples d'enfans mâles jumeaux; l'aîné fut Atlas & donna ſon nom à l'iſle entière; ſa poſtérité y régna avec gloire. Platon décrit les avantages de cette iſle, belle, fertile, ſaine, & merveilleuſe, ainſi que la magnificence & la richeſſe de ſes Rois.

Cette iſle avoit 3000 ſtades de

long sur 2000 de large; son te
toire s'étendoit vers le sud, &
côté du nord il étoit bordé par
montagnes couvertes de riches
bitations. Il y avoit dix Chefs, do
chacun régnoit dans sa partie; m
ils s'assembloient tous les cinq à
ans dans un temple de Neptune. C
peuples furent longtems religieux
& sages; enfin Platon en fait
peinture la plus brillante. Mais
peuples devinrent ensuite avides
conquérans; Jupiter résolut de
punir; il convoqua l'assemblée
Dieux..... Le reste manque da
l'original.

M. Bailly convient qu'il y a da
tout cela de la broderie & de l'ex
gération; il rejette sans peine
exploits des Athéniens qui étoie
un compliment pour son pays,
plusieurs autres circonstances du r
cit de Platon. Mais il s'efforce
prouver que le fond n'est poiut u
fiction ni une fable: il rapporte
que Diodore de Sicile raconte de

succession des Atlantides, depuis Uranus leur premier Roi, ou Taaut, c'est à-dire Mercure, suivant Sanchoniaton. Il examine aussi le fragment qui nous reste de cet ancien Auteur; il convient qu'il y règne un ton poëtique; & l'on y voit même les mots d'Histoire Physique & Cosmique; Ora, femme de Cronos, c'est-à-dire, la Saison, femme du Tems; Eimarmenè, la bonne Avanture, &c. Aussi M. de Gebelin ne trouve dans tout cela que des allégories; Hercule est le Soleil; Saturne est le Labourage; ce sont d'anciennes instructions confiées à la mémoire des hommes sous la forme de l'allégorie. M. Dupuis, Professeur de Rhétorique au Collége de Lizieux, aussi habile dans l'Astronomie que dans la connoissance des anciens Auteurs grecs, se propose de prouver bientôt aux Sçavans, & à M. Bailly lui-même, que ce sont les histoires des Constellations. Evenor est une épithète du Soleil &

d'Hercule, le fort; Leucippe ou
femme aux chevaux blancs, ind
que la Lune; c'eſt Helius & Selen
dans Diodore. Atlas eſt la Conſte
lation, connue aujourd'hui ſous
nom de Bouvier, qui étoit autrefo
placée ſous le pôle, & dont la tê
ſembloit ſoutenir l'axe du mond
dans le tems que la Vierge occupo
le ſolſtice d'été. Atlas étoit fils d
Clymène, (qui indique un débo
dement) parce que cette Conſtell
tion ſe levoit dans la ſaiſon d
pluies; il étoit frère de Promethée
(Prévoyance) c'eſt le nom qu'o
donnoit aux étoiles qui annonçoien
les ſaiſons. Atlas épouſe Heſperis
c'eſt-à-dire qu'il ſe couche, &
en naît ſept filles qui ſont les Pléia
des: en effet, lorſque le Bouvier
couche, les Pléiades paroiſſent a
levant; on y joint auſſi les Hyad
qui ſe lèvent réellement peu aprè
Des brigands voulurent les enlev
& les conduiſirent ſur le bord de l
mer, mais Hercule les tua, & rend

ll

les filles à leur père : ces brigands sont les étoiles d'Orion, ou du géant, qui se lèvent à la suite des Pléiades ; car on lit ailleurs qu'Orion avoit poursuivi les Pléiades jusques en Béotie ; c'est la région du Bœuf ou du Taureau céleste dont elles font partie ; Hercule, ou la Lyre celeste, se levoit en effet lorsque les Pléiades arrivoient au couchant avec Orion : c'est ainsi qu'Hercule tuoit les brigands ; le lendemain on revoyoit les Pléiades au coucher d'Atlas ; voilà les filles rendues à leur père.

Mais ce qui confirme le plus cette explication, c'est que d'autres Auteurs disent que les Pléiades étoient filles de Cadmus, & c'est une autre Constellation qui se couche en même-tems que le Bouvier ; il y en a même qui les font filles d'Erechtée, qui est visiblement le Cocher, troisième Constellation dont le lever précédoit un peu celui des Pléiades ; ensorte que ces trois filiations qu'on

ne ſçauroit concilier hiſtoriquemen
reviennent au même dans l'allegori

Atlas ayant appris de l'Oracl
qu'il ſeroit privé de ſon royaum
par un fils de Jupiter, refuſa de re
cevoir Perſée dans ſes états : celui-ci
pour s'en venger, lui montra la têt
de Meduſe & le changea en rocher
En effet, la Conſtellation de Perſé
ſe levoit quand celle d'Atlas deſ
cendoit ſous le pôle derrière les mon
tagnes & les rochers du nord ; peut
on expliquer mieux la métamor
phoſe en rocher ; or les métamor
phoſes exigent néceſſairement un
explication, ou bien ce ſeroient de
choſes ridicules & qui n'auroient p
acquérir & conſerver chez les peu
ples les plus éclairés une ſi grand
célébrité.

Atlas eut auſſi pour femme Pleio
ne, qui ſignifie la Navigation, &
qui étoit fille de l'Océan & de The
tys, c'eſt parce que ſon coucher an
nonçoit aux Phéniciens la ſaiſon d
la Navigation. Les Hyades avoien

pour frère Hyas, (la Pluie) parce que leur lever en automne annonçoit les Pluies. Hyas mourut de la piqûre d'un ſerpent, parce que au printems lorſque le Scorpion & le Serpent céleſte ſe levoient, les pluies finiſſoient. Les Hyades en moururent de chagrin; en effet, c'eſt alors qu'elles diſparoiſſoient dans les rayons du ſoleil; c'étoit leur coucher heliaque.

La diſparition ſubite de ce vaſte continent des Atlantes, ne peut être qu'un conte ou une allégorie. Les noms d'Evenor; celui de Leucippe, la femme aux chevaux blancs, c'eſt-à-dire la Lune, & pluſieurs autres qu'on voit dans l'hiſtoire des Atlantes, conduiſent à une allégorie aſtronomique. La parité de traditions ſur Icare & Atlas, a fait juger à M. Dupuis que c'étoit la même Conſtellation qui avoit produit les deux fables. La mer Icarienne au nord-oueſt de la Phénicie, eſt celle où ſe couchoit Arcturus; & quand Icare eut *été jetté* dans cette foſſe pro-

fonde, son chien vint retrouver Erigone & fut placé dans le ciel sous le nom de Canicule.

Si Atlas n'est qu'une Constellation qui se couchoit dans la mer Atlantique, la description de Platon qui est d'ailleurs toute morale & poëtique, ne sera que la broderie d'un fait astronomique tournée vers l'instruction des Grecs, comme le coucher heliaque de la Constellation du Cocher, accompagné de celui de l'Eridan au lever du Scorpion, a produit la moralité de Phaëton, fils imprudent, victime de son ambition & de l'indulgence de son père; la fable d'Orus, égyptien, précipité dans le nil par Typhon, en a été le premier Type. Platon ne parle de l'Atlantide que d'après les Egyptiens ; or, l'on sait assez que leur génie étoit allégorique ; la vie d'Esope que l'on fait lire aux enfans en renferme des preuves. Leurs mystères, leurs hiéroglyphes, leurs figures, leurs fables, tout annonce la même tour-

nure d'eſprit ; Platon en tire un roman moral, & il n'a guère l'air d'y attacher la prétention d'hiſtoire véritable.

Atlas auſſi bien qu'Icare avoit été jetté dans une foſſe profonde, celui-ci par des Prêtres, l'autre par ſon frère Kronos ou Saturne ; c'eſt que quand le Soleil étoit dans le ſigne conſacré à Saturne, cette Conſtellation paroiſſoit le ſoir ſous le pôle à moitié plongée ſous l'horizon. Sanchoniaton dit que ce fut par le conſeil de Mercure, & c'étoit en effet le tems du coucher de l'Aigle & du lever de Sirius, deux étoiles qui ont été des Mercures égyptiens, c'eſt-à-dire qui annonçoient les Saiſons.

Mais, dit M. Bailly, en ſuppoſant même que le mot Atlas & tous ſes dérivés ſeroient allégoriques, ce peuple atlantique ſorti de l'iſle de Platon eſt utile à étudier, parce qu'il eſt devenu intéreſſant par une longue influence. M. Bailly obſerve d'abord que les Colonnes d'Hercule ont

trompé beaucoup de Commentateurs, qui out cru que l'Atlantide étoit l'Amérique, ou bien les isles Canaries. Mais M. Baer, dans son *Essai sur l'Atlantide*, avoit déjà trouvé des Colonnes d'Hercule près de la Judée & de la mer rouge; d'ailleurs la statue de ce Dieu étoit toujours accompagnée de deux colonnes, dont l'une étoit consacrée au feu, l'autre aux nuées & aux vents; elles signifioient aussi bornes, frontières, limites; on en érigeoit dans chaque station des grands voyages; Tacite nous dit que Drusus trouva au nord de l'Europe des Colonnes d'Hercule: *de Moribus Germ. C. 34.* Ainsi, sans s'arrêter aux Colonnes d'Hercule du détroit de Gibraltar, M. Bailly passe dans l'Asie pour montrer les traces d'un ancien passage des peuples du nord au midi, & d'une culture antique; il les retrouve dans l'histoire, les traditions, les fables, les monumens, la religion, les fêtes, les langues, les éthimo-

logies; il y parle des Fées qui étoient en Asie, suivant Herbelot; il observe que Zoroastre venoit des montagnes, ainsi que les Dives; que toutes les anciennes traditions ramènent vers les montagnes; que M. le Gentil fait venir les Brames du nord, (Mém. de l'Acad. 1773.) & que les Chinois en tirent aussi leur origine. Arrivé par des faits liés, ou du moins par des inductions & des rapprochemens jusqu'au pied du Caucase, il entre dans la Tartarie autrefois si peuplée & aujourd'hui presque déserte, il trouve la cause de ce changement dans la diminution de la chaleur de la terre, qui a fait passer les hommes du nord au midi. M. Pallas, dans ses voyages pour l'histoire naturelle, a découvert les restes d'un ancien peuple détruit, vers les bords du fleuve Jenisea; on y voit des mines qui ont été travaillées, des tombeaux où il y a des instrumens & des armes; tout cela paroît à M. B. une preuve frappante

de ſon ſyſtême ; cependant il pour-
roit ſe faire que tout cela ne re
montât pas au-delà du ſiècle de Ta
merlan, ou il y eut pluſieurs expé
ditions vers l'occident & vers le nor
faites par les Tartares.

M. Bailly cherche le jardin de
Heſperides, & il le trouve dans l
nord, ainſi que l'Eridan, les Ama
zones, les Enfers, que Rudbecl
avoit déjà placés dans la Suède
guidé par le 10e. Livre de l'Odyſ
ſee, même les Champs Eliſées. Pla
ton nous dit qu'il y avoit dans l'iſl
de Delos des tables d'airain appo
tées des montagnes Hyperborées
où étoit la deſcription de l'Enfer
Latone & Apollon étoient nés dan
une iſle de l'Océan ſeptentrional ſu
vant Diodore ; les fables paroiſſen
tenir au nord par les racines des lan
gues ſeptentrionales ; les Grecs par
loient beaucoup de leurs ancienne
relations avec les Hyperboréens ſui
vant Pauſanias ; Plutarque place au
deſſus de l'Angleterre les iſles ſacrées

ſéjour des démons & des demi-dieux ; Pherecide dit que les Hyperboréens étoient de la race des Titans, ou Géans, & ceux-ci étoient nés d'Uranus dans le pays des Atlantes ; le culte de Bacchus étoit célébré dans l'iſle d'Ogygie au-delà de la Grande Bretagne. La priſon de Saturne & des Titans étoit au nord de la terre ſuivant Plutarque, à 5000 ſtades du continent, & il dit qu'on y trouve trois autres iſles ; elles paroiſſent à M. B. être le Groenland ou le Spitzberg, l'Iſlande & la nouvelle Zemble, ou quelques iſles peut-être plus avancées & aujourd'hui inacceſſibles par les glaces ; la région de l'Enfer ou Saturne régne, & où les hommes vont le retrouver lorſqu'ils ont perdu la vie, eſt auſſi placée dans des pays où le Soleil eſt à peine une heure ſous l'horizon. (*de Facie in orbe Lunæ*. § 30.) M. Idman a retrouvé des reſtes de la langue grecque dans le nord de la Laponie & de la Finlande ; il en parle dans un

Ouvrage que M. Genet le fils a traduit, intitulé *Recherches sur l'ancien Peuple finois*. La tradition rapportée par Plutarque, contredisant les prétentions des Grecs, doit être regardée, dit M. Bailly, comme la vérité qu'on appelle souvent sans la trouver, & qui souvent vit au milieu de nous malgré nos efforts pour la détruire.

Mais nous ne pouvons donner ici qu'une bien légère idée de l'assemblage des vraisemblances, des analogies, des rapports, des autorités, des conséquences, des raisonnemens ingénieux que M. Bailly emploie pour étayer son idée, de l'origine des peuples policés & des sciences dans le nord.

C'est sans doute une étrange conclusion que cette ancienne habitation des hommes dans le Spitzberg, dit M. B. dans sa dernière lettre à M. de V. : « J'ai été frappé comme vous pouvez l'être de cette singularité ; j'ai eu peine à la concevoir ; je ne

vous ai proposé cette origine dans mes premières lettres que comme une conjecture ; alors je ne remontois pas plus haut que le 49e degré ; si je vais plus loin, ce sont les faits qui me conduisent ; si je suis moins timide, c'est la vérité apperçue qui m'enhardit.... J'ose vous presser, M., de croire au refroidissement de la terre, comme vous avez cru à l'attraction de Newton ; vous êtes en France un Apôtre de cette grande vérité ; je vous en offre une autre qui mérite le même hommage. »

Ce refroidissement de la terre dans le nord que M. B. avoit traité dans sa 10e lettre, se trouvera bien plus au long dans les *époques de la Nature*, que M. de Buffon va publier & qui forment le cinquième volume de ses Supplémens ; mais cette belle théorie de M. de Buffon n'en subsisteroit pas moins, quand même l'histoire d'Atlas & de tous les autres Dieux ne seroit qu'une allégorie astronomique ; au reste on

pourra mieux juger de cet articl
quand M. Dupuis aura publié for
Ouvrage fur la Mythologie. Ce qu
nous croyons pouvoir affurer dès à-
préfent, c'eft qu'on y trouvera l
conciliation de bien des fables op
pofées, qui femblent incompati-
bles, & parmi lefquelles M. Baill
eft obligé de choifir celles qui lu
conviennent, tandis que M. Dupui
les conferve & les explique toutes.

Une des grandes vraifemblance
employées par M. Bailly pour pla-
cer les origines dans le nord, c'ef
le culte du feu; il femble en effe
qu'on defire plus le foleil, & qu'i
produit des effets plus frappans
mefure qu'on s'éloigne de l'Equa
teur; cependant les alternatives d
froid & du chaud font très fenfi
bles en Afie & en Affrique à 30°
de latitude: qu'on life Quinte-Curc
(v. 21.) & M. de Buffon, *tom. II*
pag. 259 de l'Edition in 12. fur le
hivers de la Perfe, on verra que l
foleil n'y paroît pas toujours un lion

dévorant. D'ailleurs les premiers adorateurs du feu ont rendu hommage au soleil comme étant le principe de la végétation & comme donnant la vie à la nature. Les Perses qui adoroient le soleil sous le nom de Mitras, célébroient son retour au signe du Taureau, qui avoit été le signe équinoxial; on trouve le génie solaire représenté sous l'emblême du Lion, signe solsticial, subjuguant un Taureau, dont le sang est le principe de la fécondité. Au bout de six mois, lorsque le soleil étoit entré au Scorpion, la nature cessoit de produire, & l'on représentoit le Scorpion dévorant les testicules du Taureau, & à côté de Mitras deux Génies, dont l'un élevoit un flambeau & l'autre l'éteignoit. Ce passage du soleil aux signes inférieurs étoit en Phénicie la mort d'Adonis; en Egypte on y plaçoit l'empire de Typhon ou des Ouragans, représentés sous la forme des Géans; c'étoit les vents impétueux de l'automne. On

donnoit à Mitras, comme à Her-cule, deux colonnes, l'une consa-crée au feu, l'autre aux vents & au nuages. Adonis fut tué par un san-glier que Diane avoit envoyé à la prière de Mars; or le signe du Sagi-taire porte le nom de *Dianæ sydus*, celui du Scorpion est consacré à Mars, & ce sont les signes d'au-tomne. L'anemone nait du sang d'A-donis; le nom de cette fleur signif le vent, & c'est l'emblême de la sai-son des vents. La fable d'Hesperus fils d'Atlas, enlevé par un vent im-pétueux; les Atlantes détruits en u jour; leur isle même disparue, n sont-ils pas des choses de même e-pèce, & qui peuvent se rapport au coucher de la même constella-tion dans la saison des vents, & d côté de la mer atlantique?

Les changemens du soleil étoie aussi frappans en Egypte: l'arriv du soleil au solstice d'été qui cause le debordement du Nil, y mette dans les saisons une diversité si pro

digieuse, il étoit si essentiel à la fertilité de ces vastes contrées, que le culte de cet astre pût s'y établir aussi naturellement que dans aucun autre pays; aussi l'origine des douze signes du Zodiaque y paroît-elle d'une manière frappante & qui ne peut s'appliquer à aucun autre pays. M. Dupuis se transporte, par exemple, au tems où le Capricorne occupoit le solstice d'été ou le plus haut du ciel; à cette époque le Verseau se trouve au mois d'Août dans le débordement; les Poissons, dans le tems où toute l'Egypte étoit en eau; le Bélier, quand les eaux se retiroient & que les troupeaux se répandoient dans les plaines; le Taureau concourt avec le tems du labourage en Egypte; les Gemeaux ou deux enfans naissans, symboles de la reproduction, avec le tems des premières productions de la terre; l'Ecrevisse avec le solstice, tems où le soleil revient sur ses pas; le Lion marque le tems où le soleil repren-

noit toute sa force & les plantes toute leur vigueur ; la Vierge ou la Moissonneuse, se trouve au tems des récoltes, la Balance annonce l'équinoxe du printems ; le Scorpion est dans le mois des chaleurs malfaisantes & des vents contagieux d'Ethiopie ; enfin le Sagittaire annonce les chasses ou les vents étésiens, qui sont représentés aussi sous la figure d'un cheval, d'un géant ou d'un centaure.

Cette correspondance des signes avec le climat de l'Egypte, est telle qu'on ne sauroit l'attribuer au hazard ; elle ne suppose point une origine septentrionale ni un peuple perdu ; elle prouve que les Egyptiens n'avoient pas reçu leur astronomie d'ailleurs, non plus que le culte du feu, & peut-être que M. Bailly dans un troisième volume de Lettres pourra répondre à toutes les difficultés de M. Dupuis, lorsque ce dernier aura publié son Ouvrage à ce *sujet*, à moins que cette découverte

ſe changer d'avis au ſavant Aſ-
me. Celui-ci eût été bien digne
faire lui-même, s'il eut paſſé,
ne M. Dupuis, une partie de ſa
ns la lecture des Auteurs grecs:
te, il nous ſemble qu'il ne pou-
mployer mieux ſon tems qu'au
ès de l'Aſtronomie pour la-
il ſembloit être né; ces dif-
ons ſont aſſez rares pour méri-
être cultivées avec ſoin, &
être que le tems même qu'il
ie à écrire l'hiſtoire de l'Aſtro-
eſt à regretter pour ceux qui
nt de nouveaux accroiſſemens
e belle ſcience, plutôt que de
les recherches ſur ſon obſcure
ie.



KONGL. *Vetenskaps Academien Handlingar for, &c.* c'est-à-dire Mémoires de l'Académie Roya des Sciences de Stockolm. ann 1774. *in*-8°.

NOUS n'avons donné jusqu'a jourd'hui qu'une simple ind cation des Mémoires que renferm cette Collection intéressante, tel que l'a fournie M. BAER à l'A cadémie des Sciences, dont il Correspondant, comme nous l' vons dit dans notre second Vol me de Décembre 1775. Depuis tems-là, M. l'Abbé Vasseur aya eu l'émulation d'apprendre le su dois pour pouvoir nous mettre à po tée de faire connoître ces sçava Mémoires, nous allons en donne nos Lecteurs une connoissance peu moins succinte.

Troisième Trimestre de 1774.

Ce Trimestre renferme, 1°.

moire sur la Magnésie & ses propriétés, par M. SCHEELE. Il donne bord le détail des expériences 'il a faites sur la Magnésie combi- avec onze différentes sortes d'a- es. Il ne désigne pas les diverses èces de Magnésie dont il s'est vi, parce qu'elles conviennent ites dans leurs propriétés essen- lles, qu'une longue suite d'expé- nces a incontestablement déter- nées. Mais ses expériences ne se it pas bornées aux acides : il a em- yé plusieurs autres substances, ur essayer la force de leur action iproque. Il expose les effets qui t résulté de ces combinaisons, & les explique de la manière la plus isfaisante, par le moyen des pro- étés générales de cette substance. a aussi trouvé, par diverses expé- nces, que les cendres des végé- ix contiennent de la Magnésie : cel- du serpolet lui en ont donné fort ; mais les cendres de bois lui en t fourni davantage. N'ayant pu

réuſſir à compoſer de la Magnéſ
artificielle, M. S. ne veut rien affi
mer ſur les conſéquences qui paroi
ſent ſe déduire des expériences qu'il
faites pour découvrir la nature d
parties qui entrent dans la compoſ
tion de ce minéral. Dans une exp
rience qu'il a faite avec de la Magn
ſie phlogiſtiquée & purgée de tout
parties étrangères, qu'il répéta on
fois ſur le même morceau, & qu
n'abandonna à la fin que parce qu'el
devint trop pénible pour être réïtér
davantage, il obtint un produit gy
ſeux, qui étoit de la vraie ſéléni
Le réſidu de Magnéſie phlogiſtiqu
n'avoit perdu aucune des ſes pr
priétés; & elle donna proportio
nellement autant de ſélénite dans
dernière opération qu'elle en avo
donné dans la première: par où
paroît qu'elle ſe changeroit entièr
ment en terre calcaire, ſi on la ſo
mettoit à la même opération auta
de fois qu'il ſeroit néceſſaire po
opérer ce changement total. Ma

comment se fait ce changement? c'est ce que M. S. n'entreprend pas d'expliquer; & cela d'autant moins, que toutes les peines qu'il a prises pour unir ce phlogistique avec la terre calcaire, n'ont eu aucun succès.

2°. Une *Appendice sur le même sujet*, par M. TORBERN BERGMAN. Après avoir réfuté en peu de mots les différentes opinions sur le rang que doit occuper la Magnésie dans le régne minéral, M. B. la range parmi les métaux. Mais il trouve qu'il seroit difficile de déterminer quelle est l'espèce de métal qu'elle contient, parce qu'elle ne convient entièrement avec aucune des terres métalliques connues. Il croit cependant avoir plusieurs raisons de soupçonner l'or blanc ou platine, dont la terre est jusqu'ici inconnue, ou bien un nouveau métal qui en approche beaucoup, au moins par la propriété qu'il a d'être difficilement mis en fusion.

3°. Des *Remarques sur les Expé-*

riences de M. Scheele par rapport à la Magnésie, par M. GUSTAF VON ENGESTROM. Ces remarques roulent sur les variations de couleur que subit la Magnésie exposée à la lampe des émailleurs. M. E. dit que ses expériences à cet égard paroissent différer en partie de celles de M. Scheele; mais qu'au reste elles sont plus curieuses qu'utiles.

4°. Une *Description d'une nouvelle espèce de Magnésie tirant sur le Spath, qui se trouve dans la mine de fer de* KLAPPERUD, *paroisse de* FRESKO *en* DALS-LAND, *province de Suède*, par M. SVEN RINMAN. L'Auteur ne croit pas qu'aucun systême de minéralogie en fasse mention. La petite quantité de cette espèce qu'il a eue à sa disposition, ne lui a pas permis de pousser ses expériences aussi loin qu'il l'auroit souhaité : mais elles lui ont au moins appris qu'elle peut servir à la composition d'un bel émail gris-de-lin tirant sur le noir, & à la peinture sur la porce;

ine. Il observe en même-tems que
a couleur de toutes les espèces de
Magnésie devient d'autant plus fon-
ée qu'on lui fait subir une plus forte
alcination : remarque importante
our celle qui est destinée à entrer
lans la composition d'un émail noir.

5°. *Recherches sur la situation géographique des lieux les plus remarquables des côtes de* SCANIE, *de* HALLAND *& de* BOHUS-LAN, *par* M. NILS SCHENMARK, *Professeur de Mathématiques à* LUND. Dans
es Mémoires de 1765, il avoit
lonné un travail trigonométrique,
our la détermination géographique
le quelques endroits aux environs
d'URANIBOURG. Il en don-
ne dans ce trimestre un nouveau,
qui a pour objet un calcul de lon-
gitudes & de latitudes pour les lieux
es plus considérables, qui se trou-
vent dans une suite de triangles qu'il
a mesurés depuis LUND jusqu'aux
extrémités septentrionales de Suède:
ce qui embrasse une étendue de pays

renfermée entre 55°-36′-6″, & 5
4′-10″ de latitude, sur 2°-13′-1
en longitude. Il rectifie ici les
reurs qui, par diverses circonstanc
s'étoient glissées dans la mesure
angles de son premier travail :
donne la nouvelle suite rectifiée
ses triangles, la valeur de leurs cô
& ensuite tout le détail des méth
des géographiques & des obser
tions astronomiques dont il s'
servi pour remplir l'objet de son t
vail, dont le résultat est une tal
des latitudes & longitudes de qu
rante endroits particuliers situés da
l'étendue de pays ci-dessus spécifi

6°. Des *Remarques sur la Cigu*
par M. P. ADRIAN GADD. Sous
nom de Ciguë, les Médecins,
même les Botanistes du dernier si
cle confondoient plusieurs plan
différentes. Mais dans la plupart
Pharmacies d'Europe, on ne co
noit plus aujourd'hui sous ce no
que le *Conium* & la *Cicuta aquatic*
la première est beaucoup moins da
gereu

geteuſe que la dernière. M. G. a fait l'analyſe de celle-ci. Ce ſont principalement la racine & les feuilles les plus baſſes de cette plante qui contiennent le plus de venin ; ſa qualité vénéneuſe eſt inconteſtable ; une foule d'acc[illegible]ens malheureux l'atteſtent. Elle ſe communique même à certains inſectes qui ſe nouriſſent de cette plante. De petits chiens, qui avoient mangé huit à dix vers ou chenilles dans le tems que ces inſectes ſe nourriſſent de la ciguë, en ſont morts dans des convulſions preſque ſemblables à celles qu'elle occaſionne. Cependant Lucrece (VI. 899) dit, *videre licet pingueſcere ſæpè cicutâ barbigeras pecudes homini quæ eſt acre venenum*. Mais M. G. rapporte l'obſervation faite ſur une chèvre & trois chevreaux, qui ont trouvé la mort dans un endroit où la ciguë croiſſoit en abondance. Des perſonnes qui s'étoient couchées pour dormir dans un grenier à foin où ſe trouvoit mêlée de la ciguë, ont eu

des vertiges; leurs corps s'est enf
& elles n'ont échappé à la mort q
vec peine. Mais la tige de cette pla
& ses feuilles desséchées ne cau
aucun inconvénient. Il est donc
portant pour les habitans de la ca
pagne de l'extirper & d'en purger
lieux qui en sont infectés. M. G.
dique les différens moyens que
observations lui ont suggérés.

7°. *Manière de concentrer le*
de citron par la congélation,
par ce moyen, de le conserver;
M. J. CHRISTIAN GEORGII, A
ticaire de la Cour à Stockholm.
méthodes ordinaires & les plus c
nues, dont on s'est servi jusqu
pour conserver le jus de citron, n'
eu que peu ou point de succès.
grand usage dans la préparation
plusieurs remèdes, a engagé M.
à faire de nouveaux essais pour
cher d'y réussir. Comme la quan
de mucilage & de phlegme, que c
tient le jus de citron, est la caus
sa prompte corruption; le moyen

se conserver & de le perfectionner seroit donc de parvenir à le dépouiller de l'un & de l'autre. Pour enlever la partie muqueuse, rien n'a mieux réussi que de le mettre en bouteilles, de les remplir exactement, de les bien boucher & de les mettre en cave. Il en a conservé par ce moyen pendant quatre années entières, qui s'est même trouvé de meilleure qualite après ce tems, qu'il ne l'étoit quand il avoit été mis en bouteilles. Mais comme après cela il contient encore beaucoup de phlegme qui seroit un obstacle à sa conservation ultérieure & à la confection de certaines préparations qu'il rendroit ou difficiles, ou même entièrement impossibles; il s'agissoit de chercher à le déphlegmer. Une congélation lente est le moyen par lequel il a rempli ce second objet. Le degré de froid entre 3 & 5 au-dessous du point de congélation, est celui qui convient le mieux pour cette opération, dans laquelle il faut avoir l'attention d'en-

lever les glaçons aussi-tôt qu'ils paroissent, jusqu'à ce que l'on s'apperçoive que les parties acides commencent à être saisies par le froid. La quantité de la liqueur diminue sans doute considérablement par-là : mais elle acquiert en qualité ce qu'elle perd en volume. M. G. a trouvé que deux drachmes de ce jus ainsi concentré, suffisoient pour saturer une drachme de sel de tartre ; au lieu qu'il lui falloit deux onces & plus de jus ordinaire pour le même effet. Ce jus, ainsi déphlegmé, s'est conservé pendant plusieurs années sans éprouver aucune altération, & sans qu'il fallut user pour cela de précautions particulières. Il est singulièrement propre pour la préparation de la poudre de limonade, & pour d'autres usages indiqués par l'Auteur.

8°. *Observations sur les usages auxquels peuvent être employés quelques plantes agrestes ;* par M. P. HOLMBERGER. L'Auteur indique

it-il, négligée en Suède, quoi-
; y soit praticable au point de
ir suffire à la consommation
y fait de cette matière pre-
: ce qui empêcheroit la sortie
nmes considérables qui se fait
lement pour la tirer de l'é-
r.

*Mémoire sur l'accroissement
pulation dans le Diocèse de*
STAD, *depuis* 1721; par M.
ARGENTIN. Une Ordonnance
i de Suède, du 29 Janvier
avoit enjoint à tous les Consis-
diocésains de son Royaume de

part des Consistoires envoyèrent les tables de ces quinze années, & même celle de 1736 : mais l'Ordonnance n'eut pas d'exécution ultérieure. On a vu, sans doute, que de simples tables de naissances & de morts ne pouvoient pas donner d'éclaircissemens satisfaisans sur toutes les circonstances qui tiennent nécessairement à la population, surtout, ces tables n'étant rédigées d'après aucune formule particulière, & leur forme étant restée à la discrétion de chaque Consistoire ; la variété qui s'y trouva, en rendit la comparaison difficile, & les inductions générales comme impossibles : cependant ces tables furent conservées dans un dépôt public, où M. W. eut occasion d'en prendre communication. Il fut ensuite chargé de voir si on pouvoit en tirer quelque utilité. Mais il ne trouva que celles de GOTEBOURG, CARLSTAD, WISBY & HERMOSAND qui fussent complettes & bien rédigées. Il se borne dans ce Mémoire

celles de Carlstad. Il y trouve pour es années susdites, 60476 naissances & 32552 morts, excepté l'année 736, où le nombre des naissances a té de 4150, & celui des morts de 549, les tables ne spécifient pas les ombres pour chacune des autres nnées ; le nombre des naissances uroit donc été, année commune, le 3780 environ, & celui des morts le 2472 ; & probablement moindre le 200 ou 300 dans les premières nnées, & plus grand d'autant dans es dernières. Depuis 1736 jusqu'en 749 les tables manquent. Mais depuis cette dernière année, inclusivement, l'établissement des tables les naissances & des morts commença à être mis en exécution, & usqu'à la fin de 1773, elles sont complettes. La somme des naissances pendant cette période de tems, est 123543, & celle des morts 106779; ans comprendre dans la somme des naissances celle de 353 : enfans morts en naissant ou immédiatement après.

Si, comme il eſt très-vraiſemblab
l'augmentation ou la diminution
morts & des naiſſances pendant
ſuite de pluſieurs années, indic
l'augmentation ou la diminuti
preſque proportionnelle de la po
lation dans un pays; M. W. co
clut que d'après les tables du d
cèſe de Carlſtad il eſt inconteſta
que la population s'y eſt accrue c
ſidérablement, puiſque depuis 17
juſqu'en 1736, le nombre des n
ſances, année commune, étoit
3780, & celui des morts de 247
& qu'il trouve dans les tables
depuis & compris 1749 juſques
compris 1771, le nombre des n
ſances, année commune, a été
5050, & celui des morts de 37
Il n'y comprend pas les années 17
& 1773, parce que la mortalit
a été extraordinaire. Le rapport
nombre des naiſſances dans les d
périodes eſt comme 1000 à 133
& celui des morts comme 100
1516. D'après ce dernier rappor

population auroit dû augmenter dans la proportion de 2 à 3 ; mais par le premier ce seroit dans une proportion un peu moindre ; en prenant un milieu entre les deux, le rapport de la population entre 1721 & 1736, & de celle des environs de 1760, se trouve être celui de 100 à 143 ; ce qui fait une augmentation considérable pour un espace d'environ 30 ans. M. W. fait ici des observations sur les variations que des causes particulières occasionnent dans la population. Il est frappant, dit-il, de voir combien l'abondance extraordinaire des années 1750, 1759, 1760 & 1765 l'a rendu florissante. Les tables de mortalité sont le thermomètre qui indique l'aisance ou la misère des peuples. Le reste de ce Mémoire contient encore quelques détails sur le nombre des personnes vivantes pris chaque troisième année de la seconde période, & sur celui des familles qui le composent.

10°. *Observations sur la Lèpre ;*

par M. JOH. L. ODHELIUS. La
decine ne connoit presque poin
maladie plus fâcheuse que cell
Incurable, au moins jusqu'ici,
mine insensiblement les forces
malade, & le conduit à pas l
vers une mort cruelle, quelque
mèdes qu'on puisse lui opposer
moins M. O. n'en connoît au
dont l'efficacité soit infaillible.
lui avoit indiqué une décoction
bois de genièvre & de plusieurs
tres plantes, entr'autres du *le*
palustre ou romarin sauvage. Il
saya sur une femme de trente
Malgré divers symptômes d'amer
ment qui se manifestèrent pend
le cours du traitement, qui dura
puis le 8 Janvier jusqu'au 31 Juil
la malade mourut au bout de ce
me d'une mort fort douce. M
M. O. apprit qu'elle avoit refusé
prendre certains remèdes qu'il
avoit prescrits, & qu'au lieu de
& de bouillon de viande elle a
mangé des harengs & d'autres vi

des salées, & bu de l'eau fraîche avec excès. Il croit que la manière dont il a traité cette maladie dans ce cas particulier, est la seule qui montre quelque espérance de guérison. Il la propose afin que d'autres puissent l'essayer sur des sujets dont les forces vitales laissent plus de ressources qu'il n'en a trouvées dans la malade qu'il a traitée. Il est entièrement certain, dit-il, que la plupart des symptômes de Lèpre ont paru dissipés, au moins à l'extérieur. Mais l'incertitude sur l'état des parties malades internes, la foiblesse des forces vitales & l'obstination de la malade contre certains remèdes, ont été autant d'obstacles au succès de son traitement.

Quatrième Trimestre.

2°. *Remarques sur la fabrique de l'Alun*, par M. GUSTAF VON ENGESTROM. On tient pour constant que l'abondance d'acides que con-

tient la mine même de l'alun, une matière grasse dont elle est en ronnée, forment un obstacle à cristallisation, & c'est sur ce pr cipe que sont fondées les diver théories du rafinement de l'alu C'étoit aussi l'opinion de M. E. j qu'au moment où l'expérience l'e dérrompé, au moins pour ce c concerne l'acide de l'alun. Il a tro vé évidemment que non-seulem son abondance n'empêche point cristallisation, mais qu'au contra elle la favorise visiblement. Par abo dance ou excès d'acide, on ente ici la partie d'acide vitriolique c n'entre pas dans la cristallisation l'alun. Le but des expériences M. E. étoit de tirer de vrai alun schiste alumineux, de la même m nière que cela se pratique en gra par la calcination, la lixiviation la coction jusqu'à la cristallisation sans rien ajouter qui pût la favoris *Dans une* expérience entr'autres, *emplit* à demi trois verres à pié d'u

lessive chaude d'alun ; il versa une demi-once, à-peu-près, d'eau froide dans l'un ; une demi-once aussi à-peu-près d'huile de vitriol dans le second, & ne toucha point au troisième. Le poids des cristaux du premier verre a été de $\frac{9}{16}$ d'once ; celui du second, $\frac{5}{8}$ d'once ; & celui du troisième, $\frac{19}{32}$: preuve que l'acide du vitriol est plus favorable à la cristallisation de l'alun, qu'il ne lui est contraire. La même expérience fut réïtérée plusieurs fois avec le même succès. Ce qui suit n'est qu'un détail d'expériences qui confirment cette vérité. Il parle ensuite de la continuation qu'il a faite des expériences de M. MARGRAFF pour produire de l'alun avec de l'argile & de l'huile de vitriol ; elles ont été suivies d'un succès que M. Margraff regardoit comme impossible. Quant à la matière grasse qui empêche, dit-on, la cristallisation de l'alun, M. E. dit qu'il ignore ce qu'elle peut être : *qu'il n'en a* point trouvé dans les ex-

périences qu'il a faites avec le ſchiſte d'alun, & qu'ainſi cette matière n'a pu apporter aucun obſtacle à leur ſuccès : il eſt bien vrai qu'il ſe trouve dans ce ſchiſte quelque ſubſtance volatile inflammable, dont une petite partie s'introduit peut-être dans l'alun. Ayant fait expoſer l'eau-mère d'une leſſive de ce ſchiſte, il s'y forma quelque-tems après un mucilage brun, & qui avoit l'air d'une graiſſe épaiſſe : l'ayant enlevé & deſſéché, il ſe changea en une poudre criſtalline, qui n'étoit autre choſe que du vitriol de Mars. Il ſe forme de pareils mucilages dans les ſolutions de vitriol de Mars filtrées & les plus claires, & même dans toutes les eaux minérales ferrugineuſes. La matière graſſe, que l'on dit ſe trouver dans la leſſive d'alun, n'eſt peut-être rien autre choſe : mais alors elle ne ſe trouve jamais, ſinon dans l'eau-mère, à moins que l'alun de mine ne ſoit extraordinairement ferrugineux. M. E. croit même que la fa-

que de l'alun pourroit donner
:e eau-mère dont il feroit poſſible
: tirer du vitriol de Mars.

2°. *Deſcription de l'Erica retorta, ouvelle eſpèce de plante du Cap de Bonne-Eſpérance;* par M. LARS MONTIN. Aucun des Botaniſtes que l'Auteur a conſultés, n'a fait mention de cette eſpèce de bruyère dont il donne la deſcription. Elle décèle ſon eſpèce au premier coup-d'œil, quoique la figure oblongue de ſes bourgeons & de ſon péricarpe forme une variété qui la diſtingue de toutes les autres de même genre. Elle peut être appellée *Erica retorta, antheris muticis incluſis, floribus umbellatis, corollis conicis, foliis quaternis ciliatis ſetâ terminatis.* M. M. ne lui connoît d'autre propriété que celle de pouvoir défendre ſes fleurs contre les inſectes, par le moyen d'une matière gommeuſe dont leur calice eſt couvert extérieurement, où ces inſectes demeurent pris & y laiſſent la vie. Il

n'a remarqué aucune douceur dans cette gomme qui put attirer ces insectes.

3°. *Nouveau Mémoire sur les marteaux de forges ;* par M. SVEN RINMAN. Dans le premier Trimestre de 1758 M. R. avoit donné un Mémoire contenant la description d'un collier de fer de fonte, armé de quatre bras de même matière, qu'il avoit imaginé pour substituer aux bras ordinaires de bois de l'arbre d'un marteau de forge : expédient dont il avoit éprouvé l'utilité, & dont on s'est servi ensuite avec avantage dans plusieurs forges. Ayant remarqué qu'une chûte trop basse rendoit le mouvement du marteau trop lent, il a cru qu'il étoit possible d'y remédier, & d'en augmenter la vîtesse par un collier de fonte armé de cinq à six bras au lieu des quatre bras ordinaires. Il a fait l'essai d'un à cinq bras dans une forge. Il rend ici compte de l'effet qui en a résulté.

4°. *Eclaircissement des formules*

insérées dans les Mémoires de 1771, *pour le calcul de la parallaxe d'une planète dans son passage sur le Soleil;* par M. ANDERS PLANMAN. Voulant avoir égard à la figure sphéroïdale de la terre, M. P. commence par une méthode pour calculer la parallaxe en ce cas, qui lui donne une formule qui s'accorde avec celle qu'a donné M. Euler pour le même calcul dans les Mémoires de Pétersbourg, p. 571. Il donne ensuite l'éclaircissement de ses formules, & en fait l'application à un exemple. Il observe qu'il est presque généralement reçu parmi les Astronomes, dans la recherche de la parallaxe du soleil, d'en prendre à volonté une valeur approchée, & d'en calculer les effets, que l'on compare ensuite avec les observations pour trouver la vraie parallaxe : ce qui est fondé sur la supposition que les parallaxes sont proportionnelles à leurs effets : supposition qu'il démontre être fausse à la rigueur, mais que l'on peut ce-

pendant admettre sans erreur sensible quand la différence entre les parallaxes est petite.

5°. *Instructions sur la culture des Abeilles*; par M. P. E. PRINTZENSTIERNA. M. P. avoit deux ruches formées d'une pièce de bois creusé, telles qu'on les fait en Suède. Il cherchoit à les multiplier par de nouveaux essaims. Mais il n'avoit jamais réussi à en pouvoir porter le nombre au-delà de cinq. Loin de multiplier, elles dépérissoient insensiblement, au point qu'en 1771 il ne lui en restoit plus qu'une. On lui conseilla, au cas que celle-ci vint à essaimer, d'en mettre l'essaim dans une ruche pareille à celles dont on se sert en Poméramie : ce qui lui réussit parfaitement, sa nouvelle ruche lui ayant donné trois essaims au mois de Juin de l'année suivante; & même le premier de ces trois en donna un nouveau à la fin de Juillet de la même année : chose qui n'avoit pas d'exemple dans le pays. Ce

ſuccès fut conſtant. Les ruches de M. P. ont deux pieds de haut, ſeize pouces de diamètre ; elles ſont couvertes par le haut d'un toît circulaire comme les ruches, dont le diamètre diminue d'abord fort peu jusqu'à la hauteur de ſix pouces où il ſe termine. On les aggrandit au beſoin par une eſpèce de bourrelet qu'on y applique par le bas. Quatorze & même douze pouces de diamètre ſuffiſent pour les moindres eſſaims. Il ne dit pas de quelle matière ſes ruches ſont formées. Il indique les précautions à prendre quand on veut les hauſſer. Il eſt étonnant, dit-il, combien les mouches y multiplient ſi on les laiſſe deux ou trois ans ſans y toucher, ſi ce n'eſt pour les aggrandir par ce moyen. Le voiſinage des lieux habités adoucit leur naturel. La propreté entretenue aux environs de leur ruche les fait proſpérer. Il faut avoir ſoin de les garantir des injures de l'air & des inſectes étrangers. *La perte du chef* d'une ruche

ou de la reine des abeilles eſt un de ces accidens qui ne peut ſe réparer que par un heureux hazard, ſur lequel on ne peut guères compter. M. P. y a cependant une fois réuſſi. Il y a des eſſaims qui ont pluſieurs reines. Un de ces eſſaims s'étant partagé en deux, l'un moindre que l'autre, il introduiſit celui-ci dans ſa ruche acéphale, qui y trouva heureuſement la reine qui lui manquoit. Il conſeille de placer les ruches ſur des poteaux élevés de trois pieds au-deſſus de terre, de ſix pouces de diamètre, bien polis & bien arrondis, pour empêcher les ſouris & les rats d'y grimper, ſurmontés d'une planche de dix-huit pouces de long ſur douze de large, qui y eſt clouée, & qui panche un peu vers le devant de la ruche. Le détail des autres inſtructions ſur la culture des abeilles, que renferme ce Mémoire, eſt aſſez connu de ceux qui s'en occupent.

6°. *Eſſai ſur la manière de tirer de bonne farine des patates ou poires de*

terre ; par M. C. B. SKYTTE. Cette racine tubéreuse, pour laquelle, dit M. S., le peuple de Suède a un goût presque général, peut donner une farine de bonne qualité, de bon goût, & dont la pâte ait la propriété de lever. Il rejette la méthode de la faire sécher dans les fours des boulangers. Il a cherché à la dépouiller de son humidité naturelle par divers moyens, dont deux entr'autres lui ont plus particulièrement réussi. Le premier moyen consiste à les bien laver sans les peler, à les couper par petits morceaux, les broyer aussi-tôt avec un peu d'eau froide ; on jette ensuite sur la masse une quantité suffisante d'eau froide ; on la remue bien, & on la fait reposer pendant vingt-quatre heures pour qu'elle se forme en dépôt. Alors on en fait écouler l'eau, avec la précaution de ne pas l'agiter. On lui donne de nouvelle eau, & l'on continue jusqu'à ce que la dernière eau qu'elle rend soit parfaitement claire. Après cela

on ſerre cette maſſe dans une nap
on la met ſur une table & on
charge d'un poids ſuffiſant pou
exprimer l'eau qu'elle contient
core. Après avoir été changée
nappe, on la met dans un end
chaud pour ſécher : ce qui tardo
ſez, quoiqu'on la remue ſouven
que l'on ait ſoin d'écraſer les m
ceaux qui ſeroient reſtés entiers.
pain que donne cette farine é
pâteux & d'un goût âpre ; mais, m
avec une quantité preſqu'égale
groſſe farine de ſeigle, il étoit
ſable. Après s'être aſſuré que la
lée ne nuit aucunement aux po
de terre, M. S. en fit geler fortem
une certaine quantité, qu'il fit
ſuite dégeler lentement ; il les pe
les comprima dans les mains p
en exprimer l'humeur aqueuſe,
jetta dans l'eau froide, qu'il ch
gea pluſieurs fois ; il les preſſa &
écraſa comme ci-devant. Leur ma
ſe ſécha plus promptement que
première ; elle donna une farine p

blanche & de meilleur goût, & du pain beaucoup meilleur. Il obſerve qu'il ne faut pas en laiſſer fermenter long-tems la pâte, mais qu'il faut la mettre au four dès qu'elle a été bien pétrie. Quant à la difficulté de pouvoir conſerver long-tems les poires de terres, il croit que réduites en farine de la manière qui vient d'être expoſée, & ſerrées dans un vaſe bien ſec, elles pourroient probablement ſe conſerver long-tems.

7°. *Recherches ſur la congélation des poires de terre pour en tirer de la farine;* par M. BERNHARD BERNDTSON. L'objet des expériences de M. Skytte, dont nous venons de parler dans le Mémoire précédent, étoit plus étendu que celui de M. B. Le premier ſe propoſe de chercher des moyens quelconques de tirer de la farine des poires de terre; & M. B. ſe propoſe de parvenir au même but par le ſeul moyen de la congélation. Quoique la manière dont M. S. a tenté le ſuccès de ce

moyen particulier, ſoit bonne; cependant l'Académie ayant voulu en écarter juſqu'au moindre doute avant de le propoſer au Public, M. B. a fait une ſuite d'expériences qui en rendent la certitude inconteſtable. Pour être en état de mieux juger des qualités de la farine qu'il obtiendroit par la congélation, il a commencé par en faire avec des poires de terre non gelées. Dans ſes expériences, il les a ſoumis à une congélation plus ou moins forte; il en a fait geler & dégeler alternativement pluſieurs fois de ſuite; il en a employé de groſſes & des petites, les unes entières, les autres coupées par morceaux petits & gros, pelées, non-pelées; enfin il n'a rien négligé de ce qui pouvoit aſſurer le réſultat de ſes expériences. Il a fait enſuite diverſes préparations avec chaque ſorte de farine que lui a donné chaque expérience particulière. Il en a fait divers mêlanges avec la farine de pluſieurs ſortes de grains. Ce Mémoire finit

finit par des instructions fort détaillées pour ceux qui voudroient continuer ces expériences.

8°. *Observation sur un sucre cristallisé naturellement*; par M. JOH. L. ODELIUS. Rien n'est plus connu que l'existence du miel dans le *nectarium* de la plupart des fleurs; mais celle d'un vrai sucre dur & transparent l'est peut-être moins. M. O. en a trouvé dans le nectarium de la *balsamina impatiens*, qui étoit gros comme un grain de froment. Quand le péricarpe commença à se former, ce sucre étoit dur; mais auparavant ce n'étoit qu'un sirop épais & clair. Ce sirop sortoit de deux ou trois glandules situées de chaque côté du pétiole. Il s'est trouvé dans des fleurs de balsamines de toutes couleurs, simples ou doubles. L'Auteur ne décide pas si la culture de ces fleurs y peut contribuer. Les siennes avoient été exposées à l'ardeur du soleil & à l'ouest. Il est croyable, dit-il, que quand les fleurs sont en plein air, la

pluie enlève ce ſucre en grande partie. Il communique cette obſervation pour que les Curieux en faſſent de nouvelles du même genre ſur d'autres fleurs.

Nouvelles Obſervations ſur l'Epacte & ſur le Calendrier. Par M. Carouge.

Je crois devoir donner ici un précis de mes premières Obſervations imprimées dans le *Journal des Sçavans du mois d'Août* 1776, afin de rendre plus intelligibles les nouvelles Obſervations que j'ai faites depuis ſur la même matière, & dont je vais rendre compte.

Les trois principaux points dont on s'occupa, en travaillant à la réforme du Calendrier en 1582, étoient 1°. de ramener l'équinoxe du printems au même jour où il arrivoit du tems du Concile de Nicée, c'eſt-à-dire, au 21 Mars; & pour y parvenir, on retrancha les dix jours dont on étoit

en avance ſur le ſoleil : 2°. d'établir des moyens faciles pour calculer le jour de la pleine lune paſcale ; on adopta l'Epacte, comme le moyen le plus facile pour faire ce calcul : 3°. de prendre des précautions pour que, dans la ſuite, on ne ſe trouvât plus en avance, ni en retard ſur le ſoleil ; on convint que ſur 400 années completes, on ne compteroit que 97 années biſſextiles ; correction heureuſe! qui ne laiſſe rien ou preſque rien à deſirer.

En conſidérant chacun des deux premiers points de la réforme faite au Calendrier, je fis voir dans mes premières Obſervations qu'au lieu de chercher à fixer l'équinoxe au 21 Mars, il auroit mieux valu ne point retrancher les dix jours dont on étoit en avance ſur le ſoleil ; mais qu'il auroit fallu commencer l'année lorſque le ſoleil entroit au ſolſtice d'hiver, & compoſer les mois d'un nombre de jours plus conformes au tems que le ſoleil reſte dans les ſignes

correſpondans : or le ſoleil reſte dans le mois de

Janvier	29 j	10 h	25'
Févrièr	29	14	53
Mars	30	0	29
Dans ces 3 mois	89 j	1 h	47'
Avril	30 j	12	50'
Mai	31	0	39
Juin	31	8	45
Dans ces 3 mois	92 j	22 h	14'
Juillet	31 j	10 h	50'
Août	31	6	18
Septem.	30	20	22
Dans ces 3 mois	93 j	13 h	30'
Octob.	30 j	7 h	50'
Novem.	29	20	8
Décem.	29	12	20
Dans ces 3 mois	89 j	16 h	18'

Il auroit donc fallu composer chaque mois du nombre de jours indiqué dans la table suivante.

Janvier, de . .	29 & 30	jours.
Février, de	30	
Mars, de	30	
Avril, de	31	
Mai, de	31	
Juin, de	31	
Juillet, de	31	
Août, de	31	
Septembre, de	31	
Octobre, de	30	
Novembre, de	30	
Décembre, de	30	

Par cet arrangement : 1°. l'équinoxe du Printems auroit presque toujours tombé le premier Avril : 2°. la fête de Pâques auroit presque toujours tombé en Avril, & jamais en Mars, sans cependant qu'elle eût été *célébrée ni* plutôt ni plus tard.

qu'elle se célèbre aujourd'hui. Il n'y auroit eu de changement que dans les mots : 3°. l'année auroit commencé lorsque le soleil commence à se tapprocher de nous, & les jours à augmenter : 4°. le soleil seroit entré dans chaque signe, presque toujours le premier jour de chaque mois, & en seroit sorti le dernier jour : 5°. chaque saison auroit duré exactement trois mois : 6°. rien n'auroit été plus facile que de retenir quels sont les mois de 30 jours, quels sont ceux de 31, &c.

Je démontrai que l'Epacte ordinaire étoit très-défectueuse pour calculer le jour d'une nouvelle ou pleine lune ; que souvent elle annonçoit une nouvelle ou pleine lune un jour trop tôt ou trop tard ; ensorte qu'elle pouvoit annoncer comme pascale une pleine lune qui ne l'étoit réellement pas. Ce cas est arrivé plusieurs fois ; & en dernier lieu, cette année 1778, où la pleine lune pascale arrivoit à *Paris* le samedi 11 Avril à

8h 26', on devoit donc célébrer Pâques le lendemain 12 Avril; mais l'Epacte ordinaire n'annonçoit la pleine lune que pour le 12 Avril, & Pâques n'a été célébré que le dimanche suivant 19 Avril, c'est-à-dire huit jours trop tard.

De-là je concluois qu'il falloit abandonner l'Epacte pour calculer la pleine lune pascale, comme on l'a abandonnée dans la Marine, pour calculer l'heure de la haute ou basse mer dans un port; qu'il falloit laisser aux Astronomes le soin de calculer la pleine lune pascale; on conviendroit pour cela d'un méridien fixe, comme Rome, Paris, &c.

Voilà le précis de mes premières Observations sur l'Epacte & le Calendrier; voici celles que j'ai faites en réfléchissant depuis sur la même matière.

Dans la supposition où l'on auroit fixé l'équinoxe au premier Avril, & où l'on auroit composé les mois d'un nombre *de jours* conformément à la

table précédente, il m'a paru que, puiſque le ſoleil met moins de tems à parcourir le ſigne du mois de Janvier que celui de tout autre mois, c'eſt le mois de Janvier qu'on doit faire de 29 jours dans les années communes, & de 30 dans les années biſſextiles.

Puiſque le *jour intercalaire* qu'on ajoute aux années biſſextiles eſt deſtiné à tenir compte des $5^{h}\,48'\,48''$ qu'on a négligées dans chacune des quatre années précédentes, il me paroît que ce jour intercalaire doit être au premier Janvier des années biſſextiles.

Dans la même ſuppoſition où l'équinoxe auroit été fixé au premier Avril, & les mois compoſés comme ci-deſſus, j'ai trouvé que la circonſtance la plus favorable, pour que l'équinoxe arrivât le plus ſouvent poſſible le premier Avril, étoit de commencer l'année environ 5^{h} avant le moment du ſolſtice d'hiver. *Dans ce cas*, j'ai trouvé que

ſur 100 années il tomberoit 74 fois le premier Avril, & 26 fois ſeulement le 30 Mars, ſans jamais arriver ni le 29 Mars ni le 2 Avril.

*LETTRE à Meſſieurs les Auteurs du Journal des Sçavans, contenant des Remarques ſur l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique de la Cour.

MESSIEURS,

L'AMOUR du vrai eſt, comme vous le ſçavez, la plus eſſentielle de toutes les qualités d'un Hiſtorien; mais ce n'eſt pas la ſeule. Cet amour peut bien faire entreprendre le pénible travail des recherches néceſſaires, mais il faut de plus un jugement ſûr à l'aide duquel on puiſſe ſe fixer au milieu de toutes les incertitudes que préſente à chaque pas l'Hiſtoire. Souvent même encore, avec ces qualités, voit-on des Auteurs ne pas atteindre à ce vrai qu'ils cherchent.

M. l'Abbé Oroux vient de nous en fournir récemment la preuve. Dans l'Histoire Ecclésiastique de la Cour de France [1], malgré le desir de ne rien avancer d'incertain, cet Auteur, pag. 313 du premier Volume, avance un fait dont les circonstances ne sont pas d'accord avec la vérité. Je vous adresse plusieurs remarques que je vous prie de consigner dans votre Journal : devenues publiques par ce moyen, elles serviront comme de notes à cet endroit de son Livre déjà fort répandu sans doute. Le fait dont il s'agit, intéressant le Corps dont je suis Membre, a fixé plus spécialement mon attention.

A l'occasion de Gilduin, que Louis VI prit pour son Confesseur, M. l'Abbé Oroux parle de la Maison de S. Victor, dont Gilduin étoit alors Abbé, & du différent d'Etienne, Evêque de Paris, avec le Roi ; différent, dit-il, dont peu d'Histo-

[1] Préf. de M. Oroux.

riens ont rapporté fidèlement l'origine, & qu'il se flatte d'avoir découverte. « Voilà le fait, continue-» t-il : Etienne, Evêque de Paris, » zélé protecteur des Victorins, leur » fit don d'une Prébende dans sa » cathédrale, sans avoir demandé le » consentement du Chapitre. Les » Chanoines en portèrent leurs plaintes » tes à la Cour, & firent entendre » que le dessein de l'Evêque étoit de » les supplanter, pour mettre des » Chanoines Réguliers à leur place. » Le Roi, persuadé que la raison & » l'équité exigeoient qu'il prît leur » cause en main, fit aussi-tôt expé-» dier un diplôme, par lequel il dé-» clara avoir promis avec serment, » 1°. de ne jamais souffrir qu'on » donnât la moindre atteinte à l'an-» cienne dignité de l'Eglise de Pa-» ris, ni qu'on fît aucun change-» ment dans ses usages & prérogati-» ves : 2°. d'empêcher les Chanoi-» nes Réguliers d'y posséder aucune » *Prébende*, Personnat ou dignité

» quelconque, & de s'y introduire
» sous quelque prétexte, & à l'ins-
» tigation, conseil & recommanda-
» tion de quelque personne que ce
» pût être : 3°. de garantir à tous les
» Membres de cette Eglise, à la ré-
» serve d'Etienne de Garlande, la
» jouissance de leurs biens & cou-
» tumes, sauf toutesfois les exac-
» tions injustes que pourroient faire
» les Archidiacres dans leurs dépar-
» temens. En conséquence il pro-
» testa qu'il défendroit le Chapitre
» envers & contre tous. Cette ré-
» solution, loin d'ébranler le Prélat,
» ne fit que le rendre plus ferme
» dans la sienne. Louis, piqué de sa
» résistance, s'en vengea par la saisie
» de son temporel. Etienne, par re-
» présailles, jetta un interdit sur
» les terres du Roi, & prit la fuite.
» Cependant, tandis que celui-ci in-
» téressoit dans sa querelle l'Arche-
» vêque de Sens, & ses Suffragans,
» *les Abbés* de Cîteaux, & surtout
» *S. Bernard*, le Roi travailloit à

» mettre de son côté les Papes Ho-
» noré II & son successeur Innocent
» II. Le premier leva la censure ful-
» minée par l'Evêque de Paris ; &
» le second, après quatre ans de
» troubles, termina enfin l'affaire
» par un tempéramment digne de la
» sagesse de ce Pontife. Il demanda
» lui-même au Chapitre de Paris une
» Prébende pour les Religieux de S.
» Victor ; elle lui fut accordée avec
» le consentement tacite du Prince.
» De cette manière il sauva en mê-
» me-tems & l'honneur de la Majesté
» Royale, & les Libertés ecclésias-
» tiques qu'on prétendoit avoir été
» violées par l'opposition de Louis
» à la collation du Prélat. »

Qui ne croiroit, au début de M. Oroux, qu'il a épuisé toutes les sources, consulté toutes les personnes qui étoient capables de lui donner des éclaircissemens, qu'il a vû les pièces originales du tems, que c'est après *l'examen* le plus sérieux *qu'il fait le procès* à la plus grande

partie des Auteurs, & qu'il préten
donner une idée juste de ce fameu
démêlé ? Cependant le peu d'accor
du récit de M. Oroux avec la vérit
prouve tout le contraire.

En effet, si M. Oroux avoit seu
lement lu l'histoire de l'Eglise de P
ris, par du Bois, (histoire d'autar
plus sûre, que l'Auteur rapporte l
pièces autentiques pour preuve de
qu'il avance) il auroit vu qu'Etienn
n'avoit point donné de Canonic
aux Chanoines de S. Victor dar
l'Eglise de Paris, mais seuleme
qu'il se le proposoit [1]: *Præbenda
quam destinaverat, Præbendam*
tradere tentasset. Encore n'étoit-
point sans le consentement des Ch
noines de Notre-Dame. Etien
ne se seroit pas conduit autremen
sans doute, pour le Canonicat
l'Eglise de Paris, que pour les A
nates & les Canonicats qu'il do
noit à S. Victor dans d'autres Eg

[1] *Du B.* Tom. II, p. 25.

ſes, dont il avoit ſoin de prendre le conſentement.

Il auroit vu que les Dignitaires du Chapitre de Notre-Dame, & la plus ſaine partie des Chanoines ſe prêtoient volontiers aux deſirs de leur Evêque, qu'il n'y avoit parmi eux qu'un petit nombre d'oppoſans, qui ſouffroient avec peine qu'on leur reprochât leur conduite [1].

Il auroit vu, & auroit dû faire remarquer qu'Etienne, en ſe propoſant de mettre un Chanoine de S. Victor dans le Chapitre de Notre-Dame, ne vouloit point ſupplanter les Chanoines de ce Chapitre, comme le diſoient les Chanoines oppo-

[1] (Du Bois. *Ibid.*) *Hujus magni Pontificis ſtudia æmulari conabantur viri honoribus & virtutibus eminentes, Bernerus Pariſienſis Decanus, Adam Pariſienſis Præcentor.... Alii quoque boni rectique amantes ſtudebant Epiſcopi veſtigiis inhærere. Nonnulli tamen aliis moribus aſſueti, ut fieri ſolet, huic palàm adverſari non verebantur, neque facilè ſuſtinebant ſe ſuaque facta reprehendi.*

ſans; mais que l'Egliſe de Paris, peu ſemblable à ce qu'elle eſt de nos jours, avoit pour lors beſoin d'une réforme qui fît diſparoître les taches que lui avoit communiquées le ſiècle qui venoit de s'écouler : que cet Evêque ayant lui-même beſoin d'aide, avoit jetté les yeux ſur l'Abbaye de S. Victor, qui ne faiſoit que de naître, & dont l'Egliſe admiroit la ſcience & la vertu [1].

Il auroit vu, & auroit dû faire remarquer que le zèle d'Etienne

[1] *Certè Stephano propoſitum erat melioribus inſtitutis Eccleſiam Pariſienſem informare : illa quidem his haud deformata erat maculis quas pravitas temporum pluribus Eccleſiis adſperſerat, non tamen ità priſtinum retinuerat nitorem, ut nullam omninò labem inter malorum temporum vitia contraxiſſet : nævisque ejus detergendis Stephanus intendebat animum. Cumque adjutoribus & ſociis opus haberet, ad Victorinos Canonicos confugit, quorum celebrata in Eccleſiâ fama ob ſeveriorem vitæ diſciplinam & haud vulgarem rerum Theologicarum ſcien-*

pour les Victorins, n'étoit pas simplement un zèle de protecteur, qui souvent est condamnable, mais un zèle fondé sur l'estime due à leur vertu [1].

Il auroit connu le conseiller secret des opposans, le moteur de ces troubles. Il auroit vu Etienne de Garlande [2] cité au tribunal de l'Evêque pour des faits très-graves, dont l'Abbé de Saint-Germain-des-Prés avoit porté ses plaintes. Il auroit sçu que cet acte de justice avoit animé le coupable contre son Evêque; que, malgré son recours au Souverain Pontife, Gilduin, Official, avoit prononcé contre lui, & s'é-

[1] *Hanc ob ea ornamenta familiam imprimis diligebat, & honoribus & donis cumulabat.*

[2] Par reconnoissance pour les bienfaits reçus de lui avant cette époque, je ne veux point retracer le portrait que nous en ont fait Mezerai, Tom. IV. Edit. de Mortier, Amsterdam, Fleury, Hist. Eccles. Tom. XIII. *Longueval*, Hist. de l'Eglise Gall.

toit ainſi attiré ſa haine. Il auroit vu la vengeance de l'Archidiacre le porter à méſuſer de la confiance du Roi pour prévenir Sa Majeſté contre le Prélat; puis enfin, déchu de ſes honneurs à la Cour, engager les Chanoines mécontens à porter des plaintes à Sa Majeſté de ce qu'Etienne employoit par préférence les Victorins dans les fonctions du Miniſtère, vouloit même leur donner un Canonicat, & qu'immanquablement il les ſubſtitueroit à leur place [1].

[1] (Du Bois.) *Credo Stephanum Archidiaconum, antequàm & aulâ diſceſſiſſet, & excidiſſet honoribus Regem contra Stephanum Epiſcopum commoviſſe, & factione quâ apud Canonicos valebat, quoſdam inter eos excitaſſe, ut apud Regem de Epiſcopo expoſtulationem facerent, quod, deſpectis ſuæ Eccleſiæ Canonicis in ordinatione ſuæ Eccleſiæ uteretur ſolum modò Victorinis, ad quos ſuæ Eccleſiæ facultates transferret, quòd Præbendam ex ſuâ Eccleſiâ eis etiam tradere tentaſſet, quod periculum eſſet, ne, expulſis veteribus Canonicis, eos in majorem Eccleſiam induceret.*

Je dis que ce n'eſt qu'après être déchu des honneurs de la Cour qu'Etienne de Garlande engagea les Chanoines mécontens à ſe plaindre à Louis VI. C'eſt le ſeul moyen de concilier avec le fait ces paroles du Roi, *qui promet de garantir tous les biens du Chapitre, à l'exception de ceux d'Etienne de Garlande.* Et je ſuis, en ce point, d'accord avec les Auteurs de l'*Hiſtoire Littéraire de la France* que M. Oroux a cités [1].

Si M. Oroux ſe fût donné la peine de conſulter les archives de Notre-Dame, ou les annales & monumens de S. Victor, il auroit eu connoiſſance de tous ces faits. Il auroit vu qu'en 1125 ou 1126, étoit arrivé le démêlé d'Etienne, Evêque de Paris, avec Etienne de Garlande. En 1127, celui d'Etienne avec le Roi : que dans cette même année le Souverain avoit donné ſon diplôme en faveur de Notre-Dame : que la

[1] Tom. IX, *pag.* 671.

ſaiſie des biens de l'Evêque, & l'in-
terdit des terres du Roi, avoien
ſuivi de près ce diplôme. Il auroi
eu connoiſſance du Bref d'Honor
II en 1129, qui annulla ce que le
Chanoines de Notre-Dame avoien
fait pendant l'abſence forcée de leu
Prélat. Il auroit vu que le Canoni
cat de Notre-Dame, demandé pa
Innocent II, n'a été donné aux Cha
noines de S. Victor qu'après le retou
de ce Pape en Italie, après l'aſſaſſi
nat de Thomas, Prieur de S. Vic
tor, commis en 1133 par les ne
veux de Thibault Nothier, Arch
diacre, que la confirmation n'en
été faite par Innocent II qu'en 113
& enfin par les Lettres-Patentes d
Louis VIII en 1138 : ce qui por
naturellement à croire que ce n'e
pas par la demande du Canonic
faite par le Pape, que s'eſt termi
le différent d'Etienne. Auroit-on a
tendu trois ans à en faire la don
tion, & ſix à en faire la confirm
tion?

Je ne puis m'empêcher de faire quelques reproches à M. l'Abbé Oroux sur la manière peu fidèle avec laquelle il a copié les Auteurs de l'*Histoire Littéraire de la France*, dans des endroits essentiels de leur narration, & sur le peu d'examen qu'il a fait d'un autre endroit qu'il a copié trop servilement. Je ne sais à quel dessein; au lieu de dire comme les Auteurs qu'il suivoit : *Quelques Chanoines en portèrent leur plainte au Roi.... Louis croyant que son devoir, &c.* il a préféré d'écrire : *Les Chanoines en portèrent leurs plaintes.... Le Roi persuadé que la raison & l'équité exigeoient.....*. Pourquoi attribuer à tout le Corps des Chanoines de Notre-Dame ce qui étoit particulier à quelques mécontens? Dans l'Ouvrage des Bénédictins on voit au premier coup-d'œil que le Roi est trompé, & qu'il n'agit que parce qu'il croit vraies les plaintes qu'on lui fait. Dans celui de M. Oroux on voit un Corps se plain-

dre : les plaintes justes écoutées par le Roi, & celui ci guidé par la raison & l'équité agir. Quelle différence ? C'est sans doute par ce même motif, que nous ne connoissons pas, qu'il a retranché la moitié d'une des phrases qu'il copioit. Les Bénédictins avoient écrit : *Louis fut absous par le Pape Honoré II, qui en reçut de vifs reproches du Clergé de France par la plume de S. Bernard.* M. Oroux se contente de dire : *Le premier leva la censure fulminée par l'Evêque de Paris.* Ne pourrions-nous pas appliquer à cet Ecrivain le reproche qu'il fait dans une note, aux Auteurs de l'Art de vérifier les Dates : *est-ce là nous donner une idée juste de ce fameux démêlé ?* Pourquoi supprime-t-il cette autre phrase : *Innocent II, Successeur d'Honoré, completta la victoire d'Etienne ?* Pourquoi supprime-t-il celle qui parle des Règlemens que les Chanoines de Notre-Dame firent pendant l'absence d'Etienne ? Celle qui

rappelle le Bref d'Honoré II qui supprime & annulle tous ces Règlemens ?

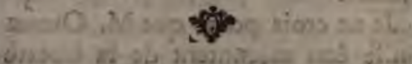
Passons au défaut d'examen que je reproche à cet Auteur. Ne voit-on pas que, si M. Oroux se fût donné la peine d'aller à la source indiquée par les Bénédictins qu'il copioit, il auroit vu que le Canonicat de Notre-Dame n'avoit point été donné, comme ils le disent, sans le consentement du Chapitre, puisqu'Etienne ne l'avoit pas encore donné, mais qu'il se disposoit à le faire, comme je l'ai dit ci-dessus. Je termine mes Remarques par celle-ci : qu'il seroit à souhaiter que toutes les fois qu'un Auteur parle des faits relatifs à un Ordre, un Chapitre, ou une Maison qui existent encore, il consultât les pièces originales que l'on y conserve, & qu'il eût recours à ces sources comme aux seules véritables.

Je ne crois point que M. Oroux puisse être mécontent de la liberté

que j'ai priſe de rectifier ſa narration. Elle donnoit un vernis déſagréable à Etienne, Evêque de Paris, faiſoit naître le ſoupçon d'ambition de la part des Chanoines de Saint Victor. Mes Remarques préſentent le fait ſimplement; &, ſous ce ſimple aſpect, il ne nuit ni à l'Evêque, ni au Chapitre de Notre-Dame, qui, pour la plus ſaine partie, ſecondoit les vues du Prélat, ni au Roi qui avoit été trompé, ni aux ſaints Perſonnages qui l'avoient repris, ni enfin aux Chanoines de S. Victor; ce qui eſt mon but.

Je ſuis, Meſſieurs, avec la plus parfaite eſtime,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, MULOT, *Chanoine Régulier, Bibliothécaire de S. Victor.*



LES

Les quatre premiers Chants de la Loüisiade, Poëme héroïque, proposés aux Amateurs. A Avranches ; & se trouve à Paris, chez Couturier, fils, Libraire, Quai des Augustins, au Coq. *in*-12. 153 pag. & les Préliminaires 12.

BOILEAU disoit du P. le Moine : « il est trop fou pour que j'en dise » du bien, & trop poëte pour que » j'en dise du mal ». Ce P. le Moine est l'Auteur de la Louisiade, ou du Poëme de S. Louis ; & c'est ce Poëme que l'Auteur de cet Essai imagine aujourd'hui de rajeunir en le traduisant en prose. Tel est l'hommage qu'il rend *au Poëte.* En revanche il traite *le fou* avec bien du mépris ; ou il dispute contre lui avec une aigreur qu'on n'a ordinairement que contre un contemporain & un rival. Le P. le Moine avoit dit ces paroles qui ne doivent offenser personne, « le plus » grand, le plus bel esprit du monde

» ne ſuffit pas au Poëme héroïque,
» s'il n'eſt accompagné de l'eſprit
» qui fait l'emportement & l'enthou-
» ſiaſme, & qui eſt comme la ſe-
» conde ame du Poëte; il faut voir
comment notre Auteur le relève à ce
ſujet; le P. le Moine auroit dû, dit-
il, ajouter immédiatement après,
« qu'il faut toujours être circonſpect
» & modéré dans ſes écarts, qu'il
» faut toujours examiner à tête re-
» poſée ce qu'on a écrit dans la cha-
» leur de l'enthouſiaſme, & qu'ainſi
» que l'imagination d'un grand Ma-
» thématicien doit être d'une exacti-
» tude extrême, celle d'un grand
» Poëte doit toujours être *très-cha-*
» *tiée*, & qu'il ne doit jamais pré-
» ſenter d'images incompatibles,
» incohérentes, trop exagérées, trop
» peu convenables au ſujet ».

Juſques là l'Auteur a trop aiſé-
ment & trop inutilement raiſon;
mais il ajoute :

« Voilà, Père le Moine, ce que
» vous auriez dû dire, & c'eſt ſur

» de tels principes que vous auriez
» dû composer votre Poëme, si vous
» aviez du goût; mais convenez
» avec moi que vous n'en aviez *du*
» *tout point.* »

Est-ce en avoir beaucoup que d'écrire de ce ton contre le P. le Moine? Le nouveau Poëme en prose a quelque poésie & quelque chaleur, mais le style en est fort inégal. A côté d'une expression poëtique, on rencontre souvent un terme bas ou inusité.

« Décidé à marcher *sous deux*
» *jours* vers le Caire: » *sous deux jours* est une expression qu'on ne s'attend pas à trouver dans un Poëme Epique.

L'Auteur somme le Public de décider s'il doit s'en tenir à cet Essai ou continuer son Ouvrage; nous souhaitons que la réponse du Public soit favorable, & n'ous n'osons la prévenir.

COSME *de Médicis, Grand Duc de Toſcane,* ou *la Nature outragée & vengée par le Crime, Poëme.* Par M. *Méro.* A Paris, chez Gueffier, Imprimeur - Libraire, au bas de la rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint Severin, à la Liberté; & Moutard, Libraire de Madame la Dauphine, rue du Hurepoix, à S. Ambroiſe. Avec Approbation & Permiſſion. Petit *in-8°.* 112 pag. & les Prélimi-naires 16.

COSME, fils de Jean de Médicis & Ayeul de Marie de Médicis, fut un Prince diſtingué par la Politique & par l'amour des Lettres. Son règne fut long & illuſtre; il eût pu paſſer pour heureux ſans la terrible & funeſte aventure de deux de ſes fils, « Jean, l'aîné de ces » deux Princes, étoit d'un caractère » doux & bienfaiſant; Garcias, le » *cadet,* avoit l'ame barbare; les

» vertus de ſon frère excitèrent ſa
» jalouſie. Un jour qu'ils étoient en-
» ſemble à la chaſſe, ils ſe trouvè-
» rent par hazard ſéparés de leurs
» gens; Garcias ne laiſſa pas échap-
» per l'occaſion d'aſſouvir ſa rage;
» il s'élança ſur Jean; le tua d'un
» coup de poignard, & réjoignit
» ceux de ſa ſuite, ſans paroître ému
» de ſon forfait.

» On trouva le cadavre ſanglant;
» le meurtrier diſſimula comme au-
» roit pu faire un ſcélérat nourri de-
» puis long-tems dans le crime; mais
» le père ſe doutant de la vérité, ren-
» ferma ſa douleur, & fit publier
» que ſon fils étoit mort ſubitement.
» Le jour d'après il ordonna à Gar-
» cias de le ſuivre dans le lieu où
» étoit étendu le corps du Prince
» aſſaſſiné : là, le déſeſpoir & la
» douleur s'emparent de l'ame de
» Coſme. *Voilà*, (dit alors ce père
» infortuné) *voilà le ſang de votre*
» *frère qui vous accuſe & qui de-*
» *mande vengeance à Dieu & à moi.*

» *même*. Garcias fit l'aveu de son » forfait ; mais il accusa Jean d'a» voir voulu attenter à ses jours. Le » père, loin de recevoir ses excuses, » le tua du même poignard dont » Jean avoit été assassiné. »

Tel est le sujet de l'Ouvrage que nous annonçons ; sujet mieux exposé dans cette prose du Discours préliminaire que dans les vers du Poëme. Voici le parellèle que le Poëte fait des deux frères :

L'un fut sage & soumis, l'autre plein de caprices.
Jean eut plusieurs vertus, Garcias tous les vices.
L'un voulut mériter l'hommage des Mortels;
L'autre du crime seul encensa les autels.
Jean avoit la candeur peinte sur son visage,
Garcias la laideur & le maintien sauvage.
Chez l'un & l'autre enfin tout fut si différent,
Qu'on doutoit s'ils étoient issus du même *sang*.

L'Auteur, pour rendre Jean plus intéressant, a cru devoir lui donner une Maîtresse; il la nomme *Herzilie.* Si l'on veut connoître comment l'Auteur sait peindre l'Amour; on en peut juger par les vers suivans:

Avec les yeux de Jean les siens se rencontrèrent.
Elle pâlit, trembla, tous ses sens se troublèrent.
Quels desirs, quels transports entrèrent dans son cœur!
Enyvrée à l'instant d'une douce langueur,
Elle ne put former aucune résistance:
L'Amour, de ce héros, avoit pris la défense.
A peine elle le vit que son cœur sut aimer.
Et quel autre que Jean auroit pu l'enflammer?
C'étoit le seul Mortel digne de sa tendresse.
Son port majestueux, sa taille, sa jeunesse,
Son maintien, en un mot, ces dons chers & charmans

Que recherchent envain tant d'orgueille
Amans,
Mais qu'on tient feulement des mains de
Nature,
Les charmes de l'efprit & ceux de la figu
Forcèrent Herzilie à lui céder fon cœur.
Elle n'obligea pas un perfide Vainqueur.

Avant de tracer ce tableau, ava de peindre ainfi Herzilie & f Amant, l'Auteur avoit pris foin rappeller le fouvenir d'Armide & Renaud. Obfervons que l'évènem tragique qui fait le fujet de ce Po me, forme un problême hiftoriq Il fe trouve, à la vérité, dans trente-unième Livre de M. de Tho mais il n'étoit pas dans la premi Edition & n'a été ajouté que da celle de Genêve après la mort M. de Thou; ce qui fait que bea coup d'Auteurs rejettent ce fait, croyent que les deux frères mou rent de la pefte, comme le Gra Duc le fit publier.

OBSERVATIONS sur les Fosses d'aisance, & moyens de prévenir les inconvéniens de leur vuidange. Par MM. *Laborie, Cadet le jeune* & *Parmentier*, Membres du Collége de Pharmacie, &c. &c. &c. Imprimé par ordre & aux frais du Gouvernement. A Paris, de l'Imprimerie de Ph. D. Pierres, Imprimeur du Collége Royal de France, rue S. Jacques, &c. 1778.

SECOND EXTRAIT.

NOUS avons promis dans le premier Extrait de cet Ouvrage de rendre compte dans un second Extrait du rappott qu'en ont fait à l'Académie des Sciences les Commissaires que cette Compagnie avoit chargés de l'examen du travail de MM. Laborie, Cadet le jeune & Parmentier, parce que le rapport des Académiciens, qui est fort étendu, contient des recherches propres

aux Commiſſaires de l'Académie, & qu'il peut être regardé comme un ſecond Ouvrage ſur le même objet.

MM. les Auteurs du Rapport, en rendant un compte exact & détaillé des recherches contenues dans le Mémoire, expoſent comment ils en ont vérifié par eux-mêmes toutes les obſervations & réïtéré les expériences; il les ont trouvé en général très juſtes. Les effets de la chaux ſont un des objets auxquels ils ont donné le plus d'attention. Ils obſervent à ce ſujet que l'emploi de cette matière eſt très-connu & d'uſage en pluſieurs endroits du Royaume & de l'Allemagne; au ſurplus, ſon effet eſt aſſuré, & les Académiciens ont conſtaté par pluſieurs expériences déciſives, qu'elle détruit très-promptement la mauvaiſe odeur de la matière des foſſes & ſa qualité méphitique: ainſi il eſt conſtant qu'on peut s'en ſervir avec ſuccès; mais comme il en faut une quantité conſidérable & qu'elle oc-

cafionne de la dépen e, elle ne peut pas être d'un ufage habituel ; ce qui n'empêche pas que fon efficacité ne la rende très-utile, au moins dans certains cas.

Dans les expériences que les Académiciens ont faites sur le mêlange de la chaux avec la matière des foffes, ils ont obfervé une odeur d'alkali volatil, que n'ont point apperçue MM. les Apothicaires-Chimiftes ; mais il ne s'enfuit point pour cela que l'obfervation de ces derniers ne foit pas jufte ; la raifon en eft que cette matière étant dans l'état d'une fermentation putride & d'une décompofition continuelle, éprouve néceffairement des changemens qui doivent produire des différences confidérables, fuivant qu'elle eft plus ou moins ancienne & que la difpofition des foffes a favorifé ou retardé fa putréfaction. Il n'eft pas douteux que la chaux ne dégage beaucoup d'alkali volatil de cette matière, & furtout de l'urine qui

en fait partie, lorſqu'elle eſt récente, ou même quand ſes altérations n'ont pas été portées très-loin ; on peut même dire que c'eſt-là le cas le plus ordinaire de celle qui ſe trouve dans les foſſes au tems de leur vuidange : mais il eſt très poſſible auſſi qu'il y en ait de tellement altérée, que le phénomène du dégagement de l'alkali volatil par le mêlange de la chaux ne puiſſe plus avoir lieu.

MM. les Académiciens, en vérifiant les faits qui avoient été obſervés par les Auteurs du Mémoire, ont tenté quelques expériences pour reconnoître la nature des gas des foſſes. « Ils firent deſcendre dans une foſſe » nouvellement ouverte un flacon » rempli d'eau, diſpoſé de manière » qu'on pouvoit le retourner & le » vuider à volonté ; on le vuida ef» fectivement à quatre pouces ou en» viron de la ſurface de la matière ; » on le retira promptement & on le » boucha avec exactitude ; l'air qui » s'étoit introduit dans ce flacon à

» la place de l'eau, se trouva par » l'examen qu'on en fit, n'avoit au- » cun caractère particulier, & étoit » à-peu-près de même nature que » l'air commun.

» On descendit des chandelles & » l'on jetta du papier allumé dans » cette même fosse; ils y brûlèrent » comme dans l'air de l'atmosphère. » Enfin on suspendit pendant près » d'un quart d'heure, près de la sur- » face de la matière, un gobelet rem- » pli d'eau de chaux, & après ce » tems on appercevoit à peine à la » surface de cette eau une légère pel- » licule, sur laquelle se peignoient » les couleurs de l'iris. »

On doit conclure de ces expériences que l'air de cette fosse, qui n'étoit qu'à moitié pleine & à l'ouverture de laquelle on avoit travaillé longtems à cause de la pesanteur de la pierre, n'étoit point méphitique, ou du moins qu'il étoit mêlé de beaucoup d'air *de l'atmosphère.*

Mais une conclusion plus générale

encore qu'on peut tirer de ces faits comparés avec les effets de la mitte & du plomb, avec l'extinction du feu dans l'air de certaines fosses ou l'inflammation de leur vapeur; c'est qu'il y a sur ces objets de très grandes variétés, & que la qualité de l'air des fosses, ainsi que la nature de leur partie volatile fétide, dépendent d'un grand nombre de circonstances qui, pour être bien connues, exigeront des recherches multipliées & aussi longues que pénibles.

On ne doit pas être surpris, après cela, s'il se trouve quelques différences entre le sentiment des Académiciens & celui des Apothicaires-Chimistes sur la cause de plusieurs effets du mauvais air des fosses, & en particulier de la mitte. Les Auteurs du Mémoire, d'après le rapport des Vuidangeurs, & l'expérience qu'ils ont faite avec la chaux, semblent ne point admettre d'alkali volatil dans les fosses, & disent qu'on se tromperoit si l'on regardoit l'ac-

tion de cette matière saline comme la cause de cet accident.

Les Auteurs du Rapport pensent, au contraire, que la mitte est occasionnée par l'alkali volatil. Il s'en est dégagé lorsqu'ils ont mêlé de la chaux avec la matière des fosses. Ils ont observé une effervescence des plus considérables lorsqu'ils ont mêlé de l'acide vitriolique affoibli avec cette même matière. Enfin, après avoir diminué considérablement le plomb d'une fosse par l'addition de la chaux, ce dont les Vuidangeurs les ont assuré, la mitte n'existoit pas moins dans cette fosse qu'avant le mélange de la chaux, suivant ce qu'ont déclaré aussi ces mêmes ouvriers. Aussi les Académiciens concluent-ils que, *loin que la chaux puisse garantir de la mitte, elle doit au contraire l'augmenter, en décomposant les sels ammoniacaux contenus dans la matière des fosses & en dégageant l'alkali volatil qui sert de base à ces sels.*

Les Auteurs du Mémoire n'avoient point reconnu de vertu particulière à l'alkali volatil pour la guérison du plomb des Vuidangeurs; ils avoient très-bien vu au contraire, dans les expériences qu'ils ont faites, que l'exposition de ces asphixiques a un air libre & pur étoit le remède le plus efficace, & la condition sans laquelle ils ne pouvoient être guéris ni du plomb, ni même de la mitte.

Les Académiciens rapportent une observatiion qui semble prouver que le vinaigre est un des meilleurs stimulans qu'on puisse employer dans l'asphixie des Vuidangeurs.

« Un de ces Ouvriers, disent ces » Messieurs, nommé Cholet, âgé » de 27 ans, fort & bien constitué, » fut fortement plombé dans la vui- » dange d'une fosse située au Tem- » ple; il tomba sans connoissance; » on le transporta dehors; on l'é- » tendit par terre; un deux lui ad- » *ministra*, conjointement avec M. » Cadet le jeune qui étoit présent,

» du vinaigre distillé qu'il avoit dans » un flacon ; on lui ouvrit la bouche » par force, & on y introduisit le » col du flacon ; cette première opé» ration faite, le malade ouvrit les » yeux ; on recommença, & dans » l'instant il se releva sur son séant ; » on lui frotta les tempes & le nez » avec le même vinaigre, & il se re» leva tout-à-fait, disant qu'il étoit » prêt de recommencer son travail ; » l'asphixie ne dura que deux mi» nutes. »

Il faut observer à ce sujet que les Auteurs du Rapport ne concluent point de cette observation que le plomb des Vuidangeurs soit occasionné par l'alkali volatil, ni que ce soit en qualité de matière saturante de cet alkali que le vinaigre produit un si bon effet dans cette sorte d'asphixie ; & cette réserve est très-sage, car il paroît prouvé par un grand nombre d'expériences qui ont été faites depuis peu, surtout par celles de M. Bucquet, qu'aucune des

aſphixies occaſionnées par les gas ou mophètes quelconques, ne vient point de la qualité particulière de chaque mophète; mais ſeulement de ce que ces fluides, quoiqu'élaſtiques, ne peuvent tenir lieu du véritable air pour la reſpiration; & en conſéquence ſi les ſtimulans produiſent de bons effets dans ces ſortes d'accidens, ce n'eſt qu'autant qu'ils peuvent renouveller par leur action les mouvemens inſpiratoirs de la poitrine, & donner lieu ainſi à l'introduction de l'air reſpirable dans le poumon. Il eſt poſſible ſeulement que certains ſtimulans ſoient plus amis de l'économie animale que d'autres, & que le vinaigre ſoit de ce nombre, ſurtout lorſque la mophète meurtrière eſt toute pleine de matières putrides & infectes, comme cela arrive évidemment dans le plomb des Vuidangeurs.

Quant à la théorie de l'action des gas des foſſes & de celle de la chaux ſur ces mêmes gas, quoiqu'on ne

puisse guère espérer d'en établir une bien solide, qu'après qu'on sera parvenu à connoître exactement la vraie nature & les mêlanges de ces mophètes, il n'est pas néanmoins inutile d'exposer, par forme de conjectures, les idées que les faits actuellement connus peuvent faire naître à des Sçavans très-versés dans la Chimie; c'est pourquoi nous dirons un mot de l'explication que les Auteurs du Rapport ont proposée des phénomènes dont il s'agit.

Il est constant que, quoique le soufre ne soit point une matière putride ni même susceptible de putréfaction proprement dite, il s'en exhale lorsqu'il est combiné avec des alkalis en état *d'hepar*, & surtout lorsqu'on le sépare de cette combinaison par l'intermède d'un acide quelconque, une vapeur d'une fétidité comparable & analogue à celle des matières putrescentes; il n'est pas moins constant que cette vapeur fétide du foie de soufre décomposé,

eſt un gas qui noircit les métaux, reſſuſcite leurs chaux, qui peut s'enflammer lorſqu'il eſt mêlé d'air, & faire périr les animaux lorſqu'il n'eſt point mêlé d'une ſuffiſante quantité d'air reſpirable; effets qui ſont entièrement les mêmes que ceux des gas dominans dans la putréfaction.

On a vu d'un autre côté qu'il ſe produit du ſoufre dans les foſſes d'aiſance; & la grande quantité d'alkali volatil qui ſe forme dans les matières de ces foſſes ou qui s'en dégage, ainſi que l'action connue de ce ſel ſur le ſouffre, ne permettent point de douter qu'il n'y ait dans les foſſes beaucoup de ſoufre réduit dans l'état d'hepar. Si donc il ſe trouve auſſi dans ces mêmes matières des aides capables de décompoſer cet hepar, la vapeur méphitique de ce foie de ſoufre décompoſé ſera d'autant plus abondante qu'il ſe rencontrera une plus grande quantité d'acide capable de procurer cette décompoſition. Or, il y a beaucoup

d'acide dans les matières végétales, faisant partie de nos alimens; ces acides peuvent produire & produisent en effet la décomposition dont il s'agit, & cela explique parfaitement bien un fait fort singulier, mais très-constant, au rapport unanime de tous les Vuidangeurs; c'est que les fosses les moins sujettes au plomb; celles qu'ils appellent bonnes, sont celles qui ne contiennent que des excrémens purs, tandis qu'au contraire les plus mauvaises, les plus dangereuses pour le plomb, sont celles où les matières fécales sont mêlées d'une grande quantité de différentes ordures, & particulièrement de matières végétales, telles que de la paille, du foin, du fumier, du papier, &c. toutes substances qui, contenant beaucoup d'acide, augmentent par conséquent la quantité de celui qui peut décomposer l'hepar.

A l'égard des bons effets de la chaux, pour détruire le plomb, la

cauſe n'en eſt pas moins ſenſible dans l'explication propoſée par les Auteurs du Rapport; c'eſt que non-ſeulement elle eſt propre à abſorber & à lier puiſſamment les acides qui pourroient décompoſer l'hepar, mais qu'elle peut encore retenir le gas inflammable méphitique provenant de ſa décompoſition antérieure, ou même celui de la putréfaction qui lui reſſemble à tant d'égards.

Les Auteurs du Rapport ont conſtaté d'ailleurs, par des expériences variées, que la craie, les alkalis & tous les abſorbans des acides, produiſoient les mêmes bons effets que la chaux, quoiqu'un peu moins efficacement, parce qu'ils ſont moins forts; mais toutes les fois que les Académiciens ont dégagé la vapeur fétide du foie de ſoufre, par un acide quelconque, même par le plus foible de tous qui eſt l'acide crayeux, dit air fixe, ils ont fait diſparoître à volonté la mauvaiſe odeur, en ajoutant dans le mêlange une ſuffiſante

quantité ſoit de chaux, ſoit de quelqu'autre matière abſorbante des acides.

Les Commiſſaires terminent leur Rapport en diſant : « Nous croyons » que l'Académie ne peut trop » louer le travail de MM. Laborie, » Cadet le jeune & Parmentier, & » encourager les opérations du Ven» tilateur, qu'elle a déjà approu» vées, puiſque cette nouvelle mé» thode obvie à de ſi grands incon» véniens, dont on ne connoît peut» être pas toute l'influence ſur la » ſanté des hommes. »

On ne peut aſſurément que ſouſcrire à une concluſion ſi ſage & ſi éclairée.

GÉOGRAPHIE *naturelle*, *
que, *politique & raisonné*
vie d'un Traité de la Sphère
l'Exposition des différens
mes astronomiques du M
Par M. *Robert*, Professeur
rite de Philosophie. 3 vol.
Le premier de 588 pag. le
de 423, & le troisième d'e
386, avec figures.

LE mérite que M. Ro
voulu donner à sa Géog
est celui d'avoir vu une granc
tie des choses dont il parle. I
part de ceux qui font des tra
Géographie n'ont vu les chos
de leur cabinet, ils décriv
surface des Empires & des R
sans sortir de leur pays. En c
lant ainsi, ils ajoutent ordinai
quelques fautes à celles des a
qu'ils mettent à contribution
altèrent, dénaturent, changen
me quelquefois entièrement l

qu'ils ne voyent que par les yeux d'autrui. M. Robert a évité ce défaut eſſentiel, & qui ne peut ſe racheter en Géographie : il a fait pluſieurs voyages dans les différentes contrées de l'Europe, partie qui nous touche de plus près, qui nous intéreſſe davantage, & par elle-même & par les relations habituelles que nous avons, & qui ſeule fait les deux tiers des deſcriptions Géographiques.

Après avoir donné la définition des principaux termes de la Géographie, il commence ſon Ouvrage par la deſcription de l'Europe. Il parle d'abord de la France en commençant par l'Alſace. Strasbourg qui en eſt la capitale eſt l'une des plus importantes & des plus conſidérables villes de France dont elle eſt comme le boulevard & la clef du côté de l'Allemagne. Sa cathédrale eſt une des plus belles que l'on voie en Europe. On admire particuliérement ſon clocher, le plus élevé qu'il y ait. La pointe ſemble

s'en perdre dans les nues : c'eſt un chef-d'œuvre d'architecture gothique que l'on ne peut ſe laſſer de contempler , & qui n'a point de pareil au monde. C'eſt une tour pyramidale de 428 pieds de haut, & qui joint à la ſingularité de cette prodigieuſe élevation le mérite d'une extrême délicateſſe. Elle eſt de pierre de taille , percée à jour , découpée & travaillée comme de la dentelle. Ce clocher contient ſeize cloches dont une d'argent alliée du poids de ſeize milliers. On le voit des montagnes de Saverne qui en eſt à huit lieues.

En parlant de la Franche-Comté, M. Robert décrit des grottes qui ſont à 6 lieues aux nord de Beſançon, remarquables par les congelations & les pyramides de glace que l'on y voit en tout tems. Le bas de la caverne eſt de 146 pieds au deſſous du niveau de la campagne. L'entrée en eſt large de 60 pieds & haute d'environ 80. La profondeur en eſt

de 168 pieds, & la largeur de 135. On y voit pendre à la voute treize ou quatorze pyramides de glace de 7 à 8 pieds de longueur. Dans cette grotte le thermomètre eſt preſque toujours fixé au-deſſous du terme de la congelation, phenomène bien ſingulier, vu la température qui règne toujours dans l'intérieur de la terre, mais dont M. Robert s'eſt peut-être aſſuré par lui-même. A l'article de la Champagne M. Robert explique le phenomène connu du pilier tremblant de l'Egliſe de ſaint Nicaiſe de Rheims bâtie en 1230. Ce phenomène dit-il a toujours exercé les Phyſiciens ſans qu'on puiſſe être ſatisfait d'aucune des explications qu'on a tenté juſqu'ici d'en donner; c'eſt un arc-boutant qui s'ébranle conſidérablement lorſqu'on ſonne une des cloches de cette égliſe quoiqu'il ne s'ébranle pas par le mouvement des autres cloches, & que les arcs-boutans intermédiaires ne ſe mettent en mouvement pour

aucune. La cloche qui produit cet effet est la plus petite des quatre qui sont dans la tour. Elle ne pèse que 1100 & n'est pas suspendue au haut de la flèche, comme l'insinue M. Pluche pour dire quelque chose de plausible. Après avoir examiné la chose sur les lieux & de près, je crois, dit M. Robert, en voir le mécanisme dans l'ébranlement insensible causé à la masse de l'édifice, & à tous les arcs-boutans par celle des cloches; la disposition de la charpente transmet l'action de la cloche sur la maçonnerie; dans ce tremoussement de toutes les parties du vaisseau, s'il se trouve au dehors de l'église un des piliers qui soit mal assis, il obéira d'une manière sensible aux mouvemens de la masse, & se portera alternativement sur deux sens opposés, d'autant plus facilement qu'il a plus de hauteur, & que le branle lui étant communiqué par la partie supérieure, la *force motrice* agit à une plus grande

diſtance du point d'appui ; il nous ſemble cependant qu'on devroit recourir à l'iſochroniſme des vibrations pour expliquer ce phenomène. De la France l'Auteur paſſe à l'Eſpagne, il parcourt ſucceſſivement la Navarre, la Biſcaye, l'Aſturie, la Galice, l'Andalouſie, les royaumes de Grenade, de Murcie, de Valence, la Catalogne, la vieille & la nouvelle Caſtille, le royaume de Leon & le Portugal ; enfin les îles de l'Eſpagne.

Il finit ſon premier volume par une deſcription aſſez étendue de l'Italie & de l'Allemagne ; l'article de l'Italie ſur-tout eſt fait avec beaucoup de ſoin & d'érudition. Il rapporte la cérémonie ſingulière qui ſe pratique à Veniſe tous les ans le jour de l'Aſcenſion. Le Doge au ſon des cloches de toute la Ville, & au bruit d'une immenſe artillerie monte le bucentaure, ſuperbe bâtiment doré, accompagné du Patriarche de Veniſe, du Nonce, des

nobles Venitiens, des Ambaſſadeurs des Couronnes Etrangères, tous en habits de cérémonie. Les rivages ſont couverts d'un peuple innombrable pendant la route, l'air retentit d'une muſique martiale. Tout autour de ce vaiſſeau la mer eſt couverte de riches peotes, de galères & de pluſieurs milliers de gondoles qui ſillonnent les flots avec une viteſſe plus ou moins grande; la marche s'arrête en haute mer, & c'eſt-là qu'après certaines formes, le Doge jette dans la mer un anneau d'or en diſant : *deſponſamus te, mare, in ſignum viri & perpetui dominii*. Cette cérémonie jointe à une foire qui ſe tient pour ce temps-là a Veniſe y attire un concours prodigieux d'étrangers.

M. Robert commence ſon ſecond volume par la Suiſſe. Le gouvernement des Suiſſes, dit-il, ne peut-être comparé à aucun de ceux établis de nos jours; on peut à la vérité trouver quelque reſſemblance entre

leur conſtitution & celle des provinces unies des pays-bas, par cette étroite alliance qui réunit les treize cantons pour la cauſe commune, par cette manière de procéder dans leurs diètes générales comme membres d'un même corps, par les traités qu'ils ont faits en commun avec pluſieurs états & princes étrangers. Mais ſi on obſerve les choſes de plus près, on voit que les cantons forment autant de républiques indépendantes les unes des autres, qui ne ſont réunies par aucun acte public, & qui n'ont relativement les uns aux autres aucun engagement réciproque qui puiſſe en faire un ſeul Corps, un ſeul Etat, une ſeule Souveraineté. Les Suiſſes n'entretiennent point de troupes réglées ſur pied, & ils n'en eurent jamais; mais dès qu'un garçon a atteint l'âge de 16 ans, il eſt enrôlé, exercé au maniement des armes; & au premier ſignal il doit ſe rendre au poſte qui lui eſt aſſigné, avec quatre livres de plomb, deux li-

vres de poudre, des vivres pour hu
jours & des armes en bon état. Tou
les hommes depuis 16 ans jusqu'à 60
font partie de la Milice. Chaqu
Communauté considérable dans cha
que Canton a son arsenal, conte
nant un assortiment d'armes pour
Milice, indépendamment de l'arse
nal établi dans la capitale, qui,
tout évènement, pourroit fourn
des armes à toute la Milice du Can
ton. Chaque Communauté tient en
core en réserve une somme suffi
sante pour soudoyer pendant tro
mois toute sa Milice.

L'Angleterre fait une partie inté
ressante de ce volume. On y trouv
un passage qui caractérise un peu l
Nation. Dans le Comté de Surrey
près Dorking, dit l'Auteur, son
les lugubres & mélancoliques jar
dins de M. Tyres, où tout rappell
aux inégalités de la vie, à la vanit
des choses humaines, à la pensée d
la mort, à la méditation des principe
de morale & des vérités éternelle

Ces jardins sont placés sur le penchant d'une montagne couverte de taillis épais. Plusieurs routes en tout sens montent, descendent & forment un labyrinthe; elles sont alternativement pénibles & aisées, incommodes & agréables, unies & rudes, montueuses, difficiles : emblême de la vie humaine. De distance à autre se voyent des toiles suspendues à des arbres, où sont tracés des sentences & des principes de morale. Non loin de l'entrée se lisent ces mots : *procul este profani.* On y trouve une espèce d'hermitage, dit le Temple de la Mort, où est un monument élevé au Lord.....
& à l'opposite un pupitre où l'on peut lire & méditer. On est invité à y entrer par le son mélancolique d'une petite cloche, & le croassement d'un gros corbeau, placés auprès. Les murs sont couverts de sentences. La partie ultérieure du jardi[n] est ce qui frappe davantage. Quan[d] on a fait l'ennuyeux voyage de

vie, une porte de fer donne entr
dans la vallée de l'ombre de la Mor
les colonnes y ſont remplacées p
deux cercueils de pierre, dans ch
cun deſquels eſt un ſquelette h
main, dont un eſt celui d'une cél
bre fille de joie qui demeuroit a
près de Covent-Garden ; l'autre
celui d'un homme. Les deux tor
beaux ſont chargés d'inſcriptions r
latives à la morale. Les ſquelette
dans l'attitude qu'on leur a donné
ſemblent s'adreſſer à ceux qui e
trent ; l'un avertit les hommes q
les honneurs, les richeſſes, &c.
eux-mêmes, ne ſont que vanit
l'autre annonce que les graces
Sexe, ſes faveurs, ſa beauté, ne ſo
que preſtiges & illuſions. La de
cente en cette ſombre vallée a que
que choſe de lugubre, & préſen
même un ſpectacle terrible. Dans
grand enfoncement eſt un réduit ſ
paré en deux eſpèces d'alcoves. D'
côté eſt repréſenté l'Incrédule mo
rant dans la crainte, dans le déſe

poir, criant avec effroi : *où vais-je!* Près de lui sont les livres qui l'ont égaré & l'ont plongé dans le désordre & le libertinage ; dans l'autre est le bon Chrétien ou le Croyant, calme & serein au moment de la mort, prenant congé du monde, & comme jouissant par anticipation de la félicité des Bienheureux. Il dit ces paroles : *Je sçais que mon Rédempteur a vécu.* Il a la Bible ouverte devant lui, & d'autres livres qui ont été l'objet de ses lectures, & dont il s'est nourri : le tout est peint de main de maître. Au-devant & à quelque distance est une grande statue sur un piédestal, ôtant son masque, avec cette inscription : *la Vérité.* A la fin de la vie, tout déguisement cesse & la vérité paroît.

M. Robert passe ensuite à l'Asie. Il commence la description de cette partie du monde par la Turquie d'Asie. Il parle fort au long de tous les monumens précieux de la ville de *Balbeck* en Syrie, qui renferme

dans son enceinte les plus beaux restes d'antiquité qui soient dans l'Orient, sans en excepter ceux qui sont répandus en Egypte. Au milieu de tant de monumens précieux qu'offre cette ville, de tous côtés, le Château & le Temple de Balbeck sont, dit-il, ceux que l'on doit remarquer davantage. Avec quel étonnement ne voit-on pas entrer dans la structure des murailles du Château des pierres dont le volume & l'énormité surpassent si fort les dimensions ordinaires, que leur masse sembloit les destiner ou à rester éternellement dans le sein de la terre d'où on les a arrachées, où à faire le plus superbe ornement des plus grandes capitales. Le fameux Temple de Balbeck est plus entier que le Château; le tems l'a plus heureusement respecté qu'aucun des monumens qui l'environnent. Le grand goût d'architecture se trouve réuni aux beautés de détail. Le portail élevé sur trente degrés, présente un péristile

de huit colonnes corinthiennes cannelées, qui portent un entablement de dix-ſept toiſes de longueur, ſurmonté d'un grand fronton triangulaire qui fait le couronnement de tout ce frontiſpice : ces colonnes ont cinquante-deux pieds de haut, ſur ſix de diamètre, & ſont d'une ſeule pièce : le périſtile qu'elles forment eſt continué tout-à-l'entour du temple : derrière le périſtile eſt un ſecond ordre de colonnes pareilles aux précédentes, & qui forment au-devant de la porte du temple un veſtibule en portique d'environ vingt-quatre pieds de profondeur; la ſommité du fronton eſt élevée de dix-huit toiſes; la porte du temple, de forme carrée, eſt toute de marbre ; ſa hauteur depuis le ſeuil juſqu'à la cimaiſe de ſon entablement, eſt de quarante-deux pieds, & ſa largeur d'un montant à l'autre de vingt-ſept pieds. L'architecture en eſt d'un goût exquis, & dans la préciſion des meilleures règles. Tout le chambranle eſt

orné d'une excellente sculpture, ai
que la frise; la nef est soutenue
un double rang de colonnes can
lées d'ordre corinthien. La voûte
naît au-dessus d'un riche entab
ment, est d'une exécution très-h
die, & toute divisée en compa
mens remplis de bonne sculptu
Dans le vif du mur est pris un do
ble rang de niches, remplies aut
fois par les statues des Dieux ou
Héros de l'Antiquité. Indépenda
ment de la colonade qui ceint
temple d'une superbe gallerie,
bas de tous les murs extérieurem
est orné d'une sorte de double fr
qui contient un bas relief contin
où sont exprimés avec beaucoup d'
divers points de la Théologie pay
ne. Toute cette gallerie est couve
d'un beau plafond voûté enrichi
bas-reliefs admirables. On monte
le comble de l'édifice par un es
lier en limaçon, dont la derni
pierre est si prodigieuse, qu'elle r
nit vingt-neuf marches taillées d

le même bloc. Celles de deſſous en contiennent peut-être davantage, mais on ne peut pas les compter. Le bon goût du ſiècle de ce monument, ſecondé par l'habileté des ouvriers, ſe fait ſentir également partout, & l'on chercheroit envain la moindre négligence dans tout ce grand ouvrage. Il eſt conſtruit d'une pierre blanche qui tient de la nature du marbre. Il paſſe, avec raiſon, pour un des plus beaux monumens qui nous reſtent de l'antiquité, & il eſt fâcheux de le voir abandonné à un peuple barbare qui le dégrade journellement.

Il eſt ſans doute très-étonnant, dit M. Robert en finiſſant cette deſcription, que les Hiſtoriens anciens ne diſent rien d'une pareille ville, que l'on en ſoit à ignorer quels Princes y régnèrent, en quels tems, ſur quelles régions s'étendoit leur empire. Ce dût être le centre d'une Monarchie: une République n'eût point donné dans des ouvrages d'un luxe

si marqué : du moins il fut un tems où cette ville dût se gouverner en République : des ames dégradées qui eussent toujours été pliées sous le joug, n'eûssent point eu l'énergie qui respire encore sous ses superbes ruines. Elle s'éleva sans doute & parvint à cet état de splendeur lorsqu'il passa de la liberté à la tirannie, moment où les esprits échauffés, exaltés par des évènemens heureux & malheureux mille fois répétés, accoutumés a tout oser, jouissant encore de tout leur ressort, imprimèrent aux arts le caractère de grandeur qu'elle portoit encore, & développèrent sur des ouvrages de luxe un feu, une activité qui ne pouvoit plus avoir d'autre aliment.

Il parcourt ensuite l'Arabie, la Perse, les Indes, l'empire du grand Mogol, & la presqu'isle occidentale du Gange. Il y a dans l'isle de Ceylan des singes d'une espèce particulière; ils ont, à peu de chose *près*, la taille & la figure humaine;

& c'eſt pour cela qu'on les appelle *Hommes ſauvages*. On les dreſſe à marcher ſur leurs pieds de derrière, & à ſe ſervir de ceux de devant comme de mains; après quoi on s'en ſert comme de domeſtiques, & on en tire mille ſervices. Parmi les arbres ſinguliers qu'on y trouve, on remarque particulièrement le talipot dont les feuilles ſont, dit-on, ſi larges, qu'une ſeule peut couvrir quinze ou vingt hommes. On y trouve encore une araignée qui porte ſous le ventre un gros œuf, d'où il naît de petites araignées qui mangent la groſſe à meſure qu'elles croiſſent.

M. Robert fait enſuite une ample deſcription de la Chine. On y trouve les mœurs, les coutumes & les uſages de cet empire, le plus grand, le plus riche, le plus peuplé, & le plus floriſſant de l'univers. La pluralité des femmes a lieu parmi les Chinois, & l'Empereur a avec lui trois Reines & deux ou trois mille concubines. Les Chinoiſes ont une

extrême modeſtie ; elles n'ont pas même les mains découvertes. Elles ſe concentrent dans leurs maiſons d'où elles ſortent peu, & ne voyent guères que leurs enfans. On les prend ſans dot & on fait même des préſens à leurs parens ; une fois veuves il eſt bien rare qu'elles ſe remarient. C'eſt un mérite chez elles d'avoir les pieds fort petits : delà vient que dès leur enfance, on leur donne des chauſſures ſi étroites qu'elles en ſont preſque eſtropiées. Il eſt défendu en Chine d'enterrer les morts dans l'enceinte des Villes, quoiqu'il ſoit permis de les conſerver dans les maiſons, enfermés dans des cercueils, & on les y garde effectivement pluſieurs mois & quelquefois même pluſieurs années. Chaque année dans les premiers jours de Mars l'Empereur de la Chine à la fête ſolemnelle de l'ouverture des terres, ſe tranſporte en grande pompe dans les champs deſtinés à la cérémonie, accompagné des Princes de ſa famille,

des préſidens des grands tribunaux, & d'un nombre infini de mandarins. L'Empereur s'avance ſeul dans le champ, ſe proſterne, frappe neuf fois la terre de ſon front pour adorer le Dieu du Ciel. Il prononce à haute voix un prière réglée par le tribunal des rites, pour invoquer la bénédiction du grand maître ſur ſon travail & ſur celui de tout ſon peuple : en qualité de premier Pontife de l'Empire, il immole un bœuf qu'il offre au Ciel comme au Maître de tous les biens. Pendant qu'on le place ſur l'autel, on amène à l'Empereur une charrue attelée d'une paire de bœufs magnifiquement ornés. Le Prince quitte ſes habits impériaux, s'empare du manche de la charrue, ouvre pluſieurs ſillons dans toute l'étendue du champ, & remet la charrue aux principaux Mandarins qui labourent ſucceſſivement. La cérémonie ſe termine par une diſtribution d'argent & de pièces d'étoffes aux Laboureurs qui ſont préſens, &

qui exécutent avec dextérité & promptitude le reste du labourage en présence de l'Empereur. Quelque-tems après que la terre a reçu les labours & engrais nécessaires, l'Empereur revient faire la semaille de son champ.

Le troisieme volume commence par l'Afrique. Entre les peuples d'Afrique, dit M. Robert, les uns habitent dans des villes, d'autres sous des tentes, d'autres enfin sont sauvages. Les maisons y sont construites de branches de palmiers, quelquefois de terre, & sont couvertes de paille, d'osier ou de roseaux. Il n'y a guère de meubles que des paniers, des pots de terre, des nattes qui servent de lit, & des calebasses avec lesquels on fait une bonne partie des ustensiles. Un pagne ou ceinture qui couvre les reins, y tient assez généralement lieu de tout vêtement. Le gibier, le poisson, le ris, le pain de maïs, bled de Turquie, les fruits, sont la nourriture des peuples; le vin de palmier est leur boisson.

Les arts y ſont ignorés ; tous les travaux ſe réduiſent à quelques occupations champêtres : un ſol ingrat s'y refuſe au travail : ce qu'il y a de cultivé ne forme pas la centième partie de cet immenſe pays, encore la culture abandonnée à des eſclaves ou à des gens indigens ſe reſſent elle de l'engourdiſſement & de la létargie dans laquelle ils reſtent.

Après l'Afrique M. Robert paſſe à l'Amérique, découverte en 1492 par Chiſtophe Colomb, Navigateur gênois. Dire avec M. de Voltaire, que Colomb, éclairé par ſon génie, à la ſeule inſpection d'une carte de ce globe promit un nouveau monde, c'eſt, dit M. Robert, par l'annonce du merveilleux, le traduire à la poſtérité comme un viſionnaire, & préſenter la découverte de l'Amérique dont il veut lui faire honneur, comme un monument ſignalé de ſa démence. Le ſuccès des Portugais qui venoient de ſe frayer une route aux Indes Orientales par le Cap de

Bonne-Eſpérance, & les richeſſes immenſes qui furent le fruit de cette expédition, avoient monté les eſprits; on ne s'occupoit que de voyages maritimes, de terres découvertes, de ſpéculations de commerce. Dans cette fermentation générale, Chriſtophe Colomb, qui connoiſſoit la diſpoſition du globe, conçut que, partant d'Eſpagne, s'il prolongeoit la navigation par l'oueſt, voguant conſtamment entre les 35 & les 40 degrés de latitude, il ne pouvoit manquer d'être porté à la Chine & au Japon. Il raiſonnoit juſte: mais lorſqu'il eut parcouru mille ou douze cens lieues, il ſe trouva arrêté par un continent tout entier, habité, plein de riches métaux, inconnu juſqu'alors au reſte des hommes: c'étoit l'Amérique. Les richeſſes que cette découverte procura aux Eſpagnols, lui firent depuis perdre la Chine de vue. Du reſte il ſe méprenoit dans l'eſti-

me qu'il faisoit de la longueur de l'Océan, qui s'étendoit beaucoup plus qu'il ne le pensoit, avant de toucher aux terres d'Asie; & dans cette traversée, pour laquelle il n'eût point eu de provisions proportionnées, il se fût perdu, sans la rencontre inopinée des isles & du continent de l'Amérique.

L'inégalité des conditions, dit l'Auteur en parlant du Canada, est aux yeux d'un sauvage le comble de la démence. Mais ce qui leur semble une lâcheté, un avilissement, une bassesse inexprimable, c'est que des hommes qui sont essentiellement égaux, se dégradent jusqu'à consentir de dépendre des volontés d'un seul homme. Ils regardent comme un outrage fait à l'espèce humaine, le respect que nous avons pour les titres, les dignités, la noblesse héréditaire. La franchise de ces nations & leur bonne-foi, leur ont fait voir avec mépris les finesses & les perfidies dont on a usé dans notre

commerce avec eux. Quand ils marchent à l'ennemi, ils choisissent un Chef qui ait un air guerrier & la voix forte; on se met en marche du milieu des festins, des chants, des danses; les jeunes mariées suivent un jour ou deux leurs époux, sans donner aucun signe de chagrin; tous presque nuds pour être plus agiles, se sont barbouillés le corps avec du charbon pour être plus terribles. Ils surprennent, s'ils peuvent, l'armée ennemie, & cherchent par des ruses à l'accabler à l'improviste. Les victorieux arrachent à ceux qui sont restés sur le champ de bataille, la peau de la tête avec la chevelure, & l'emportent en trophées. Sur tout cela on desireroit que M. Robert eût quelquefois cité ses garans; les lecteurs instruits n'aiment point à croire des faits sans savoir sur le témoignage de qui.

Les divers traits que nous venons de citer d'après M. Robert, feront voir de quelle manière il a tâché de

répandre

répandre de l'intérêt sur les énumérations séches de la Géographie en général. Il semble, en effet, qu'on ne devroit jamais présenter un nom, sans y attacher une idée, & par conséquent nommer une ville, sans dire par quoi elle est remarquable ; & si elle ne l'est point, il vaut mieux n'en pas effrayer la mémoire de ceux à qui l'on fait étudier la Géographie. Au reste, cette règle étoit plus facile à observer dans une petite Géographie comme celle-ci, ou celle de Nicole de la Croix, que dans les grandes Géographies comme celle de Hubner en 6 vol. *in*-8°. ou de Bushing en 12 vol. que l'on vient de traduire en françois. (à Paris, chez Boudet.) Dans celles-ci on est obligé de completter la nomenclature, malgré la disette des faits ; mais dans les autres on peut passer sous silence tout lieu qui n'a pas un caractère propre à le graver dans la mémoire.

A la suite du troisième volume se

trouve le Traité de la Sphère du même Auteur, que nous avons déjà annoncé ; avec une table de tous les noms qui entrent dans les trois volumes de cette Géographie.

Comme il est presque inutile de lire la Géographie sans avoir des cartes sous les yeux, (& l'on ne sauroit trop le répéter à tous ceux qui font des éducations) nous croyons devoir indiquer à nos Lecteurs les quatre Parties du Monde de M. Danville, chez l'Auteur, aux galeries du Louvre ; l'Atlas moderne, chez Lattré, rue S. Jacques, prix 42 liv. ; & l'Atlas de Vaugondi, chez Fortin, rue de la Harpe, près la rue du Foin, prix 21 liv.



MÉMOIRE concernant la manière de faire revivre les couleurs & les dorures des Étoffes ; par M. Crochet.

LE ſieur Crochet Artiſte penſionné de la Ville de Lyon, ci-devant marchand fabriquant de bas de ſoie dans la même Ville, a fait en 1771, le 12 Juillet une expérience de teinture qui fut reconnue de la plus grande utilité, ſuivant l'extrait du Procès-verbal qui en fut alors dreſſé : ce premier ſuccès mérita à l'Auteur une récompenſe du Gouvernement.

Encouragé par cette récompenſe, & plus encore par les applaudiſſemens univerſels qu'il reçut, & animé du zèle d'être utile à ſes concitoyens, il a fait de nouvelles tentatives qui l'ont conduit à découvrir le ſecret de donner le premier luſtre dans tout l'éclat poſſible, à tous les galons, aux broderies, aux étoffes brochées,

unies, brodées, quelques rougies ou noircies qu'elles puissent être, & cela sans aucune altération ni des étoffes, ni des galons & broderies. A ce secret, le sieur Crochet joint le talent de donner de nouveaux fonds aux étoffes passées ou endommagées, sans attaquer les nuances des fleurs qui, loin d'y perdre, acquierent un nouvel éclat. Ce secret est d'autant plus commode & utile, qu'on n'a pas besoin de défaire les meubles & habillemens : ce qu'il employe pour y parvenir s'amalgame avec les couleurs & pénètre à travers les pores des soies, enlève les restes de l'alkali dont elles n'ont pu se débarrasser au lavage avant d'être mises en fabrique.

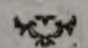
Loin donc que les étoffes perdent par ce procédé, elles acquièrent au contraire le dégré de perfection qui leur manque. Purgées des restes de l'alkali dont elles se trouvent encore imprégnées malgré le lavage des

ſoies, les couleurs reprennent d'elles-mêmes toute la vivacité de leur teinte & ne ſont plus ſujettes, même dans leur tranſport ſur mer, aux accidens des piquures, ce qui eſt prouvé par un grand nombre de certificats authentiques des principaux Négocians de Paris & de Lyon & de M. le Député du commerce de ladite Ville.

Ces découvertes procurent encore un bien général au commerce, puiſqu'elles viennent au ſecours de tous les Négocians qui ayant les étoffes les plus riches, ne peuvent plus les vendre dès quelles ſont défectueuſes. Le ſieur Crochet les rétablit dans leur premiere fraîcheur, & les rend par-là loyales & marchandes : & ſi elles ſont gâtées par les acides de citron & autres, il les remet dans un éclat encore plus brillant qu'elles n'étoient dans leur état primitif.

Il eſt en outre démontré qu'il a porté la perfection de ſes découver-

tes au dernier période, & il ose se flatter d'être l'unique dans ce genre; il offre d'en réitérer les épreuves en présence de ceux qui pourroient avoir encore des doutes sur le succès de son travail. Une découverte si utile doit mériter des encouragemens publics puisqu'elle est si avantageuse, non-seulement au commerce en général, mais encore à une infinité de particuliers qui voudroient donner le premier lustre à des étoffes & à des meubles dont la couleur seroit ou passée ou endommagée.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

A Dissertation on the Controverted Passages in S. Peter and S. Jude... By Samuel Henley, Curate in Northall in Middlesex. i. e. Dissertation sur les Passages controversés de S. Pierre & de S. Jude, concernant les Anges qui ont péché, & qui n'ont pas conservé leur première dignité. *in*-8°. 1778. Johnson. 2 sh.

Il s'agit ici des Passages de la seconde Epître de S. Pierre II, 4, 6, & de celle de S. Jude, v. 6, 7, où il est parlé des Anges prévaricateurs qui ne conservèrent pas leur première dignité, & qui abandonnèrent leur propre demeure. La plupart ont cru qu'il étoit question des Etres célestes antérieurs à la Création; selon M.

Henley, ces Anges ſont réellement des hommes. La première apoſtaſie & rebellion ſur la terre, dont parle l'hiſtoire de Moyſe, eſt celle des enfans de Chus ſous Nemrod. Ils s'arrogérent des titres divins, & furent regardés par leur poſtérité comme des êtres d'un ordre ſupérieur. Ils ne conſervèrent pas leur état, ou plutôt ſans égard pour les loix & le gouvernement auxquels ils avoient été ſoumis, ils ſe révoltèrent & quittèrent leur demeure. Conduits par Nemrod ils arrivèrent dans la plaine de Sennaar aſſignée par la Providence aux fils d'Aſſur; & les ayant chaſſés, ils y établirent des villes & fondèrent une grande Monarchie, juſqu'au moment qu'ils en furent chaſſés eux-mêmes & diſperſés juſqu'aux extrémités du monde. Pour étayer ſon opinion, l'Auteur met en uſage, avec beaucop de ſagacité, tout ce que peuvent lui fournir l'Hiſtoire ſacrée, profane, & la Mythologie.

D'OXFORD.

Discourses on the Four Gospels.: *By Thomas Townson B. D. Rector of Malpas*, *&c. i. e.* Discours sur les quatre Evangiles, eu égard principalement au dessein particulier de chacun, de même qu'à l'ordre & au lieu où chacun a été écrit; avec des recherches sur les *heures* de S. Jean, des Romains & de quelques autres Nations anciennes. *in*-4°. Prix, 7 sh. 6 d. en carton. 1778.

Les recherches dont il est fait mention dans le titre forment deux Dissertations, dans la première desquelles M. Townson entreprend de prouver que S. Jean compte les *heures* autrement que les autres Evangélistes, & de la même manière que les peuples modernes de l'Europe: dans la seconde, que les Romains divisoient le jour naturel en douze heures qu'ils commençoient

toujours à compter depuis le lever du ſoleil.

ALLEMAGNE.

D'HOMBOURG-ÈS-MONTS.

Etabliſſement, Loix & Statuts de la Société Patriotique de Heſſe-Hombourg, pour l'encouragement des Connoiſſances & des Mœurs, avec approbation & ſous la protection de S. A. S. M. le Landgrave régnant : *Amore & Labore.* A Hombourg-ès-Monts, de l'Imprimerie de la Société Patriotique. 1778, le 20 Août. 64 pages *in*-8°.

Cette Société qui ſe dévoue au ſervice de toutes les autres, qui ſe charge d'étendre leur correſpondance & de faciliter leurs travaux, fut établie par un reſcrit du 18 Novembre 1775 ; elle s'eſt affiliée avec la Société Royale Patriotique de Suède, avec la Société Electorale de l'Eco-

nomie Rurale & des Mœurs, de Barière, elle a établi une Imprimerie; & elle rend compte au Public, de tems à autres, du ſuccès de cet Etabliſſement.

Memorial de l'Europe pour l'année 1779, publié par le Chef Comité de la Société Patriotique de Heſſe-Hombourg. C'eſt le premier Ouvrage que cette Société ait annoncé par un Proſpectus particulier. Ce Proſpectus annonce un Vol. *in*-8°. pour chaque année, compoſé de 6 à 7 cent pag. On y verra, ſous un ſeul point de vue, les principaux évènemens de l'Hiſtoire ancienne & moderne de tous les Etats de l'Europe, le Gouvernement, la Population, les Productions, le Commerce, les lieux les plus remarquables. Le premier Volume traitera ſpécialement de l'Allemagne. On peut adreſſer les Mémoires à M. Paradis, Secrétaire de la Société, à Hombourg-ès-Monts

près Francfort ſur le Mein. Le prix de chaque Volume ſera de 6 liv.

La *Bibliothèque du Nord* recommence à ſe diſtribuer de mois en mois. Ce Journal porte le nom de la Société, & ſe publie à Paris ſous les auſpices du Prince Protecteur; il ſupplée à la *Correſpondance ſentimentale* dont on avoit eu le projet. Il eſt particulièrement deſtiné à faire connoître en France ce que l'Allemagne produit d'intéreſſant dans les Sciences, les Arts & la Littérature. A Paris, chez M. Roſſel, rue de la Perle, 18 liv. par année.

GENÈVE.

AVIS.

M. Bertrand, Profeſſeur de Matémathiques à Genêve, y fait imprimer actuellement un Ouvrage intitulé : *Développement nouveau de la Partie élémentaire des Mathémati-*

ques, prise dans toute son étendue. Il se propose d'y traiter de tout ce qui est du ressort des élémens. Il a disposé les matières dans l'ordre le plus favorable pour l'intelligence des unes par les autres. Cet Ouvrage, qui aura deux vol. *in*-4°. avec des planches, doit paroître incessamment. On en trouvera des exemplaires chez la Veuve Tilliard & fils, Libraires, rue de la Harpe, au coin de celle Pierre-Sarrazin.

FRANCE.

DE ROUEN.

Sermons du Père Pierre-Claude Frery de Neuville, l'aîné; dédiés au Roi. A Rouen, chez Laurent Dumesnil, Imprimeur-Libraire, rue de l'Ecureuil. Avec Approbation & Privilége du Roi. 1778. 2 vol. *in*-12.

DE GRENOBLE ET PARIS.

Recherches sur la pouzzolane;

ſur la théorie de la chaux & ſur la cauſe de la dureté du mortier, avec la compoſition de différens cimens en pouzzolane, & la manière de les employer, tant pour les baſſins, aqueducs, réſervoirs, citernes & autres ouvrages dans l'eau, que pour les terraſſes, bétons & autres conſtructions en plein air. Par M. Faujas de Saint-Fond. A Grenoble, chez J. Cuchet, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc d'Orléans. A Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue St-Jean-de-Beauvais. 1778. Brochure *in*-8°. de 125 pag. Prix, 36 ſols.

DE PARIS.

Traité des propriétés communes à toutes les Courbes, ſuivi d'un Mémoire ſur les Eclipſes de ſoleil. A Paris, chez Didot, rue Pavée. 1778. 81 pages *in*-8°. avec figures.

Cet Ouvrage d'un Géomètre habile, (M. Goudin) a été imprimé

ſous le privilége de l'Académie des Sciences ; il contient des formules auſſi curieuſes qu'utiles aux Géomètres, que l'Auteur a pris la peine de calculer pour qu'ils puſſent y avoir recours ; il y en a qui ſont le fruit de combinaiſons ſingulières, & qui étoient difficiles à découvrir. Leur uſage eſt de transformer une équation quelconque d'une courbe en une autre qui ait des co-ordonnées différentes ; ce qui renferme preſque tous les problêmes qu'on peut propoſer ſur les courbes ; après en avoir donné les tables, l'Auteur en explique l'uſage & les applications.

A la ſuite de ce Traité, l'on trouve un Mémoire analytique ſur les Eclipſes de ſoleil ; M. Goudin avoit traité cette matière dès 1761, dans un Recueil de Mémoires ; & comme M. du Séjour en a donné en ſuite pluſieurs dans les Mémoires de l'Acad. ſur le même objet, M. Goudin a repris ſon travail d'abord dans

l'Encyclopédie *in*-4°. édition d'
verdon, au mot *Calcul astronom*
que, & ensuite dans un Mémo
plus détaillé qu'il vient de publ
dans l'Ouvrage que nous annonçon
& qui est très-digne de faire ho
neur à ses profondes connoissanc
dans la Géométrie.

Le 39e Cahier des Oiseaux en
minés au Jardin du Roi, sous
yeux de M. Daubenton le jeune,
paru à la fin d'Octobre; il conti
le cigne, le grand plongeon,
courly blanc d'Amérique, la gran
barge rousse, le petit Guillemot
melle, le pluvian du Sénégal,
grand pluvier, les pluviers à colli
la bécassine de Madagascar, le va
neau varié, la guifette, la gran
aigrette d'Amérique, le crabier de
nouvelle Guinée, le cormoran,
canard siffleur huppé, l'huitrier,
sarcelle de Java, le jougris, le be
ouvert de Pondichery, le calao

casque rond, dont on n'a pu représenter que la tête à cause de sa grosseur, ainsi que le bec de l'oiseau rhinoceros; enfin, le harle huppé de Virginie mâle & femelle. A Paris, chez Panckoucke, hôtel de Thou, Prix, 15 liv.

Traduction des Fastes d'Ovide, avec des Notes & des recherches de Critique, d'Histoire & de Philosophie, tant sur les différens objets du systême allégorique de la Religion Rumaine que sur les détails de son culte & sur les monumens qui y ont rapport, en quatre volumes *in-4°*. ornés de figures gravées par les plus célèbres Artistes d'après les dessins de MM. Cochin & Barbier, & de vignettes & culs-de-lampes, composés des principales médailles & pierres gravées. Ouvrage proposé par souscreription. Le prix sera de 24 liv. pour les Souscripteurs, & de 30 pour ceux qui n'auront pas souscrit, c'est-

à-dire pour ceux qui n'auront pas donné leur soumission. On souscrit à Paris, chez M. Barbier l'aîné, rue Bergère; Ballard & fils, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins; Barrois, l'aîné, quai des Augustins; M. Gaucher, rue S. Jacques, vis-à-vis S. Yves, & chez les principaux Libraires du Royaume.

Discours sur le Goût appliqué aux Arts, & particulièrement à l'Architecture, lu à l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, dans la Séance publique du 8 Mai 1778, par un Membre de cette Académie. Broch. *in* 8°. de 40 pag. A Nancy; & à Paris, rue Dauphine, chez Cellot & Jombert fils. Prix, 1 liv. 10 f.

L'on n'avoit point vu de Comete depuis 1775, & M. Messier qui en cherchoit souvent eut la satisfaction d'en appercevoir une le 19 Janvier.

On a ſu depuis qu'elle avoit été vue le 6 a Berlin par M. Bode ; mais M. Meſſier n'en avoit aucune connoiſſance quand il la découvrit. M. Mechain, aſtronome de la marine, a calculé les élémens de ſon orbite, que M. l'Abbé Boſcovich avoit déja trouvés à très-peu près, par une méthode graphique très-ſimple & très ingénieuſe. Suivant les calculs de M. Mechain préſentés à l'académie le 6 Février, le nœud de cette Comete eſt à 24 degrés 51 minutes du Belier, ſon perihelie à 27 degrés 12 minutes des Gemeaux, elle y a paſſé le 4 Janvier à 2 heures 27 minutes de temps moyen étant à 7132 dix milliemes parties de la diſtance du ſoleil. Son inclinaiſon eſt de 32 degrés 24 minutes, ſon mouvement direct. Elle a traverſé la lyre, elle ſera le premier Mars dans la couronne, & le premier Avril au-deſſous de la chevelure de Bérénice, où elle ceſſera probablement d'être

visible. On a eu beaucoup de peine à la voir sans lunette ; le nœud de son orbite passe fort près de l'orbite de la terre , ensorte que cette Comète est du nombre de celles que M. de la Lande a fait voir en 1773, qui pouvoient approcher beaucoup de la terre. Les élémens que nous venons de rapporter sont d'après les observations de M. Messier du 19 & du 25 , & une de M. Mechain lui même du 31 Janvier au matin.

Le premier Avril la distance de la Comete au soleil sera 1, 73 & sa distance à la terre 0, 76 ; or, lorsqu'on cessa de voir, le 25 Octobre, la Comete de 1774, sa distance au soleil étoit 1,75 & sa distance à la terre 1,03 ; cette Comete étoit plus petite que celle de cette année, il y a donc lieu de croire suivant M. Mechain , que l'on verra celle-ci jusques au mois d'Avril.

Almanach pittoreſque, hiſtorique & alphabétique des riches Monumens que renferme la ville de Paris, pour l'année 1779, à l'uſage des Artiſtes & Amateurs des Beaux-Arts; contenant une deſcription exacte de ce qu'il y a de plus curieux dans cette capitale relatif à l'Architecture, Peinture, Sculpture & Gravure; précédée d'un Diſcours ſur chacun de ces arts. Par M. *Hebert*, Amateur; & ſervant de ſuite à l'*Almanach des Beaux-Arts*, publié par le même Auteur en 1762 & ſuivantes. A Paris, chez l'Auteur, place du Chevalier du Guet, même maiſon de M. Chauvain, Marchand Epicier & de Liqueurs en gros; Muſier, Libraire, rue du Foin S. Jacques; Gueffier, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe, vis-à vis celle de S. Severin; Eſprit, Libraire de Mgr. le Duc de Chartres au Palais Royal; Lamy, Libraire, quai des Auguſ-

tins, au coin de la rue Pavée. Avec Approbation & Privilége du Roi. 1 vol. petit *in*-12. de 270 pages. Prix, 36 f. broché.

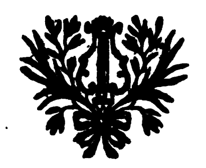
TABLE

DES ARTICLES CONTENUS dans le Journal du mois de Janvier 1779.

Fin de la Table.

LE
JOURNAL
DES
SÇAVANS,
POUR
L'ANNÉE M. DCC. LXXIX.

FÉVRIER.



A PARIS;

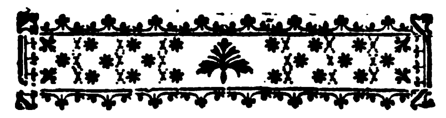
Au Bureau du Journal de Paris, rue du Four S. Honoré.

M. DCC. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AVIS.

ON s'abonne actuellement pour le JOURNAL DES SÇAVANS au Bureau du Journal de Paris, rue du Four S. Honoré ; & c'est à l'adresse du Directeur de ce Journal qu'il faut envoyer les objets relatifs à celui des Sçavans. Le prix de la Souscription de l'année est de 16 liv. pour Paris, & de 20 liv. 4 s. pour la Province, soit in-12 ou in-4°. Le JOURNAL DES SÇAVANS est composé de quatorze Cahiers ; il en paroît un chaque mois, & deux en Juin & en Décembre.



LE JOURNAL DES SÇAVANS.

FÉVRIER. M. DCC. LXXIX.

HISTOIRE de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres; avec les Mémoires de Littérature tirés des Regiſtres de cette Académie, depuis l'année 1770 juſques & compris l'année 1772. Tomes XXXVIIIe & XXXIXe. A Paris, de l'Imprimerie Royale. 1777. 2 volumes *in*-4°.

SECOND EXTRAIT.

NOUS nous propoſons dans ce ſecond Extrait de donner une idée ſommaire de différens Mémoi-

res, dont nous n'avons pu parler dans le premier. Nous y avons fait connoître non-ſeulement tous ceux qui forment la partie intitulée hiſtoire de l'Académie, dans laquelle les Mémoires ne ſont inſérés que par extraits : nous avons encore donné la liſte de tous ceux qui ſont imprimés en entier & nous nous ſommes arrêtés ſur pluſieurs, nous allons encore en parcourir quelques autres en commençant par les deux Mémoires de M. de Rochefort *ſur la morale d'Hérodote*, dans leſquels le ſavant Académicien a deſſein de faire voir combien cet hiſtorien Grec a imité Homere.

La Poéſie, dit M. de Rochefort, fut pendant long-tems, ſeule en poſſeſſion de rappeller à la mémoire des hommes, tout ce que la religion & la politique pouvoient avoir de plus intéreſſant. Les Grecs alors n'avoient point d'autres Hiſtoriens que les Poëtes ; mais ces Poëtes abuſerent de la crédulité publique,

& le penchant qu'ils reconnurent dans les Grecs pour le merveilleux les entraîna loin de la vérité. L'abus des choses en amena la reforme; mais pour éviter un excès on tomba dans un autre. Autant l'ancienne histoire, passant par l'organe de la poésie étoit attravante, autant elle devint aride & seche, & n'offrit plus que des extraits succincts des évènemens les plus importans. Ce passage de la poésie historique, à l'histoire transformée en simples annales, ne fut pas si subit qu'on n'apperçût sensiblement les nuances de ces dégradations. Cadmus, Phérécyde, Hecatée qui affranchirent l'histoire du rithme poëtique, conserverent encore tout ce qui tenoit à la poésie. Hérodote, Ctesias, Hellanicus, ont été regardés comme les plus fabuleux des Historiens. Il faut donc convenir, dit M. de Rochefort, qu'alors l'histoire tenoit encore beaucoup de la poésie, & qu'elle n'étoit pas telle qu'on la

conçut depuis, quand Thucydide en eut changé la forme. D'après ces obſervations générales, M. de Rochefort ſe propoſe de faire voir qu'il y a une parfaite reſſemblance entre Homere & Hérodote dans les détails, dans le choix des évènemens & dans la moralité qui s'y fait ſentir de toutes parts. Donnons-en un exemple.

Les Devins étoient fort accrédités parmi les Grecs & jouiſſoient d'une conſidération qu'ils n'avoient pas dans les premiers ſiècles. Il y avoit alors des Philoſophes qui étoient oppoſés à toute divination, d'autres vouloient la réduire à la ſimplicité antique. Hérodote étoit du nombre de ces derniers; c'eſt pourquoi, dans la diſpute entre Cléomene & Demarete Rois, de Sparte, on conſulta la Pythie. Celle-ci répondit que Demarete n'étoit pas fils d'Ariſton. Mais la fourberie ayant été découverte, la Prêtreſſe fut interdite, Cléomene devint fou & ſe

tua. Hérodote qui admit les circonstances les plus morales & les plus parfaitement semblables aux principes antiques consacrés dans Homere, prétend que Cléomene porta le prix des noirceurs qu'il avoit tramées contre Demarete.

M. de Rochefort, proteste qu'il est bien éloigné de vouloir attaquer la véracité de l'Historien Grec, que l'intention morale qu'il reconnoît en lui ne peut faire supposer autre chose, sinon que, parmi la foule d'événemens qu'il avoit à rapporter, il a choisi ceux dont la moralité étoit la plus instructive, & la plus homérique pour ainsi dire. Cette protestation étoit nécessaire, parce qu'on auroit pu croire qu'il vouloit faire voir qu'Hérodote, moins occupé de la vérité, ne s'étoit attaché qu'à préparer des circonstances d'après lesquelles on pût tirer une moralité. De plus, il ne faut pas croire que tous les événemens dont Hérodote fait mention, portent ainsi

l'empreinte de la philoſophie d'Homere.

Toute l'hiſtoire de Créſus, qui rendoit les Dieux reſponſables de l'imprudence qu'il avoit eue d'attaquer les Perſes, tend à faire voir que ce n'étoit que lui ſeul qu'il devoit accuſer & non les Dieux. Nous ne pouvons citer ici les différens traits indiqués par M. de Rochefort, dont le but eſt de faire voir qu'un Hiſtorien tel qu'Hérodote ne ſauroit être ſoupçonné d'avoir écrit ſans deſſein, & à la légere.

M. le Beau que l'Academie a perdu l'année derniere, outre ſon hiſtoire du Bas-Empire qui l'occupoit depuis long-tems, a lu dans les ſéances particulières une ſuite conſidérable de Mémoires ſur la légion Romaine. On en trouve quatre dans les deux volumes que nous annonçons. Dans le premier de ces Mémoires M. le Beau traite des armes défenſives du ſoldat légionaire. Les Romains étoient ſurtout

occupés du soin de conserver leurs soldats. L'Auteur commence par le Casque : il examine quelle fut l'origine de cette armure, en quel tems elle passa chez les Romains, de quelle matière elle étoit faite, quelle en étoit la forme, & en général tout ce qui peut avoir quelque rapport au Casque. Il suit cette méthode pour toutes les autres armes des Romains. Après le Casque, vient le Bouclier. Il y en avoit de plusieurs especes ; de-là il passe aux cuirasses : celles des Romains furent d'abord de cuir crud, ensuite ils en eurent de fer ou d'airain, & même de lin ; on en fit aussi de laine foulée avec le vinaigre qui resistoient au fer & même au feu. Pour completter toutes les pièces de l'armure défensive, M. le Beau parle encore des bottines. C'est une question de sçavoir, si les soldats Romains avoient deux bottines, ou s'ils n'en avoient qu'une. Arrien dit expressément dans sa *Tactique. que le soldat Romain ne por-*

toit qu'une bottine qui étoit à sa jambe droite, parce que dans le combat, quand il chargeoit l'ennemi l'épée à la main, il avançoit cette jambe, tenant en arrière sa gauche, qui d'ailleurs étoit couverte par le bouclier. Cette bottine a été de fer. Les soldats légionaires n'ont jamais connu les brassarts, ni les cuissarts. Les bras de la cuirasse se terminoient quatre ou cinq pouces au-dessous de l'épaule, le reste du bras étoit découvert. Les cuisses étoient nues sous le saye. Les Archers avoient le bras gauche armé d'un brassart, parce que ce bras étoit tendu sur l'arc, & par conséquent plus exposé. On sçait que les Archers n'étoient pas légionaires.

Dans le vingtieme Mémoire, M. le Beau parle des armes offensives. C'est dans l'épée que les soldats Romains mettoient toute leur confiance ; c'est elle, dit-il, qui a conquis l'univers ; ils laissoient aux troupes légères la pique velitaire &

les flèches. Le soldat pesamment armé, la force & le nerf de la légion, ne faisoit usage que du *pilum* ou javelot & de l'épée, mais il comptoit beaucoup moins sur le javelot, quoique ce fût la plus terrible de toutes les armes de jet. L'épée Romaine étoit courte & tranchoit des deux côtés; le soldat la portoit sur la cuisse droite : mais on voit que cette coutume a changé dans la suite. Elle étoit attachée à un baudrier ou ceinturon; & après la peine capitale, c'étoit la plus grande punition du soldat que d'être dépouillé de sa ceinture.

Les armes changent avec le génie des peuples, dit M. le Beau. Les Romains allongèrent leurs épées à mesure qu'ils perdirent de leur courage. Ils en prirent une longue nommée *Spatha*; Tacite la donne aux Auxiliaires, mais ensuite elle devint commune à toutes les troupes Romaines. Du tems de Polybe les Romains n'avoient qu'une épée;

mais du tems de Vespasien, on voit qu'ils portoient à gauche une épée plus longue, à droite une autre qui n'avoit qu'une palme, c'est-à-dire douze doigts de longueur; c'est une espece de poignard. Il faut observer que l'Auteur ne parle dans ces mémoires que des armes légionaires. Le détail qu'il en fait est curieux, intéressant & instructif, comme le sont tous les ouvrages de M. le Beau; mais il seroit trop long de le suivre & de rapporter ce qu'il dit sur chacune de ces armes. Nous nous bornons ici à quelques articles qui concernent en général l'armure des légionaires. L'état fournissoit-il les armes, ou les soldats étoient-ils obligés de s'armer à leurs dépens? Quoiqu'on trouve quelques traits qui pourroient faire croire que le soldat se fournissoit d'armes, M. le Beau est persuadé que c'étoit l'Etat. Il est vrai qu'après l'établissement *de la paye* on en retenoit quelque *portion* pour les armes qu'on tiroit

des arſénaux publics, & qu'on y reportoit au retour de l'expédition. On puniſſoit de mort le ſoldat qui avoit perdu ou aliéné ſes armes. Si c'étoit ſeulement la chauſſure ou la caſaque, il en étoit quitte pour des coups de fouet ; ſi c'étoit la cuiraſſe, le bouclier, le caſque, l'épée, il étoit puni de la peine des déſerteurs.

L'habillement du fantaſſin légionaire fait le ſujet du vingt-unieme Mémoire. Par une éducation male & auſtère, dit M. le Beau, par la continuité des exercices, par l'habitude des travaux, par la frugalité & la qualité des alimens, la République avoit formé des corps robuſtes, capables de ſe ſoutenir en vigueur dans tous les climats. La richeſſe mettoit peu de différence entre les habits des officiers & ceux des ſoldats. Papirius Curſor voyant ſon armée éblouie par l'éclat de celle des Samnites, diſoit à ſes troupes, *qu'il ſied* à un guerrier d'être

herissé, que ce ne doit pas être une figure ciselée en or & en argent, que le fer & la valeur doivent faire toute sa parure & toute sa confiance. Le luxe qui régnoit à Rome fut long-temps étranger dans le camp Romain.

La toge étoit l'habit de paix & le saye celui de guerre ; mais dans les deux premiers siecles de Rome, les Romains toujours les armes à la main ne changeoient pas de vêtement pour combattre : dans la suite on raccourcit la toge & on en fit le saye. Celui du général s'appelloit *Paludamentum*. M. le Beau s'étend beaucoup sur cette sorte de vêtement de dessus, après quoi il passe à ce qui étoit sous la cuirasse ou le corselet. C'étoit une tunique de laine qui descendoit jusqu'aux genoux, elle étoit sans ouverture par-devant, & assez ample par le bas, pour ne point gêner les mouvemens; les manches se terminoient au des-*sus du* coude. Le luxe introduisit

dans la suite une chemise de lin sous cette tunique. Dans les marches ou dans les factions, en tems de pluye ou en hyver, les soldats portoient un *penula*, espèce de surtout long & étroit, ouvert seulement par le haut. On le vêtoit en passant la tête par cette ouverture ; il étoit de couleur brune avec un capuchon. Le *lacerna* qui tenoit de cet habit, n'avoit pas de capuche.

On voit sur la colonne trajane que les soldats romains portoient des hauts de-chausses qui descendoient jusqu'au-dessous du gras de la jambe ; on les nommoit *braccæ* ; mais cet usage ne s'étoit introduit que depuis Auguste. Jusques-là les parties inférieures n'étoient couvertes que de la tunique qui descendoit jusqu'aux genoux, & les jambes des soldats n'avoient d'autre enveloppe que les bottines ; ainsi les Romains ne portoient point de culote ; & Suétone remarque, comme une coutume particulière à Auguste, d'avoir en hiver

les cuiſſes & les jambes enveloppées. Dans les exercices du champ de Mars, où l'on mettoit bas la toge & la tunique, on portoit un caleçon léger & ſerré, *ſubligar*, qui prenoit du nombril, & tomboit au-deſſous du genou.

Dans le Mémoire ſuivant, qui eſt le 22e, ſur la Légion, M. le Beau traite de l'équipement du Cavalier légionaire & de la fourniture des habits. L'habillement du Cavalier légionaire étant le même que celui du Fantaſſin, il n'eſt queſtion ici que de ce qui concerne le cheval, c'eſt-à-dire la houſſe, la ſelle, les étriers & les fers. La première notion certaine & diſtincte, qui nous ſoit donnée d'une ſelle de cheval, ſe tire d'une loi de Théodoſe de l'an 385. Quant aux étriers, ni les Grecs ni les Romains n'en connurent l'uſage avant le ſixième ſiècle de l'Ere chrétienne; du moins n'en trouve-t'on aucune trace ni dans les Auteurs, ni ſur les monumens avant le règne de Maurice.

Les chevaux étoient-ils ferrés ? l'ont-ils été avant le siècle de Catulle ? M. le Beau rassemble ici les lumières que l'Antiquité peut fournir sur ce sujet. On chaussoit les animaux d'usage dont le pied pouvoit s'endommager par une longue marche ; c'étoit une espèce de sabot de fer qui s'attachoit avec des courroies ; c'est tout ce que M. le Beau peut conclure, & il ne trouve aucune trace de fers tels que sont les nôtres.

Dans le reste du Mémoire il traite de la fourniture des habits. C'étoit, dit-il, la République qui habilloit les soldats dans toutes les longues guerres ; elle envoyoit de tems en tems des vêtemens & du blé dans les provinces où les troupes étoient employées ; le trésor fournissoit à ces dépenses. On obligeoit quelquefois les peuples vaincus de fournir les vivres & les habits. Sous Constantin & ses Successeurs, cette fourniture changea de forme ; ce furent les provinces qui habillèrent les soldats à

leurs dépens. On nommoit tous les ans, entre les principaux de chaque province, un Collecteur des sommes exigées pour cet effet. Il ne pouvoit être qu'un an dans cet emploi, afin qu'il n'eût pas le tems d'acquérir, par un long usage, l'habileté de la friponnerie.

Nous nous sommes bornés dans cet Extrait à quelques résultats généraux; M. le Beau entre dans des détails remplis d'érudition & de recherches très-intéressantes, mais qu'il seroit trop long de présenter ici. On doit consulter sur cela ses savans Mémoires.

Deux Médailles conservées dans le riche Cabinet de M. d'Ennery, ont donné occasion à M. l'Abbé le Blond de faire des recherches pour les expliquer: elles concernent toutes deux la ville d'Hippone en Afrique, & elles n'ont point été publiées jusqu'à présent. L'une, qui est de grand bronze, présente d'un côté la tête de *Tibère*, avec la légende: TI CAE-

SAR DIVI AUGUSTI F. AUGUSTUS. Au revers on voit une femme assise, la tête voilée, tenant de la droite la patère, & de la gauche une longue torche allumée; la légende HIPPONE LIBERA est disposée de manière que le premier de ces mots est au-dessus de la figure & le second au-dessous. Dans le champ on lit en plus gros caractères, IVL. AUG. L'autre médaille du même Empereur est de moyen bronze; la légende, en partie effacée, paroît semblable à la précédente. Au revers est la tête de Drusus, fils de Tibère, avec la légende DRUSUS CAESAR HIPPONE LIBERA. Seguin avoit déjà publié une Médaille avec cette légende, *Hippone libera*, & elle doit être de la ville d'Hippone. Il prend le nom d'*Hippona* pour la Déesse des Ecuries. Le P. *Hardouin*, qui s'est fait un jeu de répandre de l'obscurité & du doute sur les questions les plus claires, rend ces mots par *Hippo Neronis Edicto libera*; ailleurs, *Hippo*..

Nervæ Edicto libera. Vaillant a attribué à Hippone des Médailles qui doivent être de Parium en Bithynie. Ainſi nous n'en avions pas encore d'Hippone qui fût bien expliquée. Comme il y a en Afrique deux villes de ce nom, l'une en Numidie, appellée *Hippo-Regius*, l'autre dans la province Proconſulaire, à laquelle on donnoit l'épithete de *Diarrythus*, M. l'Abbé le Blond fait quelques recherches à ce ſujet, & c'eſt à la dernière qu'il attribue les médailles. Le titre de *Libera* eſt oppoſé à celui de *Colonia*. Il croit qu'il lui a été donné par oppoſition à celui de *Royale* qui étoit le titre de l'autre ville d'Hippone, comme étant ſoumiſe à des Rois. Il penſe qu'il y a lieu de croire que ce fut Tibère qui l'aura rendue libre. Malgré le ſilence de l'hiſtoire à cet egard, les différens témoignages des Auteurs ſur cette ville, qui font connoître qu'elle étoit beaucoup plus célèbre que celle *du même* nom en Numidie, ſa po-

ſition dans la province Proconſulaire, pays indépendant des Rois, ſont autant de raiſons qui le portent à croire que les médailles dont nous venons de parler doivent être attribuées à cette ville.

M. l'Abbé le Blond termine ſon Mémoire par examiner ſi la figure de femme, qui eſt repréſentée aſſiſe, ou dont on voit ſeulement la tête au revers de certaines médailles de Tibère, eſt celle de Livie, mère de cet Empereur, ou de Julie ſa femme. Il croit que la tête qui eſt ſur les médailles d'Hippone eſt celle de Livie.

Essai sur l'Histoire de la Maison d'Autriche ; par M. le Comte de G... Dédié à la Reine. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, &c. Avec Approbation & Privilége du Roi. 1778. 6 volumes *in*-12.

Dans cet Essai historique, M. le Comte de Girecour s'est borné aux principaux évènemens arrivés dans les différentes branches de l'auguste Maison d'Autriche, principalement à ses démêlés avec celle de France. Il commence à Rodolphe de Habsbourg, qui parvint à l'Empire en 1273 ; & depuis le règne de ce Prince jusqu'au mariage de Maximilien I avec l'héritière de Bourgogne, sa narration est fort concise ; elle l'est moins à l'époque où la Maison d'Autriche, prodigieusement accrue par des possessions immenses sur la fin du 15ᵉ siècle & au commencement du 16ᵉ, joue le

prèmier rôle en Europe. Charles-Quint éleva la Maison d'Autriche au plus haut période de splendeur & de gloire ; & si Henri VIII, Roi d'Angleterre, après la bataille de Pavie, eût réuni ses forces à celles de l'Empereur, vraisemblablement la France n'auroit pu résister à leurs efforts. Elle auroit aussi couru de grands daugers sous les règnes malheureux des derniers Valois, sans les diversions que la révolte des sept Provinces Unies, & une guerre avec l'Angleterre, opèrèrent en sa faveur. Henri IV prenoit des mesures pour attaquer avec avantage la Maison d'Autriche, & pour venger la France, lorsque la mort de ce grand Roi délivra l'Espagne & l'Autriche de l'ennemi le plus redoutable pour elles. Si les Cours de Vienne & de Madrid sentirent enfin qu'il étoit de leur intérêt réciproque de vivre en bonne intelligence, cette union fut altérée par les troubles qui donnèrent *naissance* à la fameuse guerre de

trente ans, à laquelle les principales Puiſſances de l'Europe prirent part. Si Louis XIII eût embraſſé la défenſe des Rebelles de la Hongrie, de la Bohême & de l'Autriche, ſoutenus par les Proteſtans d'Allemagne qui imploroient ſon aſſiſtance, la Maiſon de Ferdinand auroit perdu la plus grande partie des Etats qu'elle poſſédoit dans l'Empire. Ce Prince néanmoins, ſoutenu par les Eſpagnols & par pluſieurs Princes d'Allemagne, touchoit au moment d'aſſervir l'Allemagne, lorſque le Cardinal de Richelieu entreprit d'arrêter ſes progrès & de donner à la France la ſupériorité ſur les deux branches de la Maiſon d'Autriche. Les révoltes du Portugal & de la Catalogne, en 1640, ſecondèrent les vues du Cardinal, & portèrent un coup terrible à la puiſſance de Philippe IV, Chef de la Branche Eſpagnole, & les Suédois dépouillèrent preſqu'entièrement de ſes Etats Ferdinand III, Chef de la Branche

Autrichienne.

Autrichienne. L'un & l'autre respirant sous la minorité de Louis XIV, réparèrent une bonne partie de leurs pertes; mais en 1659 le Traité des Pyrenées décida absolument la supériorité de la Maison de Bourbon sur celle d'Autriche. La France eut à son tour à soutenir les efforts des principaux Potentats de l'Europe, jaloux de la gloire de Louis XIV, jusqu'au moment que les Traités d'Utrecht & de Rastadt partagèrent l'héritage de Charles V entre deux rivaux qui se le disputoient depuis treize ans. L'Espagne & les Indes restèrent au Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Les Etats dépendans de cette Monarchie en Italie & dans les Pays-Bas, furent cédés à Charles VI à quelques portions près, abandonnées au Duc de Savoie, au Roi de Prusse & aux Hollandois. Le Cardinal Albéroni, premier Ministre de Philippe V, essaya envain de reconquérir les Deux-Siciles & la Sardaigne; & ce Prince, en 1720,

fut forcé de renoncer à ses prétentions. Depuis cette époque, jusqu'à la mort d'Auguste II, Roi de Pologne, en 1733, l'Europe goûta enfin les douceurs de la paix.

C'est à cette année que l'Auteur termine, pour le présent, son Ouvrage, dans la résolution néanmoins de le continuer jusqu'au Traité d'alliance conclu en 1756, entre les Cours de Versailles & de Vienne, si les circonstances le lui permettent. Il croit inutile de protester qu'aucune vue d'intérêt ne lui a mis la plume à la main, & que l'amour de la vérité l'a toujours guidé dans ses recherches. « Mais, ajoute-t-il, je ne » dois pas garder le silence sur une » pièce qui m'a été très-utile : c'est la » correspondance d'un de mes ancê- » tres, Conseiller d'Etat de Charles » III, Duc de Lorraine, & son En- » voyé Extraordinaire à la Cour de » Vienne dans les années 1577 & » suivantes. Ce Ministre instruisoit » *son* Maître de l'état actuel de cette

» Cour. Ses lettres, dont les copies » se sont conservées dans ma famille, » répandent beaucoup de jour sur les » évènemens du règne de Rodolphe » II. Le caractère singulier de cet » Empereur, la foiblesse de son ad- » ministration, & les vues ambi- » tieuses de son frère Mathias, y sont » décrites avec soin. On y voit l'ori- » gine & les causes de la révolution » qui dépouilla Rodolphe de toutes » ses possessions. »

M. le Comte de Girecour partage en trois classes les Auteurs qui ont écrit avant lui sur le même sujet. Les uns, exacts, fidèles, judicieux, tels que les de Thou, les Torci, les Hume, &c. occupent le premier rang. Il place dans la dernière ceux qui, plus jaloux d'amuser que d'instruire, semblent n'avoir écrit l'histoire que pour l'altérer & la défigurer; tels que les Raguenet, les Varillas, les Léti, &c.

La mitoyenne est réservée à ceux qui, quoique dignes d'estime par leur

ſagacité, par l'étendue de leurs connoiſſances & par la profondeur de leurs recherches, tels que Rapin-Thoyras, le Vaſſor, & pluſieurs autres, ont néanmoins montré une injuſte partialité. C'eſt en général le vice des Hiſtoriens des deux derniers ſiècles, dans le tems que ſubſiſtoit l'animoſité entre la France & la Maiſon d'Autriche, & celle qu'occaſionnoit la diverſité des ſentimens en matière de Religion.

L'Auteur termine ſa Préface par une réflexion qui n'échappera peut-être pas à ceux qui liront ſon Ouvrage. Elle regarde une des principales cauſes de la ſupériorité acquiſe par la Maiſon de France ſur celle d'Autriche. On verra dans cette hiſtoire par quels degrés la branche aînée de cette dernière Maiſon, en poſſeſſion de l'Eſpagne, des Indes, d'une grande partie de l'Italie & des Pays-Bas, eſt tombée dans un etat de foibleſſe incroyable. La branche *cadette* a *ſenti* également l'aſcendant

de la France, malgré une multitude de possessions bien plus vastes que celles de sa rivale. La Bohême, l'Autriche, la Silésie, la Moravie, quoique naturellement fertiles, ne renfermant que des esclaves avec des nobles très-opulens, offrent beaucoup moins de ressources que les provinces de France. « La réunion » de toutes les parties qui composent » cette Monarchie dans le même » continent; la liaison toujours sub» sistante entre ses diverses parties; » l'extinction du Gouvernement féo» dal, si contraire au bien général » de l'Etat; l'abaissement des Grands, » ouvrage du Cardinal de Richelieu, » & enfin l'habileté de la plupart » des Ministres & des Généraux em» ployés par Louis XIII & par Louis » XIV, donnèrent à ces Princes cet » avantage décidé sur la Cour de » Vienne, qu'ils surent conserver » jusqu'à la fin du dernier siècle. » En parlant de la liaison toujours subsistante entre les diverses parties

de la Monarchie françoise, l'Auteur veut aussi indiquer sans doute cet attachement plein de zèle & d'activité pour ses Monarques, qui caractérise le François, qui honore ses Souverains, & qu'il leur importe de maintenir dans toute sa vigueur, parce qu'il n'est pas un des moindres soutiens de leur puissance & de leur autorité.

Cette histoire est divisée en vingt-sept Livres, & l'Auteur passe rapidement sur les évènemens arrivés depuis le couronnement de Rodolphe en 1273 jusqu'à la mort de Frédéric IV en 1493 : c'est le sujet du premier Livre. Le règne de Maximilien occupe le second. La plupart des Auteurs allemands donnent à ce Prince de grands talens pour l'administration, avec un goût décidé pour les Lettres, en faveur desquelles il fonda en 1480 la Bibliothèque de Vienne. Mais, dit l'Auteur, à des qualités brillantes il joignoit *plusieurs* défauts. « Il avoit un natu-

» rel inquiet, ennemi du repos. Pro-
» digue à l'excès, & toujours prêt à
» susciter à ses voisins des guerres qui
» se terminoient à son désavantage,
» il passa sa vie à enfanter des pro-
» jets, la plupart chimériques, &
» qui échouèrent presque toujours
» par le défaut d'argent. » Son rè-
gne est néanmoins remarquable par
l'agrandissement de la Maison d'Au-
triche.

Charles-Quint, Roi d'Espagne,
qui fut nommé son successeur dans
la dignité impériale, eut aussi des
talens & des défauts, les uns trop
exagérés par ses panégyristes, les au-
tres par ses ennemis. On ne peut,
selon M. le C. de G., lui refuser un
génie élevé, beaucoup de pénétra-
tion, du courage, de la fermeté,
une activité surprenante. « Il est cons-
» tant que pour satisfaire son ambi-
» tion, il ne fut pas toujours délicat
» sur le choix des moyens. Il ne com-
» mandoit pas le crime, mais il sa-
» voit en profiter. Après l'assassinat

» de Pierre-Louis Farnèſe, il s'em-
» para de l'Etat de Plaiſance au pré-
» judice d'Octave ſon gendre. Il
» ignora ou feignit d'ignorer les
» cruautés & les vexations odieuſes
» commiſes en ſon nom dans le nou-
» veau Monde ; mais il s'en appro-
» pria les tréſors, & ne ſe fit pas un
» ſcrupule de ſoumettre à ſa domi-
» nation, par la violence, des peu-
» ples ſur leſquels il n'avoit aucun
» droit. Son obſtination à retenir le
» Landgrave de Heſſe priſonnier,
» fut une faute contre la Politique,
» dont il eut lieu de ſe repentir. Il
» donna au Public une eſpèce de
» ſcène indigne d'un grand Prince,
» en faiſant faire à Madrid des priè-
» res pour la délivrance du Pape
» Clément VII, tandis que ſes Gé-
» néraux le tenoient enfermé dans le
» château Saint-Ange. On eſt forcé
» de convenir que la bonne-foi n'é-
» toit pas ſa vertu favorite. »

La plupart des Hiſtoriens font un *éloge pompeux* de Ferdinand I, qui

fut déclaré Empereur en 1558, après l'abdication de Charles-Quint : cependant « la mort du Cardinal Martinuſe eſt une tache à ſa vie difficile à laver. Ce trait de violence contribua autant que les forces des Ottomans, à lui faire perdre la Principauté de Tranſilvanie, dont il s'étoit mis en poſſeſſion. »

L'hiſtoire ne reproche aucun défaut eſſentiel à Maximilien II, qui lui ſuccéda : ſa mort cauſa un deuil univerſel dans toute l'Allemagne, où aucun Prince, dit l'Auteur, n'a été plus regretté. Son fils & ſon ſucceſſeur Rodolphe II, ne mérita pas les mêmes éloges. Sa nonchalance & le peu d'application qu'il donnoit aux affaires, préparèrent à ſon frère Mathias les voies pour lui enlever la Hongrie, l'Autriche & la Moravie. « L'avarice étoit auſſi ſa paſſion favorite. On aſſure qu'il aima mieux ſe laiſſer dépouiller de ſes royaumes, que de toucher à ſes tréſors. En les employant à propos, il au-

» roit pu se procurer de bonnes ref-
» sources contre son ennemi : » ce qui ne justifie pas le procédé violent de son frère à son égard. Celui-ci, parvenu à l'Empire, n'en fut pas plus heureux. Comme pour y parvenir il avoit augmenté les privilèges des Hongrois, des Bohêmes & des Autrichiens, il ne jouit que d'une autorité précaire; & dans l'ennui d'être comme en tutele, la première tentative qu'il fit pour en sortir, occasionna une rebellion ouverte qui remplit d'amertume ses dernières années. On l'accusoit de pencher vers la doctrine des Protestans : c'est une calomnie, dit l'Auteur; il vécut & mourut dans la Religion Catholique.

Les Protestans ont peint avec les couleurs les plus noires Ferdinand II, qui lui succéda. Mais, au jugement de M. le C. de G., c'est un des plus grands Monarques que la Maison d'Autriche ait produits. L'adresse avec laquelle il sçut se démê-

ler des embarras qu'on lui fuſcita dans les commencemens de ſon règne, prouve ſa ſagacité & l'étendue de ſon génie. Il auroit ſurpaſſé tous ſes prédéceſſeurs, ſi, vainqueur de ſes ennemis, il eût ſçu leur pardonner. En voulant porter ſon autorité au-delà des bornes ordinaires, & en ſe livrant trop au deſir de la vengeance, il plongea ſa patrie dans une longue & cruelle guerre qui la déſola pendant trente ans, & dont il ne vit pas la fin. Soit intérêt, ſoit reconnoiſſance, il reſta conſtamment uni à la Cour de Madrid; & cette intimité entre les deux branches de la Maiſon d'Autriche, auroit été fatale à la liberté des autres Puiſſances, ſans la politique du Cardinal de Richelieu & les victoires de Guſtave Adolphe. On a reproché à Ferdinand, non ſans quelque apparence de juſtice, dit l'Auteur, la conduite qu'il tint avec Albert Vaiſtein, Duc de Fridland, qui lui avoit rendu les plus grands ſervices,

& qu'il fit ensuite assassiner en 1634.
» Les violences commises par ce Gé-
» néral, sont aussi une tache dans la
» vie de son Maître, qui sembla les
» approuver par son silence, & par
» l'autorité immodérée qu'il accor-
« da à cette homme célèbre. »

Ferdinand III, son fils & son successeur, plus modéré & moins ambitieux, voulut inutilement signaler les commencemens de son règne, en rendant la paix à l'Europe. Sa vie fut fort agitée; & après s'être vu réduit à un triste état après la bataille de Tabor, ensuite abandonné par tous les Princes d'Allemagne, les Traités de Westphalie le tirèrent heureusement de la crise fâcheuse où il se trouvoit. Sa piété, sa douceur & la bonté de son cœur le firent regretter de ses peuples. L'Auteur ne croit pas qu'on puisse lui imputer les calamités dont ils furent affligés pendant les onze premières années de son règne, parce qu'il ne dépendit pas de lui de terminer plutôt une

guerre funeste à ses sujets. « Les re-
» proches les mieux fondés qu'on
» puisse lui faire, ajoute-t-il, sont
» d'avoir sacrifié le Prince Edouard
» de Bragance à la vengeance des Es-
» pagnols, & d'avoir eu trop de
» condescendance pour les Ecclésias-
» tiques, & surtout pous les Jésuites
» tout-puissans sous son règne. »

Son fils Léopold fit régner la décence & la régularité dans sa Cour; & malgré les déclamations de différens Ecrivains, on est forcé de convenir, dit l'Auteur, que son naturel paroissoit plutôt porté à la douceur & à la clémence qu'à la cruauté. C'est à tort, ajoute-t-il, qu'on l'a peint comme une espèce d'imbécille, incapable de gouverner par lui-même. Il est vrai qu'avec des lumières & des connoissances, soit modestie, soit cette paresse qui étoit son défaut dominant, il laissa ses Ministres agir à leur fantaisie, & prêta souvent son nom à des traits d'exaction & d'inhumanité qui ont fait tort à

ſa mémoire. Ses peuples ſouffrire
auſſi beaucoup des impôts mul
pliés qu'il exigea d'eux pour ſou
nir les guerres fréquentes dont ſ
règne fut agité. Il abattit la pu
ſance des Turcs, qui depuis près
trois ſiècles faiſoient trembler l'E
rope, & réunit à ſes domaines
Hongrie Ottomane, à la réſerve
Bannat de Temeſwar, la Tranſ
vanie & l'Eſclavonie. L'autorité i
périale étoit reduite à peu de ch
par les Traités de Veſtphalie;
vint à bout de l'accroître par le
cours des Princes allemands, pro
tant de la crainte que leur inſpiroie
l'ambition & les ſuccès de Lo
XIV. « La Pruſſe érigée en royaum
» un neuvième Electorat créé en
» veur de la Maiſon de Brunſwic
» Hanovre, & l'élection de l'Arc
» duc Joſeph, en qualité de Roi
» Romains, à l'âge de douze an
» contre les ſtatuts de la Bulle d'o
» prouvent aſſez le crédit immer
» *dont* il jouiſſoit dans l'Empire,

» qu'il tranſmit à ſon fils. » L'Auteur ajoute que ce Prince fit une faute eſſentielle en n'envoyant pas ſon ſecond fils en Eſpagne, avec des troupes, après la paix de Riſwick, négligence qui fit perdre à ſa Maiſon l'Eſpagne & les Indes; qu'il auroit auſſi pû éviter les troubles de Hongrie, ſi après le Traité de Carlowitz, au lieu d'adoucir le ſort des peuples de ces royaumes accablés ſous ſon joug, il ne les avoit pas traités avec une dureté qui les réduiſit au déſeſpoir & les jetta dans la révolte; que peu de tems avant ſa mort il ſe repentit, à ce qu'on prétend, de la conduite qu'il avoit tenue envers les Hongrois, recommandant à ſon ſucceſſeur de s'accommoder avec eux, à quelque prix que ce fût, & avec l'Electeur de Bavière; enfin, que ſi l'on a cenſuré le foible de ce Prince pour les Moines & pour les Jéſuites, plus puiſſans encore ſous ſon règne que ſous le règne précédent, on ne lui a

pas moins reproché le défaut de reconnoissance envers le Roi Jean Sobieski, son libérateur.

Joseph son fils, qui lui succéda en 1705, mourut de la petite vérole en 1711; & si dans l'espace d'un règne de six ans ce Prince n'éprouva aucun revers, & vit toutes ses entreprises couronnées, il dut en grande partie ce bonheur, selon M. le Comte de G, à ses talens personnels, à sa pénétration, à sa fermeté, & à plusieurs autres qualités très-estimables. Le choix qu'il fit de Ministres habiles, & la confiance qu'il accorda au Prince Eugène, prouvent sa sagacité. Dans le cours de son administration, point de ces intrigues sourdes, de ces manœuvres basses, qui nuisent ordinairement au bien public. Chacun s'empressoit de remplir ses devoirs & de mériter l'estime d'un Prince éclairé qui savoit se faire craindre & aimer. « On lui reproche d'avoir agi, dans certaines occasions, avec trop de hauteur &

» de vivacité, & d'avoir, à l'exem-
» ple de plusieurs de ses prédécesseurs, cherché à étendre l'autorité
» impériale au-delà des bornes que
» les loix lui ont prescrites. »

Charles VI, son frère, Archiduc d'Autriche, fut nommé Empereur après sa mort. L'Auteur décrit ce qui se passa sous le règne de ce dernier jusqu'en 1732; le succès de son expédition en Espagne, après la cession que son père & son frère lui firent de leurs droits sur cette Monarchie; les avantages que ses Généraux remportèrent sur les Turcs; les soins qu'il prit pour faire accepter par les différens peuples de sa domination le règlement concernant la succession de ses vastes Etats, auquel on donna le nom de *Pragmatique-Sanction*. Ce Prince, par cette disposition, prétendoit, au défaut d'hoirs mâles, laisser sans partage tout son héritage à sa fille aînée l'Archiduchesse Marie-Thérèse, & à son défaut à l'Archiduchesse Ma-

rie-Anne ſa cadette, leur ſubſtituant les Princeſſes, filles du feu Empereur Joſeph, & à celles-ci ſes trois ſœurs filles de l'Empereur Léopold. Les Hongrois refuſèrent pendant deux ans de condeſcendre aux volontés de leur Souverain; enfin le 11 Janvier 1732, la Diète de Ratisbonne accepta & garantit la Pragmatique-Sanction.

Nous nous ſommes bornés, dans cet Extrait, aux portraits que l'Auteur trace des Princes de la Maiſon d'Autriche en Allemagne, & qui rappellent des faits conſignés dans l'hiſtoire, dont le détail ſeroit preſque ſuperflu. Cet Eſſai eſt écrit avec ſageſſe; les évènemens y ſont déduits avec méthode, expoſés avec clarté; les objets préſentés ſous un point de vue lumineux. La marche de l'Auteur eſt aiſée & régulière. Des notes inſtructives & ſéparées offrent des diſcuſſions intéreſſantes, mais qui auroient trop interrompu le fil de la narration. Enfin cet Ouvrage

eſtimable nous paroît exécuté de manière à faire deſirer que l'Auteur pouſſe ſa carrière juſqu'à l'époque de 1756, comme il donne quelque lieu de l'eſpérer.

SUPPLÉMENT *à la France littéraire*, contenant, 1°. les changemens arrivés dans les Académies : 2°. les Auteurs morts & ceux qui ont donné des Ouvrages nouveaux depuis 1768 : 3°. le Catalogue alphabétique de ces mêmes Ouvrages. Paris, Duchesne. 1778. Deux parties formant le troiſième volume de cet Ouvrage. *in*-8°. qui parut en 1769.

POUR rendre ce ſupplément & plus exact & plus complet, » on » a prié pluſieurs fois, eſt il dit dans » l'Avertiſſement, MM. les Auteurs » par la voie des journaux, de rédiger » eux-mêmes leurs articles : ce qu'ils » ont fait pour la plupart ; & l'on

» eſpére que ceux qui n'ont pas eu
» la même complaiſance, voudront
» bien ne ſe pas plaindre, ſi malgré
» tous les ſoins qu'on s'eſt donnés
» pour ſe procurer une connoiſſance
» parfaite de leurs noms & de leurs
» ouvrages, il s'en eſt échappé quel-
» ques-uns à la recherche du rédac-
» teur. «

C'étoit aſſurément le meilleur moyen de perfectionner cet ouvrage, & de le rendre auſſi utile qu'il peut l'être ; ſoit *pour connoître l'état de la littérature en France & des littérateurs François depuis un ſiècle*, comme on le dit ici, ſoit pour mettre les écrivains à portée de connoître tout ce qui s'eſt fait en France ſur les matières qu'ils entreprennent de traiter. Pour cela il eſt néceſſaire d'indiquer les morceaux un peu importans qui ont été publiés dans des recueils, dans les journaux ou d'autres ouvrages périodiques.

Quand on s'eſt adreſſé aux Auteurs s'eſt-on bien expliqué ? Leur

a-t-on fait entendre qu'on desiroit d'eux non seulement le titre des ouvrages qu'ils avoient publiés séparément, mais encore le titre des piéces de leur composition qui sont insérées dans des recueils ou dans des ouvrages périodiques ? Nous avons quelque sujet de mettre cela en question ; & nous savons qu'on n'a fait aucun usage, dans les deux premiers volumes, de quelques listes complettes qui avoient été envoyées avant 1769.

Celle des productions du P. Joly (Joseph Romain) Capucin a sans doute été fournie par lui-même ; on peut dire qu'elle est exacte à l'excès. Car outre les ouvrages imprimés à part, outre ceux qui ont paru en différentes années dans le Mercure, ou dans l'Année littéraire, on y voit de plus une multitude d'ouvrages qui n'existent encore qu'en manuscrit, même jusqu'à des pieces en vers, telles que *trente-huit satyres*, dont on indique les sujets, & *plus de cent*

ſoixante, tant contes qu'épigrammes. C'eſt pouſſer l'exactitude fort loin; mais peut-être vaut-il mieux en ce genre pécher par excès que par défaut.

Comme tous les livres indiqués dans cet ouvrage n'ont pas été imprimés à Paris, bien des perſonnes auroient déſiré qu'on eût marqué le lieu de l'impreſſion & le nom du Libraire. Mais il ſeroit injuſte d'exiger qu'une production de la nature de celle-ci fût exempte de fautes de différente eſpèce : il eſt preſque impoſſible qu'il n'en ſoit échappé un bon nombre. Auſſi eſt il à déſirer, pour l'intérêt de la littérature, que ceux qui en remarqueront, en avertiſſent l'Auteur ou le Libraire.

On a mis à part dans ce ſupplément, *les ouvrages anonymes, parmi leſquels* on avertit qu'*il y en a dont on a appris le nom des Auteurs pendant l'impreſſion du précédent catalogue.* Nous y remarquons un article qui porte, *Dictionarium Hebraicum*,

Chaldaicum & Rabbinicum, *autore B. Girardeau in-4*. 1777. C'eſt un double emploi ; car cet article ſe trouve en mêmes termes dans le catalogue des ouvrages, mais le nom de *Girardeau* n'exiſte point dans le catalogue des Auteurs *morts & vivans* de ce troiſième volume, ni des précédens. On y voit bien le nom de Bonaventure *Giraudeau*, *ci-devant Jéſuite*, *mort en* 1774. Mais dans la liſte des ouvrages anonymes on lit *Abrégé de la Grammaire Hébraïque par M. Giraudeau*, *in-12.* 1777. Ce M. Giraudeau n'eſt pas l'Exjéſuite, ſi celui-ci eſt mort en 1774.

Si, dans le catalogue des ouvrages, on ne trouve pas celui de M. Bajon, intitulé *Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire de Cayenne & de la Guyanne Françoiſe*, c'eſt ſans doute une omiſſion ; car il eſt indiqué à l'article *Bajon* dans la liſte des Auteurs.

Dans la liſte des Auteurs & dans

celle des ouvrages, on dit que M. *Schmidt*, qu'on nomme *Schemidt* dans un endroit, & *Schmitz* dans un autre, est de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Il falloit dire *Correspondant* de cette Compagnie.



GRUNDLICHE

GRUNDLICHE *vertheidigung never Beobachtungen von Fixsterntrabanten.* c-à-d. *Défense solide des nouvelles Observations faites sur les Satellites des Etoiles qui ont été découverts dans l'Observatoire de Mannheim.* Par M. *Christian Mayer*, Conseiller de la Cour Palatine, Astronome de S. A. S. M. l'Electeur Palatin, Professeur d'Astronomie dans l'Université de Heidelberg, Membre de l'Académie Electorale de Mannheim & de plusieurs autres Académies. A Mannheim. 1778. 308 p. *in*-8°. avec figures.

M. MAYER, ayant reçu au commencement de 1776, de son Souverain M. l'Electeur Palatin un grand mural de huit pieds de rayon, s'en est servi pour entreprendre un cours d'observations Astronomiques. Le premier objet qui a fixé son attention, a été le

grand nombre d'étoiles remarquables, qui sont accompagnées de petites étoiles. Il les a appellées satellites des étoiles, *stellarum comites.* Il lut une dissertation à ce sujet dans l'assemblée de l'Académie de Manheim du 17 Octobre 1777, sous ce titre : *De centum stellarum comitibus eorumque insigni usu ad determinandum motum proprium fixarum.* M. l'Abbé Hell, Astronome de leurs M. I. à Vienne en Autriche, ayant vu cette lecture annoncée dans des papiers publics, se permit de l'attaquer dans un Journal de Vienne, en traitant les prétentions de M. Mayer de puériles & de ridicules. C'est ce qui a donné lieu à l'ouvrage que nous annonçons, dans lequel en rapportant de nouvelles observations, l'Auteur semble aller plus loin, & croire qu'il y a de petites étoiles qui sont de véritables satellites pour d'autres étoiles plus considérables.

Flamsteed avoit déjà appellé *co-*

mites, ce qu'on a traduit par ſatellites, les petites étoiles qui avoiſinent les grandes. La plus remarquable eſt celle qui eſt auprès d'Arcturus, & qui a ſervi à déterminer le mouvement propre en latitude de la belle étoile. C'eſt pour ce même objet que M. Mayer a entrepris de déterminer toutes les autres étoiles pareilles. Il en a trouvé un nombre immenſe qui ſont d'une très-grande petiteſſe, d'une lumière pâle, tranquille, d'une figure ronde & qui lui paroiſſent enfin différentes des étoiles fixes téleſcopiques. Il a trouvé que du côté du midi, où eſt placé ſon mural, à peine y a-t-il une étoile un peu conſidérable qui ne ſoit accompagnée d'une ou de pluſieurs petites étoiles.

M. Mayer aſſure qu'il a vu pluſieurs de ces petites étoiles pâles & foibles paroître tout de nouveau à côté des étoiles plus groſſes; enſorte que celles-ci qui avoient d'abord *paru ſimples* ſe ſont trouvées deve-

nir des étoiles doubles. Telles sont le cœur de Charles sous la queue de la grande Ourse, δ du Bouvier, β du Scorpion, γ du Dauphin, γ d'Andromède, δ d'Orion, β de la Lyre, α du Cigne, & φ du Cancer, ζ du Verseau, ω des Poissons, α d'Hercule, ε de la Lyre, & plusieurs autres.

Le 7 Août 1777, M. Maskelyne observa que la tête d'Hercule α étoit double ; M. Mayer, le 14 Août de la même année, le reconnut également. L'étoile ε de la Lyre, & celle qui en est voisine, que M. Maskeline avoit observée plusieurs fois depuis 1765 jusqu'à 1775, ont été observées doubles par M. Mayer le 22 & le 24 Août 1778. L'étoile γ d'Andromède, qu'il avoit observée très-souvent en 1776 à la lunette de son mural, comme une étoile simple, lui parut tout à-coup, le 29 Janvier 1777, comme une étoile *double*, par l'apparition d'une *petite étoile* obscure & télescopique,

laquelle ensuite, le 29 Janv. 1777, lui a paru comme une étoile fort claire de 7e grandeur. Il assure même avoir remarqué que ces petites étoiles nouvelles, au commencement de leur apparition, sont pâles & obscures, & qu'elles augmentent ensuite de grandeur & de lumière, tandis que d'autres étoiles secondaires vont en décroissant, par exemple celle de β de la Lyre.

Il a aussi observé des changemens de distance entre les étoiles principales & leurs étoiles secondaires, soit en ascension droite, soit en déclinaison, & souvent dans les deux sens. Il assure, par exemple, d'après plusieurs observations répétées, que la petite étoile qui accompagne α d'Hercule, étoit au mois d'Août 1778 au moins à $\frac{1}{4}$ de seconde de tems en ascension droite à l'orient de l'étoile principale, tandis que M. Maskelyne & lui, en 1777, ne l'avoient trouvée qu'à 0″, 4. Il trouve aussi que la différence de déclinaison a

certainement augmentée d'environ 2″. Il faut convenir que ces différences sont bien petites, pour qu'on puisse établir un sentiment à ce sujet d'une manière solide ; mais en les répétant & en les continuant, on parviendra peut être à constater ces différences. Il a remarqué un semblable changement dans μ du Cygne, γ du Bélier, & plusieurs autres étoiles.

Les observations de Flamsteed font appercevoir des changemens plus sensibles dans ces distances des petites étoiles depuis cent ans ou la fin du dernier siècle. Le 15 de Juin 1691, Flamsteed observa β du Cigne comme une étoile double, les deux parties ayant la même hauteur suivant l'Histoire Céleste britannique, tandis que M. Mayer, par quatorze observations, trouve, en prenant un milieu, 19″ de différence : celle qui accompagne β du Lyon la précédoit de 33″ $\frac{1}{2}$ de tems, comme *on le voit* au 24 Avril 1692, &

plusieurs autres jours; mais M. Mayer, par douze observations de 1776, l'a trouvée de 30″, 4 seulement plus occidentale. L'étoile qui accompagne ε des Poissons, la précédoit de 47″, au tems de Flamsteed, actuellement de 51″. La différence de déclinaison n'étoit, suivant Flamsteed, que de 2′ 30″, & M. Mayer la trouve de 2′ 56″ ou 57″.

M. Mayer ne veut pas que l'on rejette ces différences sur l'imperfection des anciennes observations; il ne croit pas non plus qu'elles dépendent du mouvement de l'étoile la plus grosse, parce qu'il assure que dans plusieurs de ces petites étoiles le mouvement propre est prouvé, en ce que, depuis le tems de Flamsteed, la distance à l'étoile principale a changé vers la même partie du ciel trop ou trop peu pour que cela puisse se concilier avec le mouvement propre d'une seule étoile; par exemple, entre les deux satellites de Procyon qui sont tous deux à l'o-

rient, il y en a un qui eſt actuellement éloigné de 23″ plus que l'autre. Le ſatellite de β du Cygne que Flamſteed avoit obſervé ſur le même parallele que cette étoile, en eſt actuellement éloigné de 19″ du côté du nord. Ce changement de diſtance ne peut pas provenir du mouvement propre de l'étoile principale dans l'eſpace de 86 ans, puiſque Tobie Mayer a trouvé le mouvement propre de cette étoile dans l'eſpace de 44 ans, de 43″ vers le nord: par conſéquent, ſi ſon ſatellite étoit une étoile fixe immobile, au bout de 86 ans elle ſeroit plus au midi de 1′ 24″ que l'étoile principale, au lieu que par des obſervations vingt fois répétées, l'étoile principale eſt plus boréale de 19″. Il faut donc attribuer un mouvement aſſez ſenſible à la petite étoile; & l'Auteur juge, par la grande foibleſſe de ſa lumière, que la petite étoile eſt fort près de diſparoître totalement.

Cependant nous croyons devoir

ajouter, à cet égard, que le mouvement propre de l'étoile, déterminé par Tobie Mayer, ne l'ayant été que par la comparaiſon de ſes obſervations avec celles de Romer, il pourroit arriver par l'imperfection des inſtrumens de ce dernier que les concluſions de l'Auteur ne fûſſent pas bien certaines; & comme c'eſt ici une obſervation toute nouvelle & qui a beſoin d'être prouvée complettement, il faudra pluſieurs faits répétés pour qu'on puiſſe le regarder comme démontré.

La Table que donne l'Auteur à la page 72 de ſon Livre pour Arcturus & pour ſon ſatellite, lui paroît démontrer évidemment qu'une partie du mouvement propre tombe ſur celui-ci. Il ne lui manque qu'un plus grand nombre d'obſervations anciennes & exactes pour pouvoir s'aſſurer de la quantité de ce mouvement. M. Mayer donne pluſieurs autres exemples du mouvement propre qu'il croit avoir reconnu dans les

satellites ou petites étoiles voisines des grandes dans les articles 7 & 8 de son Ouvrage.

Le quatrième phénomène nouveau, qu'il annonce dans ce livre, est que toutes les étoiles qu'il a reconnues être nouvellement doubles, & celles dont le mouvement propre est connu pour être le plus considérable, ont aussi un plus grand nombre de ces satellites, ou de ces étoiles secondaires d'une lumiere blanche & obscure. On en voit dans la planche gravée, 15 pour Arcturus. J'en pourrais faire de semblables, dit-il, pour α d'Hercule, pour la Lyre, pour les trois premières étoiles de l'aigle & pour les étoiles doubles dont on a parlé ci-devant.

Peut-être pensera-t-on que c'est par le peu d'attention des Astronomes, ou par le défaut de bons instrumens qu'on ne s'est pas apperçu que ces étoiles étoient doubles. Mais l'Auteur assure que lui & son collegue ont vu plus d'une fois qu'il

étoit douteux que ζ du Verseau, ε de la lyre & plusieurs autres étoiles fussent doubles & qu'à peine pouvoient-ils l'appercevoir, tandis que quelques jours après cela étoit si sensible qu'on ne pouvait en douter. Le satellite d'α d'Hercule est devenu si sensible que le 22 Août on le voyoit avant le coucher du Soleil, & l'on pouvoit mesurer sa distance à l'étoile, quoique l'année précédente au commencement de son apparition on eût peine à le distinguer après le coucher du Soleil. M. Mayer ne peut pas non plus attribuer cet effet à la parallaxe du grand orbe, puisque les nouvelles étoiles doubles, paroissent encore les mêmes à six mois d'intervalle. On ne connoît point d'autre cause, qui puisse occasionner ces apparitions de nouvelles étoiles auprès des grandes.

L'hypotèse de M. de Maupertuis, qui explique les apparitions & les disparitions des étoiles par la figure extrêmement applatie, est écartée

ſuivant M. Mayer par toutes les autres circonſtances que nous venons de rapporter.

Uue autre raiſon détermine l'Auteur, à attribuer au mouvement propre des petites étoiles le phenomene de celles qui paroiſſent doubles, après avoir paru ſimples. C'eſt qu'au commencement de leur apparition ces étoiles paroiſſent toujours contiguës; ce qui donne lieu de croire qu'elles étoient auparavant l'une ſous l'autre, & qu'ainſi les nouvelles étoiles devroient commencer à paroître dans la partie du ciel opposée à celle où tend le mouvement propre de l'étoile principale; ce qu'il a reconnu contraire à l'obſervation d'une manière inconteſtable pour β du Cygne, & ſurtout γ d'Andromède.

Il obſerva cette étoile avec ſon mural, en 1776, les 19, 24 & 26 Janvier, par un très-beau tems, ſans aucun ſatellite. Le 29 Janvier 1777, il vit cette étoile parfaitement dou-

ble pour la première fois ; mais le satellite étoit télescopique & très-pâle, deux secondes ~~de tems à~~ l'orient & 4″ $\frac{1}{2}$ au nord de l'étoile principale. Si donc l'apparition de ce satellite venoit du mouvement propre de l'étoile principale, il faudroit que dans l'espace d'un an elle eût fait plus de 30″ vers le couchant ; ce que l'on ne sauroit admettre. M. Mayer fut encore plus surpris, lorsque vers la fin de Janvier 1778 il vit le satellite comme une étoile de la septième grandeur éloignée de l'étoile de 1″ de tems seulement ; & le 21 de Septembre 1778, à deux heures du matin, la différence étoit encore de 1″ de tems ; mais la différence de déclinaison étoit de 6″ ou 6″ $\frac{1}{2}$. Il paroissoit beaucoup plus pâle que l'année d'auparavant, & comme une étoile de huitième ou neuvième grandeur. L'Auteur a vu quelque chose de semblable dans les satellites de δ du Bouvier, β de la Lyre, γ & μ du Cygne ; il regarde tout

cela comme une preuve du mouvement propre de ces étoiles secondaires; il pense qu'elles se meuvent dans quelqu'orbite autour d'un centre de gravité placé dans leur systême, tandis que le tout gravite vers le centre commun de toute la machine céleste, & il invite les Astronomes à s'occuper avec lui de ces observations pour parvenir à déterminer ces orbites.

Quoi qu'il en soit de ces circonstances extraordinaires & nouvelles, les observations de ces petites étoiles serviront à distinguer les mouvemens propres des étoiles plus grosses, & l'on doit savoir gré à M. Mayer de les avoir observées si souvent & avec tant d'exactitude, & d'avoir fait remarquer aux Astronomes qu'il y en avoit un si grand nombre; ce dont assurément on ne s'étoit pas encore occupé. Aussi repousse-t-il avec amertume la critique de M. Hell, qui prétendoit que toutes ces petites étoiles avoient déjà été observées en An-

gleterre, & qu'elles étoient dans les catalogues des Astronomes. Il observe que M. Maskeline, Astronome Royal, occupé, depuis 1765 jusqu'en 1775, à déterminer avec une nouvelle précision la situation des principales étoiles, n'avoit pu s'occuper de celles dont il s'agit dans ce Livre : aussi a-t-il remercié l'Auteur de les lui avoir communiquées. Il a donc lieu d'être surpris que M. Hell traite ses observations de fausses, puériles & ridicules.

Quant à son idée des étoiles véritablement satellites, il l'appuie du témoignage de M. Cassini II, qui dit dans les Mémoires de l'Académie de 1738 : *il est très-possible qu'il y ait aussi des étoiles fixes dont le mouvement se fasse autour d'autres astres de la même nature.* M. Mayer ne prétend point soutenir que ces petites étoiles aient une lumière réfléchie ou empruntée, quoiqu'il paroisse incliner vers ce sentiment. Il ne prétend pas non plus que toutes

les petites étoiles de neuvième & dixième grandeur soient les satellites des plus grosses étoiles, parce que plusieurs, malgré leur petitesse, ont une lumière assez vive & peuvent appartenir à des systêmes particuliers. Il se borne à dire qu'il y a plusieurs satellites d'étoiles, & qu'on n'a pas droit de soutenir que toutes les petites étoiles de même grandeur soient par rapport à nous à la même distance.

M. Mayer se plaint aussi avec raison de ce que M. Hell l'accusoit d'ignorance, prétendant que Tycho Brahé avoit connu depuis longtems ces mouvemens propres des étoiles, & que M. de la Lande en avoit parlé dans les Mémoires de l'Académie de 1758, tandis qu'il n'est question dans ces Ouvrages que du changement de latitude des étoiles causé par le déplacement de l'écliptique.

Aussi M. Mayer ayant adressé à l'Académie sa Réponse à M. Hell

dès le mois de Juillet dernier, en manuſcrit, avec pluſieurs catalogues d'obſervations, pour demander à cette ſavante Compagnie ſon jugement ſur les objections & les réponſes; elle décida, ſans difficulté, qu'on devoit engager M. Mayer à ſuivre des obſervations auſſi nouvelles qu'intéreſſantes. Nous ne pouvons que former auſſi le même vœu, en deſirant que toutes les obſervations rapportées ou indiquées dans l'Ouvrage allemand dont nous venons de rendre compte ſoient, confirmées ou réformées, multipliées, & communiquées à tous les Aſtronomes. Ils ne peuvent que ſavoir gré, dès-à-préſent, à M. Mayer & à M. Mezger ſon collégue, du zèle & de l'aſſiduité avec leſquels ils mettent en uſage le grand & bel inſtrument qu'ils doivent à la munificence de l'Electeur Palatin.

M. d'Agelet, Profeſſeur de Mathématiques à l'Ecole Royale Militaire, ſe propoſe de ſuivre ces ob-

ſervations avec un mural ſemblable dont il a maintenant l'uſage. Un Amateur des Sciences & des Arts, M. Bergeret, Receveur-Général des Finances, voyant à Paris les plus habiles Aſtronomes dépourvus des inſtrumens dont ils auroient beſoin, a pris pour modèles les Souverains les plus zélés pour l'Aſtronomie : il a fait conſtruire un mural de 8 pieds en Angleterre par le célèbre Bird, & il l'a confié à M. d'Agelet, qui ſe trouvoit avoir un emplacement tout prêt à recevoir ce grand inſtrument, avec toute l'activité néceſſaire pour en faire uſage ; l'exemple de M. Bergeret ne ſauroit être trop annoncé pour le bien des Sciences & l'émulation des Amateurs.

OBSERVATIONS nouvelles ſur les Propriétés de l'Alkali fluor ammoniacal ; d'après quelques expériences faites par M. *B****, du Collége Royal & Académie de Chirurgie de Paris ; ſervant d'Ad-

dition à celles qu'on a déjà publiées ſur le même objet, dont on donne ici le réſumé. A Paris, de l'Imprim. de MONSIEUR, 1778, chez P. F. Didot le jeune, Libraire, quai des Auguſtins. Brochure *in*-8°. de 49 pag. Prix, 10 ſ. broché.

CE petit Ecrit mérite l'attention la plus ſérieuſe de la part de tous ceux qui s'occupent de l'art de guérir. Quoique l'Auteur ne ſoit point un empirique, du moins à en juger par les qualités qu'il ſe donne, quoique le médicament au ſujet duquel il entreprend d'exciter l'enthouſiaſme de la multitude, ne ſoit point un remède ſecret ni particulier, ſon mémoire a pourtant exactement le même ſtyle & la même marche que les annonces par leſquelles les charlatans les plus décidés s'efforcent d'échauffer les eſprits en faveur du rèmede inconnu, qu'ils ont intérêt de vendre à l'excluſion

de tout autre & pour toutes les ef-pèces de maladies.

Après une déclamation violente contre la pratique des Médecins les plus éclairés de tous les temps & de tous les pays, après avoir blâmé l'ufage de la faignée qu'il prétend être prefque toujours abufivement répétée, & celui des plantes altérantes, aperitives, incifives, &c. qu'il nomme *des boiffons de faltranc, auffi ignoramment mixtionnées qu'administrées* ; après avoir déploré en termes pathétiques le malheur de l'humanité, & témoigné le plus grand étonnement de ce que depuis des fiècles aucun Médecin *n'ait conçu ni recherché un moyen fimple, mais efficace pour rendre la vie à des milliers d'individus qui n'attendoient pour* RESSUSCITER *que quelques goutes d'un fluide fpiritueux, artiftement féparé des fubftances les plus viles ; c'eft-à-dire l'efprit volatil ammoniacal*, &c. &c. M. B***. exhorte les jeunes gens avec toute

éloquence dont il est capable, à mépriser absolument la pratique des Médecins les plus savans & les plus prudens qui ayent existé jusqu'à présent. Il la qualifie de formulaire dangereux, d'une routine aveugle, dicté sous l'empire de l'ignorance & du préjugé, & veut qu'ils fixent toute leur attention, » sur les pré-
» cieuses découvertes, & les con-
» noissances utiles que nous ont ac-
» quises depuis un demi-siècle, la
» Physique, l'Anatomie, l'Elec-
» tricité, la Chimie, &c. & sur la
» salutaire application qu'en ont faite
» quelques hommes de génie, vrai-
» ment patriotiques, en laissant à
» l'écart tout le faltranc que la cupi-
» dité & l'empirisme ont enfanté
» pour le malheur & la destruction
» du genre humain.

Ainsi, si l'on veut en croire l'Auteur, tout ce qu'on a fait jusqu'à présent en Médecine, doit être oublié & abandonné, non-seulement *comme inutile*, mais encore comme

d'une goutte ſciatique ; celle d'une infiltration & engorgement à la ſuite d'une opération de la taille & ſurtout celles des contuſions, équimoſes, commotions au cerveau, occaſionnées par des chûtes du quatrieme étage, qui reſſemblent beaucoup à la guériſon merveilleuſe du petit garçon du Médecin malgré lui, qui s'étoit laiſſé tomber du haut du clocher de ſon village. Viennent enſuite les autres proptiétés admirables de l'Alkali volatil fluor ammoniacal, contre toutes les aſphixies, la morſure des animaux venimeux, contre la rage, contre la brûlure, contre les coups de ſoleil &c., prouvées non pas à la vérité par des obſervations de M. B*** ; mais appuyées ſur la belle théorie que le principe de tous ces maux n'eſt autre choſe qu'un *acide volatil fermentatif* qu'il faut neutraliſer par l'*Alkali volatil fluor.*

L'Ouvrage eſt terminé par la deſcription des procédés Chimiques, uſités

ufités pour obtenir l'alkali volatil fluor, l'alkali volatil concret, & l'efprit volatil aromatique huileux de *Sylvius.* Nous obferverons qu'on trouve dans cette derniere partie des fautes affez groffières contre la langue, qu'on ne remarque point dans le corps de l'Ouvrage, ce qui nous fait foupçonner que l'Auteur a emprunté la plume de quelque Ecrivain, qui n'a pu rendre cette derniere partie auffi correcte, faute d'entendre la Chimie. Par exemple, toutes les fois que l'Auteur parle de mêlanges, de mixtions, il fe fert du terme d'*affimilation.* Or *affimiler*, fignifie *rendre femblable*, & non pas *mêlanger*, *incorporer*, *combiner.* En décrivant le procédé pour obtenir l'Alkali volatil fluor, l'Auteur prefcrit de *mêler exactement* une partie de fel ammoniac pulvérifé avec trois parties de chaux éteinte à l'air & d'introduire le tout *féparément* dans une cornue. Or on ne peut entendre ce qu'il veut dire par-là,

parce que s'il faut commencer, par *mêler* ces deux matieres, comme cela se doit en effet, il est impossible de les introduire *séparement* dans la cornue. Enfin en parlant de l'esprit volatil aromatique huileux de Sylvins, M. B***. dit qu'il est à préférer pour remplir les flacons de poche, vu qu'il ne cauterise point le nez & la bouche de ceux à qui on le fait respirer & avaler ; *tel qu'il arrive souvent des effets de celui qui s'obtient par le premier procédé* (le fluor ou caustique). Cette dernière partie de la phrase n'est point françoise ; c'est le jargon du bas peuple qui fait souvent ce barbarisme en mettant *tel* dans les occasions où il faut mettre *comme :* pour s'exprimer correctement & intelligiblement, l'Auteur auroit dû dire, *comme il arrive souvent par les effets*, &c.

Mais ces observations sur le style, qui décelent pour-tant que l'Auteur n'est rien moins qu'un homme instruit, ne sont que des bagatelles

en comparaiſon de celles que nous nous croyons obligés de faire ſur la doctrine & le fond de l'Ouvrage, parce que le bon ordre & la ſureté publique y ſont très-eſſentiellement intéreſſés.

En convenant d'abord que parmi les gens qui ſe mêlent de médecine, il y en a toujours malheureuſement quelques uns de fort ignorans & de fort inèptes qui ne ſont capables que de ſuivre une marche uniforme & une routine aveugle, nous ferons obſerver que d'étendre ce reproche, comme le fait M. B*** en général à tous les Médecins, & par conſéquent à ceux mêmes qui, par leur lumières, leur expérience & leur prudence, jouiſſent à juſte titre de l'eſtime & de la confiance du public, & ſur leſquels roule la Pratique de la Médecine, c'eſt aſſurément une fauſſeté & une calomnie inſigne.

En ſecond lieu, c'eſt une autre fauſſeté que de faire entendre comme

notre Auteur, que les propriétés médicinales de l'Alkali volatil ont été inconnues & négligées jusqu'à présent par les Médecins; la preuve que cela n'est pas vrai, c'est qu'on trouve dans toutes les Pharmacopées, la préparation de ce remède, ainsi que de beaucoup d'autres dans la composition desquels il entre, & en particulier l'esprit volatil aromatique huileux de Sylvius, qui n'est rien moins que nouveau; & qu'on pourroit citer d'ailleurs une foule d'observations de Médecine, dans lesquelles ce sel à été administré avec plus ou moins de succès. La vérité est donc qu'il n'y a rien de nouveau dans l'usage que cet enthousiaste prétend qu'on en doit faire, si ce n'est la témérité avec laquelle, à en juger par les observations qu'il rapporte, il administre cette drogue brûlante & caustique.

Ces observations, quoiqu'en petit nombre, paroissent à la vérité tranchantes & décisives si l'on s'en

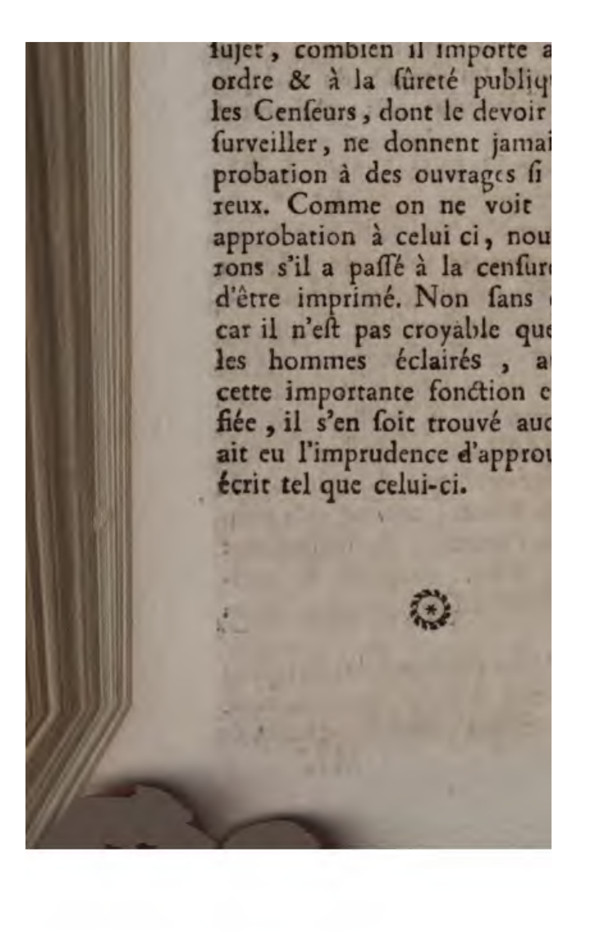
rapporte à la manière dont il les présente ; mais sans compter que rien ne prouve que les maladies & accidens qu'il dit avoir guéris par son Alkali volatil, n'auroient pas été guéris de même par d'autres remèdes, ou par les seuls efforts de la nature ; sans compter que l'Auteur ne parle que des cas où il prétend avoir eu un plein succès, & n'en rapporte pas un seul où il n'ait pas réussi, ce qui doit rendre sa bonne foi bien suspecte, quelle certitude a-t on, qu'il dit vrai, & combien n'est-il pas probable au contraire, qu'un énerguméne qni en impose évidemment par ses déclamations, qui ne cite aucun témoin, qui n'ose pas se nommer lui-même, aura menti avec l'impudence ordinaire aux gens de son espèce, pour séduire les simples, ou ce qui revient au même quant à l'effet, la très-grande partie du public, qui n'entend rien ni à la Chimie, ni à la Médecine ? Quelle foi peut-on,

ajouter à de pareilles obſervations ?

Nous ne prétendons pas avancer par-là que l'Alkali volatil ne puiſſe être employé comme un remède efficace, dans pluſieurs cas ; peut-être même ce médicament mérite-t'il plus d'attention qu'on n'a ſemblé lui en donner juſqu'à ces derniers temps ; mais s'il arrive que les bons Médecins en faſſent par la ſuite un plus grand uſage, nous diſons que ce ne ſera pas en conſéquence des raiſonnemens, ni des prétendues obſervations d'un Déclamateur inconnu, qui fait preuve d'ignorance en médecine, & ſur-tout que ce ne ſera pas avec l'imprudence & la témérité avec laquelle il oſe faire prendre intérieurement un cauſtique, qui ne peut être que très-dangereux, à moins qu'il ne ſoit dirigé par la prudence & les lumières des vrais Médecins, exempts de tout préjugé, & conſommés dans la pratique de leur art. A quels malheurs en effet *ne ſeroit-on* pas expoſé, ſi, par

exemple, dans des maladies inflammatoires très-aiguës, & qui dégénèrent rapidement en gangrène mortelle, au lieu d'arrêter dès le commencement les progrès du mal par quelques saignées très-clairement indiquées & ordonnées avec prudence, des Médecins à tête échauffée par les clameurs de M. B***, & de ses semblables, laissoient écouler les premiers momens précieux & décisifs, prétendant obtenir par le moyen évidemment beaucoup trop lent de la diette, le même effet que de la saignée ? Ce seroit encore bien pis, si quelque anthousiaste de l'Alkali volatil fluor, faisoit prendre ce caustique dans de pareilles circonstances, comme cela pourroit bien arriver ; le malheureux malade, brûlé, cauterisé & gangréné, seroit assassiné presque en un instant.

Tels sont pourtant les accidens terribles que doivent naturellement occasionner des petites brochures de



ſujet, combien il importe a
ordre & à la ſûreté publiq
les Cenſeurs, dont le devoir
ſurveiller, ne donnent jamai
probation à des ouvrages ſi
reux. Comme on ne voit
approbation à celui ci, nou
rons s'il a paſſé à la cenſur
d'être imprimé. Non ſans
car il n'eſt pas croyable que
les hommes éclairés, a
cette importante fonction e
fiée, il s'en ſoit trouvé auc
ait eu l'imprudence d'approu
écrit tel que celui-ci.

*OBSERVATIONS critiques sur l'Atlantide de Platon de M. Bailly, par M. L. Crey ***, adressées à MM. les Auteurs du Journal, le 5 Janvier 1779.*

POUR se faire une juste idée d'un nouvel Ouvrage de M. Bailly, il est nécessaire de dire un mot de ceux qu'il a publiés précédemment. M. B. a d'abord débuté par l'histoire de l'Astronomie ancienne. Là il prétend faire voir que cette science a été cultivée plus de 1500 ans avant le déluge, & quelle a aujourd'hui plus de 7000 ans d'antiquité : c'est-à-dire qu'elle a commencé à peu-près avec le monde, ou 156 ans après la création, le déluge ayant eu lieu l'an 1656, selon le Texte hébreu.

Les premiers Astronomes furent *Uranus* & *Atlas*, l'un & l'autre personnages très-réels, dit-il, & dont le dernier cultivoit l'Astrono-

mie 3890 avant J. C., ce qui revient à 110 de la création : & par une suite de calculs très extraordinaires, il tâche de prouver que les Egyptiens, Chaldéens, Perses, Indiens, Chinois & Tartares ne remontent pas plus haut les uns que les autres, & que leur antiquité n'excède pas l'an 3000 avant J. C., ce qui présente des idées aussi neuves que curieuses. M. Bailly, nous donne ensuite l'histoire des premières idées astronomiques, le 3e. livre est consacré à l'histoire de l'Astronomie ante-diluvienne : mais cette histoire, selon l'Auteur, ne présente que les débris des découvertes d'un *Peuple antérieur* aux Peuples connus les plus anciens. Et c'est à ce Peuple, l'objet du culte de M. B., qu'il vouloit sur-tout en venir, & à la recherche duquel il a particulierement destiné deux gros volumes in-8°., sous le titre de Lettres à M. de Voltaire. Ce Peuple fameux *qui remonte* au berceau de toutes

choses, est l'inventeur & le prototype universel de tous les arts, de toutes les sciences, les institutions, culte &c. &c. Mais il est sur-tout comme le pere de l'Astronomie. De-là nous viennent la conoissance des sept Planètes, l'année solaire en 12 mois, les mois en 30 jours, la division du Zodiaque déjà très-connue &c. &c. Il prétend même que la mesure de la Terre a été exécutée dans ces tems les plus reculés. Toutes ces assertions qui ont paru à tout le monde instruit, autant de paradoxes, le deviennent bien davantage lorsque M. B. nous assure que toutes ces connoissances nous viennent de la 49e. ou 50e. latitude, & que tout le monde les doit à un Peuple du Nord, au lieu de le devoir à ceux du Midi, comme on l'avoit toujours pensé; & pour comble d'évidence, M. B. ne nous laisse pas ignorer ceux à qui nous devons tant de reconoissance: il nous désigne les Scythes pour être le Peu-

ple astronome, l'objet de ses recherches. On trouve, dit-il, les vestiges d'un Peuple civilisé sous la parallelle 50e., depuis la 80e. longitude, jusqu'à 230.

Cette idée une fois établie, M. B. en parcourant les connoissances des Indiens, Chinois, &c. a toujours pour objet d'y chercher les débris de son Peuple chéri, & de cette science cultivée long-tems avant eux, chez les Scythes ou Tartares du Thibet, ce qui est contraire à tous les monumens, (Journal des Savans 1776).

L'historien astronome ayant ainsi inséré son paradoxe dans son premier volume d'histoire, a crû devoir suivre son Peuple chéri dans un ouvrage particulier. Il en donna d'abord un volume en 1777, qui ne paroissoit pas devoir être accompagné d'un second; mais il est de la nature de tout paradoxe en général, de s'accroître & de s'aggrandir en quelque sorte dans un esprit fécond,

C'eſt ce qui eſt arrivé au ſavant Académicien. Il a commencé par haſarder que les lumières venoient du nord, qu'il en paroiſſoit des traces ſous la 49ᵉ parallèle, que le peuple à qui nous les devons n'étoit autre que les Scythes : M. B. s'eſt attaché à prouver ces faits dans ſon premier volume de Lettres. Il a paru ſatisfait de ſes recherches, & ce peuple qui a comme envahi ſon imagination, eſt devenu l'iſle atlantique de Platon. Le ſecond volume de Lettres eſt deſtiné à cette iſle fameuſe, célébrée avec tous les charmes de la Poéſie dans les deux dialogues romaneſques connus ſous le nom du *Timée* & de *Critias*. Il paroîtra, au premier coup-d'œil, un peu ſurprenant qu'on veuille placer l'iſle atlantique ſous la 49ᵉ parallèle, d'où la mer eſt aſſez éloignée ; mais avec de l'eſprit & du travail, il n'eſt rien dont on ne vienne à bout.

Il s'eſt premièrement attaché à établir l'exiſtence du peuple atlanti-

que ; & comme nombre d'Auteurs ont parlé des habitans de ces isles & de divers peuples qui leur ressemblent, il a adroitement tout mis à contribution. Ainsi il applique au peuple atlante ce qui en est dit dans les dialogues cités de Platon, ce qu'Homere a dit des Champs Elisées, (Liv. IV de son Odyssée) ce qu'on trouve dans Diodore au sujet des Hespérides atlantides, les détails que Pline & plusieurs Anciens ont fait des isles fortunées, &c. Ces peuples se trouvent tous malheureusement placés sur l'océan afriquain ou atlantique ; les *Hespérides* & leur jardin sont dans la Cyrenaique.

Mais il paroît d'abord que M. B. a confondu mal-à-propos les Hespérides de Diodore avec l'isle atlantique de Platon. Il se présente entre ces deux peuples des différences auxquelles il semble que M. B. eut dû faire attention. Les plus savans Géographes, à la suite de toute l'Antiquité, s'accordent à placer les Hespéri-

dés de Diodore à Bernisk ou Bérénice, autrement dite Hesperis, ville de la Cyrénaïque, terminée par la côte d'Afrique. Voyez M. *Danville* dans sa Géographie ancienne, Tom. III. pag. 45. *Pline*, Liv. 5. c. 5, y est tout aussi précis.

L'isle atlantique de Platon est constamment placée sur l'océan du même nom, un peu au-delà du détroit de Gibraltar. *Tous les Anciens s'accordent sur ce point ;* dit M. Baudelot, (Hist. Inscrip. Tom. III.) *& leur témoignage est si positif, qu'il paroît qu'ils avoient quelques monumens qui les en assuroient.* Il cite à ce sujet Aristote, Platon, Eudoxe, Strabon, Philon, &c.

Platon dit expressément : « sur » les bords (de la mer Atlantique) » étoit une isle vis-à-vis de l'embou- » chure, que dans votre langue vous » nommez colonnes d'Hercule. »

L'autorité de Pline semble jetter une nouvelle lumière sur cet objet ; & si M. B. eût étudié ce que ce sa-

vant homme dit (dans ſon Liv. VI. c. 31. & ailleurs), il eût certainement de beaucoup abrégé ſon voyage. Il m'a ſemblé déterminer l'Atlantide d'une manière bien préciſe. Voici ſes mots : « On parle auſſi » d'une autre iſle dite Atlantis, qui » eſt vis-à-vis du petit Mont Atlas, » & à cinq journées de-là on trouve » les déſerts du Senega & de Gialoc : » de-là on arrive au Cap Verd, où » les côtes de la mer ſe tournent » vers le couchant ; enſorte que la » mer prend le nom d'Atlantique. » Les iſles Gorgades ou des Gorgo- » nes, ſont vis-à-vis de ce Cap à » deux journées. Après ces iſles vien- » nent celles des Heſpérides, qui » ſont à 45 journées des Gorgones. » Voyez dans ce même Auteur, Liv. V. c. 5. c. 8.—Liv. VI. c. 30. *Hérodote* a un paſſage à-peu-près de la même clarté ; je le cite ailleurs.

Il réſulte évidemment de ces autorités que l'iſle Atlantique, les Heſ- *pérides* & l'iſle des Gorgones, ſont

ois lieux ou positions différentes. Dans la nécessité d'abréger, je renvoie pour de plus amples détails au Mémoire de M. Baudelot & à celui de M. Massieu sur les Hespérides. (Mém. Inscrip. Tom. IV.)

Il est à observer que les deux Auteurs, loin de confondre le récit de Diodore avec celui de Platon, l'un en traitant de l'isle Atlantique ne fait nulle mention de Diodore, & l'autre en parlant des Hespérides ne fait nulle mention de Platon. M. B. au contraire, lie les deux histoires dans un même texte, & avec la même confiance. Il a en cela suivi l'exemple de M. Baër, dont je parlerai, & comme lui il a négligé le passage de Pline que je viens de citer.

L'Académicien n'est point arrêté par la difficulté de la position. Tous les Anciens ont beau convenir que l'isle Atlantique (en supposant son existence) étoit sur l'océan non loin des colonnes d'Hercule, que l'on a toujours regardé comme le détroit

de Gibraltar, notre Académicien a besoin de les placer au nord; & il en viendra à bout à force de suppositions, de conjectures, de probabilités, auxquelles il donnera souvent le nom d'évidence, de certitude & même de démonstration.

Le motif de cette nécessité est que ce peuple, 1°. est l'auteur primitif de toutes les institutions, de tous les arts & de toutes les sciences : 2°. toutes les connoissances doivent nous venir du nord & non du midi, comme les Anciens l'avoient cru & transmis dans leurs traditions : mais M. B. nous dit plaisamment qu'il en est de la vieillesse en général comme de celle de l'homme en particulier : sans doute que l'une & l'autre radottent également : ce qu'il y a de vrai, c'est que M. B. se conduit en conséquence, quoique toujours avec esprit.

3°. Les Atlantes étant les auteurs de tous les arts dans l'Asie, ils auroient eu à vaincre des obstacles infinis pour venir des bords de l'océan

Égypte, en Phénicie & les autres pays orientaux : donc les Atlantes n'étoient pas sur l'océan.

Il y aura moins de difficulté à les faire venir du nord ; & cette idée sera d'ailleurs beaucoup plus conforme au systême. Il faut alors se mettre à la torture pour trouver des espèces de preuves, afin d'en étayer l'édifice. Je ne m'arrêterai qu'aux principales, & M. B. ne m'accusera pas de les avoir mal choisies.

L'Historien atlantique observe, 1°. [1] que Platon dans son récit fait assembler les dix chefs de ces peuples *tous les cinq ou six ans* dans le temple de Neptune, ayant les mêmes égards pour le nombre pair ou impair. Or, si Platon avoit créé ce peuple, lui qui a bâti le monde avec les cinq corps réguliers de la Géométrie ; Platon, qui dans ses méditations a fondé sur le nombre *trois* la perfection divine & la génération

[1] M. Bailly, pag. 45 & suiv.

humaine, n'eût pas manqué de donner à son peuple créé ses propres idées, & se fût bien gardé de fronder l'Antiquité toujours à genoux devant le nombre impair... & il ajoute agréablement: le chien manque ici; le tableau n'est pas du Bassan.

N'est-ce pas là, Monsieur, une observation plus que suffisante pour déplacer le peuple atlantique de dessus les bords de l'océan, contre la même Antiquité, (qu'il ne faut pas fronder) afin de l'établir sur les bords de la mer glaciale.

Pour se convaincre du sentiment unanime des Anciens à cet égard, il n'est question que d'avoir recours au Mémoire cité de M. Baudelot [2], où l'on lit: *Tous les Anciens la placent dans l'océan, auquel le Mont Atlas a donné son nom.* (Pline, Liv. VI. 36.—Liv. II. 9.)

La seconde observation de M.

[2] *Hist.* Acad. Inscrip. Tom. III, p. 70.

ly, mérite un peu plus d'atten-
on. Dans ses études profondes sur
l'histoire des anciens Peuples, le sa-
vant Académicien a remarqué un
culte presque généralement établi
chez les nations orientales, Egypte,
Phénicie, &c. en l'honneur du So-
leil. Cette idée l'a conduit à des dé-
couvertes très-importantes pour son
système. Dès-lors il a conclu que
s'il étoit possible de faire naître ce
culte sous le climat desiré; qu'il n'y
auroit ensuite rien de plus aisé que
de le faire circuler de proche en pro-
che, en partant de la mer glaciale,
descendant du nord au midi, &
laissant leurs Dieux sur leur passage,
à ceux qu'ils daignoient visiter les
armes à la main.

Tâchons de suivre notre Acadé-
micien dans ses savantes recherches,
qui doivent le mener à des décou-
vertes propres à convaincre les esprits
les plus éloignés de l'opinion qu'il
veut établir. Son travail à cet égard,
ou plutôt ses tentatives, m'ont paru

le morceau le plus intéreſſant de tout l'Ouvrage, & celui où l'on remarque la plus grande ſagacité, ſurtout, ſi ſes raiſonnemens étoient dépouillés du ton romaneſque & conjectural qui règne malheureuſement d'un bout à l'autre dans tout ce ſyſtême ingénieux.

Mais voyons M. Bailly établir le culte du ſoleil dans les contrées méridionales, comme venant des pays ſeptentrionaux ou des climats de l'Ourſe, pour me ſervir de ſes termes.

Il obſerve d'abord [3] qu'*Adonis* étoit adoré en Phénicie; il étoit beau: Vénus en devint éperduement amoureuſe; elle quitta les boſquets d'Amathonte pour les forêts du Liban, & ſuivit ſon jeune Amant à la chaſſe. Diane, à la prière de Mars jaloux, fit bleſſer & tuer le Prince par un ſanglier. *Adonis* deſcend aux enfers; & comme ſa deſtinée étoit d'enflammer les déeſſes, il inſpira

[3] Pag. 114.

les mêmes sentimens à *Proserpine.* Vénus désolée demanda à son père (Jupiter) le retour de son Amant : elle fut exaucée : Adonis revit la lumière pendant six mois, pour Vénus, & regagnoit les sombres bords pendant les autres six mois pour Proserpine. On institua une fête en son honneur. On prenoit chaque année le deuil ; on le pleuroit ; & puis la joie succédoit à la tristesse, sans doute pour célébrer son retour à la vie : voilà évidemment, conclut M. B. la révolution du soleil, sa longue présence & sa longue absence, telle qu'on la remarque sous la zône glaciale.

Les mêmes fêtes, ajoute-t-il, se célébroient pendant quarante jours en Egypte pour *Osiris* perdu & retrouvé : ces deux fêtes ont une si parfaite ressemblance, qu'on ne peut la méconnoître : s'il s'y trouve quelque différence, c'est qu'il en est des fables qui voyagent comme des végétaux transplantés ; souvent elles se

dénaturent. Cette réflexion eſt juſte; mais alors il ne faut pas prétendre à la certitude, à l'évidence, à la démonſtration; mots que M. B. répète à toutes les pages, en y ajoutant celui de philoſophique; comme ſi ce mot donnoit aux choſes une valeur, & pût devenir par-là le ſupplément de la vérité.

Mais ſuivons nos inſtitutions ſolaires : on ne ſera point embarraſſé, dit M. B., du voyage que les Egyptiens ont fait faire à Oſiris depuis les ſables inhabités de l'Inde juſqu'aux glaces du nord. (A propos de l'Inde, M. B. nous renvoye à ſon hiſtoire de l'Aſtronomie, pour nous dire que l'Inde eſt la même choſe que l'Ethiopie, (pag. 294, Hiſt. Aſtron.) Les Egyptiens n'ont pas dû éprouver ſur ce voyage le plus petit embarras, car M. B. n'en trouve pas le moindre.

Oſiris étoit iſſu de *Saturne* [4];

[4] Pag. 117.

celui-ci étoit un des Dieux des Atlantes : voilà encore une présomption pour faire descendre ce peuple de quelque contrée septentrionale. Vient ensuite la fable de Prométhée, père du Scythe Deucalion, qui apporta en Phénicie le culte d'Adonis. Ce Prométhée tient aux Atlantes par son frère *Atlas*, & au Caucase par le rocher où la *fable* l'attache : ainsi l'institution du culte d'*Adonis* & d'*Osiris*, vient des Atlantes & du Mont Caucase, par conséquent de la Scythie & de la parallele annoncée par M. B. [5].

Ce culte étoit le même ; & il avoit évidemment le Soleil pour objet. Il se présente une objection tirée de l'Abbé Bannier, que l'Auteur tourne même à son avantage. Il ne s'agit plus maintenant que de tirer parti de l'histoire d'Adonis & d'Osiris, ou le Soleil perdu & retrouvé. A cette époque, tous les frais du sys-

[5] P. 119.

tême font faits; c'est une machine garnie de tous les ressorts, qui ne demande que la première impulsion.

Le Soleil perdu & retrouvé, ou Adonis & Osiris, n'est autre chose que la présence ou l'absence de cet astre sous les climats glacés. Cet astre ne meurt ni en Syrie ni en Egypte; on n'y connoit pas même l'hyver. L'individu qui ne s'apperçoit pas de ce changement, ne sauroit ni en souffrir ni s'en affliger. M. B. entre ici dans les raisonnemens les plus ingénieux pour prouver que l'impression, ou plutôt l'affliction que les peuples du nord éprouvent pendant la longue privation du Soleil, a pû seule donner lieu au culte d'Adonis & d'Osiris. Je vous montre le Soleil, dit-il [6], le plus bel ouvrage du Créateur: mais je vous demande où il a d'abord été adoré? Examinons son influence sous les divers climats... Sous la Zône Torride, où le Soleil

[6] Pag. 56 & suiv.

règne en despote, il est maudit par ses sujets. (Hérodote, Liv. VI.) Au-delà des Tropiques, dans l'Inde, la Perse, son autorité est encore un abus. On évite ses regards comme ceux d'un tyran. On voyage la nuit. Là, les eaux, les forêts auroient des autels, si la reconnoissance en avoit toujours.

Dans des climats plus doux, plus tempérés, son influence est presque habituelle. L'habitude & l'admiration vont rarement ensemble. Le Soleil de tous les jours n'y est pour l'homme que l'annonce du travail. D'ailleurs, dans les climats tempérés les saisons sont différentes & les affections varient comme elles.

Mais sommes-nous nés dans les climats durs que le Soleil abandonne pendant un tems de l'année, sa perte nous apprend ce qu'il donne, par ce qui manque en son absence. Tout languit, tout meurt autour de nous... Le cours des liqueurs se rallentit dans notre machine; lorsque les

fleuves se glacent, on conçoit que le mouvement & la vie peuvent cesser. Alors les desirs s'élancent vers le Soleil absent; on l'attend comme un Sauveur pour renaître avec lui; les hymnes sont prodigués à son retour.... Delà le culte du Soleil.... Cependant ennuyé de ces absences réitérées tous les ans, l'homme a deviné qu'il falloit suivre le Soleil; il a levé l'habitation; il est descendu avec lui pour s'approcher de l'Equateur; arrivé à un climat plus doux, il a béni le Soleil dans sa présence habituelle, & il a adoré le bienfaiteur qu'il étoit venu chercher.

Voilà sans doute le morceau le plus intéressant de l'Ouvrage de M. Bailly, & l'argument dans lequel il paroît mettre le plus de confiance. J'essayerai de lui faire quelques observations puisées dans les monumens historiques, & qui jetteront quelque lumière sur le sujet dont il est ici question.

1°. J'observerai à M. B., qu'Hé-

rodote [7] en parlant des Atlantes, nous dit que ce peuple par une grande ſingularité, a en horreur le Soleil, au point de le maudire, & de lui dire toutes ſortes d'injures. Pour nous déſigner cette nation, cet Hiſtorien ajoute qu'à certain nombre de journées, il ſe trouve une roche qui touche à une montagne ſi élevée, que ceux du pays la nomment Colonne du Ciel. Les *Atlantes*, dit-il, tirent leur nom de cette montagne, & ayant à cet endroit parcouru tous les peuples qui habitent le long de cette montagne de la Lybie, juſqu'aux Atlantes, il déclare qu'il lui eſt impoſſible d'aller plus avant, cette montagne s'étendant juſqu'aux *colonnes d'Hercule*. J'ai rapporté ce long paſſage, parce qu'il m'a paru important. D'ailleurs *Pline* dit abſolument la même choſe dans ſon Hiſtoire Naturelle (l. v. c. 8). [8] Après

[7] Liv. IV.
[8] Voyez auſſi Pomp. Mela. L. I. C. 8.

avoir distingué avec *Homère*, l'Ethiopie occidentale & orientale.

Hérodote, & *Pline* [9] après lui, nous aprennent donc que les *Atlantes*, peuple barbare, au lieu de rendre un culte de prédilection à l'astre du jour, lui adressoient des malédictions pour toutes prieres [1]; & pour nous désigner le peuple plus particulierement, il en fait dériver le nom de celui du mont Atlas, placé près des colonnes d'Hercule, ce qui convient à la situation répétée dans tous les Auteurs sur ce

[9] Solinus, C. 31. & Martianus.

[1] Pour avoir sur ce passage d'Hérodote une entière satisfaction, il faut lire *Natalis Comes*, qui nous a donné la plus savante Mytologie. (Voyez Liv. IV. p. 281.) Il parle des Atlantes, ainsi nommés du Mont Atlas, près les colonnes d'Hercule, qui n'ont pas de noms particuliers, & qui détestent *le soleil*; il cite Hérodote, Liv. IV. *ou Melpomene*.

peuple fameux. Que deviennent alors les adorations adressées au Soleil, & si élégamment célébrées par M. B.? Ce qui paroîtra peut-être singulier, c'est que [2] parmi les cérémonies, le culte & les fêtes établies en l'honneur du père du jour, M. B. s'arrête sur-tout aux honneurs funéraires rendus au bel Adonis, emblême certaine de l'absence & du retour du Soleil. Mais malheureusement une observation essentielle aura encore échappé à l'Historien Atlantique; c'est que le plus fameux, le plus remarquable, à tous égards, des héros du Peuple Atlante, étoit le célèbre *Hercule*. On le voit par-tout en vainqueur, parcourir les diffé-

[2] M. B. en indiquant un certain peuple qui maudissoit le soleil, a cité *Hérodote*, sans nommer la nation dont il est question. Cette réticence m'a paru des plus adroites: car s'il eût nommé les *Atlantes*, l'édifice crouloit de lui même, surtout en désignant *tout ce qui les aide* à le reconnoître.

rentes régions de la Terre, ſignaler tous les lieux par quelque action d'éclat, & poſer ſes colonnes pour terme à ſes travaux, ou comme un monument de ſa reconnoiſſance; & pour parler avec M. B. marquant ſes ſtations en érigeant des temples. Or ce héros demi-Dieu, cet Atlante renommé étant en Macédoine, témoigna le plus grand mépris pour le culte d'*Adonis*; « on » lui rendoit les plus grands hon» neurs à *Dio*, où lui avoit élevé » un temple. Hercule paſſant auprès » fut invité d'y entrer pour aſſiſter » à la fête d'Adonis : mais ce héros » ſe moqua des habitans, & dit » ces mots, qui devinrent dans la » ſuite un proverbe οὐδὲν ἱερὸν, *nihil* » *ſacrum*. Comme s'il avoit voulu » faire entendre que ce jeune effé» miné n'avoit jamais mérité d'être » mis au rang des Dieux; & c'eſt» là à mon avis, dit M. L. Bannier, » un des plus beaux endroits de la » *vie* d'Hercule ». Immédiatement

après, dans le même Mémoire, M. L. Bannier, cite les ſentimens des Allégoriſtes Mytologues au ſujet d'Adonis, & on y lit tous les détails que j'ai rapportés de M. B., mais qu'il a, à la vérité, fort embellis.

Ce qui a peut-être engagé M. B. à s'attacher au culte du Soleil, & à le donner à ſon peuple de préférence, c'eſt que voulant le faire Auteur de toutes les inſtitutions, il s'eſt apperçu que toute la ſcience mythologique, que toute la Théologie ancienne pouvoit ſe réduire au culte du Soleil.

Hercule mépriſoit donc Adonis, il mépriſoit de même le culte du Soleil, dont lui-même étoit l'image? Et que devient alors la belle fable du ſommeil de ce héros que l'on cite, (p. 124. 125.) & que l'on termine par ces mots très-remarquables, « comme on ne peut douter » qu'Hercule ne ſoit l'emblême du » *Soleil*, il faut conclure que cet

» emblême relatif au Soleil de la
» Scythie, en a été apporté dans la
» Syrie, comme le culte d'Adonis».
Il est, je pense, bien difficile d'accorder cette conclusion avec le mépris qu'*Hercule* marqua lui-même pour le culte d'Adonis, au point que ce mépris avoit passé en proverbe. Enfin cet Hercule, selon l'Auteur, c'est le Soleil lui-même, *Adonis* est aussi le Soleil; donc Hercule méprisant Adonis, c'est le Soleil méprisant le Soleil. Ce qui est assez plaisant, comme on voit.

Mais pour rendre ceci plus sensible, disons quelque chose de cette fable: Hercule, (dit M. B.), s'avance vers la Scythie, mais gelé & morfondu par les glaces du Nord, il se repose sur sa peau de lion; à son réveil, il ne voit plus ses chevaux, il parcourt la Scythie pour les chercher. Voici l'explication de *l'Auteur*: Hercule privé de ces chevaux, c'est le Soleil, qui au solstice est quelque tems immobile, sans

monter, ni descendre à l'égard des Pôles : il se repose sur sa peau de lion, parce que le solstice d'Été étoit déja dans le signe du lion : mais pourquoi le héros y arrive t il gelé & morfondu ; c'est, dit M B., la peinture des rayons foibles & languissans, tels que ceux qui sont lancés obliquement dans la Scythie septentrionale. D'après cette ingénieuse interprétation, il n'est plus permis de douter qu'Hercule ne soit lui-même le Soleil. Ainsi dans les principes de l'Auteur, le Soleil a méprisé le Soleil, lorsqu'Hercule a dit d'Adonis, ce mot devenu proverbe, *nihil sacrum*.

En rapportant cette fable, M. B. n'auroit pas dû omettre les circonstances qu'y ajoute l'Auteur ancien, où il la puisée. On voit que l'Académicien place tout à-coup son Hercule au cœur de la Scythie, sans dire d'où il vient, *Hérodote* [3],

[3] Hérodote, Liv. IV.

au contraire fait partir le héros de la maiſon de *Géryon*, de l'iſle Erythie, non loin de *Gades*, ou Cadix, au-de-là des colonnes d'Hercule, ayant enlevé les vaches de ce roi, il paſſe dans la contrée des Scythes alors inhabitée [4].

L'Hiſtorien Grec nous ramène toujours ſur l'Océan Atlantique, toutes les fois qu'il eſt queſtion de ceux qui ont quelque rapport à l'iſle de ce nom, & M. B. qui avoit déja omis le nom du peuple qui maudiſſoit le Soleil, a voulu auſſi omettre ici le lieu d'où le héros atlante avoit pris ſon chemin; il faut bien ſavoir taire ce qui peut nuire.

M. B. ſe fait quelque fois des objections auxquelles il répond, comme on s'imagine, de la manière la plus

[4] Comment un Scythe, héros demi-Dieu, auroit-il volé les vaches de Géryon; *c'étoit* le crime le plus horrible chez eux *que de voler* le bétail. (Juſtin. Liv. II.)

convenable à ſes vues. Il s'objecte, entr'autres choſes, le froid rigoureux & les glaces éternelles qui couvrent les climats où il place les Atlantides, nous croyons avoir dit, qu'il les a pouſſés juſqu'au Spisberg, à la nouvelle Zemble, &c. mais il tire de cette difficulté le plus grand parti, car il en prend occaſion de faire ſa cour à M. de Buffon. « Ces » climats ſont changés, nous dit-il, » j'oſe vous preſſer de croire au re» froidiſſement de la Terre [5]. » L'eau & la glace ſont des états » ſucceſſifs. Les mers ſolides, les » ceintures, ou Zones polaires gla» cées, ont été jadis comme le mé» tal coulant dans nos fournaiſes :

[5] Le ſyſtême du refroidiſſement eſt très-ancien. Juſtin dit qu'il commença par le ſeptentrion, (L. II.) Héraclite & les Stoïciens ont dit que le feu avoit produit l'univers. M. de Buffon nous enſeigne qu'une comète avoit détaché une partie du diſque ſolaire, *qui avoit formé le monde.*

» l'eau qui compoſe ces teintures a » coulé autrefois, elle s'eſt congelée enſuite comme le métal, lorſque la grande chaleur de la Terre » a perdu de ſon activité ». Ainſi ces climats étoient autrefois auſſi tempérés, & même auſſi chauds qu'ils ſont aujourd'hui inſuportables par le froid qu'on y éprouve.

Mais M. B. me permettra de lui obſerver (ſans ſortir du récit de la fable que nous venons de rapporter) que le terrible Hercule lui-même fut gelé & morfondu, lorſque paſſant des bords de l'Océan dans le pays (qu'occupent maintenant les Scythes, dit Hérodote), il fut obligé de s'y arrêter, & que ſaiſi de froid, il s'y endormit d'un ſommeil fatiguant & pénible, puiſqu'il voyoit en ſonge des choſes facheuſes. Cet état d'aſſoupiſſement, ou plutôt d'engourdiſſement, ne ſeroit-il pas l'effet même du froid? J'invite M. B. à lire dans le voyage *de Cook*, la deſcription des effets du froid;

cet endroit intéressant lui fera voir que lorsque cette sensation est extrême, on est saisi d'un engourdissement & d'un assoupissement horrible dont on ne peut se défendre. Le D. *Solander* qui exhortoit ses compagnons de combattre ce sommeil, & de ne pas s'arrêter, ne put les en empêcher; il y succomba lui-même à son tour, & plusieurs furent trouvés morts à la suite de ce sommeil. On peut voir un trait pareil dans Xénophon, liv. 5. Expédition de Cyrus, & la note du Traducteur, M. Larcher, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Voilà au naturel la cause du sommeil d'Hercule.

Hérodote nous dit expressément qu'Hercule y fut saisi par la pluie & la gelée. Justin [6] fait dire aux Egyptiens, que le pays des Scythes ne pouvoit être ancien à cause du froid excessif. Le premier de ces

[6] Justin, L. II. C. 1.

Historiens nous assure en plusieurs endroits, que la Scythie étoit inhabitée; il le dit expressément (au liv. 4.) du tems d'Hercule, & à l'époque du larcin fait chez Géryon. Mais si du tems de ce héros, ce pays étoit inhabité, lui qui étoit le père de Scythe, son troisieme fils, d'où sont sortis, selon le même Historien, tous les rois Scythes, ou Atlantes, selon M. B., qu'étoit donc ce pays du tems d'*Uranus*, *Hypérion*, *Atlas*, *Saturne*, *Jupiter*, le fameux *Hercule* étant le fils de ce dernier? Que deviennent les beaux édifices de ce premier Atlante? Que devient l'Astronomie commencée par lui, l'âge d'or que Saturne établit dans ce plus délicieux des pays? &c. ces maisons, ces palais couverts d'or, ces ponts, ces aquéducs, bains, statues d'or représentant les Dieux, les Rois, les Héros, &c. en un mot tout ce que le luxe d'*Asie*, de Grèce, de Rome, ont sçu imaginer dans les plus beaux

jours de leurs Etats florissants? Il n'y a qu'un mot à ajouter à ces détails brillans: du temps d'Hercule, qui n'est venu qu'après les Princes que nous avons nommés, *la Scythie étoit déserte & inhabitée*, selon Hérodote [7] & ailleurs, les pays du Septentrion n'ont pas d'habitans; *Pline* & les autres en ont dit autant, toujours fondés sur le froid excessif; & à cette occasion, j'observerai à M. B qu'en nous expliquant pourquoi les mers & les fleuves couloient dans les commencemens; après nous avoir dit que la chaleur de la terre en entretenoit la fluidité, il a oublié sans doute qu'à la pag. 129 il avoit rendu, d'une manière très sensible, comment les peuples du nord avoient dirigé leurs premières adorations au soleil: « c'est que le cours » des liqueurs se rallentit dans notre » machine; lorsque les fleuves se gla» cent, on conçoit que le mouvement

[7] Livre cité.

» & la vie peuvent cesser. » C'est donc l'aspect affligeant des fleuves glacés qui a causé le culte rendu à l'astre du jour ; les eaux étoient donc solides ; le chaleur interne de la terre étoit donc oubliée en ce moment. Il faut surtout que l'homme à systême ait de la mémoire.

Il faut conclure que le froid du nord a été une chose incontestable en tout tems. Mais s'il est hors de doute, comment s'y baignoit-on ? Il me semble que le grand usage des bains avoient des droits exclusifs d'abord sur les peuples méridionaux, & tout au plus dans les climats tempérés.

Des *Aqueducs*, des *Ponts* .... Mais, Monsieur, à quoi servent des aqueducs, lorsqu'ils doivent voiturer une matière dure & compacte ? A quoi servent des ponts ? L'eau glacée n'est-elle pas elle-même un pont des plus solides à la 60e latitude ? C'est le récit de Platon ; & le Philosophe avoit raison, s'il parle de l'isle

Atlantide près les colonnes d'Hercule. Mais cette isle une fois transplantée au Spitzberg ou dans toute autre isle de la mer glaciale, le bonhomme ne fait plus ce qu'il dit; il fait plus qu'*Homere* qui sommeilloit quelquefois. M. B. a tout amalgamé avec son systême, comme nous avons dit; les Atlantides Hespérides, Champs Elisées, isles fortunées, isle Atlantique; il y a de même diverses opinions sur les Scythes; il les a toutes réunies: ainsi il fait de Japhet le premier Scythe, puis les Turcs, Tartares, Mongols, Scythes laboureurs, Scythes Nomades, les Hyperboréens; & s'embarrassant fort peu de la différence réelle qui se trouve entre eux, ils sont tous rangés sous l'étendard Atlantique. Cependant Hérodote s'est attaché à marquer les diverses opinions sur les Scythes en particulier.

Pour en revenir aux édifices tous rayonnans d'or, on lit dans Justin,

(Liv. II.) que les Scythes ne s'amusoient pas à élever des édifices, des maisons, ou quelque espèce de retraite fixe pour leur habitation. (C. I.) Comment auroient-ils orné leurs maisons de toîts d'or, eux qui avoient l'or en horreur, au point de ne pas oser le manier?

Ce seroit ici le lieu de montrer la diversité des mœurs, d'usages entre les différens peuples que M. B. a confondus pour en former son isle Atlantide, qui, quoiquelle fût plus grande que la Phrigie & l'Asie, il n'a pas cependant hésité de la confiner dans une isle de la mer glaciale, & même dans la petite isle du Spitzberg. Ce détail me méneroit trop loin; je me contenterai d'observer que les trois nations les plus fameuses, les Grecs, les Egyptiens, les Phéniciens, étant sortis de l'isle Atlantique, ainsi que leurs coutumes, arts & habitudes, il faudroit qu'il ne se trouvât pas de la contra-

riété dans les choſes eſſentielles. Les *Scythes*, dit Hérodote [8], ſèment & mangent de l'ail, des oignons, lentilles & autres légumes. Or, on ſait le reſpect religieux que les Egyptiens avoient pour ces ſortes de plantes. Le même Hiſtorien (Liv. II.) nous apprend que les Egyptiens ne ſèment point de fèves, & ne les mangent ni cruës ni cuites; les Prêtres ne peuvent ſeulement les regarder, & les mettent au nombre des choſes immondes. Ils ne mangeoient pas non plus les oignons ni les porreaux, parce qu'ils les regardoient comme ſacrés: *porrum & cepe nefas violare, ac frangere morſu. O Sanctas gentes quibus hæc naſcuntur in hortis.* (Juven. Saty. 15.)

Le portrait que nous fait M. B. de ſon peuple chéri (à la p. 40. 41.) eſt de la plus grande perfection; & à toutes ces qualités eſtimables, il auroit pû y joindre celles que *Dio-*

[8] Liv. IV.

dore donne aux Hefpérides, puifque l'Auteur a confondu fon récit avec celui de Platon, & en a adopté toutes les circonftances. On voit dans ce tableau brillant la nation la plus fociable, la plus douce, la plus hofpitalière [1], la mieux civilifée, digne en un mot de fervir de modèle à toutes les nations de la terre. Chaque Roi y eft dans fon ordre chronologique, chaque fcience y a fa domination particulière. Mais comme il fe rencontre des obftacles à tout, même aux fyftêmes les plus ingénieux, on lit dans Hérodote [2] que les Atlantes font une efpèce de peuple barbare, les feuls entre les peuples dont il avoit entendu parler qui ne fe donnent point de nom particulier. Pline [3] ajoute qu'ils vivent très-brutalement, qu'ils ne nomment rien, & que tout diffé-

[1] Diodore, L. IV.
[2] Liv. IV.
[3] Liv. V, C. 8.

rens des autres hommes ils n'ont jamais de ſonges.

Les Atlantes, les Scythes, les Hyperboréens, le pays de Magog, ne ſont qu'une même nation ; (ſelon M. B.) il ſe trouve cependant de grandes différences parmi ces peuples. Les Atlantes de M. Bailly étoient doux, ſociables, hoſpitaliers. Les Scythes, ſelon Ammian Marcellin [4], ne trafiquoient avec aucuns étrangers ; ils étoient toujours errans, ne cultivant point le bled, dont ils ne ſe nourriſſoient pas. Ainſi M. B. a beau faire valoir [5] le bled dont ils ont fait préſent aux Aſiatiques, il croiſſoit de lui-même chez eux, & ils ne le deſtinoient à d'autres uſages qu'à en faire du feu [6]. Le Scythe étoit cruel au point de ſe nourrir de chair humaine ; ils fouettoient leurs enfans

[4] Liv. 31, C. 2.

[5] Pag. 449.

[6] Hérod. Liv. IV.

en l'honneur de Diane, jufqu'au fang; ce qui n'a aucun rapport aux Egyptiens, aux Phéniciens, ni aux Grecs dont ils font les pères. On fouettoit, à la vérité, les enfans à Lacédémone, mais par un motif tout différent. [7] Les Scythes Cathéens ou les Seres, à qui les Géographes arabes (dit M. Huet) ont attribué les noms de *Gog* & *Magog*, avoient le même éloignement pour les étrangers; leur manière de commercer, qui eft une des plus grandes fingularités de l'hiftoire, en eft une preuve; mais les Seres avoient des mœurs plus douces.

Les Hyperboréens étoient tranquilles & fédentaires [8]: les Scythes & tous les autres peuples du nord étoient continuellement en guerre, & fe chaffoient mutuellement les uns les autres. Pour les

[7] Strabon, Liv. XV. Ptolom. L. VI, C. 15. Tob 7. Afiæ.

[8] Hérod. L. IV.

Atlantes on ne sait qu'en dire d'après M. B.; car à la (page 40) *ils furent long-tems sages & religieux*; & pag. 41, *leur sagesse ne fut pas de longue durée.* Ce qui me paroît encore moins inconséquent, que lorsqu'il nous dit que l'isle d'*Ogygie* est la même que l'isle Atlantique. Cela pourroit être dans le sentiment commun, qui place l'une & l'autre sur l'océan ou mer d'Afrique; mais tous les Auteurs s'accordent à placer l'isle d'Ogygie sur les côtes africaines; & M. B. remortant l'Atlantique dans le Spitzberg, le moyen de faire qu'elles se rencontrent?

Je m'apperçois que cet article devient long; je voudrois cependant, avant de le terminer, faire quelques observations sur les vues, le plan & le modèle que M. B. s'est proposé d'imiter. La manière qui règne dans son Ouvrage, est celle des conjectures, des probabilités accumulées avec beaucoup d'art, & dirigées à son but. Toutes

les fables, tous les noms antiques, toutes les rêveries mytologiques, allégoriques, même les traditions altérées [9], sont des monumens précieux à ses yeux, pourvu cependant que ces chimères antiques soient examinées par un esprit philosophe. Il attache à la Philosophie ainsi considérée, une telle supériorité, un si grand pouvoir, que les récits extravagans des Anciens, *leur démence même* [1], est un grand caractère d'antiquité lorsqu'elle sert de base à l'histoire : (c'est une base bien ruineuse) ce qui fait que jusqu'à ce jour on n'étoit pas venu à bout de nous expliquer, d'une manière satisfaisante, tout ce qui regarde ce peuple merveilleux, c'est que ceux qui ont suivi Platon n'étoient pas des Philosophes [2]. Il ajoute que, sans prétendre à cet honneur, il

[9] Pag. 31.
[1] Pag. 73.
[2] Pag. 83.

écoute Platon ; il parle à M. de V., & qu'il se rendra digne de l'un & l'autre.

[3] Un système, dit M. B, est un mot grec qui signifie *assemblage*, & qui ne mérite point l'improbation générale, comme si toujours cet assemblage étoit une production chimérique.

« L'explication d'un fait, dit-il » ailleurs [4], est un roman ; elle ne » devient système que lorsqu'elle em» brasse deux faits : alors elle *assem-* » *ble*, & elle a un degré de propa» bilité : cette probabilité augmente » en raison des faits unis, & elle » peut devenir infinie, comme le » nombre des faits. C'est ainsi que » mon opinion est un système. » On peut juger, d'après ces principes, de la solidité des raisonnemens de l'Auteur, surtout si on se souvient qu'un fait, selon lui, est une fable

[3] Pag. 446.
[4] Pag. 438.

ancienne, un débris même de fable, une tradition altérée, un nom, &c.

Je vais adresser à M. B. les réflexions d'un homme qui ne paroîtra pas suspect ; c'est M. Freret. Les voici [5] : « Une méthode si peu » raisonnable, (dit-il à l'occasion » du Systême historique du Chevalier Marsham) ne peut être regar» dée que comme le fruit de cet » amour déréglé des systêmes, qui » s'est emparé des sciences depuis » long-tems, & qui a si souvent » emporté les meilleurs esprits hors » des bornes du vrai & du raisonna» ble. Les Philosophes entendent par » ce mot de systême un assemblage » de faits certains, de vérités dé» montrées, de propositions éviden» tes, qui, liées les unes aux autres » par un rapport naturel & nécessaire, » forment un seul & même corps. » Le systême dépend donc de la liai» son & de la vérité de chacune de

[5] *Mém.* Inscrip. Tom. VIII. *in*-12,

» ses parties ; si une seule se dément, » tout l'édifice s'ébranle & se renverse de lui-même. » D'après ces conditions, celui de M. B. est dans un bien grand danger. . . . .

« Rien n'est plus beau que cette » idée : mais les bornes de notre esprit sont si étroites, qu'il est bien » difficile de se flatter de pouvoir » jamais ramasser toutes les connoissances nécessaires pour former un » systême général *sur quelque matière* » *que ce soit*. Nous ne connoissons » guères que quelques vérités particulières, presque toujours disjointes les unes des autres, & l'expérience ne nous a que trop convaincus de la fausseté de tous les systêmes ingénieux, que la critique » & la philosophie surtout ont imaginés dans les derniers siècles . . . . » Aussi les deux plus savantes Compagnies de l'Europe ont-elles exclu formellement tout ce qu'on » appelle systême général. » Il parle ensuite de l'esprit philosophique

qui, ſelon lui, n'eſt autre que l'eſprit méthodique.

Telles ſont les réflexions que M. Freret adreſſe à l'Auteur du Syſtême Chronologique des Dynaſties d'Egypte ; je crois pouvoir en faire tout naturellement l'application à celui de M. B., qui embraſſe, comme on a vu, la plus grande univerſalité.

L'opinion du Chevalier Marsham, quoique préſentée avec toute la méthode, la netteté, la briéveté & toute l'érudition imaginables, a cependant été regardé comme un paradoxe, & même un paradoxe dangereux [6]. Il eſt difficile, dit le » ſçavant Abbé Renaudot, d'excuſer l'Auteur de ce que, par pré» vention pour les antiquités égyp» tiennes, ou par quelque autre mo» tif, il affoiblit tellement tout ce » qui relève l'antiquité & la dignité » des Ecritures, qu'il a fourni plus » de ſujets de douter aux libertins,

[6] *Mém.* Inſcrip. Tom. II. in-12.

» que n'ont fait la plupart de ceux
» qui ont attaqué ouvertement la
» Religion ouvertement. »

Ce que l'Abbé Renaudot dit ici du Chevalier Marsham, peut se dire, à bien plus forte raison, de l'Auteur des nouveaux Atlantes. Toute l'antiquité, toutes les institutions, tous les arts, toutes les sciences, sont rapportés à ce peuple imaginaire, qui, s'il eût existé, devroit se chercher sur l'océan atlantique, où tous les Anciens l'ont placé, & non dans la mer glaciale, où personne, excepté M B., n'auroit pensé le trouver : ainsi le peuple hébreu est par-là totalement dépouillé de la prérogative d'avoir éclairé les nations, comme presque tous les Sçavans les plus respectables l'ont pensé. On peut voir cette vérité établie dans le Mémoire de l'Abbé Renaudot sur l'*Origine de la Sphère* [7], dans le Livre excellent

[7] Mém. Inscrip. Tom. I *in*-12.

de *Joſeph contre Appion ;* mais ſur-tout dans les ſavantes Notes de Grotius ſur ſon *Traité de la Religion*, Edition de Leclerc. M. Bailly lui-même convient que le Livre de *Moyſe* [8] eſt le plus ancien des Livres, & que celui de Sanchoniaton ne vient qu'après ; « que *la Bible* [9] » renferme la tradition la plus ſuivie » & la mieux conſervée : c'eſt la » ſource la plus pure de l'hiſtoire. » C'eſt pourquoi il penſe, dit-il, que l'homme ne ſauroit rendre compte de la création, ſi l'Auteur même ne la lui avoit révélée [1].

Mais nous devons rendre juſtice à la manière dont M. B. établit la grande vérité du Déluge [2], en

[8] Pag. 47.

[9] Pag. 3.

[1] Pag. 73.

[2] Il ſe préſente ſur tous ces objets une eſpèce de contradiction poſitive, (Lettres, Tom. II, pag. 260 & ſuiv.) où tous les *hommes* naiſſent de Noë après le déluge ;

réunissant toutes les traditions, & concluant, du concert unanime, la certitude de ce grand évènement. L'embarras est de le concilier avec lui-même, lorsqu'il fait remonter plusieurs de ses calculs long-tems avant cette époque qui a tout englouti, excepté Noë & ses enfans. Cela ne l'empêche pas de nous assurer [3] qu'Atlas, fils d'Uranus, premier Atlante, cultivoit l'Astronomie 3860 av. J. C., qu'elle l'étoit 1500 ans av. le Déluge, & qu'elle a aujourd'hui plus de 7000 ans, tandis que nous ne comptons que 5783 ans [4].

Je ne saurois mieux finir cet article qu'en désignant brièvement ceux qui ont servi de modèle à M. B. dans ses Recherches Atlantiques : on peut nommer *Jean Eureunius*,

ce qui coupe la filiation des Atlantes anté-Diluviens.

[3] Tom. I, de ses Lettres.

[4] *Hist.* de l'Astronomie.

O v

M. *Baër*, & M. *Olivier* de Marſeille. Ces trois Sçavans ont tourné toutes leurs obſervations du côté des Hébreux ; mais ils ne ſont pas les ſeuls qui ont ſervi à éclairer ce nouvel Hiſtorien. Le plus fameux & celui qui a fait le plus de bruit par ſon immenſe érudition, & par l'abus ridicule qu'il en a fait, c'eſt, ſans contredit, le docte *Rudebek*. Ce Suédois a tâché de démontrer, à la manière de M. B , que tous les arts & tous les peuples étoient ſortis de ſa patrie ; il entre ſur cela dans les détails les plus immenſes ; & par une conformité ſingulière avec notre Auteur, il a intitulé ſon Livre : *Atlantica, vera Japheti poſterorum genus ex quâ Reges .... Scythæ, Barbari, Gigantes, Amazones, Thraces, &c. &c. &c. aliique celebres populi, olim exierunt.* 4 tom. 1675. *in folio.* Cet Auteur, qui a été une belle bouſſole pour M. B , a été critiqué par les Erudits de toutes les contrées de l'Europe. Cela n'a pas empêché

Olaf Crucel de faire un systême à-peu-près pareil dans ses *Dissertations sur les anciens Goths*. Celui-ci avoue avoir profité de *Jean Magnus*, de *Loccenuius* & de *Rudbek*. Il prétend que les Goths, (ou tous les anciens peuples du nord) ont excellé dans les sciences divines & humaines, & qu'ils ont instruits toutes les nations, même les plus polies; telles que les Grecs & les Romains. Il insiste surtout sur les premières découvertes astronomiques, & à cet égard il fait les mêmes observations que M. B., & à peu-près dans le même ordre. Si M. B. n'a pas eu connoissance de cet Ouvrage, il a eu le talent de deviner bien des choses qui lui sont communes. On en trouve un abrégé dans le Journal des Sçavans, an. 1709. p. 630.

A l'occasion de ces premières idées astronomiques, qui consistent dans la division de l'année, des mois, des jours, il est bien essentiel de lire dans l'écriture la manière

dont elle marque l'année, le mois, le jour où le Déluge commença & finit. Ce qui démontre que les Patriarches connoissoient ces divisions avant le Déluge.

On voit par les exemples que je viens de citer, que plusieurs se sont particulièrement attachés à quelque peuple qu'ils ont voulu illustrer. Ainsi le Chevalier Marsham [5] voulut imaginer un je ne sais quel Royaume, Medo-Persique, dont les Sçavans se sont moqués. Il s'appuyoit sur un passage d'Eschyle, qui dit le contraire de ce qu'il veut. Un Auvergnat plein de savoir, (nommé Audigier) ramène aussi tous les peuples à une origine commune avec les François [6]. Mais il semble que le goût des paradoxes s'est signalé de préférence pour les *Scythes*. Il est vrai qu'ils sont de la plus haute antiquité : *Scytharum gens antiquis-*

[5] Mém. Trévoux. 1702. av. pag. 151.
[6] Orig. des Franç. 2e. vol.

ßima ſemper habita [7]. Après avoir été long-tems barbares & ignorans, ils ne commencèrent à ſe civiliſer que vers le tems des ſept Sages, par le commerce de quelques-uns d'entre eux avec les Grecs ; tels furent le célèbre *Anacharſis* & *Abaris*, les deux ſeuls Philoſophes de cette nation. L'hiſtoire nous a conſervé la réponſe du premier à un Grec qui lui reprochoit ſa groſſiereté : « Si je ſuis barbare dans ton pays, tu le ſeras dans » le mien. » Il eſt une autre ſorte de Scythes appellés *Celto-Scythes* ou *Hyperboréens* : mais comme ils étoient preſque inconnus aux Anciens, à peine en ſavons-nous autre choſe que le nom. Le paſſage de *Pline* eſt remarquable : « Au-delà de ces » monts (Ryphæens) & du vent » Aquilon, on trouve les Hyperbo- » réens, qui eſt un pays fertile [8], » & où les hommes vivent un ſiècle,

[7] Juſtin. Liv. II. C. 1.

[8] Pline. Liv. IV. C. 12.

» s'il faut en croire les contes mer-
» veilleux qu'on en débite : mais
» auprès de ces monts il n'y a que
» gelée, glace ou bise froide. » Il est bien difficile d'établir là ni l'Age d'or ni les Champs Elisées. Dégoûtés du peuple Scythe, d'autres ont pris parti pour les *Druides*. On sait que M. *l'Abbé Beaudeau* est de ce nombre, dans sa *Consultation* adressée à M. Bailly. Ce nouvel Athlète avoit été précédé par M. *Deslandes*, dans son *Histoire de la Philosophie*, [9] qui soutient « que les Druides
» ont été précurseurs des Philoso-
» phes parmi les Grecs. » Ces observations sont prises d'une Histoire critique de l'ame des Bêtes [1], & je finis par cette dernière citation que le même Ouvrage m'a fourni : « Il s'est trouvé de nos jours des Sça-
» vans, qui, croyant s'avilir s'ils
» pensoient comme le commun des

[9] Tom. V. L. I. C 2. §. 9.

[1] Imprimée en 1749.

» hommes, ont entrepris de venger » les peuples du nord, & de réta» blir leur réputation si générale» ment décriée : à les croire, non» seulement ils sont les pères du » genre humain, c'est encore d'eux » que nous tenons toutes les vertus, » toutes les sciences, tous les arts » les plus ingénieux & les plus uti» les : c'est pourtant ce qui est bien » original & bien étrange. Se peut-il » qu'en dépit de tous les siècles & » du bon sens, au milieu des glaces » du nord, on veuille nous faire » trouver l'Académie & le Lycée, » les Champs Elisées & le Jardin » des Hespérides ; que malgré les » neiges & les frimats du septen» trion, on prétend que son sé» jour est préférable à celui de ces » climats heureux où règne un prin» tems éternel : *c'est un paradoxe* » qui ne peut être reçu, tout au plus, » que chez les Lapons & parmi les » habitans sauvages & grossiers de la » Sybérie. »

P. S. M. B. en aſſociant preſque tous les peuples à ſes Atlantes, a oublié d'y aſſocier auſſi les bêtes & les animaux, qui, ſelon Platon [2], raiſonnoient & s'entretenoient avec les hommes du tems de l'âge d'or, qu'il établit au milieu d'eux; & on peut, à juſte titre, lui appliquer le mot de Cicéron : *J'aime mieux errer avec Platon, que de penſer juſte avec les autres Philoſophes.* (Tuſcul. Lib. I.)

L. Creyss***. *C. D. B.*

5 Janvier 1779.

[2] *In Politico.*



EXTRAIT des Observations Météorologiques faites à Montmorency, par ordre du Roi, pendant le mois de Décembre 1778, par le R. P. Cotte, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences.

LA température de ce mois a été en général douce & humide. Les brouillards ont été assez fréquens. Les blés étoient beaux.

Vents dominans, sud-ouest & ouest. Ils furent violens les 4, 5, 7, 8, 13, 14, 29 & 31.

Plus grande chaleur, 10, 3 d le 7 à 1 ½ h *soir*, le vent sud-ouest violent & le ciel couvert. *Plus grand froid* 1, 4 d de condensation le 28 à 8 h *matin*, les vents sud-ouest & nord-est & le ciel couvert. *Différence* 11, 7 d. *Chaleur moyenne de chaque jour* 4, 6 d.

Plus grande élévation du Mercure 28 po. 7, 10 lig. le 26 à 8 h *soir*, le vent nord-est & le ciel serein. C'est

la plus grande élévation que j'aie jamais observé. *Moindre élévation*, 27 po. 0, 7 lig. le 5 à 8h *soir*, le vent sud violent & le ciel couvert. *Différence*, 19, 3 lig. *Elévation moyenne* au *matin*, 27 po. 11, 6 lignes; à *midi*, 27 po. 11, 10 lig. au *soir*, 27 po. 10, 9 lig. Du *jour*, 27 po. 11, 1 lig. *Marche du baromètre.* Le premier, à 8h *matin*, 28 po. 1, 4 lig. Du premier au 5, *baissé* de 12, 9 lig. Du 6 au 9, *monté* de 11, 8 lig. Du 10 au 13, *baissé* de 8, 3 lig. Du 13 au 16, *monté* de 15, 10 lig Du 27 au 29, *baissé* de 12, 4 lig. Du 29 au 30, *monté* de 4, 10 lig. Du 30 au 31, *baissé* de 7, 2 lig. le 31, à 8 $\frac{1}{4}$h *soir*, 27 po. 3, 8 lig. On voit que le Mercure a varié considérablement, surtout en *montant*, les 6, 7, 15, 30; & en *descendant*, les 2, 3, 5, 12, 28, 29 & 31.

Il est tombé de la *pluie* les 2, 3, 5, 7, 9, 10, 11, 13, 14, 16, 17, 29 & 31; de la *grêle*, les 2,

3 & 31; & de la *neige*, le 30. La quantité d'eau a été de 12, 9 lignes. J'ai mesuré 14 lig. d'*évaporation*.

Plus grande déclinaison de l'aiguille aimantée, 19 deg. 32' le 31. *Moindre déclinaison*, 19° 15' les 1 & 2. *Différence*, 17. *Déclinaison moyenne, matin*, 19° 25' 10"; à *midi*, 19° 30' 5"; au *soir*, 19° 27' 13". *Du jour*, 19° 27 48". Elle fut un peu troublée le 29, jour de tempête.

Plus grande sécheresse, 32, 3 d le 12 à 1 ½ h *soir*, le vent sud & le ciel en partie serein. *Plus grande humidité*, 8, 4 d le 28 à 8 *soir*, le vent sud ouest & le ciel couvert avec brouillard. *Différence*, 23, 9d. *Etat moyen*, 16, 9d.

L'aurore boréale a paru le 14 & le 26. Celle du 14 a été observée à Troyes par Madame *Collot*, qui a eu la complaisance de m'en envoyer la description : c'étoit une aurore boréale tranquille, accompagnée de jets lumineux de couleur rouge, qui

s'élevoient jusqu'au zémith. L'aurore boréale du 26, présentoit à-peu-près les mêmes phénomènes. Pendant l'ouragan terrible du 31, on a entendu plusieurs coups de tonnerre, & on a vu des éclairs très-vifs.

Les fièvres putrides contagieuses, avec aphtes & pétéchies, du mois précédent, ont diminué ce mois-ci; on n'a point observé d'autres maladies.

Résultats des trois mois de l'Automne. Vent dominant, sud-ouest. *Plus grande chaleur*, 16, 0^{d}. *Plus grand froid*, 1, 4^{d} de condensation. *Chaleur moyenne*, 6, 0^{d}. *Plus grande élévation du Mercure*, 28 po. 7, 10 lig. *Moindre élévation*, 27 po. 0, 7 lig. *Elévation moyenne*, au *matin* & au *soir*, 27 po. 9, 10 l. à *midi*, 27 po. 9, 7 lig. Du *jour*, 27 po. 9, 9 lig.

Plus grande déclinaison de l'aiguille aimantée, 19^{d} 45'. *Moindre déclinaison*, 19^{d} 15'. *Déclinaison*

:, au *matin*, 19 d 24′ 30″;
19 d 30′ 28″; au *soir*, 19 d.
Du *jour*, 19 d 27′ 3″. *Plus*
sécheresse, 45, 5 d. *Plus*
umidité 2, 6 d. *Etat moyen*
. *Quantité de pluie*, 7 po.
g. *Evaporation*, 4 po. 3,
ombre de jours de pluie, 46.
e, 1. De *grêle*, 6. *Beaux*,
verts, 62. De *nuages*, 10.
:, 35. De *brouillard*, 27.
erre, 4. D'*aurores boréales*,
érature douce & prodigieu-
humides. *Productions de la*
colte médiocre en vin; tems
orable pour les semailles.

EXTRAIT des Tables & des Observations Botanico - Météorologiques faites à Montmorenci par ordre du Roi, pendant l'année M. DCC. LXXVIII.

Mois.	Vents dominans.	Thermomètre. Plus grande chal.	Thermomètre. moind. chaleur.	Thermomètre. Chaleur moyenne	Barometre. Plus grande élévat.	Barometre. Moindre élévat.	Barometre. Elevat. moyenne.	Quantité de pluie.	Quantité d'évaporation.	Temperature.
		Deg.	Deg.	Degrés.	60 lig.	60 lig.	60 lig.	80 lig.	60 lig.	
Janvier.	N E & S O.	8,0.	5,6.	1,6.	28.1, 7.	26.8,5	27. 7.10.	2. 6,3.	0.7,0.	Froide & humide.
Février.	NSO & NO.	7 2.	3 0.	1,5.	28.3, 3	27.1,0	27. 9, 1.	1. 8.3.	0.6,0.	*Idem*.
Mars...	N E & S O	12 4.	1,3.	4.7.	28.2, 9.	27.1,2	27. 8, 9.	1. 1 3.	2.3,0	*Idem*.
Avril...	N NE & SO.	19,0.	0,0.	8,9.	28.0, 9.	27.3,0	27. 8, 4	1. 5,0	4.5,0	Variable, froide.
Mai...	SO.	17 7.	5,5.	11,6.	28 2, 7.	27.4,0	27.10,10.	1. 4,9.	4.7,0.	Var. froide & humide.
Juin...	N & O.	23,0.	5,7.	13,9.	28 1, 2	27.7,5	27.11, 9.	1. 5.6	5.8,0.	Var. chaude & seche.
Juillet..	SO.	25 5.	10,0.	16,1.	28.2, 0.	27.6.0	27 11, 4.	1.11,6.	7.0,0.	Très-chaude, seche.
Août...	N & NE.	24,0.	7,5.	16,0.	28.4, 3.	27.9.4	28. 0, 8.	0. 1,3	9.2,0.	Très-ch. & très-seche.
Septem.	N & NE.	17.4.	3,0.	11,1.	28 4, 1.	27.4,5.	27.11, 4.	1. 7,3.	4.3,0.	Douce & peu seche.
Octobr.	NE & SO.	16,0.	0,1.	7,7.	28.2, 2.	27.3,4	27. 8, 1.	4. 4 6.	1.9,0	Var. froide, très-hum.
Novem.	SO & S.	11,1.	2,0.	5.8.	28.3, 6.	27 2 9.	27. 9, 8.	3. 1,0.	1.4,0.	Douce, très-humide.
…em.	SO & O.	10,3.	1,4.	4,6.	28.7,10.	27.0,7	27.11, 1.	1. 0,9.	1.2,0.	Douce, humide.

Mois.	Hygromètre.			Déclinaison de l'Aiguille aimantée.					
	Plus grande secher.	Plus grande humid	Etat moyen.	Plus grande déclin	Moindre déclin.	Déclinais. moyenne, *matin.*	Déclinais. moyenne, *midi.*	Déclinais. moyenne, *soir.*	Déclinais. moyenne, *du jour.*
	Deg.	*Deg.*	*Deg.*	° '	° '	° ' "	° ' "	° ' "	° ' "
Janvier. . .	. . . .	. . . .	. . . .	19. 45	18. 55.	19. 16. 44.	19. 28. 58.	10. 14. 37	19. 20. 6.
Février. . .	40,7.	4,3.	19, 6.	19. 45.	19. 2.	19. 15. 15.	19. 32. 30.	19. 20. 25.	19. 22. 43.
Mars. . . .	62,2.	6,0.	30, 8.	19. 55	19 2.	19. 19. 42.	19. 37. 6.	19. 24. 21.	19. 27. 3.
Avril. . . .	62,3.	15,0.	40, 4.	19. 55.	19. 15.	19. 30. 55.	19. 44. 52	19. 32. 56	19. 36. 14.
Mai.	62,0	7,3.	38, 5.	19. 55	19. 35.	19. 42. 13.	19. 48. 34.	19. 43. 3.	19. 44. 37.
Juin.	59,6.	24,3.	43, 2.	20. 0	19. 25.	19. 36. 39.	19. 45. 48.	19. 39. 36.	19. 40. 41.
Juillet. . .	59,5.	11,6.	39, 4.	19. 55	19 30.	19. 38. 24.	19. 45. 43.	19. 39. 15.	19. 41. 7.
Août.	67,5	22,4.	47, 7.	19. 55	19. 35.	19. 40. 41.	19. 49. 26.	19. 41. 48.	19. 43. 58.
Septembre.	56,6.	12,8.	38, 0	19. 45.	19. 25.	19. 33. 3.	19. 42. 22.	19. 33. 8.	19. 36. 11.
Octobre. . .	45,5.	3,2.	23, 3.	19. 45.	19. 15.	19. 23. 21.	19. 31. 18.	19. 24. 42.	19. 26. 27.
Novembre.	37,8.	2,6.	17, 1.	19. 30	19. 15	19. 24. 58.	19. 30. 0.	19. 26. 39.	19. 27. 12.
Décembre.	32,3.	8,4.	16, 9.	19. 32	19. 15.	19. 25. 10.	19. 30. 5.	19. 27. 13.	19. 27. 48.
Résultats.	67,5.	2,6.	32, 2.	20. 0.	18. 54.	19. 29. 15.	19. 38. 53.	19. 30. 39.	19. 32. 55.

Il résulte des Tables précédentes :

1°. Que les vents dominants ont été le sud-ouest & le nord-est, celui de sud-ouest fut violent en Janvier, Mars, Juillet, Octobre, Novembre & Décembre.

2°. Que le *plus grand degré de chaleur* a été de 25, 5d. le 5 Juillet, le vent sud, l'air serein & étouffant, & le baromètre à 27 po. 11, 0 lig. Le *plus grand froid* a été de 5, 6d. de condensation ; le 6 Janvier, le vent nord est, le ciel couvert, & le baromètre à 28 po. 0, 6 lig. La *différence* de la plus grande à la moindre chaleur a donc été de 31, 1d. Le *degré moyen de chaleur de chaque jour*, a été de 8, 7d., il avoit été l'année dernière de 8, 1d., & il doit être année commune de 8, 6d.

3°. Que la *plus grande élévation du Mercure* a été de 28 po. 7, 10 lig., le 26 Décembre, le vent nord-est, le ciel serein, le thermo-

mètre

mètre extérieur à 4, 8d. de dilatation, & l'intérieur à 6, 8d. La *moindre élévation* a été de 26 po. 8, 5 lig., le 14 Janvier, le vent sud, le ciel couvert avec pluie & dégel, le thermomètre extérieur à 4, 8d. de dilatation, & l'intérieur à 2, 8d. aussi de dilatation. La *différence* entre la plus grande & la moindre élévation a donc été de 23, 5 lig. L'*élévation moyenne*, pendant l'année, a été au *matin* & au *soir*, 27 po. 10, 0 lig. comme en 1776 & 1777. Le Mercure a beaucoup varié en Janvier, Février, Septembre, Octobre, Novembre & Décembre, il a été élevé & presque stationnaire en Juin, Juillet & Août.

4°. Que la *plus grande sécheresse* indiquée par l'hygromètre de M. Retz, a été de 67, 5d., le 17 Août, à 9 heu. du soir, le vent est frais, le ciel serein, le thermomètre à 16d. & le baromètre à 28 po. 2, 0 lig. La *plus grande humidité* a été de

2, 6^{d}., le 18 Novembre à 7 $\frac{1}{4}$ h. matin, le vent nord-oueſt, le ciel couvert avec brouillard, le thermomètre à 7, 0^{d}., & le baromètre à 27 po. 7, 8 lig. La *différence* entre ces deux extrêmes a donc été de 64, 9^{d}. L'*état moyen* de l'atmoſphère a été de 32, 2^{d}. Je ſuis fort content de cet inſtrument, qui eſt on ne peut pas plus ſenſible & dont la marche me paroît aſſez uniforme.

5°. Que *la plus grande déclinaiſon de l'aiguille aimantée* à été de 20^{d}. 0'. le 29 Juin, on avoit obſervé une aurore boréale la veille à 11 h. du ſoir, & *la plus petite déclinaiſon* a été de 18^{d}. 54'. le 28 Janvier, la *différence* a donc été de 1^{d}. 6'. La *déclinaiſon moyenne* a été le *matin*, 19^{d}. 29'. 15". à *midi*, 19^{d}. 38' 53"., au *ſoir*, 19^{d}. 30'. 39", *pendant le jour*, 19^{d}. 32'. 55", moindre de 2'. 5"., que celle de l'année dernière & plus grande de 2'. 55". que celle que

l'on fixe pour Paris dans le *Collombat* de 1779, à 19^{d}. 30'. La variation a été grande en Janvier, & dans les derniers jours de Juin; la variation diurne a encore diminué cette année-ci, elle avoit diminué aussi l'année dernière. L'aiguille a éprouvé des variations particulières très-sensibles aux approches & pendant la durée de plusieurs aurores boréales; MM. Blondeau à Brest, & Van Swinden à Francker en Frise, ont observé les mêmes variations. J'ai observé pendant toute cette année mon aiguille d'heure en heure, je donnerai les resultats de mes observations dans un Mémoire particulier.

6°. Que *la quantité de pluie & de neige* tombée cette année, a été de 21 po. 0, 3 lig. plus grande de 3 po. 0, 3 lig., que celle de l'année commune fixée à 18 pouces. La neige a fourni 26 lignes d'eau; j'ai trouvé que cette neige fondue se réduisoit à $\frac{1}{9}$ de son volume, ainsi

les 26 lignes d'eau, supposent qu'il est tombé 19, 6 pouces de neige, les mois d'Octobre & de Novembre, ont été les plus pluvieux, les innondations ont été considérables & presque générales dans le royaume. Le mois d'Août à été le moins pluvieux, la sécheresse a été extrême.

7°. Que *l'évaporation* a été de 42 po. 8, 0 lig., ainsi elle a excédé de 21 po. 7, 9 lig. La quantité d'eau tombée par les pluies; la chaleur & la sécheresse excessive que nous avons éprouvé, ont occasionné cette grande évaporation, dont l'eau nous a été rendue avec usure dans les mois d'Octobre & Novembre.

8°. Que le nombre des jours de *pluie*, a été de 134; de *neige*, 18; *beaux*, 130; *couverts*, 172; de *nuages*, 63; de *vent*, 118; de *brouillards*, 75; de *tonnere*, 22; d'*aurore boréale*, 12; de *parasélene*, 3; & de *grêle*, 13. Le *tonnerre* a grondé tant de près que de loin,

le 22 Janvier; les 3, 8, 10, & 21 Avril; le 25 Mai, les 8, 16, 19, 24, 25, 27 & 29 Juin; les 17, 20 & 31 Juillet; le 7 Août; le 27 Septembre; les 1, 6 & 7 Octobre, & le 31 Décembre. Les carillons électriques se sont fait entendre pendant ces orages, & souvent pendant des pluies d'orage sans tonnerre. L'*aurore boréale* a paru le 21 Janvier; le 25 Février; les 17, 18 & 26 Mars; le 28 Juin; les 17, 21 & 22 Septembre; le 14 Octobre, & les 14 & 26 Décembre. Je n'ai pas observé une seule lumière zodiacale, ni de parhélies.

9°. La température de cette année a été variable; l'hyver a été long; le degré de froid n'a cependant pas été excessif. Le printems a été aussi froid & humide; l'été a été excessivement chaud & sec, & l'automne a été douce & prodigieusement humide. La récolte du blé a été bonne; le grain a été serré sans qu'il soit tombé une goutte d'eau. Les blés d'hyver étoient beaux

à la fin de Décembre. La récolte du vin a été assez médiocre. La gelée du 17 Avril a fait un tort considérable à la vigne ; on espère que le vin aura de la qualité. On a recueilli beaucoup de pois, peu de fèves-hariçots. La sécheresse & la chaleur les ont grillés. Il y a eu beaucoup de cerises & d'abricots, peu de prunes & de poires, beaucoup de noix & des pommes par cantons. Les fruits ne se gardent pas, quoique l'été ait été très-chaud & très-sec.

10°. Nous n'avons point eu ici de maladies régnantes ; mais dans nos environs, on a essuyé des fièvres putrides contagieuses avec aphtes & pétéchies qui ont duré pendant les cinq derniers mois de l'année. Cette maladie a pénétré un peu dans ma paroisse ; sur sept qui en ont été attaqués, cinq en sont morts.

11°. Le nombre des naissances a été dans ma paroisse (composé de 1400 ames) de 40, dont 18 garçons & 22 filles ; 11 mariages & 44

ſépultures, dont 12 hommes, 13 femmes, 10 enfans garçons & 9 enfans filles. Parmi les adultes il eſt mort d'apoplexie 2 hommes; du mal de poitrine & de péripneumonie, une femme & 2 filles; de fièvre maligne, une fille; de mal d'eſtomac, un homme & une femme; d'obſtruction au foie, une femme; de rétention d'urine, un homme; de fièvres putrides contagieuſes, 2 hommes, un garçon & une femme; de vieilleſſe & de défaillance de nature, 2 hommes & 5 femmes; de langueur, un garçon; de mort ſubite, un homme & une femme; de mort violente, un homme. Parmi les enfans il eſt mort 2 garçons en naiſſant, 5 garçons & 5 filles des dents & de convulſions, 3 garçons & 2 filles de langueur, un garçon de fièvre putride contagieuſe, & une fille de la petite-vérole.

M. Monet, Chanoine de la Sainte Chapelle du Palais de Vic-le-Comte près Clermont en Auvergne, vient de

me faire part d'une obſervation qu'il dit avoir vérifiée depuis bien des années: la voici. M. Monnet prétend que la plupart des orages, des tonnerres & des ouragans, ſont occaſionnés par des feux un peu conſidérables; tels que les incendies, les feux de joie, ceux des herbes que l'on brûle dans la campagne, les décharges d'artillerie, &c. Il étaye ce petit ſiſtême de pluſieurs obſervations qui ont quelque choſe de frappant; cependant il faut ſe défier des apparences; d'un autre côté il ne faut point rejetter entiérement des conjectnres qui peuvent être fondées juſqu'à un certain point. C'eſt donc pour engager les Phyſiciens à les vérifier ou à les combattre, que je publie les obſervations de M. Monnet qui n'y met d'ailleurs aucune prétenton.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ITALIE.

DE NAPLES.

EDUCAZIONE ed Istruzione Cristiana. In Napoli. 1776. *n' ella stamperia Simoniana, con licenza de' superiori.* i. e. *Education & Instruction Chrétienne.* 3 volumes *in* 12.

Nous apprenons qu'on va donner à Gênes une troisième Edition de cet Ouvrage qui parut à Naples en 1776, dédié à la Reine de Naples & de Sicile; avec des approbations très-favorables. Les Journaux en parlèrent très-avantageusement, & nous sommes instruits qu'on ne tardera pas d'en voir une Traduction en françois. L'éducation Chrétienne roule sur quatre points qui font la *division* naturelle de l'Ouvrage en

quatre parties: 1°. ce que nous devons croire: 2°. ce que nous devons faire ou éviter: 3°. ce que nous devons demander: 4°. ce que nous devons recevoir. Les objets de notre croyance sont renfermés principalement dans le symbole des Apôtres. Les Commandemens de Dieu & de l'Eglise prescrivent ce que nous devons faire ou éviter: l'Oraison Dominicale nous apprend ce que nous devons demander: les Sacremens sont ce que nous sommes obligés de recevoir; & la doctrine qui les concerne, embrasse aussi une partie de ce qu'on doit croire & pratiquer. Tous ces objets sont développés dans le cours de l'Ouvrage avec précision. La saine doctrine, ajoute un des Approbateurs, y est présentée avec onction, & les devoirs réels du Chrétien mis dans leur vrai jour. Un autre Approbateur déclare que l'Ouvrage est aussi utile à l'Etat qu'à *l'Eglise*, à l'éducation du Citoyen *qu'à l'instruction* du Chrétien, &

peut servir, surtout, de modèle aux Pasteurs. En le parcourant, nous y avons remarqué beaucoup de clarté, soit dans les demandes, soit dans les réponses; car c'est la forme dans laquelle il est écrit, sans verbiage, sans confusion, avec une méthode simple & lumineuse qui met les idées à la place qui leur convient, & le Lecteur à portée d'en saisir facilement la liaison.

PAYS-BAS.

DE BRUXELLES.

Catalogue des Livres du Collège des Jésuites de Louvain, dont la vente commencera le 12 Avril 1779. 450 pages *in* 8°. A Louvain, chez Michel; à Bruxelles, chez Vanden-Berghen.

Catalogue des Livres de la Maison Professe du College & du Couvent des Jésuites d'Anvers, dont la vente se commencera le 26 Mai 1779. 426

pages *in*-8°. & 180 pages pour le Catalogue des Livres défendus.

On peut juger par le volume de ces Catalogues de l'immensité des Bibliothèques qui vont être vendues: c'est une occasion rare pour compléter les grandes Bibliothèques ou les cabinets des Curieux; l'Histoire & la Théologie remplissent une très-grande partie de ces Catalogues; mais on y trouve encore des Livres rares dans d'autres genres.

HOLLANDE.

D'AMSTERDAM.

Observations impartiales d'un vrai Hollandois, pour servir de réponse au Discours d'un soi-disant bon Hollandois à ses Compatriotes. 64 pag. *in* 8°.

Cette Brochure intéressante est destinée à prouver que les Hollandois doivent s'intéresser, ainsi que la France, pour les Etats-Unis de

l'Amérique. L'Auteur auquel il répond avoit prétendu :

1°. Que les Américains étant des peuples rébelles, toutes les Puissances de l'Europe sont intéressées à les faire rentrer sous le joug : 2°. que les Provinces-Unies ont tout à craindre de l'accroissement de la Marine des François, faisant cause commune avec les Américains : 3°. que les Provinces-Unies sont liées à l'Angleterre par les mêmes intérêts : 4°. que l'Angleterre ne fait aucune infraction aux Traités en arrêtant les vaisseaux hollandois : 5°. que les requêtes & les adresses des Négocians hollandois qui se plaignent de la conduite des Anglois, sont l'effet d'un intérêt mal-entendu & d'une politique imprudente. L'Auteur des Observations que nous annonçons, très-instruit dans l'histoire & les intérêts des Puissances, prouve par les faits & par le droit, par la conduite des Anglois & par celle des François & des Hollandois, qu'il est du de-

voir & de l'intérêt de ceux-ci de prendre le parti de l'Amérique & de la France. Cette Dissertation est curieuse, pleine de réflexions solides & de sentimens patriotiques.

Description de l'espèce de Singe très-singulière & très-rare nommée *Orang-outang* de l'isle de Borneo, apporté vivant à la Haye, décrit par A. Vosmaer. A Amsterdam, chez Pierre Méyer, 1778 *in*-4°. 23 pag. avec figures.

M. de Buffon avoit déjà donné la description de ce fameux animal dans son Histoire-Naturelle Tome XIV, & dans les Supplémens Tom. III. Le Bourguemaître Tulp en avoit décrit un donné en 1640 au Prince d'Orange, & qui étoit de la côte d'Angola en Affrique: Tyson & Edwards en avoient aussi décrit; il a deux pieds & demi de haut, comme celui du Jardin du Roi, & l'on ne croit pas qu'il y ait d'animal plus approchant de l'homme que celui-là;

ce qui rend intéreſſante une deſcription nouvelle donnée par un des plus célèbres Naturaliſtes que nous ayons.

ALLEMAGNE.

DE FRANCFORT.

Herrn Portal Bericht uber die mephitiſchen dampſe, &c. ou *Rapport fait par ordre de l'Académie des Sciences ſur les effets des vapeurs méphitiques dans le corps de l'homme, & principalement ſur la vapeur du charbon*. Par M. Portal, de l'Académie Royale des Sciences, &c.

M. Spielman, fils du fameux Chimiſte de Strasbourg, dont nous avons annoncé les Ouvrages plus d'une fois, a pris la peine de traduire lui-même cet excellent Ouvrage de M. Portal, d'après la cinquième Edition qui avoit paru en 1776, à Paris, chez Vincent. On y voit la manière de rappeller à la vie les perſonnes ſuffoquées, en em-

ployant le vinaigre, les aspersions d'eau froide, l'exposition au grand air & autres moyens opposés à la méthode échauffante qui étoit en usage précédemment, & que des Auteurs modernes ont voulu renouveller. Pour le traitement des Noyés, M. Portal recommande l'usage de l'émétique, des échauffans, tels que les liqueurs spiritueuses, des lavemens de tabac que l'Auteur trouve beaucoup plus efficaces que les fumigations. Ces remèdes efficaces pour les Noyés sont nuisibles pour les Suffoqués; ce que l'on n'avoit point distingué avant la publication de cet Ouvrage qui à été imprimé & distribué dans toutes les Provinces par ordre & aux frais du Gouvernement. On a aussi annoncé une Traduction italienne du même Livre.

DE GOTTINGUE.

De novâ methodo naturam ac motum fluidi Electrici investigandi,

commentatio prior. Auctore Georgio Christophoro Lichtenberg, in Acad. Gottingensi, Prof. Philos. Publ. Ord. ac Regiæ Societatis, Scientiarum Sodali. Gottingæ, apud Joan. Christian. Dieterich. 15 pag. *in*-4°. avec figures.

Parmi les découvertes récentes faites dans l'Electricité, on remarque surtout l'électrophore, que M. Lichtenberg attribue à son compatriote M. Wilkes de Wismar, actuellement Professeur de Physique à Stockholm, & il cite à ce sujet les Mémoires de l'Académie de Suède pour 1762. M. Volta a fait, avec de la résine, ce que M. Wilkes avoit fait dès 1762 avec du verre, pour démontrer quelques faits relatifs à l'expérience de Leyde; mais il est vraisemblable que M. Volta n'en avoit pas connoissance; d'ailleurs il a trouvé une méthode très-ingénieuse d'augmenter à volonté la force de l'électrophore sans le secours de la machine électrique.

M. L. ayant fait conſtruire, en 1777, un électrophore de ſix pieds de diamètre, dont la baze étoit formée de réſine & de poix de Bourgogne, & le bouclier ou conducteur d'étain, il apperçut des phénomènes nouveaux; il en tiroit des étincelles de 14 ou 15 pouces, qui donnoient des commotions violentes & qui perçoient quelquefois avec grand bruit la baſe de l'électrophore. La pouſſière réſineuſe qui s'étoit élevée dans le travail & qui tomboit ſur la plaque d'étain quand elle étoit ſuſpendue, y formoit des blancheurs, des nuages, des étincelles, des ſoleils, qui venoient du paſſage de la matière de cette plaque électriſée en plus, à la réſine dont la baze étoit enduite; le paſſage ſe faiſoit par des faiſceaux de rayons dont ces ſoleils de la plaque étoient des projections. Mais il a auſſi trouvé que l'électricité de la baze étoit poſitive dans cette partie, & que la plaque étant ſoulevée tant ſoit peu étoit électri-

en moins. Cela lui ouvrit un
uveau champ d'expériences ; il fit
re des cercles de feuilles d'étain
ui, étant mis sur la baze & attirés
ar la plaque qu'on soulevoit un
eu, retomboient sur la baze & la
arcouroient avec un mouvement de
otation, en marquant leur passage
par des traits de blancheur, une
pointe de compas qu'on y présen-
toit étoit environnée de couronnes
& d'aréoles lumineuses. Pour faire
plus aisément toutes ces expériences,
il fit faire un petit électrophore dou-
ble dont il donne la description, &
qui lui a fourni des expériences nou-
velles qui peuvent conduire à con-
noître mieux la route & la nature du
fluide électrique.

DE MANNHEIM.

Tabulæ aberrationis & nutationis in ascensionem rectam & declinationem insigniorum 352 stellarum, cum aliis tabulis. A Joanne Mezger, Se-

reniſſimi Electoris Palatini Aſtronomo Aulico adjuncto. 224 pages in-8°. 1778, Mannhemii typis Accademiæ.

Ces Tables d'aberration pour chaque étoile que M. de la Lande avoit publiées dans différens volumes de la *Connoiſſance des Temps*, & dont il ſongeoit lui-même à faire bien-tôt un volume à part, ont été raſſemblées, mais de 15 en 15 degrés ſeulement par M. Jeaurat dans la Connoiſſance des Temps pour 1781, que nous avons annoncée. Dans le même temps, M. Mallet, Aſtronome de Genève, travailloit à les augmenter, pour en faire imprimer le recueil plus complet. M. Garipuy, Aſtronome de Toulouſe, invitoit M. Aubert, Imprimeur d'Avignon, à les réimprimer, & M. Mezger le faiſoit à Manheim. Cet accord de différens Aſtronomes pour le même projet, prouve qu'ils en avoient tous reconnu l'utilité. Mais le recueil de la Connoiſſance des

Temps ne contient que 258 de ces tables, & M. Mezger en donne 352, il en calcule 90, il a réduit les autres à 1780, il y a corrigé des fautes d'impression, & sans les abréger il en a fait entrer deux dans chaque page, en choisissant une plus grande justification que celle de la Connoissance des Temps. On a ajouté à la fin de ce recueil le catalogue des ascensions droites & déclinaisons de ces 352 étoiles, tirées des catalogues de Bradley, la Caille & Maskelyne qui en a déterminé 34 avec un soin tout particulier. On trouve ensuite des tables pour le mouvement du nœud de la lune, la précession en ascension droite, l'aberration en longitude en ascension droite & en déclinaison, & la nutation, tirées du recueil d'observations de M. Maskelyne.

M. Mayer, Astronome en chef de l'Electeur Palatin, & dont M. Mezger est adjoint, a profité de ce

droit pour mettre une préface à la tête de cet Ouvrage, elle est même annoucée dans le titre du livre, comme étant de M. Mayer. On lit dans cette préface que le mural de 8 pieds fait en Angleterre, il y a trois ans, aux frais de l'Electeur Palatin, ayant donné occasion à M. Mayer, d'observer avec soin les peites étoiles qui avoisinent les grandes, il en a apperçu un nombre prodigieux, en sorte qu'il y a peu d'étoiles remarquables qui n'en ait une ou plusieurs tout au près; il y en a d'avantage près des étoiles qui ont un mouvement plus rapide: il a vu paroître tout de nouveau de ces petites étoiles au près des autres & en faire des étoiles doubles, de simples qu'elles étoient; ces nouvelles étoiles quelquefois d'abord pâles & foibles, augmenter de lumière & s'éloigner dans le cours d'une année de l'étoile principale. Il pense peut-être que ce seront de véritables satellites des étoiles fixes,

& il a publié un Ouvrage allemand, dont nous donnerons l'extrait pour deffendre ces obſervations contre le P. Hell, Aſtronome de Vienne en Autriche, qui les rejettoit. Au reſte M. Mayer deſire lui-même que les Aſtronomes des autres pays, vérifient & conſtatent les obſervations ſingulières qu'il annonce comme certaines.

FRANCE.

DE BREST.

Petit Gloſſaire, ou *Manuel inſtructif pour faciliter l'intelligence de quelques Termes de la Coutume de Bretagne*, *contenant leur définition exacte*, *leurs ſignifications & étymologies.*

Et qui didicerint iſta, invenient quid reſpondeant.

Sap. Ch. VI. verſ. 11.

A Breſt, chez R. Malaſſis, Imprimeur

du Roi & de la Marine. L'an du Retour des Parlemens 1774; avec Permiſſion. Ouvrage dédié à M. de la Chalotais. *in*-12 Broch. de 96 pages.

Nous donnerons dans la ſuite une idée de ce petit Ouvrage qui ne nous eſt connu que depuis peu.

DE LYON.

Lettre contenant l'Analyſe des Eaux de la Boiſſe, & quelques Réflexions ſur cette Analyſe, pour ſervir de réponſe a la Brochure de M. *Fleury*, exerçant le Proto-Médicat de Savoie. A Chambery. Par M. *Chaſtegnier*, Profeſſeur Agrégé au Collége des Médecins de Lyon. A Lyon, de l'Imprimerie de Regnault. 1778. Brochure *in*-8°. de 46 pages.

D'AVIGNON

Traité d'Obſervations de Chirurgie, qui conduit un Praticien en cer-

tains

tains cas, par des moyens nouveaux, dans l'art d'opérer & de panser méthodiquement les plaies & les ulcères. On a joint à cet ouvrage une Dissertation & une conduite pour les femmes en couche, très-intéressante, & un Abrégé pour l'inoculation de la petite vérole aussi aisé à administer qu'efficace dans le succès. Par M. *Fabre*, Maître en Chirurgie. A Avignon, chez Louis Chambeau, Imprimeur-Libraire, près le Collége, 1778; & se trouve à Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais. Brochure *in*-12. de 212 pages. Prix broché, 1 liv. 10 f.

La théorie & la pratique du Jaugeage des tonneaux, des navires, & de leurs segmens; par feu père *Pezenas*, Professeur royal d'Hydrographie, à Marseille, seconde Edition augmentée de deux Mémoires sur la nouvelle jauge, par M. Dez, Professeur de Mathématiques, à

l'Ecole royale Militaire. A Avignon, chez Jean Aubert, Imprimeur Libraire 1778; 194 pag. in-8°. avec figures, & se trouve à Paris, chez la Porte, rue des Noyers. Prix 4 liv.

Cet Ouvrage avoit été imprimé en 1749, à Marseille, chez Brebillon, mais ayant été sans doute tiré à très-petit nombre, il étoit peu connu, & cependant l'Edition étoit épuisée; M. de la Lande l'ayant fait connoître à M. Dez qui travailloit sur le Jeaugeage, celui-ci parut desirer que le livre fut réimprimé; & M. Aubert, Imprimeur, qui a déja signalé son goût pour les Mathématiques, consentit à faire cette nouvelle entreprise. Il y a ajouté les recherches de M. Dez, exposées peut-être trop en abrégé pour l'utilité publique, mais que l'Auteur détaillera sans doute si le Gouvernement l'encourage, comme il en avoit été question, à l'occasion d'une réforme générale dans le

Jaugeage du royaume; dont M. Dez devoit être le principal Directeur.

Le père Pezenas avoit déjà donné une methode en 1742, pour le Jaugeage des ſegmens de tonneaux; mais il n'en avoit pas donné la démonſtration; on la trouve dans ce livre, ainſi qu'une excellente méthode du père Grégoire marchand, pour rectifier l'uſage de la Jauge diagonale, & une ancienne méthode ſingulière pour jauger les navires auſſi promptement & auſſi exactement qu'il eſt poſſible, le père Pezenas la démontrée dans cet Ouvrage.

Cet Auteur mort à Avignon, en 1776, dans un âge fort avancé, s'étoit diſtingué par pluſieurs bons Ouvrages, tels que les Mémoires rédigés à l'Obſervatoire de Marſeille, l'aſtronomie des marins, la traduction de l'optique de Smhidt, avec des augmentations, &c. C'eſt à lui que nous devons principale-

ment la nouvelle Edition des tables de Logarithmes imprimée chez Aubert à Avignon, & qui est préférable à celle de Londres, à plusieurs égards.

DE DIJON.

Traité de la Connoissance générale des Grains & de la Mouture par économie; contenant la manière de moudre les grains pour en tirer une plus grande quantité de meilleure farine avec le moins de déchet, le méchanisme & la construction de diverses sortes de moulins; &c. précédé des principes sur la connoissance & l'achat des grains, leur conservation, &c. les greniers publics & particuliers, ceux de la Chine, &c. Par M. *Beguillet*, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, &c. A Dijon, chez Prantin; à Paris, chez Panckouche, 1778. Seconde Partie. 776 pages

in-4°. avec 30 planches en taille-douce. Le premier volume de cet Ouvrage avoit paru en 1777 *in*-4°. & *in*-8°. Celui-ci s'imprimera aussi *in*-8°. aux frais du Gouvernement & au profit de l'Auteur. Nous en rendrons compte en détail.

Description historique & topographique du Duché de Bourgogne, Tome IV; contenant le Charollois, le Briennois, les Baillages de Montcenis & de Bourbon-Lanci; l'histoire de Châlon-sur-Saone & des villes du Châlonois, Seurre, Verdun, Louans, Cuiseaux, Cuisery. Par M. *Courtépée*, Prêtre, Sous-Principal-Préfet du Collége de Dijon. A Dijon, chez Causse; à Paris, chez Delalain. 687 pag. *in*-12.

Ce 4e Volume aussi curieux & aussi bien fait que le 3e dont nous avons rendu compte dans notre Journal de Juin 1778, est le fruit de plusieurs voyages & d'une multitude de recherches que l'Auteur a faites

ſur cette belle Province. Les Antiquités, les Mœurs, les Anecdotes hiſtoriques, les Productions, les Bains, les Hommes célèbres, tout concourt à rendre cette lecture inſtructive & agréable.

DE PARIS.

Eſſai géographique, par demandes & par réponſes, enrichis de Traits hiſtoriques, d'Anecdotes & d'Eſtampes; par Madame *Topin*, Maîtreſſe de Géographie.

Madame Topin, en compoſant cet Ouvrage, ſe propoſe d'inſtruire les jeunes gens en les amuſant. Elle préſente d'abord, après un abrégé de la Sphère, des leçons préliminaires à la portée des enfans de trois ou quatre ans, la ſimplicité des demandes & des réponſes ne leur apprenant que le nom de chaque choſe.

A l'Europe, elle commence à expoſer ces mêmes demandes & réponſes avc plus d'étendue: elle di-

vise *l'Europe* en *vingt-quatre parties*, & *la France* en *trente-deux gouvernements militaires.*

Elle indique d'où une contrée, un état & une province tirent leur nom; *quels en sont* l'origine, le gouvernement, les révolutions, la religion dominante, le caractère des habitans, la langue, le commerce, les grands hommes qui y ont pris naissance, les anciens Souverains & les Souverains actuels, la situation, l'étendue, la division, les bornes, le climat, les productions, les mers, les principaux lacs, les principales rivières avec leur source; leur embouchure & les villes par où elles passent; les capitales avec leur longitude, leur latitude, leur distance de Paris, & le chemin pour y aller.

A chaque partie du monde, elle joint le caractere & les mœurs des Peuples qui l'ont habitée: elle choisit les traits les plus frappans, & tous ceux qui peuvent fixer l'attention. Ensuite elle donne un abrégé

du caractère & des mœurs des Rois de France les plus connus, c'est-à-dire, de ceux qui se sont le plus distingués par leurs vertus. Elle suit la même règle pour les autres parties du monde. A l'Amérique, elle ajoute un précis de ses prèmieres découvertes, depuis Christophe Colomb jusqu'à nos jours.

CONDITIONS.

Cet ouvrage sera imprimé en très-beaux caractères, & sur de très beau papier; les estampes en seront dessinées & gravées par les meilleurs maîtres.

Les Personnes que cet Ouvrage pourra intéresser, feront parvenir à Madame Topin, leur nom, leur demeure, & le nombre d'exemplaires dont elles voudront s'assurer. Par ce moyen, elles auront les premieres épreuves des estampes.

L'ouvrage sera composé de six cahiers, & chaque cahier de six

feuilles d'impreſſion, format *in*-12, avec une eſtampe, à raiſon de 1 liv. 4 ſols. Le premier cahier paroîtra dans le courant du mois de Février 1779, & les autres, de mois en mois, même plus promptement, ſi on paroît le deſirer.

On peut s'adreſſer chez *Gueffier*, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe; & chez l'Auteur, à l'hôtel de Jonſac, rue Saint Honoré, vis-à-vis les Jacobins.

Œuvres de M. Charles Bonnet, Membres de diverſes Académies, revue & corrigée par l'Auteur, & augmentée de pluſieurs Écrits qui n'ont pas encore paru, 8 vol. *in*-4. A Paris, chez Hardouin, Libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois.

Nous avons déjà parlé du premier volume de cette Collection des Œuvres d'un célèbre Magiſtrat de Genêve; mais nous n'avons point annoncé la ſouſcription, ce qui nous

oblige d'y revenir. Cette Collection eſt compoſée d'Ouvrages connus & eſtimés de toute l'Europe ſavante, qui manquent preſque par-tout; pluſieurs Libraires avoient voulu en faire réimprimer quelques-uns. En conſéquence, M. Bonnet s'eſt déterminé à les réunir tous dans une nouvelle édition, à l'exécution de laquelle il préſide, & qu'il enrichit de changemens & d'augmentations conſidérables. On voit dans une Lettre de l'Auteur du premier Juin 1778 la déclaration ſuivante:

« Comme il m'eſt parvenu qu'on » préſumoit aſſez généralement dans » l'étranger, que l'Edition de mes » *Œuvres* qui s'exécute à Neuchâtel, » *in* 4°. & *in* 8 . n'eſt qu'une ſimple » réimpreſſion des écrits que j'ai pu- » bliés en divers tems depuis 1745, » je crois devoir déſabuſer ceux qui » pourroient être encore dans cette » erreur. Je ne m'étendrai pas ici ſur » mon travail: un mot ſuffira à mon » but. On imprime actuellement le

» troisième volume de l'Edit. *in*-4°.
» & les additions que j'ai déjà faites
» aux trois premiers volumes, vont
» à cinq ou six cens pages. Les vo-
» lumes qui suivront, n'en contien-
» dront probablement pas moins. Je
» me réfère d'ailleurs sur cette entre-
» prise tipographique, à ce que j'en
» ai dit dans ma Préface générale.
» Fait à Genthod près de Genêve,
» le premier de Juin 1778. »

Cela suffit pour établir le mérite de cette nouvelle Edition, où l'on retrouvera dans le dernier état de perfection des morceaux déja connus d'Histoire Naturelle & de Philosophie ; tels que : les *Recherches sur l'usage des Feuilles dans les Plantes ;* les *Observations sur les Insectes ;* les *Considérations sur les Corps organisés ;* la *Contemplation de la Nature ;* la *Palingénésie Philosophique ;* l'*Essai Analytique sur l'Ame ;* les *Recherches sur le Christianisme.*

Quant au mérite Typographique,

les Gens de Lettres pourront le reconnoître chez le ſieur Hardoin, par l'inſpection des volumes imprimés.

L'Edition *in*-4° des Œuvres complettes de M. Bonnet, ſera compoſée de huit volumes, dont le quatrième eſt ſous-preſſe.

L'Edition *in*-8°. contiendra ſeize volumes, & n'eſt pas moins avancée que la première.

Voici les conditions que l'on propoſe, à commencer du premier de Janvier 1779, juſqu'au premier de Juillet de la même année.

Une ſimple promeſſe par écrit de prendre les volumes à meſure qu'ils paroîtront, ſans rien payer d'avance, c'eſt tout ce qu'on exige.

Chaque volume *in*-4°. y compris les planches, coûtera 12 liv. Paſſé le premier de Juillet, il ſera payé 15 liv.

Chaque volume *in*-8°. auſſi avec les planches, coûtera 3 liv 10 ſ. On les payera 4 liv. 10 ſ. après le tems preſcrit.

Au mois d'Octobre prochain, les deux Editions feront achevées. Il fera fait de chacune trois livraisons.

La *première*, au mois de Janvier 1779, de 3 vol. *in*-4°, & de 6 vol. *in*-8°.

La *seconde*, dans le courant d'Avril suivant, de 2 vol. *in*-4°. & de 4 vol. *in*-8°.

La *troisième*, dans le courant d'Octobre de la même année, de 3 vol. *in*-4°. & de 6 vol. *in*-8°.

Au moyen de ces arrangemens, on aura pour la somme de 96 liv. la Collection complette. Passé le premier de Juillet, ils feront payés 120 liv.

Et pareillement pour l'Edition en 16 vol. *in*-8°. on payera 56 liv. & passé le premier de Juillet, 72 liv.

On trouve chez le même Libraire les Nouveautés suivantes :

1°. *Les Femmes Illustres*, Etrennes & Bouquet à présenter aux Dames en tout tems. *Format in*-24, *prix* 15 *sols broché*. Chaque saison de l'année

offre un certain nombre de Femmes renommées dans l'Hiſtoire par différens genres de célébrité. Au primtems, ſont placées les Belles ; à l'été, les Courageuſes ; à l'automne, les Savantes ; à l'hiver, les Sages & les Vertueuſes.

2°. *Almanach du Voyageur*, à Paris & dans les lieux les plus remarquables du Royaume ; *petit in-12, prix 24 ſols broché.* Une heureuſe diſtribution de matières, une critique ſaine, & l'amour de la vérité, diſtinguent ce petit Ouvrage de la foule de ceux de ce genre.

3°. *Almanach édifiant*, à l'uſage des jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, où chaque jour de l'année offre le précis de la Vie du Saint indiqué dans le Calendrier. *Petit in-12, prix 2 liv. 8 ſols broché.* C'eſt, comme on voit, une véritable Vie des Saints. Les pères & mères ne peuvent guère ſe diſpenſer de procurer à

leurs enfans ce livre peu coûteux & dont l'utilité se fait sentir.

Nouvelle Méthode d'extraire la pierre de la vessie urinaire par dessus le pubis, qu'on nomme vulgairement *le haut appareil* dans l'un & dans l'autre sexe, sans le secours d'aucun fluide retenu ni forcé dans la vessie; suivie de l'analyse des expériences de l'Acad. Royale de Chirurgie de Paris, sur l'extraction de la pierre de la vessie urinaire de l'homme, *par dessous le pubis;* avec figures en taille-douce. A Bruxelles; & se trouve à Paris, chez d'Houry, Imprimeur-Libraire de Mgr. le Duc d'Orléans & de Mgr. le Duc de Chartres, rue Vieille-Bouclerie. 1779. vol *in*-12 de 284 pages. Prix, 3 liv. broché, 3 liv. 12 sols relié.

On trouve chez le même Libraire le Receuil des Pièces importantes, concernant la Taille par le Lithotome caché, & l'addition qui la suivi, dans laquelle est inserée une thèse,

avec la figure de l'instrument en taille-douce. Deux volumes *in*-12. Prix, 5 liv.

Indépendamment de l'extrême importance de la matière qui fait le sujet de l'Ouvrage que nous annonçons, il suffit de dire qu'il contient la description d'une nouvelle méthode de tailler par le haut appareil, inventée & constatée par un grand nombre d'opérations heureuses, faites par le célèbre *Frère Côme*, pour que tous ceux qui s'ocupent de l'art de guérir, & même les malades attaqués ou menacés de la pierre, s'empressent de prendre connoissance de cette nouvelle Méthode. Nous nous proposons d'en donner une idée à nos Lecteurs.

Nouveau Remède anti-vénérien.

Le Roi s'étant fait rendre compte des effets d'un nouveau Remède anti-vénérien, & les résultats des expériences authentiques faites à ce sujet, en

nce de plusieurs Médecins célè-
, soit de la Faculté de Paris, soit
Société Royale, s'étant trouvés
ormes à ce que le Possesseur du
ède avoit annoncé, Sa Majesté
déterminée sur le rapport qui lui
fait par la Société Royale de
ecine à en permettre la vente &
tribution, par un Arrêt de son
eil.

s inconvéniens du mercure
nt fait desirer, dans tous les
, aux Médecins, un Remède
ût la même efficacité, & n'eût
s mêmes dangers. On a imaginé,
différens tems, des moyens de
ire les maladies vénériennes sans
cours; mais les essais n'ont pas
du aux espérances, & les gens
rt ont été forcés d'abandonner
ouveaux Remèdes.

Auteur de celui qu'on annonce
avoir satisfait à ce que les
cins desiraient depuis si long-
, il joint à l'avantage de guérir
manière plus prompte, plus

ſûre, & plus douce, celui de n'avoir aucune eſpèce d'inconvénients, & il n'entre aucune préparation mercurielle dans le Rob-antivénérien. Les atteſtations des Médecins qui ont ſuivi les malades traités par cette méthode, dépoſent ſuffiſamment en ſa faveur, & le choix que Sa Majeſté à fait de deux Médecins de la Faculté & de la Société Royale pour en ſuivre l'adminiſtration, eſt une preuve du deſir qu'elle a d'en étendre l'uſage.

Eſſai ſur l'hiſtoire générale des Tribunaux, des Peuples tant anciens que modernes, ou *Dictionnaire hiſtorique & judiciaire*, contenant les Anecdotes & les Jugemens fameux des Tribunaux de tous les tems & de toutes les nations. Par M. *Des-Eſſarts*, Avocat, & Membre de pluſieurs Académies.

Indocti diſcant & ament meminiſſe periti.

Tom. premier & deuxième, vol.

in-8°. de 400 pag. Prix, 4 liv. le vol. A Paris, chez l'Auteur, rue de Verneuil, la troisième porte cochère avant la rue des Poitiers; Durand, Neveu, Libraire, rue Galande; Nyon aîné, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais; Mérigot jeune, Libraire, quai des Augustins. 1778. Avec Approbation & Privilége du Roi.

Cet Ouvrage estimable à bien des égards, & qui réunit au mérite de la vérité de l'histoire l'agrément de la curiosité, paroîtra successivement de trois mois en trois mois, c'est-à-dire, qu'on aura quatre volumes par an. Le 3e a été mis en vente le 15 de ce mois, & ainsi successivement jusqu'à la fin de l'Ouvrage. Nous rendrons, dans le prochain Journal, un compte détaillé des deux premiers volumes, & de la manière dont l'Auteur, déjà connu, a traité sa matière relativement à l'Histoire, à la Jurisprudence & aux loix des différens peuples.

Cours Elémentaire d'Education des Sourds & Muets; par M. l'Abbé *Deschamps*, Chapelain de l'Eglise d'Orléans : suivi d'une *Dissertation sur la Parole*, traduite du latin de *Jean-Conrad Amman*, Médecin d'Amsterdam. Par M. *Beauvais de Préau*, Docteur en Médecine à Orléans.

Labor improbus omnia vincit. VIRG.

A Paris, chez les Frères Debure, Libraire, quai des Augustins. 1779. Avec Approbation & privilége du Roi. *in*-12. 362 pag. & les Préliminaires 54.

Mémoires secrets tirés des Archives des Souverains de l'Europe; contenant le Règne de Louis XIII. Ouvrage traduit de l'italien. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais. 1779. 33e. & 34e. Parties, l'une de 240 pag. l'autre de 251.

C'eſt la continuation de la Tra-
ıction des *Memorie Recondite* de
ittorio Siri, par M. *Requier;* Ou-
age plein d'intérêt & d'agrément,
ont on doit ſavoir gré à M. Re-
ıier d'avoir enrichi notre Littéra-
re.

Hiéroglyphes, dits *d'Horapolle;*
uvrage traduit du grec, par M.
équier. A Amſterdam; & ſe trouve
Paris, chez Jean-François Baſtien,
ibraire, rue du Petit-Lion, F. S. G.
-12. 326 pag.

---

aute à corriger dans le Journal de Janvier précédent.

In-4°. pag. 16, prem. Col. lig. 8.
In-12. pag. 41, lig. 8.

En allemand & en fançois; *liſez*,
n allemand & en latin.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS dans le Journal du mois de Février 1779.

Fin de la Table.

LE JOURNAL DES SÇAVANS,

POUR

L'ANNÉE M. DCC. LXXIX.

MARS.



A PARIS;

Au Bureau du Journal de Paris, rue du Four S. Honoré.

M. DCC. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AVIS.

On s'abonne actuellement pour le JOURNAL DES SÇAVANS au Bureau du Journal de Paris, rue du Four S. Honoré ; & c'est à l'adresse du Directeur de ce Journal qu'il faut envoyer les objets relatifs à celui des Sçavans. Le prix de la Souscription de l'année est de 16 liv. pour Paris, & de 20 liv. 4 s. pour la Province, soit in-12 ou in-4°. Le JOURNAL DES SÇAVANS est composé de quatorze Cahiers ; il en paroît un chaque mois, & deux en Juin & en Décembre.



LE JOURNAL DES SÇAVANS.

MARS. M. DCC. LXXIX.

VOYAGE Pittoresque de la Grèce, deux Volumes grand *in-folio* avec figures, &c. Les trois premiers Cahiers sont les seuls qui paroissent.

ON ne peut trop nous entretenir de la Grèce; on ne peut trop considérer & nous montrer sous toutes ses diverses faces cette heureuse Contrée, signalée autrefois par tant d'actions héroïques & tant de monu-

mems du génie dans tous les genres; la vraie Patrie des talens, des ſciences & des arts; qui dès notre enfance s'empare ſi puiſſamment de notre imagination par ſes Hiſtoriens & par ſes Poëtes & y laiſſe des impreſſions ſi douces & ſi durables. Plus elle eſt aujourd'hui différente d'elle-même, plus elle mérite d'être obſervée. Elle offre, plus encore que Rome antique & moderne, un grand exemple des révolutions humaines & une grande inſtruction pour les Politiques. On y voit combien l'influence du Gouvernement l'emporte ſur celle même du climat, combien la liberté peut élever l'homme, combien la ſervitude peut le dégrader. On reconnoît la vérité de ces vers qu'Arons dit à Albin dans la Tragédie de Brutus :

Crois moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inſpire une grandeur
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de ſon cœur.

Spon, dans son voyage de la Grèce & du Levant, avoit principalement considéré le côté Littéraire.

Tournefort, quoiqu'il ait paru ne négliger aucun objet, donnoit sa principale attention à la Botanique & à l'Histoire Naturelle.

M. Leroi s'est occupé par préférence des monumens des Arts.

Des vûes nouvelles sur les mœurs & les usages des Grecs modernes, comparés avec les Anciens, paroissent caractériser le voyage littéraire de la Grèce par M. Guys.

Tous ces divers voyages ont ainsi, outre le mérite commun à tous, un mérite particulier qui les caractérise.

Le mérite inestimable qui distingue le nouveau voyage que nous annonçons, est de représenter avec la plus grande exactitude, comme avec la plus grande magnificence, l'état actuel du Pays. C'est un voyage pittoresque; on y voit tous les lieux, tous les monumens, tels qu'ils éxistent, tels que l'Auteur les a vûs, tels qu'il

les a dessinés de sa main ou fait dessiner sous ses yeux, & c'est le Lecteur lui-même qui fait le voyage de la Grèce.

Ipse sibi tradit spectator.

L'Auteur, au milieu des devoirs que lui impose un nom illustre, cher à la Nation, a sû joindre à tous les genres de gloire dont ce nom réveille l'idée, la gloire qui naît de talens littéraires, précoces & supérieurs, d'un amour pour les Arts porté jusqu'à y exceller, de connoissances enfin, fruit tardif de l'âge & de l'étude chez les Savans de profession.

Il parle de son ouvrage avec toute la modestie d'un talent vrai & d'un caractère aimable; en faveur de sa jeunesse & de son zèle, il demande de l'indulgence, il n'obtiendra que des éloges.

Il annonce les estampes comme la partie principale de son livre, & le texte comme l'accessoire seulement; & le principal & l'accessoire sont in-

ment précieux ; l'un & l'autre eſt
ouvrage, les deſſins ſont de lui
r la plûpart & ils ſuffiroient à la
uration d'un Artiſte ; le texte an-
ice un Écrivain nourri de tous les
is Auteurs anciens & modernes,
toriens, Poëtes, Obſervateurs,
yageurs, Géographes qui ont
té de la Grèce ; l'Auteur ſait les
er & les apprécier ; il ſe règle ſur
s travaux pour éviter des redites
tiles, pour diſtinguer ce qui a plus
moins beſoin d'être détaillé,
irci & dévéloppé, il confronte
r ainſi dire les deſcriptions aux
ets mêmes ; on verra dans la ſuite
'ouvrage qu'il a vû & décrit beau-
p d'objets inconnus juſqu'à pré-
; dans les objets qu'on croyoit
nus, il ſaiſit ſouvent des points
vue nouveaux, il découvre des
tés, relève & corrige des erreurs,
iſonne ſon récit de refléxions pi-
ntes & de traits de ſentiment ;
n il ne manque à cet ouvrage au-
un genre d'utilité ni d'agrément.

Telle est l'impression générale qu'il laisse à ses Lecteurs, nous allons justifier ce jugement par l'examen des détails.

Cet ouvrage paroît par chapitres ou cahiers, chaque cahier formant un chapitre & une livraison; chaque livraison contient six, sept ou huit feuilles d'estampes, (suivant l'abondance des matières,) ces estampes sont toujours accompagnées du texte relatif, servant d'explication; la réunion de tous ces chapitres formera deux volumes *in-folio*, dont le premier contiendra les Isles de l'Archipel, & l'Asie Mineure; le second, Constantinople décrite avec beaucoup de détail, le Continent de la Grèce, la Thessalie, la Macédoine.

Les trois premiers cahiers, les seuls qui ayent paru jusqu'à présent, ne contiennent qu'une partie des Isles de l'Archipel; savoir: le premier, l'Argentière, autrefois *Cimolis*, nom dont les Grecs modernes ont fait *Kimoli*; Milo, anciennement Melos;

Siphanto, anciennement *Siphnos ;* Sikino, autrefois *Sicinos.*

Le fecond, Nio, anciennement *Ios ;* Santorin, autrefois *Théra ;* & les Ifles Volcaniques adjacentes.

Le troifième, Naxia, anciennement *Naxos* ; Tine, anciennement *Ténos ;* Syra, anciennement *Syros ;* qu'il ne faut pas confondre avec l'Ifle de *Scyros*, actuellement S. Georges de Skiro, où regnoit Lycomède, père de Déidamie, & où Thétis avoit caché Achille ; cette derniere eſt fituée près de l'Ifle de Nègrepont, l'ancienne Eubée. Syra dont il s'agit ici, eft une des Cyclades, voifine de Délos, dont la defcription termine ce troifième cahier.

Suivons la marche de l'Auteur.

Embarqué à Toulon fur la Frégate *l'Atalante*, commandée par M. le Marquis de Chabert, il part les derniers jours de Mars 1776, & après avoir relâché en Sardaigne, à Malthe, en Sicile ; avoir tenté inutilement de gagner le Port de Zante,

puis celui de Modon, le vent le force d'entrer dans la Rade de Coron, & de mouiller en face de cette Ville.

La description de l'état où la Morée étoit alors réduite, entraîne des détails curieux sur la dernière guerre entre les Russes & les Turcs; sur la fameuse expédition des Russes dans la Grèce; sur la lâcheté des Grecs, le brigandage des Magnotes, les violences des Soldats Albanois que le Grand Seigneur avoit appellés au secours de la Morée, & qui, depuis la paix, refusant de rentrer dans leurs montagnes, s'étoient faits les tyrans du pays qu'ils étoient venus défendre. La seconde planche représente cinq de ces Soldats avec leurs vêtemens & leurs armures. A travers l'air farouche qu'ils ont tous presque également, & une ressemblance générale qu'ils tirent d'une Patrie commune, leurs physionomies sont si vives & si marquées, qu'on reconnoîtroit chacun d'eux pour l'avoir vû seulement dans cette estampe. Ils joignent, selon l'u-

sage ; beaucoup de superstition à leur férocité. » Ce n'est qu'avec bien de » l'adresse, dit M. le Comte de C. » G. que j'ai pû obtenir le dessin que » je donne ici : ils étoient Musul- » mans, & l'on sçait combien ils » exagèrent l'article de leur Reli- » gion qui proscrit les images. Un de » ces misérables, qui, pour un sé- » quin, auroit assassiné dix person- » nes, me fit répondre, que, *pour* » *tout l'or du monde, il ne consen-* » *tiroit pas de laisser ainsi prendre sa* » *figure, & que je serois bien effrayé,* » *quand, au jour du jugement, tous* » *les petits hommes, que produisoit* » *mon crayon, viendroient me deman-* » *der leurs ames* ».

Les Grecs, dans cette guerre, prirent contre les Turcs, mais avec leur foiblesse & leur lâcheté ordinaires, le parti des Russes, qu'ils regardoient comme des libérateurs, & qui n'eussent peut-être été pour eux que des oppresseurs encore plus durs. C'est la

réfléxion que fait M. le Comte de C. G.

» L'esclave d'un Gouvernement
» aussi débile, aussi caduc que celui
» des Ottomans, auroit-il pu trou-
» ver quelque soulagement dans l'ad-
» ministration rigoureuse d'un Etat
» également despotique, mais auquel
» sa jeunesse, s'il est permis de le
» dire, prête encore une énergie que
» le premier a perdue depuis long-
» temps? ».

Partis de Coron & rembarqués, les voyageurs descendirent encore dans une autre partie de la Morée, plus dangereuse que la première; ce fut au Cap Matapan, autrefois *Promontorium Tenarium.* Cette partie est celle qu'on appelle actuellement *il braccio di Maina, le bras du Magne*, formé par l'extrémité des Monts Taïgetes, qui se prolongent dans la mer, de ces Monts Taïgetes que Virgile donne envie d'habiter, quand il s'écrie.

O ubi campi,
Sperchiusque, & virginibus bacchata Lacænis
Taygeta!

C'est aujourd'hui le pays des Magnotes, brigands, dont les uns infestent les mers, les autres vivent sur leurs rochers de la proie que les naufrages leur apportent.

» Nous eumes le bonheur, dit M. » le Comte de C. G. de regagner la » Frégate sans avoir été apperçus, & » nous avons appris depuis que l'esclavage le plus dur étoit le moin» dre des dangers que nous avions » courus.

» Nous passâmes, continue l'Auteur, assez près de Cérigo, & ce » que nous en vîmes ne nous donna » aucun regret de ne pas aborder à » cette charmante Cythere dont le » caprice des Poëtes avoit fait la de» meure chérie de Vénus ».

Etoit-ce caprice de leur part, ou *le tems* & les révolutions auroient

ils produit un si grand changement?

Après avoir relâché à l'Isle de Cervi ou Servi, les Voyageurs arrivent à l'Isle de l'Argentière. Ici commence la description des Isles de l'Archipel.

Tournefort avoit remarqué le ridicule de l'habillement des femmes de l'Argentière & de Milo ; » ces » Dames, dit-il, ne sont bonnes qu'à » être représentées sur des écrans ou » sur des éventails ». M. le Comte de C. G. rend ce ridicule beaucoup plus sensible & par l'estampe qui représente ces femmes, & par l'explication qui l'accompagne. » Cet ha» billement, dit-il, est une masse » énorme de linge toujours fort sale; » leur jupon, qui n'est qu'une chemise » très-courte & brodée de rouge, » laisse voir toute leur jambe, dont » l'extrême grosseur fait à leurs yeux » la plus grande beauté. Celles à qui » la Nature a refusé cet agrément, » tâchent d'y suppléer par trois ou » quatre paires de bas bien épais ; & » comme il faut qu'une jambe soit

» également grosse dans toute sa lon-
» gueur, pour qu'il ne manque rien
» à sa perfection, elles poussent la
» coquetterie jusqu'à mettre des de-
» mi bas, ou brodequins de velours
» piqués, souvent brodés & garnis
» de petits boutons d'argent ».

Ces femmes sont belles cependant; les Corsaires Chrétiens avoient établi à l'Argentière un usage dont profitent eucore nos Navigateurs à Madagascar, celui de s'y marier pour le tems de leur relâche.» J'y ai vu, dit
» l'Auteur, plusieurs filles fort jolies,
» qui auroient pu faire regretter à
» d'autres qu'à des Corsaires les an-
» ciens usages du pays; c'est toujours
» un propos de vieillard, de regret-
» ter le tems passé, il faut aller à
» l'Argentière pour que ce soit un
» propos de jeune homme ».

L'insalubrité de l'Isle de Milo est telle, que, de cinq mille habitans que Tournefort a trouvés dans la Ville seule, à peine en reste-t-il aujourd'hui deux cens, & ils sont dans

un état de langueur & d'infirmité qui fait tout craindre pour ce malheureux reste.

L'Isle de Siphanto contraste heureusement avec l'Argentière & Milo, c'est le climat le plus riant & le terrein le plus fertile. Cette Isle étoit célèbre dans l'antiquité par ses mines d'or & d'argent, aujourd'hui absolument ignorées pour le bonheur des habitans. » Pausanias dit qu'A» pollon exigoit la dixme du produit » de ces mines, & qu'il les fit inon» der par les eaux de la mer, irrité » de ce qu'on avoit voulu la lui re» fuser, car alors les Prêtres étoient » avides & les Peuples superstitieux ».

Les deux morceaux suivans feront connoître l'imagination vive & douce de l'Auteur; ce sont de ces traits de sentiment, qui, sans rien prendre sur la vérité, animent les tableaux & donnent la vie aux récits. Le premier de ces morceaux est tiré de la description de Siphanto. On interroge nos Voyageurs à leur arrivée.

cette foule de questions succé-
...it un moment de silence; les
...ux fixés sur moi, ils attendoient
...es réponses; elles étoient agitées,
...iscutées, combattues, enfin les
...lus vieux prononçoient, & leurs
...écisions politiques paroissoient re-
...çues avec respect.

» Je ne puis rendre ce qui ce pas-
soit alors en moi: ce moment est
un de ceux qui semblent payer le
» Voyageur de ses fatigues & de ses
» dangers, & si j'ai goûté dans la
» suite des plaisirs du même genre,
» au moins l'illusion n'a t-elle jamais
» été si prompte, si vive & si com-
» plette. Je me crus transporté aux
» beaux jours de la Grèce; ces por-
» tiques, cette assemblée populaire,
» ces vieillards qu'on écoutoit avec
» un silence respectueux, leurs figu-
» res, leurs habillemens, leur langage,
» tout me rapelloit Athènes, ou Co-
» rinthe, & ces places publiques, où
» un peuple avide de nouvelles, en-

» vironnoit les Étrangers & le
» Voyageurs. ».

Le second morceau eſt le tableau
de l'hoſpitalité chez les habitans d
l'île de Nio. « Tout rappelle l
» ſimplicité des premiers âges. J'e
» éprouvai tout le charme : maîtres
» femmes, enfans, tous s'empreſ
» ſoient à me ſervir, à prévenir me
» beſoins. Ils regrettoient ce qu
» pouvoit manquer chez eux cou
» roient le chercher chez leurs voi
» ſins, & ne permettoient à leur
» domeſtiques de partager aucun
» de ces ſoins. Ce n'étoit point ce
» empreſſement mêlé de curioſité
» tel que je l'ai ſouvent éprouv
» depuis ; c'étoit celui de la ſimpl
» bien-veillance, de l'humanité ſa
» mêlange d'aucune eſpèce d'inté
» rêt : c'étoit enfin un portrait f
» dèle & touchant de l'antiqu
» hoſpitalité.

» Je ne pus leur faire accept
» aucun dédommagement des pe

» nes que je leur avois causées : ils » me demandèrent seulement une » attestation de l'accueil qu'ils m'a» voient fait. Ce sont les seuls titres » que ces hommes honnêtes aiment » à conserver. On a très-bien dit, » que l'hospitalité est le point d'hon» neur de l'Orient, & cette vertu » tient sans doute au fond des » mœurs, puisqu'on la retrouve » dans les temps modernes, comme » dans les temps les plus reculés, » sous le despotisme, comme dans » les Républiques, dans le sein des » Religions Grecque & Mahomé» tane, comme dans les siècles du » paganisme ».

La description de l'habillement des femmes de cette Isle, est encore un tableau plein de grace & de sentiment.

« Une simple camisolle marque » leur taille sans la contraindre, & » leurs jupons fort courts, au lieu » d'allarmer la décence, ne font » qu'annoncer la pureté de leurs

» mœurs. Elles peuvent paroître trop » peu vêtues, mais on ne les trou- » vera jamais vêtues immodeste- » ment ».

Et cette distinction délicate est rendue sensible dans l'estampe qui représente ces femmes.

Remarquons que cet habillement est un peu différent dans l'estampe de Tournefort, soit que la forme de l'habillement ait changé dans l'intervalle, soit que le Botaniste Tournefort observât moins exactement les femmes que les plantes.

Les ravages que plusieurs des Isles de l'Archipel, avoient éprouvés dans la dernière guerre, étoient une circonstance qui devoit naturellement exciter la défiance des gens du pays, & qui ajoutoit aux dangers ordinaires des voyages. En passant de Siphanto à Nio, un excès » de curiosité fort peu raisonnée, dit l'Auteur, me fit aborder à » Sikino. Je ne fus point effrayé » de la hauteur des rochers; j'es-

» ſayois déja d'y grimper, mais
» mon empreſſement fut un peu
» rallenti par la manière dont on
» m'y reçut. Quelques habitans de
» l'île, qui avoient vû approcher
» mon bateau, s'étoient placés ſur
» la montagne pour nous empêcher
» d'y pénétrer. Vingt fuſils dirigés
» ſur nous, & le peu de ſuccès
» qu'eut l'éloquence de mon Pilote,
» me forcèrent d'abandonner mon
» projet. Je rentrai dans mon ba-
» teau, & ne reſtai devant l'Iſle,
» que le temps néceſſaire pour en
» avoir un deſſin.

» J'aurois tort de me plaindre
» de l'accueil que j'ai reçu des ha-
» bitans de Sikino; leur frayeur
» & leurs précautions étoient plei-
» nement juſtifiées par les malheurs
» qu'ils ont éprouvés dans la der-
» nière guerre ».

C'eſt dans l'Ouvrage même qu'il faut voir la ſavante & effrayante deſcription du Golphe & des Iſles Volcaniques de Santorin, & l'hiſ-

toire de la Formation de ces Isles; dont Tournefort n'avoit dit qu'un mot en passant.

Un récit plaisant de l'accueil fait à l'Auteur, chez l'Evêque Catholique de Santorin, contraste agréablement avec ce tableau imposant & terrible.

« Les sœurs de cet Evêque sem-
» bloient vouloir, par l'extérieur
» du luxe, se cacher à elles-mêmes
» la médiocrité de leur fortune : la
» vanité leur faisoit oublier les be-
» soins les plus réels : ou plutô
» elles n'en avoient point de plu
» grand, que celui de la parure.

» L'Evêque..... en descendan
» de l'Autel, vint me joindre, &
» me conduisit chez lui dans tout
» la pompe des ornemens Pontifi-
» caux. Il avoit réservé sa simplicité
» pour l'intérieur de sa maison ;
» elle n'avoit rien qui ne fût en-
» tierement conforme à la modestie
» de son revenu. Le diner fut ap-
» prêté par ses sœurs, qui, pour

un instant, mirent à part leur vanité & leurs beaux habits. Son domestique étoit peu nombreux, » mais il y maintenoit exactement » l'ordre hiérarchique. Le Curé » servoit de maître d'hôtel, & son » embonpoint le rendoit digne de » cet emploi : le Diacre, une as- » siette sous le bras, s'étoit placé » derrière ma chaise ; je reconnus » le Sous-Diacre servant un de mes » compagnons de voyage..... Je » croyois tous leurs talens épuisés » par la double fonction que je leur » avois vu remplir..... Je désirai » faire une promenade dans l'inté- » rieur de l'Isle..... Le Diacre » toujours officieux m'amena un » petit mulet tout équippé, me tint » l'étrier, & se chargea lui même » de le presser dans sa marche. J'é- » tois confus d'en recevoir tant de » services. L'Evêque, ... me dit » que cette austère subordination » étoit un usage de la primitive » Eglise, fort précieux à conserver...

La deſcription de l'iſle de Naxia, nous offre d'abord un précis ſavant de l'hiſtoire du culte de Bacchus, & de l'hiſtoire particulière de l'iſle; nous ſommes forcés de négliger ces grands morceaux dans nos citations, & de nous borner à des traits plus courts & faits pour être plus généralement ſentis, tels que ceux-ci:

« Les femmes de l'Argentière, » ont à celles de Naxia, l'obliga- » tion de ne pas porter le vêtement » le plus ridicule de l'Archipel. Ce- » lui des Naxiotes en a toute la diſ- » grace, & de plus, deux aîles de » velours noir, qui, ajoutées à leur » carrure factice, en forment un en- » ſemble monſtrueux..... Elles dé- » fendent leur ſein par un plaſtron » de velours recouvert de broderie » & de petites perles. Si on les re- » garde par derrière, on eſt encore » plus choqué de voir tourner ſur » leurs reins une eſpèce de panier.... » Elles ajoutent à cette parure » tout ce que la coquetterie a de

» plus

» plus recherché ; elles mettent du
» rouge, se noircissent les sourcils
» & les paupières ; enfin elles se
» couvrent le visage de mouches ;
» elles les font avec des feuilles d'un
» talc noir & brillant, qui se trouve
» dans l'isle ; . . . . . les figures de ces
» mouches sont toujours variées :
» tantôt c'est un triangle, tantôt
» une étoile. Un croissant de cette
» matière, placé entre les deux
» yeux, leur paroît sur-tout ce qu'il
» y a de plus séduisant ».

On voit dans l'estampe tout ce que l'Auteur dit ici.

L'habillement voluptueux des femmes de l'isle de Tine, couvre leurs charmes sans les cacher.

La description de l'isle de Syra ou Syros, commence par cette réflexion.

« Le voyageur qui parcourt l'Ar-
» chipel, éprouve à chaque pas les
» émotions les plus douces & les
» plus variées ; c'est un hommage
» involontaire qu'il rend aux lieux

» qui ont vu naître les grands hom-
» mes, ou qui conſervent leurs
» cendres. Il arrive à Paros, c'eſt-
» là que naquît le poëte Archiloque,
» qui partagea avec Homère, l'hon-
» neur d'avoir étendu les limites de
» l'art. A Céos, il ſe rappelle Si-
» monide qui eut Pindare pour
» élève, Bacchylide qu'il eut pour
» rival, & ce Prodicus célèbre par
» ſes ſophiſmes & ſon éloquence.
» Cos fut le berceau d'Hyppocrate,
» Samos de Pythagore, Lesbos
» d'Alcée & de Sapho; Syros de
» Phérécide, qui fut le maître de
» Pythagore ».

L'article de Délos offre un tableau d'un grand prix, c'eſt la deſcription des fêtes qui ſe célébroient dans cette Iſle, en l'honneur d'Apollon & de Diane; c'eſt tout à la fois un morceau d'hiſtoire profond & un poëme brillant; c'eſt un des plus heureux emplois que le talent ait ſçû faire de l'érudition, c'eſt un genre de compoſition deſ-

tiné à faire époque. Tout ce que les Auteurs & Voyageurs tant anciens que modernes, ont écrit ſur Délos, eſt habilement fondu dans un récit plein de ſentiment & d'images, où reſpire toute la ſimplicité antique, tout le charme de cette belle & tendre Poëſie Grecque. Ce morceau eſt extrait d'un Ouvrage conſidérable, dont l'Auteur n'a pas voulu être nommé; mais, comme l'avoit prévu M. le Comte de C. G., il eſt trop aiſé de le reconnoître au mérite ſi rare de réunir une vaſte érudition aux grâces du ſtyle.

Tournefort croyoit avoir trouvé vers le nord-eſt de l'Iſle de Délos, la fontaine Inopus, dont Pline a parlé; M. le Comte de C. G. croit que cette fontaine eſt un fleuve, & il le trouve dans un autre endroit de l'iſle, coulant du nord-eſt au ſud-oueſt, & ſe jettant dans la Mer au port de Fourny, vis-à-vis l'iſle de Rhénée, ou plus particulierement vis-à-vis l'écueil nommé le grand

Rematiari ; en effet, si Pline l'appelle *Fons*, Strabon l'appelle *Potamos*, c'est sans doute, comme dit Horace :

Fons etiam rivo dare nomen idoneus ;

& c'est l'idée qu'on en prend en voyant le cours de ce ruisseau dans le plan que M. le Comte de C. G. donne de l'isle de Délos.

L'antiquité grossit les objets. Lorsque Virgile nous montre Apollon dans l'isle de Délos, entouré des théories des Crétois, des Dryopes & des Agathyrses, marchant sur les sommets du Cynthe,

Ipse jugis Cynthi graditur.

lorsque dans un autre endroit, nous voyons trembler au loin la masse pesante de cette montagne dont Apollon & Diane s'honoroient de porter le nom.

Totusque moveri
Mons circùm.

nous repréſentons une mon-
,e diſtinguée entre toutes les
res par la grandeur & ſon élé-
,tion ; « ce mont Cynthus ; dit M.
» le Comte de C. G., n'eſt qu'un
» rocher eſcarpé, dont il me ſem-
» ble que Whéeler exagère beau-
» coup la hauteur, en le compa-
» rant au mont Valérien, près de
» Paris ».

Nous ne craignons pas d'être accuſés d'exagérer, en diſant que ce livre eſt dans ſon genre, un des plus beaux à tous égards, qui ayent enrichi la Littérature, & honoré notre Librairie. Les deſſins, les plans, les gravures, les vignettes, les culs-de-lampe ornés des médailles des différentes Iſles que l'Auteur a parcourues, tout eſt de la plus grande richeſſe & de la plus grande perfection ; c'eſt au ſieur Tilliard, que la direction des gravures a été confiée, & la plûpart ſont de lui.

L'exécution typographique ré-

pond à la beauté des ornemens; c'eſt un des chefs-d'œuvre de Barbou, l'un des Imprimeurs les plus jaloux d'illuſtrer leur art: nous ne diſſimulerons pas cependant qu'on y trouve quelques fautes d'impreſſion, parce que c'eſt un avertiſſement de les éviter dans les cahiers ſuivans; il y en a une ſur-tout, qui n'eſt que de ponctuation, mais qui eſt conſidérable, parce qu'elle confond deux tems divers, & nous croyons devoir la relever, parce que nous la rencontrons fréquemment dans les livres modernes. Cette faute conſiſte à confondre le prétérit de l'indicatif:

Il *fut* ſage un tel jour

avec l'imparfait du ſubjonctif,

Je ne croyois pas qu'il *fût* ſi ſage;

& cette faute peut ſe faire en trois manières; ſoit en mettant l'accent circonflexe aux deux temps également; ſoit en l'omettant dans tous

deux; ſoit en le mettant au [pré]térit de l'indicatif, où il ne doit [ja]mais être, & en l'omettant à l'imparfait du ſubjonctif, dont il eſt la marque eſſentielle & diſtinctive.

On a pouſſé l'attention juſqu'à s'aſtreindre dans cet Ouvrage au même format qui eſt employé dans le Voyage de Suiſſe & d'Italie, afin que ces divers voyages puiſſent ſe ſervir reſpectivement de ſuite.

On a placé à la tête de l'Ouvrage deux cartes générales, l'une de la Grèce ancienne, l'autre de la Grèce moderne ſur la même échelle; la route de l'Auteur eſt marquée ſur l'une & ſur l'autre. « Ces cartes ont été rédigées d'a» près celles de M. d'Anville, dont » perſonne n'eſt plus en état d'exal» ter l'étonnante exactitude que l'Au» teur de ce voyage, qui l'a vérifiée » ſur les lieux ».

La totalité de l'Ouvrage ſera diviſée en vingt-quatre chapitres, for-

mant chacun une livraiſon du prix de 12 liv., & contenant au moins huit feuilles d'eſtampes, ſans compter les vignettes & culs-de lampe. Le nombre des exemplaires de cet Ouvrage eſt ſort borné. On prévient les amateurs, qu'on ne donnera les premiers cahiers qu'à ceux qui s'engageront à prendre la totalité de l'Ouvrage.

On peut s'adreſſer, pour faire ſa ſoumiſſion, ſoit au ſieur Barbou, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, ſoit au ſieur Tilliard, Graveur, quai des Auguſtins, près la rue Pavée, maiſon des ſieurs de Bure, Libraires.

Nous nous empreſſerons de rendre compte des cahiers ſuivans, à meſure qu'ils paroîtront.

[*Extrait de M. Gaïllard.*]

OPUSCULES *Dramatiques*, ou *Nouveaux Amusemens de Campagne*. Par M. *de Sacy*. A Paris, chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue S. Severin, aux armes de Dombes. Deux vol. *in*-8°.

CES Opuscules, à-peu-près au nombre de quarante, sont, pour la plupart, de petites comédies qu'on peut jouer en société. Les unes présentent aux spectateurs des caractères faits pour remplir quelques scènes avec agrément, mais qui ne peuvent se prêter à l'étendue d'une comédie en plusieurs actes. De ce nombre sont le *Bavard*, le *retour du Distrait*, la *Vanité mortifiée*, (nouvelle espèce de métromane) la *Rivalité inutile*, les *Nouvellistes*, le *Mystérieux*, les *Songes*, le *Fat de Province*, la *Simpathie*. D'autres roulent sur une petite intrigue nouée sans effort, & dénouée de même, mais qui donne

quelquefois lieu à des surprises, à des situations comiques. Tels sont l'*Impromptu*, le *Bénéfice*, le *Quine*, *Merlin-Précepteur*, la *Fausse Paysanne*, le *Garçon à Paris*, la *Serpette magique*, les *Morts vivans*, la *Harangue* Il en est d'autres où l'on trouve des tableaux variés des différentes classes de la société : tels sont la *Répétition*, le *Secrétaire*, le *Naufrage*, le *Testament*, les *trois Ivrognes*, la *Medisance*. D'autres sujets d'un genre plus noble sont pris dans l'histoire : on y voit figurer des personnages d'un plus haut rang. Jean Bouchet, Auteur des annales d'Aquitaine, est le héros de la *Méprise*. Le sujet de *Denis II. à Corinthe*, est la vanité ridicule que ce tyran détrôné conservoit dans sa disgrace : celui des *Dames Romaines*, est plus comique ; c'est Papyrius, qui, pressé par sa mère de lui revéler le secret du Sénat lui persuade qu'on délibère sur cette question, *si l'on doit donner deux maris aux femmes*, ou deux femmes aux

;s. Celui de *Jeanne de Coſſé-Briſ-* eſt plus intéreſſant : cette héroïne ,ifie ſa dot pour acquitter les det- que ſon père a contractées en Ita- pour ſauver l'Armée. *Boiſroſé*, onnu par l'eſcalade du rocher de amp, & par ſa mépriſe avec Sul- eſt le ſujet d'un drame en un acte. trouve encore dans ce recueil plu- rs dialogues. Nous allons donner idée des différens tons que prend ıteur dans ces différens genres.

.e *Naufrage*. Un vaiſſeau vient re briſé contre les rochers qui ›urent une iſle déſerte, ſituée s une mer inconnue. Tout l'é- ›age s'eſt ſauvé; le Capitaine éſente aux paſſagers & aux ma- ts qu'ils n'ont plus d'eſpoir de ›ir la patrie; qu'il faut ſonger à rocurer les choſes les plus néceſ- :s à la vie, à conſtruire des ca- ɔes, à enſemencer la terre avec eu de froment qu'on a ſauvé du frage. Les paſſagers, ſont une ne, un Pédant, un Abbé, un

Muſicien, un Architecte, un Sculpteur, un Peintre Le Capitaine s'adreſſe d'abord au Pédant, & l'in-
« vite au travail [*Le Pédant.*] *Teu-*
» *cer ſalamina patremque cum fuge-*
» *ret.* Nous voilà préciſément dans
» la même ſituation, dont Horace
» fait une peinture ſi éloquente lorſ-
» qu'il parle des malheurs de Teucer.
» Mais Teucer buvoit du vin avec ſes
» compagnons : nous n'avons que de
» l'eau, encore n'eſt elle pas bonne.
» [*Le Capitaine.*] Eh! Monſieur, il
» s'agit bien ici d'Horace & de Teu-
» cer : attelez-vous à l'ouvrage....
» [*Le Pédant.*] Comment voulez-
» vous que je travaille, je n'ai point
» de matériaux. [*Le Capitaine.*]
» Voilà du moëlon, du bois, du
» fer. [*Le Pédant.*] Ce n'eſt pas de
» ces vils matériaux que je parle; il
» me faut des livres; vous ſavez que
» je ne fais que des compilations.
» [*Le Capitaine.*] Pourquoi ai-je
» admis dans mon vaiſſeau cet hom-
» me inutile? *A ſon fils.* Toi, mon

» fils, mets-toi à la tête de mes ma-
» telots ; anime-les par ton exem-
» ple.... [*Le Pédant.*] Non, Mon-
» sieur, je ne souffrirai pas que mon
» Elève me quitte avant que je lui aie
» expliqué la magnifique description
» que Virgile fait d'une tempête ; il
» n'en sentira jamais mieux les beau-
» tés que dans ce moment-ci. [*Le*
» *Musicien.* Je doute fort que cette
» description soit aussi belle qu'un
» morceau de musique que je viens
» de composer sur le même objet :
» Vous y distinguerez le sifflement des
» vents, les cris des matelots, le
» bruit des vagues, le battement des
» voiles, le craquement du vaisseau.
» Ecoutez, je vais exécuter. [*Le Ca-*
» *pitaine.*] Eh! Monsieur, est-il
» tems de faire des chansons? [*Le*
» *Musicien.*] Des chansons! Quoi!
» vous ôsez traiter de chanson un
» morceau de musique dans le genre
» le plus sublime! Vous blasphémez
» contre l'harmonie.... Lisez l'his-
» toire, & vous verrez que les Ré-

» publiques les plus ſages ont entre-
» tenu des Muſiciens. Vous voulez
» fonder ici une République, &
» vous ignorez qu'un Muſicien eſt la
» ſeconde perſonne de l'Etat. [*Le*
» *Pédant.*] Il a raiſon. Amphion au
» ſon de la lyre attiroit les rochers :
» c'eſt ainſi que les murs de Thèbes
» s'élevèrent. Si Monſieur le Muſi-
» cien n'avoit pas perdu ſa harpe
» dans le naufrage, vous verriez ſur
» ces bords les mêmes prodiges s'o-
» pérer ; une ſeconde Thèbes s'éle-
» veroit ſans que perſonne y mît la
» main, & rien ne ſeroit plus com-
» mode. » Le Pédant s'occupe en-
ſuite de la forme de gouvernement
qu'on donnera à la Colonie. « Sera-
» ce une Monarchie ? une Démocra-
» tie ? une Ariſtocratie ? Il demande
» enſuite où l'on placera l'imprime-
» rie. [*La Dame.*] *Au Pédant.* En
» vérité, Monſieur ; vous devriez
» rougir d'interrompre le Capitaine
» par des queſtions ſi frivoles. Je
» vais lui en faire une beaucoup

» plus importante. Comment ferez-» vous pour nous procurer un ma-» gasin de modes ? [*L'Abbé*] Ma-» dame a raison ; les modes sont né-» cessaires dans un Etat ; car sans les » modes il n'y a point de parure ; » sans parure point de galanterie, & » dès-lors point de bonheur.... » Le Capitaine le prie d'oublier la galanterie & de travailler ; mais l'Abbé lui répond : « Vous savez que ma » profession m'interdit toute œuvre » servile : mon travail, à moi, c'est » de prier le ciel qu'il seconde le vô-» tre. Je n'ai qu'une seule chose à » vous recommander, c'est de ne pas » oublier, dans le partage des terres, » la dixme pour l'Eglise. » Le Capitaine s'adresse à l'Architecte, & le prie de tracer le plan des cabanes. » [*L'Architecte*] Vous plaisantez, » sans doute. Pensez-vous qu'un Ar-» tiste tel que moi avilisse ses talens » jusqu'à construire des cabanes ? » Quand vous jouirez d'un rang & » d'une opulence digne de vous,

» quand vous ſerez Doge de notre
» République, je vous bâtirai un
» palais ſuperbe orné de colonnes
» corinthiennes. [*Le Sculpteur.*]
» Moi, je me charge de faire les ſta-
» tues dont il faudra le décorer.
» [*Le Capitaine.*] J'ai beſoin d'hom-
» mes & non pas de ſtatues. [*Le*
» *Sculpteur.*] Je vais parcourir cette
» iſle & y chercher quelque veine de
» marbre. [*Le Capitaine.*] Si je
» parle à ce Peintre, j'en recevrai
» peut-être quelque réponſe auſſi ri-
» dicule. Voyons, cependant; ne
» nous rebutons point. *Au Peintre.*
» Approchez; Monſieur, & venez
» nous aider. [*Le Peintre, deſſinant.*]
» Ah! ne m'interrompez pas; je ſuis
» dans la chaleur du travail; jamais
» on ne vit une exquiſſe plus brû-
» lante; comme les flots ſe preſſent,
» écument ſous mon crayon! Com-
» me les attitudes des matelots ſont
» variées! Ces débris du vaiſſeau
» épars ſur la ſurface de la mer font
» un effet admirable! Et ce loin-

» tain, comme il eſt vaporeux !
» Monſieur le Capitaine; placez-
» vous là & reſtez immobile; je vais
» vous deſſiner; vous ſervirez de re-
» pouſſoir au tableau [*Le Capitaine.*]
» N'aurai je donc que des hommes
» en peinture! [*Un Matelot.* Mon
» Capitaine, j'apperçois deux cha-
» loupes que la tempête a jettées ſur
» le rivage; on peut les amener ſur
» la colline avec des rouleaux, les
» couvrir de quelques planches, &
» voilà des maiſons toutes faites.
» [*Le Capitaine.*] C'eſt bien ima-
» giné, mon ami; je vais vous aider;
» nous coucherons enſemble dans
» ces chaloupes. Quant au Peintre,
» il s'amuſera cette nuit à deſſiner les
» étoiles; & l'Architecte ira coucher
» dans ſon palais. »

Le Dialogue entre un Bourgeois de Paris, offre le contraſte de nos mœurs & de celles de nos pères. [*Le Revenant.*] « Monſieur, quelle » eſt cette ville immenſe que j'apper» çois? [*Le Bourgeois.*] De quel

» pays venez-vous pour me faire une
» queſtion ſi étrange ?[*Le Revenant.*]
» De l'autre monde. [*Le Bourgeois.*]
» Vous plaiſantez, on ne croit plus
» aux Revenans. [*Le Revenant.*] Il eſt
» vrai que depuis la renaiſſance des
» Lettres les portes des enfers nous
» étoient fermées & que nous ne
» pouvions en ſortir : mais Dom
» Calmet & l'Abbé Lenglet nous
» les ont ouvertes & nous ont per-
» mis de nous promener ſur la ſur-
» face de ce monde, quand nous
» nous ennuions dans l'autre. [*Le*
» *Bourgeois.*] Parbleu je ſuis char-
» mé de vous rencontrer : voilà de
» quoi confondre nos eſprits forts ;
» je vous préſenterai à nos trois Aca-
» démies, & je vous jure qu'elles ſe-
» ront fort étonnées. [*Le Revenant.*]
» J'aurai auſſi beaucoup de plaiſir à
» les voir ; car j'aimois les Lettres
» jadis, quoique Gentilhomme : je
» me cachois pour lire ; je vous di-
» rai même en confidence que je ſa-
» vois écrire, & quand, dans un

» acte, je déclarois que je ne savois » pas signer mon nom, c'étoit simplement par forme, & pour ne pas » dèshonorer ma famille. . . . Vos » Académiciens sont sans doute de » grands Clercs, de savans Bache» liers, de profonds Théologiens ? » [*Le Bourgeois.*] Eh non, Mon» sieur, tout est changé, tout est dé» généré, nos trois Académies en» semble ne seroient pas capables de » soutenir une thèse de Théologie... » Dans quel siecle viviez-vous ? [*Le » Revenant*] J'étois un des princi» paux Officiers du Roi Louis-le» Gros; je brillois beaucoup à la » Cour : j'avois deux valets, & la » permission de faire servir deux » plats sur ma table, & deux mets » dans chaque plat ; les envieux » crioient un peu contre mon luxe : » mais je les laissois dire. Au reste, » j'en ai fait pénitence là-bas, ne me » le reprochez point, & faites-moi » revoir ma Patrie. » Le Revenant demeure frappé d'étonnement à l'as-

pect de notre magnifique Capitale: il remarque cependant qu'on y a conservé un peu de boue, sans doute, par respect pour son ancien nom de *Lutece*. Il voit passer un fiacre dans lequel sont voiturées une petite marchande & sa cuisiniere; il prend la marchande pour une Princesse, & sa cuisiniere pour sa Dame d'honneur. » Je vous avoue cependant, ajoute-» t-il, que le luxe de la Princesse » m'a choqué : de mon tems, les » Princesses voyageoient en croupe » derrière leurs époux ; c'étoit-là » leur char le plus magnifique. » Il apperçoit la maison d'un Commis, & la prend pour le palais d'un Prince; il est plus étonné encore quand on lui montre la maison de la femme de ce Commis. » Quoi, dit-il, le » mari & la femme ne demeurent pas » ensemble : c'est par esprit de chas-» teté, sans doute? [*Le Bourgeois.*] » Oui: les maris sont chastes avec » leurs femmes, & les femmes sont » chastes avec leurs maris. . . . . . . :

Une anecdote fort ſinguliere eſt le ſujet de la *MÉPRISE*. Jean Bouchet, Auteur des annales d'Aquitaine, arrive à Fontainebleau, conduit par le ſeul deſir de voir le vainqueur de Marignan, & le reſtaurateur des Arts: il eſt bourré par un Suiſſe dans la galerie, & perſiflé par les Courtiſans. Il repréſente qu'il eſt venu de Poitiers pour voir François premier; que ce Prince ſeroit fâché s'il ſavoit qu'un de ſes ſujets, après un ſi long voyage, s'en retourne ſans l'avoir vu. » [*Un* » *Marquis, d'un ton railleur.*] Oh! » ſans doute, le Roi ſeroit fâché, » déſolé, déſeſpéré, s'il ne voyoit » pas un Hiſtorien, un Poëte tel que » vous: il y perdroit beaucoup & me » diroit à moi, *amice, diem perdidi.* » Suiſſe, ne privez pas le Roi du » bonheur de voir M. Bouchet ». Un Duc, un Comte enchériſſent encore ſur cette ironie. Un Baron veut, » qu'on ferme l'entrée de la Cour à » tous ces petits importans lettrés » qui viennent ſolliciter des penſions

» & enlever à de vieux militaires le » prix de leur courage ». Un Abbé, Poëte de profeſſion, demande une exception en ſa faveur. » [*Le Duc.*] » On vous la doit, Monſieur l'Abbé; » le couplet que vous fîtes le jour de » mon mariage, eſt délicieux : vous » m'y compariez à Céſar, cela eſt » un peu fort; mais du reſte le couplet » eſt divin. [*Le Baron.*] Et l'oraiſon » funèbre de mon grand oncle, où » M. l'Abbé ne parle que de moi, » avouez que c'eſt-là de l'éloquence.» Enfin les moindres productions du jeune Abbé ſont vantées par ſes protecteurs comme autant de chefs-d'œuvre, & il ne manque pas lui-même de parler avec mépris des ouvrages de Bouchet. » [*Le Duc.*] » J'eſpere que bientôt la diſgrace du » Chancelier du Prat. . . . Il court » de certains bruits. . . . Le Roi pa- » rut hier le voir d'un mauvais œil. . . » S'il peut tomber, je réponds que » les Jean Bouchet ne ſe préſenteront » plus à la Cour ». On annonce que

Le Roi va paroître. » [*Le Marquis*
» *en riant.*] A-t-on prévenu le Roi
» que M. Bouchet venoit le visiter.
» (*Le Baron en riant.*] Soyez per-
» suadé que le Roi ne s'occupera
» que de lui, ne verra que lui ».
François premier passe, s'arrête de-
vant Bouchet, & le regarde d'un
œil fixe. » [*François premier.*] Voilà
» l'homme qu'il nous faut ; je m'en
» tiens à celui-là : il y a bien des
» choses dans cette tête-là : cette
» main-là tiendra bien le gouvernail..
» Cet homme-là vaut mieux que du
» Prat, beaucoup mieux ; on ne peut
» pas les comparer : venez, mon ami,
» approchez ». Voilà les Courtisans
persuadés que du Prat est disgracié,
que Bouchet lui succede, & qu'il
va se vanger. L'un veut tenter de le
perdre dans l'esprit du Roi : un au-
tre, lui faire des excuses ; le Comte
songe à s'exiler volontairement. Bou-
chet parle au Roi en confidence ;
sans doute qu'il travaille à leur ruine.
Le petit Abbé ne perd point la tête ;

il rève à une ode ſur l'élévation du nouveau Chancelier. Cependant François premier a amené Bouchet, pour le mieux voir, dans l'embraſure d'une croiſée d'où il ne peut être entendu des Courtiſans. Il lui annonce qu'il la choiſi pour ſervir de modele à un Neptune qu'il veut placer dans une piece d'eau. On lui avoit propoſé de prendre du Prat: mais la figure de Bouchet lui ſemble plus propre à donner une idée du Dieu des mers. Cette équivoque a cauſé les alarmes des Courtiſans qui s'attendent toujours à une vengeance éclatante de la part de Bouchet. François premier lui demande qui il eſt: il ſe nomme: un nom cher aux Lettres ne pouvoit être indifférent à François premier: ce Prince veut lui donner des penſions. » Sire, répond » Bouchet, je jouis d'un patrimoine » honnête, &, ſi je l'oſois, je de- » manderois pour un de mes com- » patriotes les bienfaits que votre » Majeſté veut répandre ſur moi. C'eſt

» un

» un jeune Artiste né avec les plus
» heureuses dispositions : mais son
» extrême indigence l'a forcé d'a-
» bandonner ses pinceaux ». François premier promet des secours, des pensions pour le jeune infortuné.
» Puis il ajoute : mais, dites-moi,
» quand je suis entré, il m'a semblé
» que ces Courtisans vous persifloient:
» je ne le souffrirois pas : outrager
» les Lettres, c'est m'insulter. [*Bou-*
» *chet*] Sire, on m'avoit refusé la
« porte ; ces Messieurs me l'ont fait
» ouvrir ; c'est à eux que je dois le
» bonheur inestimable de voir votre
» Majesté : c'est à eux que je dois
» l'honneur d'en être apperçu, de lui
» parler : sans eux, Sire, je n'aurois
» pas eu le plaisir de détourner vos
» bienfaits sur un de mes compa-
» triotes. Ah ! je leur dois une éter-
» nelle reconnoissance. J'ose même
» dire, grand Roi, que vous leur en
» devez, puisque, sans eux, votre
» Majesté ignoreroit qu'au milieu de
» ses Etats, un Artiste a besoin de

» ſa bienfaiſance pour cultiver un
» Art auquel il eſt appellé par la
» Nature. [*François premier*] Vous
» m'étonnez, vous me charmez,
» homme de bien, ne reſtez pas long-
» tems à ma Cour, vous y perdriez
» bientôt cette candeur qui m'en-
» chante. (*aſſez haut pour être enten-*
» *du des Courtiſans.*) Encore une
» fois, je m'en tiens à cet honnête
» homme-là, je n'en veux point
» d'autres.... Mon cher Bouchet,
» trouvez vous à ſix heures dans le
» Parc, vers la grande piece d'eau,
» (*aux Courtiſans*,) Meſſieurs,
» traitez Bouchet avec les égards
» qu'on doit au mérite; les hommes
» tels que lui ſont très-rares, ſur-tout
» à la Cour ». Ces derniers mots
conſternent les Courtiſans : ils ne
doutent plus que Bouchet ne ſoit
Chancelier. Il s'amuſe de leur mé-
priſe : ils lui font de profondes ré-
vérences, & tâchent, par de fades
éloges, d'effacer l'impreſſion que
leur perſiflage a fait ſur ſon eſprit : ils

:rchent déjà à se nuire les uns aux
tres auprès du nouveau favori. Le
larquis prétend » qu'il n'a pas peu
» contribué à la disgrace de du Prat,
» & que quelques mots qu'il a dit au
» Roi. . . . . ». L'Abbé demande à
Bouchet, » la permission de lui dé-
» dier un recueil de ses œuvres, pré-
» cédé d'une ode sur son élévation.
» [*Bouchet.*] Je pardonne à ces
» Messieurs d'avoir encensé un hom-
» me qu'ils ont cru Ministre : ils sont
» Courtisans, flatter est leur mêtier :
» mais vous, Monsieur, sachez que
» la flatterie est indigne d'un homme
» de Lettres, sa profession est de cher-
» cher la vérité ; sa gloire est de la
» dire, & ce n'est qu'aux morts qu'il
» doit son encens. (*Aux Courtisans.*)
» Et vous, Messieurs, quoiqu'à la
» Cour la flatterie soit passée en usa-
» ge ; vieux guerriers, hommes esti-
» mables dans les combats, ne rou-
» gissez-vous pas du rôle que vous
» jouez ici ? J'arrive, vous me croyez
» *pauvre* & sans crédit, vous m'in-

» ſultez : vous me croyez Miniſtre ;
» vous me comblez d'éloges. Eh bien
» inſultez-moi encore. . . . Une équi-
» voque a cauſé votre erreur. Le Roi
» ne m'a point choiſi pour ſuccéder
» à M. du Prat, mais pour ſervir de
» modèle à une ſtatue ».

[*Extrait de M. Dupuy.*]

RECHERCHES *hiſtoriques & critiques ſur l'Adminiſtration publique & privée des Terres chez les Romains;* depuis le commencement de la République jusqu'au ſiècle de Jules Céſar : dans leſquelles on traite incidemment de leur Commerce, par rapport aux productions de leur crû, & l'on prouve en même-tems le peu d'influence que l'Agriculture a eue ſur leurs mœurs. Par l'Auteur de la *Théorie du Luxe.* A Paris, chez la Veuve Duchesne, Lib. rue S. Jacques,

au Temple du Goût. Avec Approbation & Privilége du Roi. 1 vol. *in*-8°. de 528 pag.

L'ACADÉMIE Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, avoit proposé pour sujet du prix, d'examiner quel étoit l'*état de l'Agriculture chez les Romains, depuis le commencement de la République, jusqu'au siècle de Jules-César, relativement au Gouvernement, aux mœurs & au commerce*; ce prix devoit être adjugé à Pâques, 1774. Mais les Mémoires n'ayant pas paru satisfaisants, le sujet fut remis pour l'année 1776, & c'est le Mémoire que nous annonçons, qui a été couronné. Il est de M. Dumont qui avoit déja remporté plusieurs autres prix dans la même Académie.

Pour traiter ce sujet dans toute son étendue, l'Auteur ne croit pas devoir se contenter de présenter l'état de l'Agriculture sous ses seuls

rapports, avec le Gouvernement, le commerce & les mœurs; au tableau de ces rapports, il joint une esquisse de l'Agriculture même, de ses variations, & essaie de donner une description succinte des différentes branches de culture, dont les Romains se sont occupés, sujet sur lequel nous n'avons que des notions fort vagues. Une autre considération a déterminé l'Auteur à s'engager de plus en plus dans cette carrière. La manière dont les Romains ont exploité leurs terres, a de quoi piquer, dit-il, la curiosité des amateurs de l'antiquité; & ce qui est infiniment plus précieux, elle présente des méthodes dont la connoissance ne sera pas sans utilité pour nos cultivateurs, quoiqu'à beaucoup d'égards, nous surpassions les Anciens.

L'Ouvrage est divisé en trois parties, dans la première, M Dumont traite des propriétés territoriales, des loix, coutumes & établissemens relatifs à ce sujet; dans la seconde,

des objets de l'éconnomie rurale, chez les Romains; dans la troisième, du commerce que l'on faisoit du produit des terres & de la circulation intérieure, & enfin de l'influence de l'agriculture sur les mœurs des Romains.

Pour faire connoître d'une manière complette l'état de l'Agriculture chez les Romains, depuis le commencement de la République, jusqu'au siècle de Jules-César, M. Dumont croit devoir remonter jusqu'au tems des Rois de Rome, parce que les institutions faites par les Rois, ont subsisté après la révolution. Jusques vers l'an 289 de la fondation de Rome, les Romains ne furent occupés que de guerres; Romulus avoit divisé les tèrres, de manière que chaque chef de famille n'avoit pour sa part que deux journaux de terre, selon Pline; ce que M. Dumont se propose de refuter en s'appuyant sur plusieurs passages d'après lesquels il conclut

que les gens du commun reçurent ſeulement deux journaux de terre, qu'on ne pouvoit en avoir moins; mais que les perſonnes les plus diſtinguées en avoient davantage. Il réſulte de la diſcuſſion dans laquelle il entre à ce ſujet, que dès le premier tems il y avoit chez les Romains, des poſſeſſions d'une étendue plus grande & ſuffiſante, pour que leur agriculture fût dans un état floriſſant. Il fait voir combien on s'écarta dans la ſuite de cette première ſimplicité, & quels terreins immenſes, certains particuliers oſèrent s'approprier, ce qui attira ſur eux l'attention des Magiſtrats. Il donne à cette occaſion une idée des loix agraires, qui tendoient à reformer les abus trop multipliés; & fait voir enſuite que la propriété étoit ſolidement aſſurée; il indique les loix portées contre ceux qui oſoient gâter les moiſſons, enlever un terme ou une borne, empiéter ſur le terrein de leurs voiſins.

Les Romains n'envisagèrent point l'Agriculture dans son rapport avec les forces de l'Etat, & ne s'en occupèrent que comme d'un objet qui intéressoit chaque particulier. Mais ils eurent l'attention de taxer les vivres & tous les comestibles. C. Gracchus avoit fixé le bled à un prix très-bas, M. Dumont blâme cette conduite, & est persuadé qu'on est convaincu aujourdhui par l'expérience & par le raisonnement, que le système de taxer les marchandises, est le plus faux des systêmes, quand on a pour objet de procurer le bon marché. Telle est la manière de penser de M. Dumont. Mais les Romains n'avoient pas poussé si loin leurs réflexions, & comme ils avoient publié des loix, pour empêcher que les gens opulens, n'occupassent trop de tèrres, où qu'ils envahissent les biens de leurs voisins, en protégeant ainsi les propriétés, ils ne voulurent pas non plus que les propriétaires fissent un

gain qui passant les bornes de la modération, mît les autres citoyens dans l'impossibilité d'acquérir les les choses dont ils pouvoient avoir le plus de besoin. La Philosophie ne venoit point encore alors au secours du cultivateur toujours trop intéressé, & la politique des Romains ne vouloit pas que la vie des citoyens dépendît de l'avidité du laboureur. L'Auteur pense aussi que les loix somptuaires qui règloient les dépenses de la table, celles des funérailles, qui toutes étoient souvent éludées, n'opèrent aucun bien & que le plus souvent elles nuisent beaucoup. *Quand les objets que les Loix somptuaires proscrivent*, dit-il, *ne viennent pas de l'étranger, quel avantage produisent-elles à l'Etat? Elles ralentissent la circulation qui donne la vie à l'Agriculture, ou bien elles portent les dépenses, avec le même excès qu'on veut réprimer, vers les choses qui ne sont pas deffendues & qui sont également superflues.*

D'après les mêmes principes, que les anciens Philosophes n'avoient pas apperçus, l'Auteur croit, ce qui paroîtra fort singulier, que les largesses de grains que l'on faisoit fréquemment à Rome, sont une des causes du renversement de la République. Les Romains attachoient de l'importance à l'Agriculture, comme à une source de jouissance & de biens pour les particuliers. Ils vouloient que le champ d'un homme fût soigné, dans la crainte que cet homme ne tombât à la charge de l'Etat. Leurs vues n'alloient pas plus loin, & le peuple étoit dans l'abondance. D'après ce prétendu vice du Gouvernement des Romains, M. Dumont dit que s'ils avoient eu des notions plus étendues sur cette partie, leur administration n'offriroit pas tant de décisions, d'usages, de méthodes nuisibles au progrès & même au maintien de l'Agriculture. Mais ces *décisions* & ces usages n'ont ils pas

dû varier à mesure que la Nation, devenue plus puissante, changeoit ses mœurs & sa manière de vivre?

L'Auteur trace en peu de mots les mœurs de ces premiers Romains qui étoient assez grossieres. Ensuite par leurs conquêtes & par le commerce & les liaisons qu'ils eurent avec les Nations voisines, ces Peuples s'étendirent & perfectionnèrent leurs connoissances dans l'Agriculture. Ils sçurent tirer, par exemple, un produit surprenant de leurs vignes. Ils portèrent aussi très-loin le jardinage & la culture des légumes, ils donnèrent une grande attention aux moyens de se procurer des engrais, ils avoient étudié profondément la nature & la propriété des terreins. Mais pour mieux faire juger en quel état étoit ou pouvoit être l'Agriculture Romaine, M. Dumont expose ici quelques uns des préceptes qui nous ont été conservés.

Dans la seconde partie unique,

ient destinée à présenter les objets
de l'économie rurale, M. Dumont
s'attache particulièrement à ceux que
l'on cultivoit en grand; c'est-à-dire,
les grains & les graines que l'on
cultivoit en plein champ, par journaux, en certaine quantité. Quant
aux autres plantes, il parle préférablement de celles qui étoient d'un
plus grand secours pour la nourriture domestique, ou qui formoient
un revenu de quelque importance.
Il suit la même méthode pour ce
qui concerne le nourrissage des bestiaux & des animaux de la basse-cour. Tous ces détails sont intéressans & très-bien présentés, mais ils
ne sont pas susceptibles d'analyse.

M. Dumont considère dans la
troisième partie, l'Agriculture relativement aux mœurs & au commerce. Dans les premiers tems, les
Romains qui avoient quitté la conduite des troupeaux pour embrasser
une vie plus sédentaire, s'adonnèrent au labourage & au jardinage;

les plus riches y joignirent le nourrissage du bétail. La culture fut bornée long-tems aux plantes les plus communes du jardinage, à l'orge au far, & à quelques légumes farineux. Dans ces premiers tems, c'est-à-dire, jusqu'au quatrième siècle de Rome, on cultivoit très-peu de vignes, encore moins d'oliviers.

Après la prise de Veyes, & lorsque les Romains se virent maîtres d'un plus grand pays, lorsqu'ils communiquèrent avec des Peuples plus éclairés, ils travaillèrent les terres avec plus d'art. Depuis cette époque jusqu'à la ruine de Carthage, l'Agriculture ne cessa de prospérer dans toutes ses branches. Bien-tôt on sacrifia en grande partie le produit des tèrres de l'Italie, à la fantaisie d'en faire des lieux de plaisance; ce n'étoit plus le tems, où, quand il s'agissoit d'assembler les Sénateurs, on alloit les chercher dans leurs métairies. Le Gouvernement alors fut obligé de faire venir

du bled de l'Egypte, de la Sicile, de l'Afrique, de l'Eſpagne pour le diſtribuer à bon marché, ainſi ce Gouvernement fut toujours attentif à entretenir l'abondance. Cette conduite, dit M. Dumont, qui empêchoit le labourage d'être lucratif en Italie, fit renoncer à la culture du bled pour ſe livrer à celle des vignes, des oliviers, du jardinage, &c. dont le Gouvernement ne ſe mêloit pas, & l'Italie entière devint un vaſte verger. En cet état, dit-il, elle étoit plus riche par ſa culture que jamais elle ne l'avoit été, elle produiſoit des denrées plus chères que le bled, & qui lui procuroit un revenu net, infiniment plus conſidérable. Le luxe ne ceſſa de prendre de nouvelles forces. Toute la campagne ſe trouva livrée entre les mains des eſclaves, & l'Italie preſque entière eût manqué de ſubſiſtance, ſans le ſecours journalier des provinces ſituées au-de-là de la Mer. Ce tableau ſert à nous faire

voir que ce ne ſont pas les diſtributions de bled, ni la taxe de cette production, qui mirent les Romains dans cet état, mais leur propre luxe.

L'Agriculture de ce temps manquoit de beaucoup de moyens que nous avons employés depuis. C'eſt ce que M. Dumont fait voir. Faute d'inſtrument pour couper & battre le bled, la moiſſon étoit plus longue. Pour conſerver la paille & ne la pas briſer, les Romains en ſéparoient les épis; ils ne changeoient point de ſemence au bout d'un certain tems, ils charioient lentement avec des bœufs, des vaches, ou tranſportoient leurs denrées à dos d'anes. On ne s'aviſa que dans les derniers tems de charier avec des mules. La ſéparation qui exiſtoit alors entre le nourriſſage des beſtiaux & le labourage, étoit cauſe que le cultivateur manquoit d'engrais, & qu'il en coûtoit davantage pour la nourriture & la conſerva-

tion des troupeaux, plus d'hommes en totalité étoient employés & avec moins de fruit.

« De ces circonstances procé- » doient, dit M. Dumont, des » difficultés qui rendoient la culture » plus pénible, & qui devoient en » diminuer l'encouragement. Si l'on » joint à ces difficultés, celles qui » naissoient de l'état imparfait où » étoient en Italie, les sciences & » les arts, dont l'homme reçoit » tant de secours dans ses travaux; » si l'on considère ensuite l'état » sauvage des premiers Romains, & » les progrès rapides de leur agri- » culture, depuis que, sortis des bor- » nes étroites où ils furent ren- » fermés pendant quatre cens ans, » par des voisins presque aussi bar- » bares qu'eux, ils eurent commu- » niqué avec des peuples plus éclai- » rés; si, dis-je, on réfléchit sur » tous ces objets, on ne peut assez » admirer comment les Romains, » avec si peu de ressources, ont ob-

» tenu de si grands succès dans
» l'économie rurale ; car l'Italie qui
» n'avoit été long-tems connue que
» par ses bœufs, en étoit venue à
» ce point, qu'elle l'emportoit sur
» tous les pays, pour ses vins, ses
» huiles, ses laines, ses bleds &
» ses légumes ».

L'Auteur finit par de nouvelles observations, dans lesquelles il fait connoître la supériorité de notre Agriculture sur celle des Romains, & par plusieurs autres détails qui servent à pouvoir apprécier cette dernière relativement au produit des tèrres ; il parle des mesures dont on se servoit, & enfin du commerce extérieur que les Romains faisoient de leurs productions & de la circulation intérieure de ces mêmes productions. En général, dit-il, les Romains n'ont jamais fait ni dû faire aucun commèrce extérieur de ce que leur pays leur donnoit. Le laboureur en trouvoit un débit sûr & facile près de lui. Tou-

tes ces recherches conduisent M. Dumont à examiner le caractère des peuples cultivateurs ou agricoles, & celui des peuples Nomades, qu'il compare avec celui des Romains, avec leur gouvernement, avec leurs mœurs; d'où il conclut que des mœurs semblables à celles qu'il vient de décrire, ne prennent point leur source dans l'innocence de la vie agricole, qu'ainsi l'Agriculture n'a eu aucune influence sur les mœurs des Romains, cet Ouvrage n'est point celui d'un compilateur, mais d'un homme qui a beaucoup lu, & encore plus réfléchi & qui a sçu mettre de l'intérêt dans un sujet assez stérile par lui-même en apparence. [*Extrait de M. de Guignes.*]

RECHERCHES *sur les Volcans éteints du Vivarais & du Velay;* avec un Discours sur les Volcans brûlans; des Mémoires analytiques sur les Schorls, la Zeolite, le Basalte, la Pouzzolane, les La-

ves & les différentes substances qui s'y trouvent engagées, &c. Par M. *Faujas de S. Fond.*

Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos, liquefactaque volvere Saxa.

VIRG. Georg Lib. IV. v. 471.

A Grenoble, chez Joseph Cuchet, Imprimeur-Libraire de Monseigneur le Duc d'Orléans; à Paris, chez Nyon ainé, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais, & chez Née & Masquelier, Graveurs, rue des Francs-Bourgeois, porte Saint Michel, 1778. Avec Approbation & Privilége du Roi. 490 pages *in-fol.* avec vingt belles planches en taille-douce.

QUOIQUE M. Faujas n'annonce dans cet Ouvrage que de simples recherches sur les Volcans des deux Provinces qu'il étoit à portée

d'examiner, il étoit naturel qu'il commençât son Ouvrage par donner une idée des principaux volcans connus; cette notice occupe 84 pag.: mais l'Auteur espere revenir sur cette matiere dans un Ouvrage qui pourra faire une suite de celui qu'il publie aujourd'hui; il traite ensuite des principales matières que l'on trouve dans les volcans; il avoit sous la main des suites nombreuses & variées non seulement de toutes les laves du Vivarais, du Velay & de l'Auvergne; mais une riche collection de celles du Vésuve, de l'Etna, de l'Hecla, de plusieurs des Isles de l'océan Indien, & de la plupart des montagnes volcaniques du Pérou; il s'occupa à les étudier à fond, à les rapprocher, à les comparer, à les analyser; il s'assura que les différens corps étrangers qui s'y trouvent si communément engagés, y avoient été pris accidentellement, ce qui l'obligea à discuter les opinions de plusieurs naturalites qui étoient d'un sentiment contrai-

re : ce travail pénible & long, lui a fourni le ſujet de pluſieurs mémoires. Le premier qui fixa toute ſon attention, fut celui qui concernoit les ſchorls, qui ſe rencontrent généralement dans preſque toutes les laves connues; M. Ferber & d'autres naturaliſtes l'ont regardée comme le produit des volcans; M. Faujas forcé par ſes recherches d'être d'une opinion contraire, fut dans la néceſſité de combattre leur ſentiment; mais en travaillant ſur les ſchorls dont les eſpèces & les variétés ſont plus multipliées qu'on ne le croiroit d'abord, il vit que ce ſujet étoit encore dans une grande confuſion; qu'on plaçoit ſouvent dans cette claſſe des ſubſtances qui en différoient eſſentiellement; que quelque fois même on ne s'étoit pas entendu ſur le mot; il trouvoit dans quelques Auteurs le ſchorl confondu avec le balſate, avec le trapp des Suédois, avec le Gabro des Florentins. Il s'eſt occupé à diſtinguer tout cela, il re-

connoît neuf espèces de schorl : ce sont presque toutes des corps prismatiques, vitreux, fusibles, contenant du fer, qui paroissent être des produits du feu ; mais qui sont cristallisés par l'intermède d'un fluide aqueux, suivant l'Auteur. Il répond à toutes les objections de M. Ferber; il cite le temoignage de M. Saussure, habile Phisicien de Genève, qui est de même avis que lui. On voit dans une planche les figures des plus beaux morceaux de schorl que M. Faujas ait rassemblés.

La Zéolite est une terre composée, volcanique, vitrifiable, cristallisée, formant une espèce de gelée avec les acides, comme le lapis; c'est un genre de pierre dont la premiere découverte appartient à M. le Baron de Cronstadt, (Mémoires de Stockolm 1756.) mais sur laquelle M. Pazumot a lu en 1776, un Mémoire intéressant. Cette pierre se trouvant dans plusieurs matières volcaniques, & en gros noyaux dans le balsate des environs

de Rochemaure en Vivarais, il étoit essentiel de faire connoître cette substance qui tient une place marquée dans la Lithologie ; l'Auteur en donne l'analyse pour apprendre à en distinguer les caractères & les principes constitutifs ; il fait ensuite mention des différentes Zéolites décrites par plusieurs Auteurs, particulierement de toutes celles que M. le Chevalier de Born indique dans son cabinet : ces dernières sont d'autant plus intéressantes que les matrices où elles se trouvent sont désignées. M. Faujas donne après cela un tableau comparé, relatif au plus ou au moins de facilité qu'ont un grand nombre de Zéolites à se dissoudre dans l'acide nitreux pour y former une gelée ; il discute ensuite dans son mémoire les questions suivantes : 1°. la Zéolite est-elle formée par une réproduction de la décomposition de la terre volcanisée ? 2°. La Zéolite ne peut-elle dans certaines circonstances, être déposée par infiltration dans

dans les cavités, dans les fiſſures des matieres volcaniques? 3°. La Zéolite ne peut-elle dans aucune circonſtance ſe former, ſe produire dans les matières volcaniſées? Enfin, après vingt-quatre pages de diſcuſſions, il en conclud, 1°. que la Zéolite eſt une pierre mixte & de ſeconde formation, produite par l'union intime de la matière calcaire avec la terre vitrifiable : 2° que la voie humide eſt en général celle que la nature employe ordinairement pour la formation de cette pierre, & que la plupart des Zéolites qu'on trouve dans les Laves & dans le Baſalte y ſont étrangères, & y ont été priſes accidentellement pendant que la matière étoit en fuſion : 3°. que les eaux ont pu & peuvent encore attaquer la Zéolite dans les laves, la déplacer & la dépoſer en lames, quelquefois même en petits criſtaux dans les fiſſures du baſalte : 4°. que les feux ſouterreins doivent auſſi former des combinaiſons de la matière calcaire

avec la terre vitrifiable ou de la te
vitrifiable avec certaines ſubſtan
ſalines, propres à ſervir de baze a
Zéolites ; mais qu'il faut toujo
que l'eau vienne perfectionner ce q
le feu n'a fait qu'ébaucher.

Le Mémoire ſur le Baſalte eſt
partie la plus conſidérable des D
ſertations de M. Faujas ; il y tra
de toutes les déjections volcaniqu
Deux Naturaliſtes françois ont tra
fort au long une queſtion relati
au Baſalte des Anciens ; il s'agiſſ
de ſavoir d'où il venoit & s'il ét
volcanique. M. Guétard a comp
un très-grand Mémoire, rempli d
rudition, qui annonce des reche
ches profondes dans une multitu
d'Auteurs anciens & modernes.
ne croyoit pas alors que les priſm
de Baſalte fuſſent volcaniques.
Deſmareſt, s'appuyant ſur une pa
tie des mêmes paſſages & des mêm
citations, a publié des Obſervatio
méthodiques, & que M. Faujas cr
être en général préférables. N'auro

il pas été plus ſimple, dans une queſtion relative à des faits, dit M. Faujas, de laiſſer-là les livres anciens & les ſtatues antiques, ſur l'origine deſquelles il n'y a rien abſolument de bien poſitif? Pour s'occuper eſſentiellement de l'objet utile de la choſe, il falloit aller en Egypte même, vérifier le point de fait, ou tout au moins y prendre des renſeignemens exacts qui auroient mis fin à toute diſcuſſion. M. Faujas rapporte des obſervations qu'il a faites ſur le Baſalte des Egyptiens, pour faire voir qu'on a mis en œuvre en Egypte un Baſalte qui a tous les caractères d'une lave compacte, & pour prouver qu'on trouve ſur une des plus hautes montagnes du Velay un Baſalte qui en rapproche beaucoup.

C'eſt à M. le Duc de Chaulnes & à ſon amour pour les Sciences, que M. Faujas doit les échantillons qu'il lui a laiſſé détacher de deux ſtatues de Baſalte, égyptiennes, mutilées & non réparées, qui ſont ſuite à la

belle & nombreuse Collection qu'il a rapportée de son voyage en Egypte. Ces deux statues sont chargées de caractères hiéroglyphiques ; la matière en est absolument la même ; c'étoit un Basalte gris cendré, un peu verdâtre, le *Basaltes viridis orientalis*, ou *Basalda verda, dura, orientale ; Basalda cinerina, dura, antica orientale* des Italiens, le même dont on voit de très-belles statues dans la villa Albani & au Capitole.

Ce Basalte que M. Faujas a examiné avec attention, est moins dur que le Basalte noir du Vivarais, puisque à l'aide d'une pointe bien acérée on peut l'attaquer & le mordre sans le faire partir en éclats ; tandis que le Basalte noir de nos volcans, qui est presque intraitable, se brise & s'écaille plutôt que de se laisser entamer par des instrumens tranchans. Lorsqu'on promène une lame de couteau bien trempée, en appuyant avec effort sur les cassures

du Basalte égyptien, la lame y mord un peu, & dès lors la matière prend sur cette superficie ainsi égrugée un œil blanc; ce qui est occasionné par la division des molécules. Vu en cet état, le grain de ce Basalte paroît d'un gris blanc, semé de petites taches noires qui ne sont que des portions plus dures & plus compactes. L'on voit, après cette opération, des particules métalliques brillantes; mais il ne faut pas s'y tromper. M. Faujas avertit qu'elles ne sont occasionnées que par l'acier de l'instrument qui s'est attaché sur la surface mordante & raboteuse de la pierre. Un Naturaliste exercé fera aisément cette distinction. Ce Basalte est attirable à l'aimant, & fait mouvoir le barreau magnétique tout aussi bien que le Basalte-lave. Il fait une excellente pierre de touche. Enfin il se fond sans addition; il devient poreux; & poussé à un feu violent, il forme une espèce de verre ou d'émail noir.

Les nœuds de granit qu'on remarque quelquefois dans les Basaltes prismatiques s'y rencontrent ordinairement dans l'intérieur vers les parties que la rupture a mises à découvert ; mais dans quelques uns le granit se trouve placé dans le plan d'une des faces du prisme, dans une position très-propre à donner des éclaircissemens sur la théorie de la formation des colonnes. Si l'on suppose, en effet, qu'avant que la matière fluide de la lave eût affecté la forme prismatique, un noyau de granit s'y trouvât accidentellement engagé, & qu'on examine ce qui devoit arriver dans cette circonstance, on pourra se former une idée de cette opération, en la considérant sous deux points de vue différens, les seuls qui paroissent être vraisemblables ; on peut considérer leur organisation ou comme le produit d'une cristallisation semblable à celle des cristaux pierreux, ou des sels, ou simplement comme une suite d'ac-

cidens opérés par la retraite d'une matière qui prend telle ou telle forme en paſſant par degrés de l'état d'incandeſcence le plus fort à l'état de refroidiſſement total. Il faut donc ſe repréſenter dans le premier cas une matière qui, après avoir ſubi un degré de feu auſſi violent que ſoutenu, ſe trouvant en fuſion parfaite, auroit la propriété particulière de ſe criſtalliſer par la diſpoſition & le rapprochement de ſes molécules, à l'exemple de l'antimoine, du ſoufre, &c. Dès-lors le fluide feroit la fonction du fluide aqueux, & tiendroit comme lui en diſſolution les particules conſtituantes de la matière baſaltique. Dans cette circonſtance le rapprochement, la juxta poſition des molécules ſe feroit d'une manière tranquille, graduelle & ſans effort. Le noyau de granit ou tout autre corps étranger qui ſe trouveroit interpoſé dans la lave baſaltique occuperoit, à la vérité, une place, gêneroit & dérangeroit peut-

être, en quelque ſorte, la direction des priſmes; mais ſi par hazard il étoit exactement placé dans la ligne de ſéparation d'un priſme à l'autre, il ne devroit ſouffrir aucune eſpèce d'atteinte ni de dérangement; on le verroit ſimplement être adhérent aux deux priſmes & leur ſervir de lien.

Dans la ſeconde hypothèſe, c'eſt-à-dire, dans la circonſtance où le ſeul refroidiſſement de la lave occaſionneroit une retraite de nature à donner naiſſance à des priſmes diverſement configurés, une telle opération, bien différente de la première, entraîneroit néceſſairement avec elle des efforts, des déchiremens, des diſjonctions forcées : les corps étrangers renfermés dans la lave, s'ils ſe trouvoient placés dans les lignes de ſéparation, ſeroient rompus, partagés, & chaque priſme en retiendroit une portion : cette hypothèſe ſe trouve réaliſée dans deux priſmes de cette eſpèce, que décrit M. Faujas. Il a vu deux co-

lonnes qui offrent dans leurs deux faces correſpondantes chacune une portion d'un gros nœud de granit, qui n'avoit fait d'abord qu'un enſemble, qu'un même corps. Ces deux noyaux de granit ſe correſpondoient exactement; l'un faiſoit la contre-partie de l'autre, & on voyoit indubitablement qu'ils n'avoient fait primitivement qu'un tout, disjoint & ſéparé par l'effort de la retraite de la matière lors de ſon refroidiſſement. Ces deux priſmes ſont dans ſon cabinet où ils ont été vus avec admiration par de très célèbres Naturaliſtes, comme des pièces qui prouvent le méchaniſme de la formation du Baſalte.

Les priſmes de Baſalte varient pour le nombre des côtés, & l'Auteur les decrit & les figure tous. Comme il ſavoit que M. de Romé Deliſle fait mention à la page 256 de ſa Criſtallographie de priſmes de Baſalte octogone & enneagone, & que M. Molineux parle de ceux

d'antrim de cette forme, il avoit fait depuis long-tems les plus grandes recherches pour trouver de ces prismes à huit & à neuf côtés ; cependant malgré la multitude de colonnes volcaniques qu'il avoit vues & revues tant de fois, il n'en avoit jamais trouvé aucune qui excédât sept faces ; lorsqu'enfin, dans le commencement de l'année 1778, il en découvrit une à huit côtés bien caractérisés sur le haut de la montagne de Chenavari, au-dessus de Rochemaure ; & il en donne la description ainsi que des prismes articulés. A l'égard des prismes à neuf pans, il n'en a jamais vus, ni aucune personne de sa connoissance ; il n'y a que M. Molineux qui en parle.

Il existe du basalte en boules, c'est-à-dire, des masses plus ou moins volumineuses qui ne doivent point leur forme à des accidens postérieurs au refroidissement de la lave, mais à une configuration par-

ticulière que la matière en fuſion a quelquefois affectée. L'Auteur décrit également les baſaltes en table, les baſaltes irréguliers, & tous ceux qui ſont mêlés de différentes matières, comme de ſchorl, de granit & de chryſolite.

Il décrit enſuite des brêches volcaniques. Ce ſont, dit-il, d'anciens baſaltes, d'anciennes laves, ou de nouvelles matières volcaniques remaniées par le feu, & amalgamées avec des laves plus modernes qui s'en emparent pour former un ſeul & même corps. Dès-lors ces laves varient par la dureté, par la couleur; elles imitent certains marbres, certains porphires compoſés de fragmens irréguliers de diverſes matières.

Il décrit auſſi les brêches provenues des éruptions boueuſes, dans leſquelles l'eau paroît avoir eu quelque part; & il rapporte une obſervation de M. Deſlandes (de S. Gobin), qui prouve que l'eau ne

s'évapore pas & ne détonne pas toujours, lors même qu'elle est jettée sur un corps en fusion, & cela par le défaut d'air ambiant.

Suit un Mémoire sur la Pouzzolane, qui a été publié séparement à cause de son utilité dans les arts. Une terre volcanisée propre à faire un ciment, dont la réputation s'est soutenue depuis les tems les plus reculés ; une terre que les Romains, qui excelloient dans l'art de bâtir, avoient toujours regardé comme l'ame & la base de la solidité de leurs constructions, & que Vitruve reconnoissoit comme propre à opérer des choses admirables, *genus pulveris quod efficit naturaliter res admirandas*, méritoit sans doute de faire l'objet d'un mémoire détaillé. L'intéret national, celui des particuliers, ont obligé l'Auteur, d'entrer dans les plus grands détails sur cette terre : nous la possédons en France ; elle y est abondante ; elle peut y circuler facilement à l'aide

de plusieurs grandes rivières. Quelle ressource pour la construction des grands ouvrages & des monumens publics, à la solidité desquels on ne sauroit trop apporter d'attention! quel avantage pour le citoyen en particulier qui pourra se procurer cette pouzzolane à un prix modique! si un objet d'utilité reconnu & confirmé par plus de vingt siècles d'expériences, doit fixer l'attention du Gouvernement, c'est sans contredit celui ci. La Pouzzolane doit en général son origine aux débris graveleux de la lave poreuse; ce n'est point une cendre proprement dite; les volcans qui ne sauroient être comparés aux incendies ordinaires, ne laissent point après eux, comme les matières végétales ou animales, des traces de cendres: poussée à un feu violent, elle se réduit en scories, & ensuite en émail noir. L'Auteur donne plusieurs procédés pour employer la Pouzzolane, *& plusieurs* expériences pour cons-

cher la cauſe de ſes effets ; les expériences que l'on a faites ſur les Pouzzolanes du Vivarais ; même des procès-verbaux d'Ingénieurs qui conſtatent la bonté de la Pouzzolane de France comparée avec celle d'Italie.

Après tous ces Mémoires préliminaires, l'Auteur commence à la page 263. la deſcription particulière des volcans du Vivarais.

Les chauſſées les plus vaſtes & les plus conſidérables du Haut-Vivarais, ſont en général plutôt diſpoſées en grandes maſſes, en ébauche de priſmes, ou en colonnes d'un très-gros calibre, qu'en priſmes réguliers & bien caractériſés, comme ceux du Bas-Vivarais, où les chauſſées ſont plus égales, plus régulières & mieux diſpoſées, & ſe prolongent beaucoup plus loin : on voit en un mot un ton de fraîcheur & de conſervation dans les produits volcaniques du Bas-Vivarais, qu'on ne retrouve plus dès qu'on s'eſt élevé ſur le plus haut de

la Côte de Maire : il eſt vrai qu'on y remarque en revanche de très-grands objets qui méritent d'être obſervés & d'être médités avec attention. On y trouve une multitude de beaux rochers baſaltiques, tels que ceux de Bannes, de la Chavade, de Chenclette, de Bonjour, de Pradelles, d'Ardennes, de Ruſchambon, de Saint-Clement, de Beauregard ; rien n'eſt auſſi intéreſſant que Montlor, la Farre, Goudet, le Calvaire de Coucourou, Saint-Paul de Tartas, la Fayette, Monchaud, l'Hermitage de Pradelles, la Fagette, les Ufernès, la Monteyre, Ribens, Landos, Pijeres, Moutelle, Saint-Arcon, Barges, le Villard, Coulon, &c. Les bords de l'Allier, ceux de la Loire, dans cette partie du Vivarais, offrent des objets de la plus grande curioſité pour ceux qui veulent appliquer l'étude des montagnes volcaniques, à ces recherches ſuivies ſur la ſtructure & l'organiſation de la terre. On peut ſuivre les volcans du

Vivarais ſans interruption depuis Rochemaure juſqu'à Pradelles ſur une longueur de 18 lieues & même de 26 & ſur 4 lieues de large : elle ſe continue dans l'Auvergne & dans le Languedoc, juſqu'à plus de 70 lieues.

L'Auteur décrit ſéparément chacune des montagnes & chacun des baſſins qui préſentent évidemment les débris de ces anciens volcans ; il repréſente les plus conſidérables dans de très-belles planches Le cratere de Montbrul, à 3 lieues & demie de Montelimar, a 80 toiſes de profondeur ſur 50 toiſes de diamètre ; il eſt de forme circulaire, fait en entonnoir, avec une large déchirure dans la partie qui eſt entre le midi & le couchant ; on peut y deſcendre par un petit ravin étroit, rude & des plus eſcarpés : l'entrée de cet abîme offre le ſpectacle le plus étrange & le plus nouveau : on n'y voit que des *laves* calcinées, de toutes les formes

de toutes les couleurs : les parois ce cratere, (car c'en eſt un des us beaux & des plus curieux) ſont aillés à pic & coupés dans certaines parties, comme des murs de maçonnerie ; dans d'autres, la matière entièrement poreuſe & réduite en ſcorie, forme des eſpèces de tours, des baſtions, des demi-lunes qui imitent des ouvrages de fortifications. On voit en pluſieurs endroits des crévaſſes & des enfoncemens qui paroiſſent avoir été autant de bouches à feu ; auſſi tout eſt brûlé à un tel point, qu'on croiroit que le feu s'y eſt éteint depuis peu, quoique ce cratere ſoit de l'antiquité la plus reculée.

En quittant Vals, on peut rémonter la rivière du Volant, juſqu'aux approches du pont nommé le Bridon; c'eſt ici où commence la plus belle ſuite de chauſſées qui exiſte dans tout le Vivarais On peut dire que le torrent roule ſes eaux entre des digues de baſaltes priſmatiques, depuis ce

pont jusqu'au-dessus du village d'Entraigues, c'est-à-dire pendant environ 2 lieues.

Si les différentes chaussées, telles que celles de Chenavari, de Maillas, présentent des tableaux grands & majestueux, portant souvent l'empreinte du désordre, le pavé du pont du Bridon offre au contraire une suite de colonnes d'une forme agréable, disposées dans un bel ordre, assez grandes, sans être colossales, entierement à découvert, placées à propos pour être étudiées facilement tout au-près du grand chemin, & dans un des plus beaux sites de la nature. Ce pavé est le commencement des chaussées qui regnent le long de la rivière du Volant & dont la plus grande partie est sortie du cratere de la montagne de la Coupe, dont on voit la figure dans le livre, & qui ressemble beaucoup à celui du Vésuve.

Le pavé du pont de la Baume ou de Portaloup, au bord de la rivière

Ardeche, eſt un des plus curieux
a'il y ait. La chauſſée des bords de
rivière d'Aulière, le pont de
ueule-d'Enfer, ſont auſſi des en-
roits remarquables dont l'Auteur
onne des figures, ainſi que des
gues d'Expailly qui font le plus
eau pavé baſaltique de tout le Ve-
i, & celui de Polignac à une lieue
u Puy; celui-ci eſt le plus propre
inſtruire ſur la décompoſition des
ves. Enfin le rocher baſaltique de
oche-Rouge, à une lieue & demie
e Brive, qui eſt inconteſtablement
plus curieux & le plus inſtructif
e tout l'ouvrage; on y voit les
ans de granit ſoulevés par l'effet de
lave, qui ſe ſont appliqués contre
baſalte bouillant auquel ils ſe
nt adaptés & comme ſoudés.

Cet Ouvrage intéreſſant eſt ter-
iné par ſix lettres de M. l'Abbé de
lortesſagne, ſur les volcans du
laut-Vivarais.

On voit par le cour extrait que
I. Faujas a fait les plus pénibles re-

cherches & les plus savantes discussions sur toutes les productions des volcans, & que son Ouvrage est très-intéressant pour la Litogeognosie. [*Extrait de M. de la Lande.*]

DICTIONNAIRE *Iconologique*, ou Introduction à la connoissance des Peintures, Sculptures, Estampes, Médailles, Pierres gravées, Emblêmes, Devises; &c. avec des Descriptions tirées des Poëtes anciens & modernes. Par M. *de Prezel.* Nouvelle Edition, revue & considérablement augmentée. 2 vol. *in*-12. petit format. Prix, 4 liv. 4 f. A Paris, chez Hardouin, Libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis l'Eglise.

LA première édition de ce Dictionnaire publiée en 1756, fut d'autant mieux accueillie qu'il manquoit à la Littérature un Dictionnaire du langage simbolique, ou de

celui dont la peinture & tous les Arts relatifs au deſſin ſont obligés de ſe ſervir pour exprimer des penſées morales, des idées abſtraites ou intellectuelles. L'Auteur dans la vue, très-utile pour les beaux Arts, de ſe rendre en quelque ſorte l'interprête de ce langage quelquefois obſcur pour le ſpectateur, & d'ouvrir une nouvelle carrière à l'Artiſte inſpiré par le génie de la poéſie, vient de publier une nouvelle édition de ſon Dictionnaire avec des augmentations conſidérables. Ses articles ſur le beau idéal des Grecs & ſur les formes qu'ils ont adoptées pour la repréſentation de leurs Divinités, annoncent ſuffiſamment les nouvelles recherches de l'Auteur. Les fondateurs de la Religion chez les Grecs, comme il l'obſerve, étoient Poëtes, & ils s'efforcèrent de donner dans leurs chants les idées les plus élevées & les plus ſublimes des Divinités que leur imagination avoit créées. Ces images échaufferent le génie des Artiſtes;

chargés de donner l'existence aux objets de l'adoration publique, ils s'élevèrent en quelque sorte au dessus de la sphère naturelle des Etres. Jupiter, le Souverain des Dieux, s'annonce par des formes grandes & majestueuses; c'est un vieillard qui paroît avoir toute la vigueur de la jeunesse. Les Poëtes supposoient les Dieux dans un état de jeunesse éternelle; idée, au reste, conforme à l'immutabilité de l'Etre suprême. Les sculpteurs Grecs ne manquèrent pas d'adopter cette idée si favorable à l'art dans la représentation sur tout d'Appollon, de Mercure, de Mars, de Vénus, de Diane, de Minerve, de Junon. Mais les Artistes, en donnant une beauté adolescente à leurs Divinités, avoient soin d'allier à cette beauté la force de la maturité de l'âge. La jeunesse, par exemple, de l'Apollon du Belvedere, est vigoureuse & non efféminée. La jeunesse est plus mâle dans Mercure & dans Mars: mais celle de Bacchus

nt un peu des formes féminines : ſemble que les Statuaires Grecs ent voulu réunir dans ſes ſtatues beautés propres aux deux ſexes ; contours ſont doux & coulans, membres un peu arrondis, & il les hanches pleines du beau ſexe ; phyſionomie eſt celle d'un jeune omme chez qui la douce chaleur du intems de la vie a commencé à faire rmer la ſenſation de la volupté. uelques ſtatues d'Apollon ont auſſi tte même fleur de jeuneſſe : de ce ombre eſt l'Apollon du Vatican, ui a un cygne ſous lui & s'appuie ollement contre un arbre. Hercule ombattant contre les monſtres & s brigands, & non encore parvenu ux termes de ſes travaux, s'annonce ar l'expreſſion très-reſſentie des erfs & des muſcles. L'Auteur, ainſi ue les admirateurs des belles ſtatues ntiques, obſerve également parmi s Déeſſes divers âges & divers gen-es de beauté : mais nous ſommes bligés de renvoyer le lecteur à l'ou-rage même.

cher la cause de ses effets; les expériences que l'on a faites sur les Pouzzolanes du Vivarais; même des procès-verbaux d'Ingénieurs qui constatent la bonté de la Pouzzolane de France comparée avec celle d'Italie.

Après tous ces Mémoires préliminaires, l'Auteur commence à la page 263. la description particulière des volcans du Vivarais.

Les chaussées les plus vastes & les plus considérables du Haut-Vivarais, sont en général plutôt disposées en grandes masses, en ébauche de prismes, ou en colonnes d'un très-gros calibre, qu'en prismes réguliers & bien caractérisés, comme ceux du Bas-Vivarais, où les chaussées sont plus égales, plus régulières & mieux disposées, & se prolongent beaucoup plus loin: on voit en un mot un ton de fraîcheur & de conservation dans les produits volcaniques du Bas Vivarais, qu'on ne retrouve plus dès qu'on s'est élevé sur le plus haut

ôte de Maire : il est vrai qu'on
marque en revanche de très-
ds objets qui méritent d'être ob-
s & d'être médités avec atten-
On y trouve une multitude de
x rochers basaltiques, tels que
de Bannes, de la Chavade, de
iclette, de Bonjour, de Pradelles,
dennes, de Rufchambon, de
-Clement, de Beauregard ; rien
aussi intéressant que Montlor,
tre, Goudet, le Calvaire de Cou-
ou, Saint-Paul de Tartas, la
te, Monchaud, l'Hermitage de
elles, la Fagette, les Ufernès,
lonteyre, Ribens, Landos,
s, Mourelle, Saint-Arcon,
s, le Villard, Coulon, &c.
bords de l'Allier, ceux de la
, dans cette partie du Vivarais,
nt des objets de la plus grande
sité pour ceux qui veulent ap-
er l'étude des montagnes vol-
ues, à ces recherches suivies sur
ucture & l'organisation de la
On peut suivre les volcans du

» pes de l'éducation ou de la décence,
» portés même pour leurs propres in-
» térêts à la dissimulation, se mon-
» trent presque toujours sous le mas-
» que? il portera donc ses crayons &
» ses pinceaux au milieu de ces
» hommes, qui n'aspirent point à
» secouer le joug impérieux des paf-
» sions, & s'efforcent encore moins
» d'en réprimer les signes; mais s'il
» peint les mouvemens de la nature
» absolument libre dans ses attitudes,
» dans ses gestes, dans ses traits,
» n'aura-t-il pas à craindre que ces
» expressions ne paroissent exagérées,
» qu'elles ne soient même prises pour
» des caricatures par ces hommes ai-
» mables, accoutumés de bonne
» heure à réprimer ces mêmes mou-
» vemens, qui troubleroient l'har-
» monie douce mais monotone de
» leur société? » l'Auteur avoue néan-
moins que l'on blameroit avec rai-
son un Artiste qui, dans l'expression
des passions, n'auroit point égard
au rang, à la dignité, au caractère

même du personnage historique. La colère d'Ajax doit être différente de celle de Thersite, & Philoctete ne doit point succomber à la douleur comme un vil esclave. Le but de l'Auteur, en faisant cette observation, n'est point de persuader à l'Artiste d'ennoblir les passions violentes, & d'imiter celui qui pour ne pas effrayer les spectateurs, essayeroit de rendre les monstres agréables & de faire sourire les furies ; mais il pense avec les grands maîtres, qu'il ne suffit pas que l'expression soit forte, qu'il faut encore qu'elle nous affecte agréablement, ou du moins ne fasse point disparoître dans les mouvemens convulsifs des passions ces linéamens qui constituent les belles formes & donnent de la grace à l'ensemble. L'Apollon vainqueur du serpent Pithon, le Laocoon, la Niobé, le Gladiateur mourant, sont parmi les anciens ouvrages de sculpture des exemples de ce précepte : précepte commun à la poésie,

& à la musique, dont le premier objet, comme beaux arts, est de plaire & de flatter les sens par le choix, la grace, le charme de l'expression poétique ou musicale, en même-tems qu'ils cherchent à les émouvoir par les plaintes, les accens, ou les sentimens douloureux de la passion.

Toutes ces réflexions font assez connoître le degré d'utilité & d'intérêt que l'on peut espérer de trouver dans ce Dictionnaire iconologique. Elles ne peuvent avoir été dictées que par un homme de goût, & qui connoît tout le prix des arts faits pour charmer les ennuis de notre existence physique & morale, & nous procurer des sensations plus vives & plus agréables que celles que nous recevons des objets ordinaires.

MÉMOIRE *sur la meilleure manière de construire les Alambics & Fourneaux propres à la distillation des Vins pour en tirer les Eaux-de-vie.* Par M. *Baumé*, du

Collége de Pharmacie de Paris, de l'Académie Royale des Sciences & de celle de Madrid : Ouvrage qui a obtenu le Prix ſur la Queſtion relative à cette matière, propoſée par la Société Libre d'Emulation. A Paris, chez P. F. Didot jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, quai des Auguſtins. 1778. Brochure *in*-8°. de 128 pag. avec figures.

LA France étant un des pays du monde qui produit la plus grande quantité de vin, & les eaux-de-vie qu'on retire des vins de ce royaume étant à juſte titre regardées comme des meilleurs & des plus parfaites, la Société libre d'Emulation ne pouvoit guère propoſer de ſujet de prix plus intéreſſant pour notre commerce que d'indiquer tous les moyens de perfection de la diſtillation des eaux-de-vie en grand, & perſonne n'étoit plus en état de procurer de nouvelles lumières ſur cet objet que M.

Baumé, qui, par état & par goût; s'étoit occupé depuis très-longtems des opérations de Chimie, même en grand, ſurtout de la diſtillation.

Ce Chimiſte éclairé a tres-bien ſaiſi le véritable objet du problême; il a ſenti qu'il ne s'agiſſait point ici de la diſtillation dans les petits alambics des laboratoires qui eſt d'ailleurs dejà portée à un aſſez haut degré de perfection; mais des grandes opérations des brûleries, dont la théorie & la pratique, quoique les mêmes pour le fond que celles des petites opérations, varient néanmoins beaucoup lorſqu'il s'agit de travailler ſur des quantités conſidérables de liqueur.

M. Baumé fait remarquer dans une courte Introduction que ce n'eſt guère que dans les grandes villes, & ſurtout à Paris, où ſe réuniſſent les arts & les ſciences, qu'on peut eſpérer de perfectionner un art comme celui-ci, qui exige néceſſairement leur concours; & il indique

même-tems les vraies causes qui
nt empêché jusqu'à présent qu'on
e fît les recherches convenables
ır cet objet important : ce sont
:s prohibitions : la distillation en
rand des liqueurs fermentées & la
abrication de toute espèce deau-de-vie sont prohibées dans cette capitale & deviennent des objets de saisie, qui produisent, dit M. Beaumé, l'effet qui doit naturellement en résulter, c'est-à-dire, de rebuter tous ceux qui pourroient contribuer à perfectionner la distillation en grand.

Malgré ces obstacles, M. Baumé n'avoit pas laissé que de faire quelques tentatives heureuses dans ce genre. Il avoit fait construire un alambic de mille pintes pour son usage, & un de six mille pour un particulier qui l'a transporté en province. Les observations qu'il a eu occasion de faire sur ces grands vaisseaux & sur la manière de s'en servir l'ont éclairé, l'ont mis sur la voie,

& lui ont fait naître les idées de perfection qu'il expose dans le Mémoire dont nous rendons compte.

Il n'a pas de peine à démontrer les vices de construction des alambics actuellement en usage dans nos brûleries. Un des plus préjudiciables à la distillation, c'est la forme des cucurbites qui ne laisse point présenter assez de surface à la liqueur, son rétrécissement à sa jonction avec le chapiteau, & le trop petit diamètre du bec du chapiteau & du serpentin, qui ne donnent pas une issue assez libre aux vapeurs raréfiées dans la distillation; ce qui retarde considérablement cette opération & l'allonge en pure perte.

D'après cela, M. Baumé donne la description de six alambics de différentes formes & grandeurs; mais tous construits de manière que les vapeurs raréfiées dans la distillation trouvent le passage le plus facile & le plus libre pour sortir de la

cucurbite, enfiler le tuyeau du chapiteau, & de-là le serpentin, pièce essentielle dans laquelle se fait la condensation des vapeurs, au moyen de l'eau froide dans laquelle est plongé ce long tuyeau courbé en spirale & qui la transmet jusques dans le *bassiot*, c'est-à-dire dans le récipient destiné à recevoir le produit de la distillation.

On conçoit facilement que quand il s'agit de distiller une grande quantité de matière, il faut, en général, de grands vaisseaux, & qu'ils sont beaucoup plus avantageux, à tous égards, qu'un nombre équivalent de petits: aussi ne s'est-on point avisé d'établir de centaines de petits alambics & de petits fourneaux pour distiller les eaux-de-vie; on a construit, au contraire, les alambics les plus grands qu'on a pu. M. Baumé n'a pas de peine à démontrer, d'après le raisonnement & d'après sa propre expérience, combien il y a à gagner à employer les plus grands

vaisseaux pour ces sortes d'opérations; il fait voir qu'on obtient, toutes choses égales d'ailleurs, une quantité d'eau de-vie d'autant plus grande que l'opération se fait plus en grand, & qu'il en résulte d'ailleurs une économie très-considérable tant sur la main-d'œuvre que sur la matière de l'aliment du feu.

La forme de l'alambic & celle du fourneau ne sont point non plus indifférentes pour ce dernier objet. M. Baumé a très-bien vu qu'il doit y avoir beaucoup plus de chaleur employée à profit dans un fourneau & sous un alambic d'une forme très-allongée horizontalement que dans toute autre disposition, parce qu'alors la flamme parcourant un long chemin avant de sortir du fourneau, ou ne s'en échappe point en nature de flamme, ou du moins n'est plus, après un long trajet, qu'une flamme legère presque épuisée & qui ne produit qu'une très-foible chaleur.

Frappé de tous ces avantages,

ce Chimiste propose de faire un alambic de cent pieds de long, de quatre pieds de large & de trois pieds de hauteur, dans lequel on pourroit distiller, en très-peu de temps, le vin de toute une province.

La plus grande difficulté qu'on auroit à surmonter seroit sans doute la construction de cette machine énorme avec ses chapiraux, leur tuyeaux & leur serpentin d'un diamètre proportionné & toujours le plus grand qu'il seroit possible. M. Baumé ne dissimule point que dans ses tentatives pour faire faire des alambics moins considérables, que celui qu'il propose, mais pourtant fort grands, avec toutes leurs pièces bien proportionnées, il a éprouvé de la part de nos meilleurs ouvriers des difficultés qu'il n'a pu vaincre; mais il en attribue la cause à leur impéritie, & insiste avec raison sur la possibilité de l'exécution. Il n'y a en effet rien d'impossible dans la construction de ces

grandes machines, & la preuve sans réplique de cette possibilité, c'est qu'en Angleterre où les ouvriers sont apparemment plus habiles & plus industrieux que les nôtres, il existe pour la distillation de leau-de-vie de grain, des alambics encore plus grands que celui que propose M. Baumé: suivant le calcul de ce dernier, son plus grand alambic projetté, contiendroit quarante mille pintes ou cent quarante muits de vin, & nous savons d'un témoin oculaire très-éclairé & très-digne de foi, qu'on distille des eaux-de-vie de grain en Angleterre dans des alambics contenant quatorze mille cent quarante-huit gallons, faisant environ cinquante-six mille cinq cent quatre-vingt-douze pintes de France. Ces alambics énormes ne sont chauffés que par du charbon de terre; & ces distillations se faisant avec grand avantage & grand profit, cela suppose que l'on a résolu déjà depuis du tems en Angleterre au moins une

bonne partie du problême de la distillation économique des eaux-de-vie, tant pour ce qui concerne la capacité des vaisseaux que pour l'emploi de la matière combustible la moins dispendieuse & la construction des fourneaux, la plus convenable à la combustion de ce charbon.

Ces faits importans, dont il ne paroît pas qu'on eut connoissance ici, qu'oiqu'ils ayent lieu chez nos voisins, prouvent combien il y auroit à gagner à avoir des descriptions bien exactes & bien détaillées de ce qui concerne les grandes fabriques & manufactures dans les différens pays du monde où les arts sont cultivés: l'on jouiroit de tous les avantages de cette précieuse communication de lumières, si le bel exemple qu'a donné l'Académie des Sciences de France par la description des métiers, arts & manufactures, étoit suivi dans les autres États de l'Europe.

M. Baumé s'occupe dans le reste

de ſon Mémoire, de la conſtruction & deſcription des fourneaux propres aux différens alambics, & aux différentes eſpèces de matières combuſtibles, bois & charbon de terre. Il fait de très-bonnes réflexions ſur les perfections à donner aux ſerpentins, aux baſſiots & aux autres inſtrumens dont on ſe ſert dans les brûleries, & finit par des obſervations ſur pluſieurs phénomènes de la fermentation vineuſe. Nous ne faiſons qu'indiquer ces recherches qu'il faut lire dans l'Ouvrage même ; ainſi que deux Diſſertations ſur des objets qui n'ont point de rapport direct à la diſtillation, mais qu'il a miſes à la ſuite de ſon Mémoire, pour les conſerver ou les réunir dans un même volume. La première eſt la deſcription de l'aréomètre ou pèſe-liqueur de comparaiſon, qu'il a imaginé pour connoître les degrés de rectification des eaux-de-vie, avec les tables qui y ſont relatives & leurs uſages. La

seconde contient des recherches & expériences sur plusieurs phénomènes singuliers que l'eau présente au moment de sa congélation & sur les effets des aréomètres plongés dans les liqueurs spiritueuses, prises à différentes températures.

[*Extrait de M. Maquer.*]

LETTRE sur les Edifices tremblans ou inclinés, adressée à Messieurs les Auteurs du Journal des Sçavans, par M. le Baron *de Servières*, Officier au Régiment d'Orléans Cavalerie, & Membre de plusieurs Sociétés Littéraires ; contenant des *Recherches* sur les *Rochers tremblans* & sur les *Edifices branlans & inclinés.*

Ponderibus librata suis.
OVIDE, Métamorp. Lib. I.

Pont-à-Mousson, le 20 Déc. 1778.

MESSIEURS,

RAPPROCHER & comparer les

phénomènes analogues, pour en tirer l'explication, c'est l'unique moyen que l'homme ait en son pouvoir pour arriver à la connoissance des loix de la Nature; c'est en suivant cette marche que je prends la liberté de rassembler sous vos yeux les divers phénomènes des *rochers & édifices branlans ou inclinés.*

Il n'est personne qui n'ait oui parler du fameux *rocher tremblant* de la *Roquette* près de *Castres* en *Languedoc*, dont M. le Régent, que la curiosité y avoit attiré, fit lever le plan en 1718. *Marcorelle* a donné une explication de ce merveilleux phénomène, sur lequel on peut consulter les *Mélanges d'Histoire nat. d'Alléon du Lac; le Dict. d'Hist. nat. de Valmont de Bomarre; les Lettres de Buchoz sur les animaux végétaux* &c. l'*Essai sur les phénomènes de la nature.* Bouillon, 1773. in-12, p. 209, 212.

Il y a encore au Mont Pilate, dans

le canton de *Lucerne*, une pierre *branlante*.

Le phénomène d'un *rocher tremblant* existe aussi en *Gévaudan*; l'Auteur du *Mém. Hist. sur le Gévaudan*, en parle ainsi, p. 126.

« On voit un gros rocher telle- » ment suspendu sur un autre grand » rocher, auquel il ne tient que par » un point du milieu, qu'en le tou- » chant du bout des doigts de la » main, on le fait *branler* & *ba-* » *lancer*, sans le tirer de son cen- » tre ».

Le phénomène des *rochers tremblans* rapelle tout de suite celui des *édifices branlans*, dont je vais citer les plus remarquables.

Le singulier phénomène du *pillier branlant* de *l'Eglise de S. Nicaise* à *Reims*, est connu de tout le monde. En 1717, il attira la curiosité de *Pierre le Grand*. Dom Jean *Garreau* en donna en 1708, une explication aussi simple & ingénieuse que satisfaisante. On peut la voir dans le

Spectacle de la Nature de Pluche, tom. VII. p. 325, 348.

Le célèbre *le Cat*, débuta dans la République des Lettres, par une *Dissertation* sur ce phénomène, publiée en 1724.

Pluche, (ubi suprà, p. 336.) dit qu'il a éprouvé un balancement très-sensible dans la tour de *St Etienne-du-Mont*, à Paris.

« *Nekam* nous parle d'un clocher » qui fut de l'invention de *Virgile*, » qu'il fit, dit-il, avec un si mer» veilleux artifice, que la *tour*, qui » étoit de pierre, se mouvoit au » *branle* des cloches. Il y en a un à » Bristol, bâti avec un pareil arti» fice, & un autre à *Moustiers* en » *Provence*. Il y en a un quatrième » à *Burzet*, dans le Diocèse de *Vi*» *viers* en *Vivaretz*, dont les pierres » qui sont enclavées, ont le même » *branle* presque que les cloches. » Nous avons vû *branler*, aller & » revenir celui-ci plus d'une fois; » mais non sans admiration, & sans

» quelque peur, tant ſon mouve-
» ment eſt grand & ſenſible ». (*Traité hiſt. & critiq. des princip. Signes de nos penſées*, par le R. P. *Alphonſe Coſtadau*. Lyon, 1717. *in*-12. 8 v. tom. III. pag. 203).

Le phénomène des *édifices branlans*, m'a conduit à parler des *édifices inclinés*. Je commence par la *Tour de Bologne*, dont on lit la deſcription ſuivante dans *Maſſon de Morvillers*. (*Géograph. de l'Italie*. Paris, 1774. *in*-12. pag. 322.)

» Au centre de *Bologne*, eſt une
» *Tour* de brique nommé *Azinelli*,
» bâtie en 1109; elle a 307 pieds de
» hauteur, ſans compter la coupole
» qui eſt encore fort haute. [1] Cette
» Tour eſt remarquable en ce qu'elle
» eſt *inclinée* de 4 pieds 6 pouces. La
» *Tour* de *Gariſendi*, qui eſt à côté,

[1] *La Croix* (*Geog. Mod.* Tom. I. pag. 489.) donne à cette *Tour* 376 pieds d'élévation ; ce qui s'accorde aſſez avec celle indiquée par *Maſſon de Morvilliers*.

» & qui n'a que 144 pieds de haut,
» a 8 pieds 2 pouces d'*inclinaison*.
» Ce n'est pas que le terrein ait fléchi;
» mais c'est plutôt, comme dit M.
» *De la Lande*, un espèce de tour
» de force de l'Architecte; car tout
» l'intérieur de la *Tour* est très-bien
» lié, & la coupe des pierres prouve
» que cela a été fait à dessein ».

Passons maintenant à un phénomène du même genre, encore plus étonnant, je veux dire la *Tour* de *Pise* (Voyez la Géographie de la Croix & ledit Géographe.) *Masson de Morvilliers*. (Géogr. de l'Italie. pag. 218.) parle en ces termes de la *Tour de Pise*.

» Le *Clocher*, ou la *Tour inclinée*,
» est la chose la plus remarquable
» qu'il y ait dans cette Ville; sa forme
» est un cylindre environné de huit
» rangs de colonnes posées les unes
» sur les autres, ayant chacune leur
» corniche. Le dernier rang qui for-
» me la campanile est en retraite : sa
» hauteur, sans y comprendre la

[redacted]

» campanile, eſt de 143 pieds : & » ſi l'on jette un plomb de deſſus la » platte-forme en bas, on trouve » qu'il s'éloigne de 13 pieds de la » baſe de la *Tour*. Le noyau du mi» lieu, ainſi que les degrés, ont la » même pente. Toutes les parties de » la *Tour* ſont ſi bien liées qu'il eſt » difficile de croire qu'une ſi prodi» gieuſe *inclinaiſon* ait pû ſe faire » par une *inclinaiſon* du terrein ».

M. *d'Orbeſſan*, (*Mêlanges hiſt. crit. de phyſ. de litt. & de poéſie*. Paris, 1768. *in*-8°. 3 vol. tom. I. p. 586.) Parle ainſi de cette *Tour*.

» La *Tour penchante* ou *campa» nile*, bâtie en entier de marbre, a » un eſcalier de de 216 marches. » *Miſſon* en rapporte la figure; mais » on auroit dû la repréſenter un peu » moins effilée vers le milieu où ſont » placées les cloches. Cette galerie » ayant 64 pas de tour, la forme de » ce bâtiment eſt cylindrique. Eſt-ce » par un tremblement de terre qu'il » a perdu 15 pieds de ſon à plomb?

» A-t-il été construit ainsi ? On ne » peut donner sur cela que des con» jectures ; mais s'il est vrai que les » fondemens se soient affaissés d'un » côté, comment n'apperçoit-on pas » quelque fracture, & d'où vient que » le niveau de la surface de la platte » forme ou terrasse qui termine cet » édifice est parfaitement exact ? «

Cette dernière circonstance prouve d'une manière incontestable que la *Tour* de *Pise*, n'a point été dérangée de son à plomb par quelque accident ; mais qu'elle a été construite *penchée* à dessein. On en sera encore plus fortement persuadé, si l'on fait attention que cette Tour subsiste depuis 1174.

Au reste, on a plusieurs autres exemples de *Bâtimens penchés* construits exprès de la sorte : parmi le nombre, j'en choisirai un, rapporté par d'*Orbessan*. (*Ubi suprà*, p. 553.)

» Les jardins du Palais *Barberin* » à *Rome*, sont agréables, on y en» tre par un pont à deux arches, dont

[redacted]

» l'une bâtie ſeulement juſqu'à la » hauteur du ceintre, paroît prête à » tomber, quoiqu'elle ne ſe ſoit pas » démentie depuis ſa conſtruction, » conduite par le Chevalier *Bernin*, » qui dans cette occaſion voulut don- » ner une preuve de ſon adreſſe. Le » vuide de cette arche juſqu'à l'ap- » partement, eſt fermé par des pièces » de bois qui forment la ſuite de ce » pont. Cette ſingularité a donné la » torture à plus d'un Architecte ».

Une explication phyſique des divers phénomènes qu'on vient de rapporter eſt néceſſaire pour completter ces recherches : elle ne ſera point difficile à trouver : l'épigraphe de cette lettre offre en deux mots cette explication. Au ſurplus, pour la ſatisfaction de quelques Lecteurs, je vais tranſcrire ici celle qu'en a donnée un de mes meilleurs amis, & de la juſteſſe de laquelle il n'eſt pas permis de douter.

» Un *édifice* peut ſubſiſter quoiqu'il » ſoit *incliné à l'horizon*; car ou la di-

» rection du *centre de gravité* du *mur* » qui *penche*, eſt *hors de la baſe du* » *mur*, ou elle la rencontre ; dans le » ſecond cas, il n'eſt pas étonnant » qu'un *mur* ſubſiſte, puiſqu'il eſt » appuyé, ſur-tout ſi les pierres ſont » bien cimentées ; dans le premier cas » l'*édifice* peut encore reſter en cet » état, pourvû que le *mur* ſoit bien » lié avec le corps de l'*édifice*, pour » qu'il ne puiſſe pas s'en ſéparer par » ſa propre pente ; car alors, pour » juger de la ſolidité de l'*édifice*, il » ne faut pas tant avoir égard au » *centre de gravité* du *mur* qui *penche*, » qu'au *centre de gravité* de tout l'*é-* » *difice* ; d'où il s'enſuit par compa- » raiſon, que la *Tour de Bologne* en » *Italie*, n'eſt pas une choſe ſurpré- » nante ; la ligne à plomb, abaiſſée » du haut de la *Tour*, s'éloigne du » pied du *mur* de 9 pieds, & la » même ligne à plomb s'éloigne du » pied de la *Tour de Piſe* de 7 cou- » dées $\frac{1}{4}$. On ſait que les anciens bâ- » timens ſont aſſez ſolides pour ré

» ſiſter

[redacted]

» ſiſter à cette *pente*, & encore plus » facilement ſi le *centre de gravité* du » *mur* qui èſt penché, n'a pas ſa di- » rection *hors de la baſe* ». (*Mêlanges d'Aſtronomie, de Phyſique, d'Hiſtoire naturelle*, *de Chymie*; *d'Anatomie, de Géométrie, de Méchaniques, par M. Taitbout.* Paris 1777. *in*-8°. pag. 551).

J'ai l'honneur d'être, &c.

SERVIÉRES.

P. S. On voit ſur tous les piliers ou piles du *Pont du S. Eſprit*, des gerſures ou fentes perpendiculaires, qui ſe prolongent depuis le parapet juſques ſur l'avant-bec en avant-corps de la partie inférieure de la pile. Des obſervations ſuivies ont prouvé que la maſſe de la maçonnerie travaille, & que les raprochemens ou écartemens de ces fentes ſuivent les variations de la température de l'athmoſphère. Ce Pont fut bâti vers le milieu du treizième ſiècle. (Voyez *Journal de Phyſique*. tom. VIII. pag. 400.

ESSAI *sur l'histoire générale des Tribunaux des Peuples tant anciens que modernes*, ou Dictionnaire historique ou judiciaire; contenant les Anecdotes piquantes & les Jugemens fameux des Tribunaux de tous les tems & de toutes les Nations. Par M. *Dessessarts*, Avocat, Membre de plusieurs Académies.

Indocti discant & ament meminisse periti.

Tomes I & II. *in*-8°. de 400 pag. chacun. A Paris, chez l'Auteur, rue de Verneuil, la 3e porte cochère après la rue des Pochers; Durand Neveu, Libraire, rue Galande; Nyon l'aîné, Lib. rue S. Jean-de-Beauvais; & Mérigot le jeune, Lib. quai des Augustins. 1778. Avec Approbation & Privilége du Roi.

L'OUVRAGE dont nous allons rendre compte est d'un Auteur déjà connu avantageusement

par le Recueil *des Causes célèbres & intéressantes*, auquel il travaille depuis long-tems, & dont il nous a déjà donné un assez grand nombre de volumes, aidé par des co opérateurs aussi estimables qu'ils sont instruits. Si ce Recueil des Causes célèbres est, comme on ne peut pas en douter, un Ouvrage très-utile & très instructif, celui-ci sera un Ouvrage curieux & piquant, & qui aura au moins le mérite d'amuser & d'occuper ses Lecteurs.

Il sera composé de six volumes *in*-8°. Chaque volume contiendra 400 pages, & sera vendu 4 liv. Le troisième volume a dû paroître le 15 Février de la présente année, & les autres paroîtront successivement de trois mois en trois mois très-régulièrement.

L'Auteur, dans un Discours préliminaire fort court, qui est à la tête de l'Ouvrage, annonce le dessein & l'utilité de son Ouvrage; c'est de faire connoître les mœurs des

Peuples & le génie des différens Gouvernemens. Il y a, dit-il, dans tous les hommes, un desir naturel de connoître l'histoire des passions & des crimes; on aime à dévoiler les manœuvres des coupables, à voir leur audace ou à suivre leur marche ténébreuse; c'est surtout lorsque la justice vigilante les poursuit, qu'elle leur arrache le masque, qu'elle enchaîne leur fureur & les immole à la partie outragée; c'est alors que tout citoyen s'intéresse au récit des atteintes portées à son repos, & qu'il applaudit aux moyens employés pour le défendre & le rassurer.

« C'est dans le choc varié des passions & dans la peinture des mœurs » des particuliers, qu'on peut connoître le cœur humain & tirer des » leçons de morale & de conduite » pour toutes les classes de la société. Nous osons l'espérer, continue M. Dessessarts, que les Essais historiques que nous publions » auront cet avantage. Ils réuniront,

» ſous un même point de vue, l'hiſ-
» toire des tribunaux de preſque tou-
» tes le nations du monde entier; les
» loix capitales des différens peuples;
» les peines qu'elles prononcent con-
» tre les coupables; les fonctions des
» Magiſtrats; les jugemens fameux;
» les anecdotes relatives à l'admi-
» niſtration de la juſtice ſous les
» traits divers dont l'enſemble for-
» mera le tableau général que nous
» nous propoſons d'eſquiſſer : les
» uns intéreſſeront par des couleurs
» ſombres; les autres amuſeront par
» leur ſingularité; & tous également
» propres à exciter la curioſité de
» tous les ordres de citoyens, réu-
» niront un degré d'intérêt parti-
» culier. ».

L'Auteur a choiſi la forme de Dictionnaire, comme beaucoup plus commode, dit-il, que toute autre, pour un Ouvrage qui renferme une multitude de traits ſéparés. On pourroit peut-être lui objecter qu'il y a déjà une très-prodigieuſe quantité

de Dictionnaires; que plusieurs d'entre eux sont souvent imparfaits, & que cette forme peut souvent, en favorisant la paresse, dispenser bien des gens de puiser dans les sources & ne donner que des connoissances un peu superficielles de bien des choses. Peut-être pourroit-on ajouter qu'en divisant son Ouvrage par peuples ou par gouvernemens, on auroit trouvé dans chacun les évènemens historiques de cette nation, les crimes des nationaux, les loix qui les punissent & les tribunaux qui sont chargés de leur exécution. Nous ne déciderons rien sur ce point, & nous croyons au contraire que le titre d'*Essai historique* & la partie de l'épigraphe qu'il a mis en tête de son Ouvrage, *Ament meminisse periti*, justifie la forme de Dictionnaire, & que celui-ci ne doit pas être confondu avec plusieurs autres, puisqu'il réunit le double avantage d'instruire & d'amuser.

Le premier volume qui nous op-

cupe aujourd'hui contient la lettre A. & la lettre B. jusques & compris le mot *la Brosse*.

On y trouve des articles fort intéressans, soit par les personnes qui en sont l'objet, soit par la singularité où l'atrocité des crimes qui y sont détaillés, & du procès & du supplice de ceux qui s'en étoient rendus coupables : par exemple, à l'article *Abélard*, on voit la punition de l'oncle d'Héloïse & de ses complices, qui avoient mutilé Abélard. M. Dessessarts, après avoir rendu compte historiquement de tout ce qui regarde Abélard & Héloïse; mais en bref, parce que tout le monde le sait, finit ainsi. » Suivant une lettre écrite par » Foulques à Abélard, le Chanoine » Fulbert fut dépouillé de tous ses » biens par un jugement, pour avoir » été complice de l'attentat commis » contre Abélard ; pour un avare » c'étoit sans doute un châtiment » très-dur; quant aux deux assassins » qui avoient mutilé Abélard.

On ne peut pas s'empêcher en lisant cet article de desirer que l'Auteur eût pu apprendre à ses lecteurs de quel Tribunal est émané le jugement dont Foulques parle dans cette lettre, de leur donner une idée au moins superficielle de la procédure qu'on avoit tenue pour y parvenir. Il seroit à souhaiter aussi que dans les différens articles de cet Ouvrage, très-estimable à bien des égards, l'Auteur donnât une idée un peu plus précise des Tribunaux & de la Jurisprudence des différens Peuples, & sur tout qu'il eût attention de citer, sur-tout dans les affaires un peu importantes, ou qui regardent des personnes élevées en dignité, ou des crimes rares & terribles, les sources où il a puisé les faits de la procédure; nous l'exhortons à avoir cette attention dans les autres volumes, parce que nous croyons qu'elle ne peut qu'être agréable à un plus grand nombre de Lecteurs, & rendre plus intéressant un Ouvrage qui l'est déjà *à bien des égards*.

L'article *Adultere* eſt très-curieux: on y trouve la manière dont ce crime eſt puni à Rome, à Athènes, en France, en Eſpagne, en Angleterre, en Pologne, en Saxe, &c. & comment il l'étoit chez quatorze autres Nations. Ce detail très-curieux contient plus de 20 pages du premier volume.

On y trouve auſſi l'hiſtorique des procès fameux & des ſupplices de Jeanne d'Arc, du Chancelier Bacon, du Duc de Biron, Jeanne de Boulen & du Connétable de Bourbon.

Nous finirons cet extrait en tranſcrivant l'article *Aubriot*, Prevôt de Paris, pour donner une idée du ſtyle de l'Auteur, & de ſa manière de mettre les faits ſous les yeux de ſes Lecteurs.

Hugues Aubriot étoit né à Dijon de parens obſcurs: ſon eſprit, l'étendue de ſes lumieres & la protection du Duc d'Anjou lui méritèrent la faveur de Charles V. Ce Monarque l'éleva à la dignité de Prevôt de

Paris. Pendant le tems qu'il fut revêtu de cette Charge, il s'occupa de tout ce qui pût contribuer à l'embellissement de la Capitale & la commodité du public; ce fut lui qui fut chargé de la construction de la Bastille.

Aux différens ouvrages qu'il entreprit, qui furent tous des monumens de son zèle pour l'utilité publique, il n'employa que les mandians & les malheureux que l'indigence & le desœuvrement conduisent souvent à la friponnerie.

Ce Citoyen bienfaiteur de sa patrie, s'attachoit à réprimer tout ce qui pouvoit troubler l'ordre & à détruire tous les abus. Les Etudians de l'Université, fiers de leur nombre & de leurs privilèges, s'abbandonnoient souvent aux excès les plus scandaleux : le Prevôt, attentif à tout ce qui pouvoit maintenir l'ordre public, les traita plusieurs fois avec la rigueur que méritoit leurs insolences réïtérées, Des tumultes excités, des

combats mêmes livrés au ſein de la ville par cette jeuneſſe inconſidérée, déterminèrent enfin Aubriot à en faire enfermer pluſieurs dans les cachots du petit Châtelet.

Cette conduite ſévère, mais ſage, lui attira la haine de tous les Membre de l'Univerſité : ils réſolurent ſa perte, & mirent tout en uſage pour y parvenir. Sa conduite publique étoit irréprochable; heureux ſi ſa vie privée eût été auſſi pure ! Peu ſcrupuleux ſur le choix de ſes plaiſirs, il s'abandonnoit à des débauches honteuſes, dont les excès ne purent long-tems être ſecrets. L'Univerſité fit ſourdement des perquiſitions ; & lorſqu'elle crut avoir des preuves ſuffiſantes, elle le fit citer au Tribunal eccléſiaſtique.

Plein de confiance dans la protection de la Cour, il mépriſa d'abord les pourſuites que l'on faiſoit contre lui ; mais le crédit de ſes adverſaires l'emporta ſur la faveur des Princes. Il fut arrêté & conduit dans les pri-

ſons de l'Officialité. On inſtruiſit ſon procès ; des témoins *tels quels* (dit une chronique du tems) furent entendus. Il réſulta de la procédure qu'il étoit mauvais Catholique, intempérant, débauché ; qu'il entretenoit des femmes de mauvaiſe vie, ſurtout des juives, enfin qu'il étoit juif & hérétique ; ce qui ne paroiſſoit pas alors contradictoire.

Aubriot étoit ſur le point d'être brûlé vif, lorſqu'il fut obligé de faire intervenir la Cour, pour ſolliciter un jugement plus doux en ſa faveur. Voici la ſentence qui fut prononcée contre lui, & la manière dont elle fut exécutée.

On dreſſa un échaffaud en face de Notre-Dame, ſur lequel il fut traîné ſans chaperon ni ceinture, en préſence d'un concours innombrable de peuple. Etant monté ſur l'échauffaud, il ſe mit à genoux, demanda pardon, & promit d'exécuter la pénitence qu'on lui impoſeroit.

Le Recteur, à la tête de l'Université, assistoit à ce triste spectacle. L'Inquisiteur lut les charges du procès; on mit sur la tête d'Aubriot une mitre; l'Evêque de Paris, en habits pontificaux, le prêcha publiquement, & finit son sermon en le condamnant à passer le reste de sa vie dans une fosse avec du pain & de l'eau pour toute nourriture.

Cette sentence fut exécutée pendant une année. Le peuple indigné enfin du traitement barbare qu'on faisoit éprouver à un Magistrat qui étoit son bienfaiteur; & se reprochant d'avoir assisté à son supplice, courut à sa prison & brisa ses fers.

Aubriot, loin de chercher à se venger de ses ennemis, fit un usage plus noble de sa liberté; il la consacra au bien public, & fit rougir ses persécuteurs de la manière barbare avec laquelle ils l'avoient traité.

Nous donnerons incessamment l'Extrait des 2 & 3e volumes

[*Extrait de M. Coqueley de Chaussepierre.*]

LETTRE à Messieurs les Auteurs du Jonrnal des Sçavans, sur l'invention du Fusil à vent & sur le Papier velouté.

MESSIEURS,

M. DORIGNY, dans son *Dictionnaire des Origines, &c.* qui paroît chez Bastien, Libraire, rue du Petit-Lion, fauxb. S. G. rapporte, Tome VI, pag. 296, que les Fusils à vent furent inventés par Guter de Nuremberg; mais il se trompe très-certainement; car les premiers dont l'histoire fasse mention sont sortis des mains d'un Artiste françois. En effet, les Fusils à vent sont de l'invention de *Marin*, Bourgeois de Lizieux; & les expériences en furent faites en présence d'Henri IV & de M. Muzé, Secrétaire d'Etat. Il est bien étonnant qu'un Artiste aussi habile ne soit presque point

connu en France, & que ſon nom ne ſe trouve pas conſacré dans aucun de nos Dictionnaires hiſtoriques. C'eſt ce qui m'oblige, en quelque ſorte, à le faire connoître, & j'emprunte pour cela le pinceau d'un de ſes contemporains. Voici comme il s'exprime : « c'étoit un homme, dit Flurance, du plus rare jugement en toutes ſortes d'inventions, de la plus artificieuſe imagination, & de la plus ſubtile main à manier un outil de quel art que ce ſoit qui ſe trouve en Europe..... Sans avoir appris d'aucun maître, il eſt excellent Peintre, rare ſtatuaire, Muſicien & Aſtronome; manie plus délicatement le fer & le cuivre qu'Artiſan que je ſache. Le Roi Louis XIII a de ſa main une table d'acier poli, où Sa Majeſté eſt repréſentée au naturel, ſans gravure, mouſlure, ni peinture, ſeulement par le feu, que ce ſubtil Ingénieur y a donné par endroits, plus ou moins, ſelon que la figure

l'a desiré, du clair, du brun ou de l'obscur. Il en a un globe, dans lequel sont rapportés le mouvement du soleil, de la lune & des étoiles.... Il s'est inventé à lui-même une musique, par laquelle il met en tablature, à lui seul connue, tous airs de chansons, & les joue après sur la viole, accordant avec ceux qui sonnent les autres parties, sans qu'ils sachent rien de son artifice, ni lui qu'il entende aucune note de leur science. » Flurance vit le Fusil à vent de Marin en 1607, & il obtint la description de cette machine, qu'il publia en 1608. M. Dorigny, Tom. V. p. 332, donne aussi aux Anglois l'honneur de l'invention du *Papier velouté*; cependant je crois être en droit d'assurer qu'il se trompe encore; car le sieur Tierce, de Rouen, revendiqua cet honneur en faveur de sa patrie, & soutient que ce secret né en France, étoit passé en Angleterre avec des

ouvriers françois qui s'y étoient réfugiés ; & il prouva que le ſieur François, établi à Rouen, avoit découvert cet art en 1620, & confirma ſa preuve par des planches appartenantes audit Inventeur, que l'on conſerve encore, & qui portent les dates de 1620 & de 1630. Enfin, une choſe que je ne puis paſſer ſous ſilence, ceſt de trouver dans le même volume, pag. 366, au mot *Peinture ſur verre*, que ce fût un Peintre de Marſeille qui inventa cette *Peinture ;* & il découvrit, dit-il, ſon ſecret aux Italiens, lorſqu'il travailloit à Rome, au commencement du ſeizième ſiècle. Je l'avoue, il faut bien peu connoître notre hiſtoire, pour avancer une pareille aſſertion ; puiſqu'on y trouve que cet art commença à s'y montrer vers le commencement du onzième ſiècle ; & on voit encore à Saint Denis le portrait de l'Abbé Suger dans des vitres du douzième ſiècle ; & à Sainc

Yred, ceux du Comte & de la Comtesse de Braine, dans des vitres du même tems.

MESSIEURS,

J'ai l'honneur d'être, votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

LE PRINCE, le jeune, attaché à la Bibliothèque du Roi.

EXTRAIT des Observations Météorologiques faites à Montmorency, par ordre du Roi, pendant le mois de Janvier 1779, par le R. P. Cotte, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences.

LA température de ce mois a été singulière, & précédée immédiatement par une tempête des plus furieuses qu'on ait jamais essuyée, la nuit du 31 Décembre au premier Janvier, & ce jour tout entier. Le tems se mit au froid dès le lendemain, & la gelée a eu lieu tous les jours du mois, excepté les 14, 26, 27, 28, 29 & 30. Le baromètre s'est toujours soutenu à une hauteur extraordinaire, surtout pour la saison. La sécheresse a été très grande, puisqu'il n'est tombé d'eau en très-petite quantité, que le premier & le 26. La fin du mois a cependant été humide à cause des brouillards très-épais, & le plus souvent fétides,

qui ont régné alors surtout dans notre vallée ; car le plus souvent ils ne s'élevoient pas jusqu'à notre montagne. Les blés étoient jaunes à la fin du mois, & paroissoient avoir souffert de la gelée qui a pénétré bien avant en terre, parce qu'il n'y avoit point de neige ; il n'en étoit tombé que 2, 3 lignes le premier.

Le *vent dominant* a été celui d'est; celui du nord ouest fut très-violent le premier. Du 20 au 31 il régnoit habituellement deux vents.

Plus grande chaleur, 4, 7 d le 31 à 1 ½ h *soir*, le vent est & le ciel serein. *Plus grand froid*; 7, 5 d de condensation, le 5 à 8 *matin*, le vent nord-est & le ciel serein. *Différence*, 12, 2 d. La somme des degrés de froid l'a emporté sur celle des degrés de chaleur; ainsi le *froid moyen* a été de 0, 7 d de condensation.

Plus grande élévation du mercure, 28 po. 5, 4 lig. le 20 le *matin*, le vent est & le ciel couvert avec grand

illard. J'ai preſque toujours ob-
: que les grandes élévations du
ure concouroient avec des tems
rouillard.
loindre élévation, 27 po. 5,
. le premier à 8 *matin*, le ciel
ert avec pluie & tempête du
-oueſt. *Différence*, 11, 8 lig.
ation moyenne, au *matin*, 28
, 1 lig.; à *midi*, 8 po. 1,
g.; au *ſoir*, 28 po. 2, 5 lig.
jour, 28 po. 2, 2 lig., c'eſt-à-
4, 3 lignes de plus que l'élé-
n moyenne ordinaire. *Marche*
aromètre. Le premier, à 8 heu.
n, 27 po. 5, 8 lig. Du premier
, *monté* de 10, 11 lig. Du 4
, *baiſſé* de 4, 3 lig. Du 6 au 8,
té de 3, 9 lig. Du 9 au 16,
é de 3, 1 lig. Du 17 au 20,
té de 4, 4 lig. Du 21 au 27,
é de 8, 10 lig. Du 27 au 31,
té de 8, 6 lig. Le 31, à 8 ½ heu.
, 28 po. 5, 0 lig. Le mercure a
ours été haut & aſſez fixe; il a
ucoup varié en *montant* les 1,

2, 19, 28 & 29, & en *descendant* le 26.

Il n'est tombé de la *pluie* que le premier & le 16, & de la *neige* le premier. La pluie a fourni une ligne d'eau, & la neige $\frac{1}{4}$ de ligne ; en tout 1, 3 lig. L'*évaporation* a été de 15 lignes, dont 9 lignes se sont évaporées pendant la tempête du premier du mois.

Plus grande déclinaison de l'aiguille aimantée, 19^{d} 32'. *Moindre déclinaison*, 19^{d} 15'. *Différence*, 17'. *Déclinaison moyenne*, *matin*, 19^{d} 27 13"; *midi*, 19^{d} 30' 26; *soir*, 19^{d} 28 32". *Du jour*, 19^{d} 28' 4". Sa variation périodique diurne a été un peu troublée les premier, 14, 19 & 26.

Plus grande sécheresse, 58, 0^{d} le 9 à 1 $\frac{1}{2}$^{h} *soir*, le vent nord-est froid & le ciel serein. *Plus grande humidité*, 2, 5^{d} le 21 à 7^{h} $\frac{3}{4}$ *matin*, les vents nord & est & le ciel couvert avec grand brouillard. *Différence*, 55, 5^{d}. *Etat moyen*, 20, 6^{d}.

Je n'ai point obſervé d'*aurore boréale;* j'ai vu un très-beau *paraſelène* le 27 à 6 h *ſoir.*

La gelée a commencé la lune étant périgée le premier, & étant pleine & dans ſon luniſtice boréal le 2; elle s'eſt ſoutenue juſqu'au 25, premier jour du dégel, la lune étant ce jour-là dans ſon premier quartier.

Je rapprocherai déſormais les températures des années où les lunaiſons concourroient aux mêmes jours que cette année-ci: telles ſont 1703, 1722, 1741 & 1760. Les Obſervations de cette dernière année manquent dans les *Mémoires de l'Académie.*

Janvier 1703. *Plus grand froid*, 3, 7 de condenſation, *vents* ſud-oueſt & nord-oueſt. *Quantité de pluie*, 9 lignes, peu de *neige*. En 1722, *plus grand froid*, 4, 2 d de condenſation, élévation extraordinaire du baromètre. *Quantité de pluie*, 4, 8 lig. En 1741, *plus grand froid*, 9, 5 lig. de condenſa-

tion, grand froid pendant quelques heures. Du 27 au 31, brouillard épais, tems doux & ſec. *Quantité de pluie*, 13, 3 lig. peu de *neige*.

Nous n'avons point eu de maladies pendant ce mois, mais les fièvres putrides contagieuſes qui avoient paru ceſſer dans nos environs où elles régnoient depuis le mois de Juillet de l'année dernière, ont reparu vers le 15 de ce mois, & elles ſont plus dangereuſes qu'auparavant.



NOUVELLES

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ITALIE.

DE VENISE.

GIORNALE Aſtro-Meteorologico per l'anno 1779, con varie utili oſſervationi. In Venetia per Gaſpare Storli. 92 pag. in-12.

Ce petit almanac dreſſé par M. Toaldo, habile Profeſſeur d'Aſtronomie & de Météorologie, contient ſur-tout, les phénomènes céleſtes que l'on croit influer ſur les ſaiſons; comme les paſſages de la lune par ſon apogée, les Luniſtices, &c. L'ouvrage de M. Toaldo dont nous avons rendu compte il y quelques années, donne lieu de penſer que cette influence eſt réelle, du moins par les obſervations faites en Italie.

On trouve à la ſuite du calendrier des réſultats d'obſervations météo-

rologiques rassemblés & combinés par le savant Professeur, & les conséquences qu'il en a tirées; son objet est de répandre le goût de ces observations dans le Public, en en faisant remarquer les avantages, & d'en procurer de nouvelles qui puissent avancer cette partie des sciences. Il y joint des instructions faciles pour tous ceux qui voudroient s'en occuper, & un extrait raisonné d'observations lû à l'Académie d'Agriculture de Padoue, le 7 Déc. 1778. Enfin il annonce que le Sénat de Venise, a décidé d'établir des conducteurs préservatifs de la foudre, sur les magasins à poudre & sur les vaisseaux de la République; & à cette occasion, l'on a réimprimé le recueil de M. Toaldo, intitulé *Raccolta di memorie sopra de' Conduttori*, avec de nouvelles augmentations.

HOLLANDE.

DE LA HAYE.

Deſcription d'un graphomètre univerſel, nouvel inſtrument propre à deſſiner toutes ſortes d'objets de la manière la plus exacte & la plus prompte, inventée par A. G. Eckardt, membre de la ſociété royale de Londres. A la Haye, chez Mannikhuizen. 1e. partie. 20 pag. in-folio avec 12 planches.

Cette première partie ne contient pas la deſcription de l'inſtrument à deſſiner, mais pluſieurs des deſſins qui ont été exécutés par ſon moyen. Le nom de graphomètre ne doit point le faire confondre avec l'inſtrument des arpenteurs, c'eſt une eſpèce de pantographe qui ſe meut ſur le papier, & qui le touche en pointillant à l'inſtant que l'œil a meſuré une grandeur à travers la pinule; il ſert à deſſiner la forme réelle

de l'objet, quand le dessin est parallèle à l'objet, & sa forme apparente en perspective dans d'autres positions.

M. Eckardt est déja connu par une machine ingénieuse pour élever les eaux, & un cabestan de nouvelle invention.

PAYS-BAS.

La Société Zélandoise des sciences, établie à Flessingue, dans son Assemblée générale tenue le 1 Décembre 1778, a jugé non satisfaisante les réponses qui lui sont parvenues à la question : *Quelles sont les causes du dommage important que les Habitans de la Province de Zélande viennent à souffrir par le cours désavantageux du change, & par quels moyens pourroit-on le prévenir sans exposer cette Province au danger d'avoir disette d'espèces comptantes ; mais de manière qu'au contraire elle demeurât en état de monnoier les*

nouvelles espèces nécessaires ? & par quel moyen pourroit-on réussir à mettre les espèces sur le même pied quant au titre & à l'évaluation dans la République entière, ensorte que dans toutes les monnoieries on pût à la continue monnoier les espèces tant d'or que d'argent selon le titre & lévaluation établi ou à établir ?

Le grand intérêt qu'a la Province de Zélande à cette question, & le desir qu'a la Société de la voir mise dans un plus grand jour, font cause qu'elle la propose de nouveau ; mais pour éviter des digressions inutiles, & pour mieux approcher du grand but, les Auteurs dont les réponses envoyées ont leur mérite, la Société a trouvé bon de proposer la même question de cette manière : *Comme les Etats de Zélande, non pour l'avantage des finances de la Province, mais pour prévenir la disette des espèces comptantes, ont jugé déjà depuis plus de cent ans devoir hausser le denier de Commerce,*

connu sous le nom de Ducat d'argent ou Risdale, avec les parties d'icelui de 50 à 51 sols, comme aussi depuis ce tems-là, ils ont dû faire encore deux fois, pour la même raison une pareille augmentation d'un sol & ainsi mettre ce denier de Commerce dans leur Province au cours de 53 sols; quels sont les moyens de prévenir le dommage considérable qu'on estime en général que les Habitans de la Province de Zélande souffrent par le cours desavantageux du change, en particulier depuis la derniere augmentation, sans exposer cette Province au danger d'avoir disette d'espèces comptantes; mais de maniere qu'au contraire elle demeurât en état de monnoier les nouvelles espèces nécessaires? & par quel moyen pourroit-on réussir à mettre les espèces sur le même pied, quant au titre & à l'évaluation dans la République entière, ensorte que dans toutes les monnoieries on pût à la continue monnoier les espèces tant d'or que

d'argent, selon le titre & l'évaluation établi ou à établir?

Les réponses à cette question devront parvenir à la Société avant le premier du mois de Janvier 1781.

Pour ce qui regarde les réponses reçues ou encore à recevoir; tant sur la manière de mieux soutenir dans les Villes & plat pays de la République, & en particulier de la Zélande, les pauvres & de les aider plus solidement à avoir la nourriture à la diminution des charges des Diaconies, & pour plus grande utilité de la société civile, & des pauvres mêmes, proposée dans le *Programme* de l'année derniere, avec les limitations nécessaires à l'examen de la question; que sur les plus convenables & les plus utiles Vaisseaux que la Compagnie des Indes orientales des Pays-Bas peut employer à son service, question amplement proposée dans le même *Programme* à la généreuse réquisition de *M. D.* R*ADERMACHER*, *Seigneur de*

Nieurderkerk , *Directeur de susdite Compagnie & aussi Directeur de cette Société :* on ne saura juger de ceci qu'à la prochaine Assemblée générale, puisque jusqu'au dernier de Décembre on peut fournir des réponses à ces deux questions.

De plus, la Société a trouvé bon de proposer au Public la question suivante pour y répondre avant le premier Janvier 1780 : *De quelle amélioration ont encore besoin les Ecoles communes ou publiques, surtout les Ecoles Flamandes, afin de mieux polir notre Nation? comment pourroit-on l'introduire de la manière la plus avantageuse, & l'entretenir sur un pied durable?*

La Société promet une Médaille d'or frappée à son coin ordinaire à ceux qui auront répondu aux susdites questions de la meilleure & de la plus satisfaisante maniere.

Tous peuvent aspirer à ce Prix, excepté ceux qui sont Membres de la Société ; ceux-ci pourront cepen-

dent envoyer leurs dissertations sur les questions proposées, pourvu qu'ils ajoutent à leurs réponses & sur le billet cacheté les mots suivans : *Membre de la Société Zélandoise.*

Toutes les réponses doivent être lisiblement écrites en Flamand, Latin ou François, en y ajoutant une copie du Mémoire, & envoyées exactement avant le tems stipulé, franches de port à *M JUST TJEENK, Secrétaire de la Société Zélandoise des Sciences, à Flessingue.* Les Ouvrages ne seront point signés du nom des Auteurs, mais d'une devise avec un billet cacheté qui renfermera le nom & le lieu de la résidence de l'Auteur, & dont le dessus portera la même devise.

Il ne sera point permis à celui qui aura remporté le Prix, de faire imprimer l'Ouvrage couronné, en tout ou en partie, à part ou dans quelque autre Ouvrage, sans avoir préalablement obtenu le consentement de la Société.

Enfin la Société se réserve le droit de faire tel usage qu'elle trouvera à propos de tous les Ouvrages qui lui seront envoyés, & de les faire imprimer parmi les siens, bien que non couronnés.

ALLEMAGNE.

DE GOTTINGEN.

Les Mémoires de l'Accadémie des Sciences de Gottingen, pour 1777, viennent de paroître, chez Dietrick, Imprimeur de la même ville, 330 pag. in-4°. C'est le huitième volume de cette collection intéressante, que nous avons annoncée plusieurs fois, mais ce volume ne nous est pas encore parvenu.

FRANCE.

DE DIJON.

Prix de l'Académie de Dijon.

Il s'agit *de donner la théorie des Vents.*

Les connoiſſances, que l'on a acquiſes de nos jours, ſur la nature de l'air & ſur l'électricité de l'atmoſphère, en multipliant les données qui peuvent conduire à la ſolution de ce problême, font eſpérer à l'Académie quelque ſuccès.

Elle verroit avec plaiſir les Auteurs tirer de leurs principes quelques conſéquences relatives à l'influence de ces météores ſur les corps ſublunaires, & indiquer quelques nouveaux moyens d'en juger la direction & d'en eſtimer la force; mais elle ne l'exige point.

Cette Compagnie diſtribuera deux prix en 1781. *L'éloge de Claude*

Saumaiſe, qu'elle avoit propoſé pour 1778, ſera le ſujet d'un de ces prix.

Celui de l'autre, ſera *l'éloge de Sébaſtien le Prêtre de Vauban, Maréchal de France.*

Indépendamment des prix ordinaires, annoncés pour 1780 & 1781, elle en adjugera encore un extraordinaire dans chacune de ces années.

Elle demande pour le prix extraordinaire de 1780 : *Que l'on détermine la nature du charbon malin, connu en Bourgogne, & dans quelques Provinces voiſines, ſous le nom de* Puſtule maligne; *qu'on en déſigne les cauſes; & qu'on établiſſe, ſur l'obſervation, la méthode la plus ſûre à ſuivre dans le traitement de cette maladie.*

Elle propoſe pour ſujet de celui qui ſera adjugé en 1781 : *de déſigner les plantes vénimeuſes & les inutiles qui infectent ſouvent les prairies en cette Province, & diminuent*

leur fertilité, & d'indiquer les moyens les plus avantageux d'en substituer de salubres & d'utiles, de manière que le bétail y trouve une nourriture saine & abondante.

Tous les Ouvrages destinés au Concours seront envoyés, avec les formalités accoutumées, à M. Maret, Secretaire perpétuel; ceux qui devront concourir pour les prix ordinaires, avant le premier Avril, & les autres, avant le premier Janvier des années dans lesquelles ces prix seront adjugés.

La distribution des premiers se fera, comme il est d'usage dans la Séance publique du mois d'Août; les autres seront distribués dans la première séance du Cours public de Chymie.

Chacun de ces prix consistera en une médaille d'or de la valeur de 300 livres; portant d'un côté l'empreinte des armes & du nom de M. Poussier, Fondateur de l'Aca-

démie; & de l'autre, la devise de cette Société Littéraire.

DE PARIS.

Prospectus d'une nouvelle histoire de Paris & de la France, précédée des Annales celtiques & d'une Description topographique des Gaules, & ornée d'un grand nombre de gravures en taille-douce, par M. Béguillet, Avocat au Parlement, Correspondant de l'Académie royale des Sciences & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, Honoraire de l'Institut de Boulogne; des arcades de Rome, de la Société de Berne, des Académies de Florence, Lyon, Marseille, Montpellier, Caen, Metz, &c. A Paris, chez Martinet, Graveur & Ingénieur du Roi, rue S. Jacques.

M. Beguillet dont nous avons fait connoître divers Ouvrages dans les Sciences & l'érudition, en an-

nonce un nouveau dont le Roi a accepté la dédice, déja composé, & dont les figures même sont gravées. Son Prospectus contient les motifs de cette entreprise d'une histoire de Paris, ou plutôt de la France, il expose ce qui manque à celles qu'on a données jusqu'ici. Mezerai est peu sûr & ne cite pas ses garants ; le P. Daniel s'est trop occupé de guerres & d'affaires étrangères ; celle de MM. Velly & Villaret, n'étoit qu'une abrégé jusqu'à Philippe Auguste, elle devient immense entre les mains du savant continuateur. Les meilleurs abrégés sont comme des tables cronologiques à cause de la secheresse & de la multitude des détails que l'on a voulu y faire entrer. L'on a sur-tout beaucoup d'histoires de Paris, M. Beguillet les analyse de même, & il expose le plan qu'il a suivi, pour en faire une meilleure. Il a voulu nous faire connoître autant qu'il est possible les anciens Gaulois, issus

des Troyens & frères des Romains suivant Lucain ; & ceux qui ont précédé l'arrivée de Clovis. Il veut s'attacher à ce qu'il y a de curieux & d'important pour l'instruction & l'exemple, enfin augmenter l'intérêt par un grand nombre de gravures. La description de Paris sera faite à part, le tout ne passera pas 16 volumes in-8°. ; on payera 9 liv. en souscrivant, & 9 liv. en recevant chaque volume ; l'argent sera déposé chez M. Fouillette, Notai , rue de la Verrerie. Les estampes de M. Martinet sont de véritables miniatures, & l'on pourra les avoir enluminées pour des optiques.

Nous ne pouvons nous empêcher de parler à cette occasion des belles planches annoncées par M Lebas, Graveur, pour l'H stoire de France, dont il paroît déjà trois cahiers ou 54 planches, avec les explications, par M. l'Abbé Garnier ; il y en aura 360, elles sont si expressives & si bien choisies, que ce sera vérita-

blement le moyen le plus détermi-nant de faire apprendre l'Histoire de France, à ceux-même qui au-roient le moins de disposition à s'appliquer, elles coûtent 1 liv. chacune.

Almanach Iconologique, année 1779; les vertus & les vices, quin-zième suite; par M. Cochin; à Pa-ris, chez Lattré, Graveur, rue S. Jacques, vis-à-vis la rue de la Par-cheminerie, *in*-16, prix 6 liv. en blanc, 8 liv. en maroquin. Cette collection de petites estampes allé-goriques devient chaque année plus complette & plus intéressante; cha-que volume contient douze figures, supérieurement gravées & composées avec esprit, la première de cette an-née contient la magnanimité & la pusillanimité, avec leurs attributs, suivant Ripa & les autres Auteurs connus dans ce genre, mais auxquels le génie de M. Cochin ajoute tou-jours quelques traits nouveaux; la

seconde représente la magnificence & la parcimonie, &c. M. Lattré se distingue toujours par la beauté des ouvrages qu'il fait exécuter, & dans lesquels il n'épargne rien pour l'exactitude & l'agrément.

Leçons élémentaires de Mathématiques, par M. l'Abbé de la Caille, de l'Académie Royale des Sciences, de celles de Pétersbourg, de Berlin, &c. nouvelle édition, avec de nouveaux élémens d'Algèbre, de Géométrie, de Trigonométrie rectiligne & sphérique, de sections coniques, de plusieurs autres courbes, de calcul différentiel & de calcul intégral; par M. l'Abbé Marie, de la Maison & Société de Sorbonne, Sous-Précepteur de Mgr. le Duc d'Angoulême, Professeur de Mathématiques au College Mazarin. A Paris, chez la veuve Desaint, 1778, 517 pages *in*-8°. avec figures.

La première édition que donna M. l'Abbé Marie, des leçons de son

illustre Prédécesseur en 1770, renfermoit déjà beaucoup d'augmentations importantes, il a fini de perfectionner cet Ouvrage dans l'édition que nous annonçons; on y trouve les constructions géométriques, la trigonométrie sphérique, & beaucoup de problêmes à résoudre pour essayer les forces de ceux qui étudient. L'Arithmétique a été rendue encore plus claire, l'Algèbre augmenté de moitié, & le reste refondu; ensorte que ces élémens appartiennent plus à M. l'Abbé Marie qu'à celui dont il a voulu conserver le nom par respect pour sa mémoire. Au reste la manière dont M. l'Abbé Marie remplit la place de l'Abbé de la Caille, le concours d'auditeurs qu'il y rassemble, les Elèves distingués qu'il a formés, suffisent pour donner la plus grande confiance & la plus grande réputation à son Ouvrage.

Observations sur la Physique, sur l'Histoire naturelle & sur les Arts,

avec des planches en taille-douce, dédiées à Mgr. le Comte d'Arrois, par M. l'Abbé Rozier, Chevalier de l'Eglise de Lyon, de diverses Académies, & M. Mongez, Chanoine Régulier de Sainte Genevieve, des Académies de Rouen, &c. Supplément tom. XIII. A Paris, au Bureau du Journal, cloître S. Benoît rue des Mathurins.

Le Journal de Physique de M. l'Abbé Rozier, dont nous avons parlé si souvent, acquiert chaque année une nouvelle réputation parmi les Physiciens; cela lui attire nécessairement un grand nombre de Mémoires des Savans de Paris & des Pays étrangers; ceux qu'il n'avoit pu insérer dans son Journal étoient au nombre de 71, il vient d'en former un volume à part, qui peut aller de pair avec les Mémoires des plus célèbres Académies par l'importance des matières & le mérite des Auteurs. On y trouve beaucoup d'articles de Minéralogie, plusieurs de Chymie,

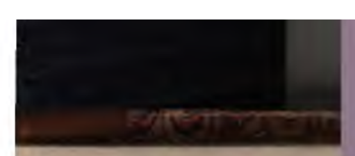
de Botanique, de Météorologie, d'Electricité, de Magnetiſme, des articles de Médecine ou de Philoſophie, des Mémoires ſur les marées, les tuyaux capillaires, des vues ſur la population, les communaux, &c.

Mémoire ſur la manière d'aſſainir les murs nouvellement faits ; par M. le Comte de Milly. A Paris, chez Demonville, rue S. Severin.

Ce Mémoire extrait du *Journal de Monſieur*, méritoit d'être publié ſéparément, ſurtout pour l'utilité de la Capitale, où les nouveaux plâtres font tant de mal, parce qu'on y eſt toujours preſſé d'habiter les maiſons neuves. Le ſavant Académicien examine la nature des émanations nuiſibles de la chaux & du plâtre, & il en tire le remède ſuivant. Une chambre étant bien fermée & échauffée avec un poêle à 30 ou 40 deg. on placera le long des murs des terrines où il y aura 5 à 6 onces de ſalpêtre brut de la première cuite, avec autant

de ſel marin ; on verſera dans chacune cinq ou ſix onces d'huile de vitriol, & toutes les perſonnes qui auront fait cette opération ſe retireront promptement. On repétera cette opération trois ou quatre fois par jour pendant un mois ou ſix ſemaines, ayant ſoin à chaque fois d'ouvrir les fenêtres pour faire ſortir les vapeurs; on pourra habiter alors une maiſon neuve, comme on l'auroit pu au bout d'un an ſans cette précaution. L'explication ou la cauſe de cette opération conſiſte en ce que les acides nitreux & marins étant dégagés, s'uniſſent au phogiſtique ſurabondant des matières calcinées des murs neufs & les emportent avec eux.

Dictionnaire univerſel des Sciences Morale, Economique, Politique & Diplomatique, ou Bibliothèque de l'Homme d'Etat & du Citoyen, rédigé & mis en ordre par M. *Robinet*, Cenſeur Royal. A Paris, chez l'Editeur, rue S. Do-



minique près la rue d'Enfer. Tom. V^e^. 700 pages *in*-4°. 1778.

Ce cinquième volume contient des articles très-étendus & très-intéreſſans ſur le Commerce & les Colonies des Anglois, ſur les Approviſionnemens des villes & marchés, ſur le Pouvoir arbitraire; il finit par le mot *Archevêché*, ſous lequel on trouve une Table de tous les Archevêchés & Evêchés de l'univers; on peut juger par l'étendue de la lettre A dans ce Dictionnaire, combien les articles y ſont d'étaillés : ce ſont des Traités de Politique & d'Hiſtoire tirés des meilleurs Auteurs, ou faits de nouveau par les perſonnes les plus inſtruites & avec le plus grand ſoin. Ceux qui s'intéreſſent aux affaires publiques ou qui ont quelque part à l'adminiſtration, y trouveront tout ce qu'il leur importe de ſavoir. Les 30 volumes de ce Dictionnaire ſeront en effet une Bibliothèque ou une Ency-

Journal de Lecture, ou Choix périodique de Littérature & de Morale.

Simul & jucunda & idonea dicere vitæ.

Tome XI. *in*-12. A Paris, chez Esprit, Libraire au Palais Royal.

Le trente-unième Cahier de ce Recueil intéressant, commençant le onzième Tome a paru le 19 Octobre. On y trouve un Dialogue pastoral traduit de Gesner, un Fragment d'un caractère de Dévote intrigante dans le goût de la Bruyere; cinq Anecdotes, les unes touchantes, les autres amusantes; des Fragmens de M. Marmontel sur la Comparaison, sur les Catastrophes, sur les Esquisses en Poésie; des Réflexions sur la Mythologie d'Homère & sur son style, tirées de M. Wood; un Détail de l'Expédition du Colonel Bouquet en 1763, contre les Sauvages du Canada, dont l'original a été imprimé à Philadelphie, & que M. Dumas a traduit. Cet article offre divers traits qui peignent

peignent le naturel de ces Indiens, leurs ſentimens pour les Européens & pour les François en particulier; un détail de leurs forces, qui monte à cinquante-ſept mille combattans, leur manière de combattre, &c. M. de Lizern, Auteur de ce Recueil, continue de le former avec autant de ſavoir que de goût; & à compter du premier Juillet 1775, que parut ſon premier Cahier, il n'en a pas donné un ſeul qui n'ait porté ce caractère.

Diſſertations ſur des Parties intéreſſantes du Droit Public en Angleterre & en France; d'après les loix des deux Nations comparées entre elles. 2 vol. *in*-8°. l'un de 230 pages, & l'autre de 676. A Genêve; & ſe trouve à Paris chez Knapen & fils, Libraires-Imprimeurs de la Cour des Aides, au bas du Pont S. Michel.

Manuel Eccléſiaſtique de Diſci-

pline & de Droit, ou Sommaire des Mémoires du Clergé, rédigé par ordre alphabétique, contenant tout ce qui concerne la Discipline & le Régime actuel de l'Eglise de France, ses Libertés, ses Droits & Priviléges & ceux de ses Membres; par MM. les Abbés *Garreau*, & L. B. D. C. A Paris, chez Guillaume Després, Imprimeur du Roi & du Clergé, rue S. Jacques; & Ch. P. Berton, Libraire, rue Saint Victor, vis-à-vis le Séminaire S. Nicolas du Chardonnet, au Soleil levant. *in*-8°. de 460 pages.

Concordance des Principes & de la Doctrine de Saint Paul. Par M. *Laugeois de Chastelliers*.

La partie la plus essentielle de cet Ouvrage qui explique les versets contentieux quant à la Doctrine, parut en 1766 sous le titre d'introduction à la Lecture de S. Paul en trois Entretiens. Cette Bro-

chure fut favorablement accueillie du Public & regardée comme un ouvrage des plus intéressans pour la Religion.

Cette Concordance a été déférée à l'Assemblée générale du Clergé tenue à Paris en 1775. Après un mûr examen de quatre mois, l'Assemblée générale, par une gratification de 600 livres, a confirmé le Jugement qu'on en avoit porté & reconnu cette Concordance être à l'avantage de la Religion. Les trois atrributs qui lui sont particuliers, sont, l'uniformité de la Doctrine, le rapport du principe avec la conséquence, la liaison & la dépendance naturelle d'un verset à l'autre. Ces attributs sont également le caractère distinctif d'une traduction des Pseaumes faite sur l'Hébreu par le même Auteur. Ces deux Ouvrages se trouvent à Paris, chez l'Auteur, M. Laugeois des Chastelliers, chez Madame De-

liſle, Chauſſée d'Antin, à côté du Dépôt des Gardes-Françoiſes. Le prix eſt de 3 livres chacun.

Dictionnaire univerſel françois & latin, vulgairement appellé *Dictionnaire de Trévoux*; contenant la Signification & la Définition des mots de l'une & de l'autre Langue, avec leurs différens uſages; les termes propres de chaque État & de chaque Profeſſion; la deſcription de toutes les choſes naturelles & artificielles; leurs figures, leurs eſpeces, leurs propriétés; l'explication de tout ce que renferment les Sciences & les Arts, ſoit Libéraux, ſoit Méchaniques, &c. avec des Remarques d'érudition & de critique; le tout tiré des plus excellens Auteurs, des meilleurs Lexicographes, Etymologiſtes & Gloſſaires, qui ont paru juſqu'ici en différentes Langues. Derniere Édition, en huit volumes *in-folio*, propoſé à une diminution conſidérable.

Barrois, le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, près le Pont S. Michel, eſt ſeul poſſeſſeur des Exemplaires reſtants de la dernière Édition. Pour faciliter l'acquiſition de cet Ouvrage, il le propoſe, juſqu'à la fin d'Avril 1779, au prix de 132 livres les huit Volumes en feuilles, qui ſe vendoient précédemment 208 livres; paſſé lequel temps, s'il en reſte quelques Exemplaires, ils ſe vendront l'ancien prix.

Hiſtoire de l'Amérique; par M. *Robertſon*, Principal de l'Univerſité d'Edimbourg, & Hiſtoriographe de Sa Majeſté Britannique pour l'Ecoſſe, traduite de l'anglois. A Paris, chez Panckouke, Libraire, hôtel de Thou, rue des Poitevins; 4 vol. *in*-12 d'environ 400 pages chacun, ou deux *in*-4°.

La Vie de la vénérable Sœur Marie de l'Incarnation, Religieuſe Con-

verſe Carmélite, Fondatrice des Carmélites de France, dite dans le monde *Mademoiſelle Acarie*; Ouvrage dédié à Madame Louiſe de France, Religieuſe Carmélite, ſous le nom de Sœur Thérèſe de S. Auguſtin, Prieure des Carmélites de S. Denis; par M. l'Abbé *de Monti*, Docteur en Théologie, Cenſeur Royal, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la Rochelle. 1 vol. *in*-12. de 320 pages. A Paris, chez P. F. Gueffier, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe.

Le Prix de la Vertu, Roman moral; par M. *Bocquillon*, brochure *in*-12 de 108 pages; prix, 1 liv. 4 ſ. A Amſterdam; & ſe trouve à Paris, chez Belin, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre.

Supplément aux Œuvres de J. J. Rouſſeau, 1 vol. *in*-12°. avec figures, formant le tome X^e. des Œu-

vres diverses. A Neufchatel; & à Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques. Prix 3 liv. relié.

Les Anecdotes Francoises, par M. *Mayer*. A la Haye, chez Pierre Frédéric Gosse; & se trouve à Paris, chez la Veuve Duchesne, rue S. Jacques, au Temple du Gout; Delalain, rue de la Comédie Francoise; Bastien, rue du Petit-Lion S. Germain; & à Versailles, chez Sevère Dacier. 86 pages.

Le Paradis Perdu, Poëme de Milton, traduit en vers francois; par M. *Beaulaton*. A Montargis, de l'Imprimerie de Claude Le Quatre, Imprimeur de la Ville & du Collége; & se trouve à Paris chez l'Auteur, rue Serpente, maison de M. La Peyre, Avocat au Parlement. 2 vol. *in* 8°. de 250 pages chacun.

Vie d'Etienne Dolet, Imprimeur à Lyon dans le seizième siècle; avec une Notice des Libraires & Imprimeurs Auteurs que l'on a pu découvrir jusqu'à ce jour; vol *in*-8°. de 202 pages. Prix, 2 liv. 8 s. broché. A Paris, chez Gogué & Née de la Rochelle, Libraires, Quai des Augustins, près du Pont S. Michel. On a fait tirer pour les Curieux 25 exemplaires de cet Ouvrage *in*-4°. sur papier fin. Prix, 9 liv. broché.

Abrégé des principaux Traités, conclus depuis le commencement du quatorzième siècle jusqu'à présent, entre les différentes Puissances de l'Europe; disposés par ordre chronologique. Seconde Partie de la Bibliothèque Politique, à l'usage des Sujets destinés aux Négociations: dédié à MONSIEUR, par le VICOMTE de la Maillardière, Lieutenant Général pour le Roi en Vermandois & Thiérache, Capitaine de Cava-

lerie, &c. Honoraire de l'Académie Royale des Sciences & Arts de Dijon ; de celle de Lyon, &c. des Sociétés Royales d'Agriculture de Paris, Rouen, &c.

Les passions furieuses nâquirent, & attirèrent contre l'homme un animal plus féroce, l'homme même.... Ce que la Guerre pourroit ravir, le Commerce peut le donner ; au lieu d'être ennemi, on devient ami.

Pope, Essai sur l'Homme, Epit. 3.

A Paris, chez la Veuve Duchesne & Valade, Libraires, rue Saint-Jacques. 1778. Avec Approbation & Privilége du Roi. 2 vol. *in*-12.

Histoire de l'Eglise, dédiée au Roi ; par M. l'Abbé de Bérault-Bercastel, Chanoine de l'Eglise de Noyon. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins,

à l'hotel de Cluny. 4 vol. *in*-12. Prix, broché, 10 liv. relié, 12 liv. 1778. Avec Approbation & Privilége du Roi.

Le premier volume contient l'espace de temps écoulé depuis l'établissement de l'Eglise, jusqu'à la fin de la cinquième Persécution, en 211. Le second s'etend depuis la fin de la cinquième persécution jusqu'à la mort de l'Empereur Constantin en 337. Le troisième, depuis la mort de l'Empereur Constantin jusqu'à celle du Grand Théodose, en 395. Le quatrième, depuis la mort de Théodose, jusqu'à la décadence de l'Empire d'Occident en 423.

Vers sur Voltaire.

Solatia luctus
Exigua ingentis. VIRG.

1778. petit *in*-8°.

Dictionnaire des Origines, ou Époques des Inventions utiles, des

Découvertes importantes, & de l'Établissement des Peuples, des Religions, des Sectes, des Héréfies, des Loix, des Coutumes, des Modes, des Dignités, des Monnoies, &c. Par M. *Dorigny*, Conseiller en la Cour des Monnoies, des Académies des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, Lyon, Châlons-sur-Marne & Clermont-Ferrand. 6e. vol. *in*-12. de 410 pages, contenant les lettres R—Z. 1777. Avec Approbation & Privilége du Roi.

Nous rendrons compte incessamment de ce volume & du précédent; nous avons rendu compte des deux premiers dans notre Journal d'Avril 1777, & du troisième & du quatrième dans notre Journal de Novembre 1778. Cet Ouvrage n'a rien de commun avec un autre du même titre, en 3 vol. *in*-8., publié en 1777, & qui se vend chez Moutard. L'Ouvrage de M. Dorigny se vend à Paris, chez Jean-François

Baſtien, Libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg S. Germain.

Eloges lus dans les Séances publiques de l'Académie Françoiſe; par M. *d'Alembert*, Secrétaire Perpétuel de cette Académie A Paris, chez Panckouke, Libraire, rue des Poitevins, hôtel de Thou; & Moutard, Imprimeur-Libraire, de la Reine, rue des Mathurins, hôtel de Cluny. 1 79. Avec Approbation & Privilége du Roi. *in*-12. 559 pages, & les Préliminaires 40.

La réputation de ces Ouvrages eſt faite par le nom ſeul de leur Auteur & par le ſuccès qu'ils ont eu dans les ſéances publiques où ils ont été lus; nous en rendrons compte inceſſamment.

Eſſais ſur l'Hiſtoire de la ville de Loudun, dédiés à S. A. S. Mgr. le Duc de Chartres, Prince du Sang, Gouverneur de Poitou, par M. *Du*

Moustier de la Fond, Capitaine du Corps Royal d'Artillerie, Historiographe du Loudunois, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres d'Angers, &c. 1 vol. *in*-8°. Prix, 3 liv. A Poitiers, chez Michel Vincent Chevrier, Libraire-Imprimeur de l'Université, rue de l'Intendance; & se trouve à Paris, chez Valade, rue S. Jacques; & Bastien, rue du Petit-Lion.

Annales Poétiques, ou *Almanach des Muses*, depuis l'origine de la Poésie Françoise; A Paris, chez Delalain, Libraire, rue de la Comédie Françoise, hôtel de la Feutrière. Petit *in*-12. d'environ 300 pages, avec un Portrait.

Poëme sur la Peinture, en sept Chants; par *Antoine Lescallier*. A Londres, chez G. Bigg; & se trouve à Paris, chez Esprit, Libraire au Palais Royal. *in*-8°. 71 pages.

La France Illustre, ou *le Plu-*

tarque François; par M. *Turpin*, Citoyen de S. Malo, n°. VII. *in*-4°. 51 pages, contenant l'Eloge historique de Matthieu Molé, Garde des Sceaux & Premier Président. Prix 3 liv. broché.

Essai sur l'Isle d'Otahiti, située dans la mer du Sud, & sur l'esprit & les mœurs de ses Habitans. A Paris; chez Froullé, Libraire, pont Notre-Dame. 1779. 125 pag. *in*-8°.

Un homme d'esprit, Philosophe aimable, qui a vu, dans les voyages autour du monde, des Anglois & des François, combien le Peuple de Taïti est singulier pour nous dans l'état de pure nature; a rassemblé les traits épars qui le caractérisent, il en a fait un tableau raisonné & intéressant; les réflexions des habiles Navigateurs, celles d'autres personnes également éclairées, enfin celles de notre Auteur, fournissent un parallele bien remarquable entre les

grandes & les petites sociétés On y voit l'influence du climat & du sol sur le caractère & l'esprit des Nations. L'Auteur y ajoute un parallele de l'homme sauvage & de l'homme civilisé ; il fait voir que la liberté est plus naturelle dans les Isles que dans les Continens ; que la corruption naît du commerce de la politique, de l'ambition des conquêtes, auxquels sont exposés les grands Continens. L'Isle de Taïti a 40 lieues de tour, Cook estime qu'elle contient 240 mille Habitans : elle est à 70 degrès de Lima, ou 1750 lieues des côtes de l'Amérique, & à 85 degrès des Molucques, c'est-à dire à 2000 lieues de la mer de l'Inde.

L'Ecole d'Orphée ; Méthode pour apprendre facilement à jouer du violon dans le goût françois & italien, avec des principes de musique, & beaucoup de leçons à un & deux violons. Ouvrage utile aux Com-

mençans, & à ceux qui veulent parvenir à l'exécution des Sonates, Concerto, Pièces par accords & Pièces à cordes ravallées; composée par M *Corrett*. Œuvre XVIII. Nouvelle Edition, augmentée d'airs connus avec des variations & un Divertissement invalide en duo pour jouer sans poser les doigts sur les cordes du violon. Prix, 6 liv. A Paris & à Lyon, aux adresses ordinaires de Musique. Avec Privilége du Roi.

Eloge historique de M. Thomasseau de Cursay, Conseiller, Médecin ordinaire de Louis XIV. Par M. *Hazon*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Pars. A Paris. 1778. Brochure *in*-8°. de 16 pages.

Cet Eloge est un Supplément à la Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, par M *Hazon*; Ouvrage, intéressant dont nous avons

rendu compte. Ce Supplément ſe rapporte à la page 159, entre *Louis Poirier* & *André Anguehard.*

Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences, année 1775; avec les Mémoires de Mathématique & de Phyſique, pour la même année, tirés des regiſtres de cette Académie. A Paris, de l'Imprimerie Royale, & ſe trouve chez Panckoucke, hôtel de Thou, rue des Poitevins, & chez Mourard, rue des Mathurins, 1778, 575 pag. *in*-4°. & 66 d'hiſtoire. Nous rendrons compte, ſuivant notre uſage, dans deux extraits, de toutes les matières qui compoſent ce ſavant recueil.

Abregé de Mathématiques, formant la premiere partie des Opuſcules de Mde de la Maladière, à l'uſage des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, des Colleges & des Penſions, des jeunes Militaires, & de

tous ceux qui veulent apprendre les Mathématiques ſans aucun Maître. A Paris, chez l'Auteur, hôtel des Tréſoriers, place Sorbonne, 1779. 174 pag. *in* 12. prix 1 liv. 18 ſols broché.

Ce Livre approche beaucoup du précis de Mathématiques de M. l'Abbé Sauri, que nous avons annoncé comme un Livre très-clair & très-bien fait, & qui ſe trouve chez Froullé, ſur le pont Notre Dame : mais celui que nous annonçons eſt moins étendu & moins ſavant, & il eſt à la portée de tout le monde, ſoit par la ſimplicité des explications, ſoit par la modicité du prix.

Taches du Soleil.

L'année 1778 a été très-féconde en taches, & M. de la Lande qui depuis quelques années s'occupe de cette partie de l'Aſtronomie en a profité pour la perfectionner. Il avoit

observé plusieurs belles taches au même point du disque solaire; ce qui lui faisoit juger que c'étoit une seule & même tache qui se montroit au même point après de longues disparitions, & il en avoit conclu la durée de la rotation du soleil 25 jours 10 heures; cette même tache a reparu au mois de Nov. assez grosse pour être visible à la vue simple, ayant 14 degrés de distance à l'Équateur solaire du côté du nord, & 2 lignes 20 degrés d'ascension droite solaire le 15 Novembre à midi, par un résultat moyen entre quatre observations. Cette position comparée avec celle du 23 Février 1777, à midi, 5 lignes 2 degrés 47 minutes, donne pour la durée de la rotation solaire 25 jours, 9 heures, 43 minutes; ce qui diffère peu de 25 jours 10 heures, eu egard au peu d'intervale qu'il y a entre ces deux apparitions. Comme c'est dans notre Journal que M. Cassini an-

nonça dans le dernier ſiècle ſes premiers obſervations ſur cette matière, il étoit naturel que nous y parlaſſions d'un travail qui complète le premier. Ces détails ſe trouveront dans les Mémoire de l'Académie des Sciences.

AVIS.

Moutard vient d'acquérir les exemplaires complets & les volumes ſéparés de l'Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences, *in* 4°. & de celle des Inſcriptions & Belles-Lettres, auſſi *in*-4°. & c'eſt à lui qu'il faut s'adreſſer pour ſe procurer ces Ouvrages, ſoit complets, ſoit volumes ſéparés.

Les nouveaux volumes, à commencer par l'année 1775, de l'Académie des Sciences, & par les tom. 8 & 9, des Savans Etrangers, continuent à ſe débiter concurremment chez le ſieur Pankouke, Libraire

titulaire de l'Académie, & chez Moutard, Imprimeur des Mémoires de l'Académie & des Savans Etrangers.

Nyon, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais, vient de recevoir d'Avignon des exemplaires de la nouvelle édition des *Dialogues Espagnols & François*; par Solvino *in*-12. relié 3 liv.

Histoire du Prince Eugène de Savoye, avec des Cartes qui y sont relatives, 5 vol. *in*-12. rel. 15 liv.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS dans le Journal du mois de Mars 1779.

Fin de la Table.





